

CORRESPONDANCE

S E C R E T E ,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

M É M O I R E S

*Pour servir à l'Histoire des Cours, des  
Sociétés & de la Littérature en  
France, depuis la mort de Louis XV.*

T O M E S E P T I E M E .

\* \* \*

\* \*

\*

A L O N D R E S ,

C H E Z J O H N A D A M S O N .

---

1787.



CONSTITUTION

DE LA

ROYAUME DE FRANCE

MEMOIRE

PRESENTÉE AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS  
PAR LE CONVENT NATIONAL

TOME PREMIER

PAR

LE CONVENT NATIONAL

PARIS

CO

PO

MÉ

O

r

L

M

de l

ont

parti

Prés

de t

leurs

ordo

nuer

pour

men

se re

pare

fait

Roi

l'ord

# CORRESPONDANCE

*S E C R E T E,*

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

O U

*MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des  
Cours, des Sociétés & de la Litté-  
rature en France, depuis la mort de  
Louis XV.*

---

*De Versailles, le 10 Septembre 1778.*

**M**ESSIEURS de Rouen ont pris sérieusement de l'humeur sur le rapport que les Députés ont fait de la réponse du Roi. Ils ont fait partir le premier Président & quatre autres Présidens pour venir apporter les démissions de tout le corps. Le Roi les a reçus, a écouté leurs discours & a accepté les démissions en ordonnant toutefois que le Parlement continueroit ses fonctions jusqu'à ce qu'il eût été pourvu au remplacement & au remboursement. En sortant de l'audience, ces Messieurs se rendirent ici chez Madame de Montholon, parente de leur premier Président. Elle avoit fait préparer un dîner magnifique, mais le Roi en ayant été informé, leur fit signifier l'ordre de partir sur le champ pour Rouen.

Ils partirent donc & allèrent dîner à Paris ; d'où ils ont pris la route de Rouen.

Nous sommes curieux de voir comment le Garde des Sceaux se tirera de cette affaire avec deux Parlemens à la fois , car celui de Grenoble a aussi offert sa démission qu'on a refusée & qu'il persiste à faire accepter.

Il est dans le caractère du Roi d'avoir été vivement offensé de la démarche de Messieurs de Rouen , & par conséquent je ne doutois pas qu'il ne les prît au mot , mais je présume qu'on va parlementer & négocier de toutes parts pour tâcher d'opérer un raccommodement , & , s'il a lieu , il pourra y avoir quelques intermédiaires de sacrifiés.

Dimanche un Anglois de distinction étoit au lever du Roi. M. de Sartine étant entré , S. M. lui demanda s'il avoit des nouvelles de l'Amiral Keppel ? — *Sire , j'en attends ainsi que de la part de M. d'Orvilliers* , répondit le Ministre. Le Roi ayant aperçu l'Anglois , dit : *Ce que vous venez de dire va passer au LONDON CRONICLE*. L'Anglois rougit & se retira.

La Reine a été saignée & s'étant trouvée mal , le chirurgien lui a fait respirer de l'eau de Luce. Outre le présent ordinaire de cinquante louis , cette Princesse lui a fait encore présent de son flacon d'or en lui disant : *» Tenez , Monsieur , il m'a fait revenir & rendra par vos mains le même service à beaucoup d'autres. »*

Le Roi lit les annales de Linguet avec un grand plaisir. Il tenoit le second cahier qui vient de paroître lorsque M. de Vergennes

vint à entrer. *Avez-vous encore à cœur, lui dit S. M., les sarcasmes de cet écrivain? — Sire, ils n'ont pas porté jusques-là.*

Il a manqué dernièrement 800,000 livres à la caisse de la Marine, pour subvenir au paiement des dépenses du mois. M. de Sartine ne voulant point avoir recours à M. Necker, a demandé cette somme à un Financier de ses amis qui la lui a envoyée d'abord.

Les amis du Directeur des finances assurent que le trésor royal est fort riche, & que pour cette raison, l'emprunt projeté de cent millions sera différé. Cela est possible, mais je croirois plutôt que M. Necker est effrayé des cris parlementaires contre ses opérations. Il sollicite tant qu'il peut, d'être fait Conseiller d'Etat, pour pouvoir prendre séance au Conseil sans le titre de Contrôleur-général qu'à cause de sa religion, il ne doit point avoir, mais on oppose encore des difficultés à ce vœu comme à tous ceux qu'il a formés jusqu'à présent.

Le Chancelier de Maupeou vient de recevoir la permission de quitter son exil pour venir habiter à Paris l'hôtel de la Chancellerie de France & même, s'il le veut, de fréquenter la Cour, mais sans fonctions. On fait des conjectures à ce sujet, mais je n'y crois pas.

Ayez la bonté, Monsieur, d'insérer dans votre collection, ces vers charmans que M. Imbert vient d'adresser à M. Duport, musicien du Roi de Prusse, qui a eu l'honneur de jouer du violoncelle devant notre charmante



Reine, vous les trouverez ingénieux & bien exprimés.

O toi qui charmes le repos  
D'un Prince, à qui le ciel donna pour héritage,  
L'esprit & la plume d'un sage,  
Avec la valeur d'un héros!

Cette Reine, Duport, dont la France est si fière,

Qui par l'amour a consacré ses loix,

A donc voulu s'entendre? ah! poursuis ta carrière.

Les amphions sont faits pour l'oreille des Rois.

Mais une Souveraine & si belle & si tendre,

Sensible à ces accords fiers & mélodieux,

Forme un tableau qu'on ne peut rendre.

Quand tu charmois l'oreille, elle enchantoit les yeux.

C'est un plaisir digne des dieux,

Que de la voir & de s'entendre.

De Versailles, le 13 Septembre 1778.

On ne fait point encore si le Roi s'est dé-

cidé à ne plus rendre les démissions à Mes-

sieurs de Rouen; mais ceux-ci montrent le

même courage & la même résignation qu'a-

vant leur démarche désespérée. Cette Cour est

aimée & vénérée à Rouen & dans la Pro-

vince de Normandie; vous en conclurez ai-

sément quel trouble & quelle désolation y re-

gnent en ce moment, quoique le service pu-

blic y soit continué. Une circonstance favorable

au Gouvernement & qui pourra l'enhardir à

n'être pas indulgent, c'est la quantité de trou-

pes qui campent dans cette Province; & qui

préviendront tous les mouvemens populaires.



Une autre circonstance, c'est qu'avant le grand œuvre du Chancelier Maupeou, tous les Parlemens prétendant ne former qu'un seul & même corps, faisoient cause commune & intervenoient pour celle des parties qui avoit besoin d'être défendue ou secondée. Le Gouvernement alors accablé par des remontrances ou s'effrayant des désordres & de l'interruption du cours ordinaire de la justice, étouffoit son humeur & plioit. Depuis le rétablissement, il semble que *Messieurs* de Paris comme *Messieurs* des autres Provinces, se sont proposés de vivre chacun pour soi & de ne pas s'immiscer dans les affaires d'autrui, car les Parlemens n'ont rien fait ni en faveur du Parlement de Grenoble qui est en guerre depuis quatre ans, ni en faveur de celui de Rouen qui l'a entamée depuis quelques mois, & en ce moment même, le Parlement de Paris qui autrefois se feroit offensé du silence que le Roi vient de lui imposer, ensuite des représentations de cette Cour sur les abus des lettres de cachet, &c. paroît vouloir en rester là & se soumettre très-respectueusement. En général, *Messieurs* ont reconnu que leur anéantissement est possible & peut s'opérer sans que l'ensemble du Royaume en souffre, & c'en est assez pour les contenir dans les bornes de prudence & de modération qu'ils dépassoient si légèrement autrefois. Les anti-Parlementaires conseillent à nos Ministres de profiter de cette première occasion pour mettre la Normandie sur le pied de Pays-d'Etats comme la Bretagne, & d'y essayer la forme d'administration

des finances, déjà résolue pour la Province de Berry. Tout cela est plus aisé à dire qu'à exécuter.

Les gazettes vous auront appris le jugement du grand procès entre le Duc de Bouillon & le Comte de la Tour d'Auvergne. Depuis qu'il a été décidé que le Duché de Châteauneu Thierry appartiendrait au Duc de Bouillon, ce Seigneur a emprunté sur ce Domaine un million pour combler de biens une fille de l'opéra, nommée *Mlle. la Guerre*. Le Roi ayant été informé de ce nouveau désordre, a exilé le Duc à une de ses terres en Normandie. Le Comte de la Tour d'Auvergne ne se conduit point avec plus d'économie.

La Reine a fait cette réponse à une lettre de la Princesse de Guéménée, nommée gouvernante des enfans, & qui est allée voir la Hollande & les Pays-Bas.

» Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, mais ne différez pas votre retour, » qui me cause beaucoup d'impatience. C'est » une mere qui s'y intéresse, une amie qui » vous attend, & une Reine qui vous demande. »

Le Roi ayant vu dimanche à son lever l'ancien Evêque du Puy, qui a fait l'Oraison funebre de l'Archevêque de Rheims & en même temps l'Evêque de Senes qui a fait celle du Cardinal de Broglie, dit au premier : *Votre Oraison est très-pathétique*, & au second : *Votre Oraison est fort consolante*. Ce mot a été trouvé bon & remarqué comme faisant allusion à l'affliction que la perte de M. de Broglie a

causée au Roi & au peu de sensibilité qu'il a montrée pour la perte de M. de Rheims.

Le Maréchal de Richelieu, qui s'étoit tenu depuis long-temps à la campagne, s'est montré avant-hier au lever du Roi. Le Roi lui dit : « M. le Maréchal, vous êtes bien rare » ici. — Sire, ce reproche est assez précieux » pour un Maréchal sous la remise. »

*De Paris, le 15 Septembre 1778.*

Vous serez sûrement curieux de savoir les détails d'une vive querelle qui s'est élevée entre les Journalistes de Paris & l'auteur de la tragédie des *Barnécides*. Cette querelle fait grand bruit, & M. de la Harpe, selon sa coutume, n'y joue pas le plus beau rôle. Cet hypercritique qui n'emploie dans ses petits jugemens, que des expressions insolentes, qui ne fait que des citations infidelles, & enfin qui se permet tout pour humilier ses confrères, ou dénigrer les ouvrages dont il est jaloux, ce défenseur du bon goût n'a pu, sans perdre la tête, lire l'extrait judicieux & motivé que le Journal de Paris a donné de ses admirables *Barnécides*. Il leur a écrit avec sa modération ordinaire la lettre suivante :

« Je voudrois bien savoir, Messieurs, le nom de celui d'entre vous qui a eu l'audace de parler avec si peu de respect, d'une pièce que le public a applaudie avec transport, comme il le devoit. Je lui dirois en face qu'il est un calomniateur & un infame. Signé de la Harpe. »

Les auteurs du Journal de Paris ont ré-  
 pondu à ce doux compliment un billet dont  
 voici à peu près le contenu. « Les auteurs  
 du Journal de Paris sont très-surpris que  
 M. de la Harpe qui juge tout le monde,  
 ne veuille pas être jugé à son tour. Ils sont  
 encore surpris que M. de la Harpe voie  
 seul avec chagrin un petit morceau qui a  
 amusé tout le monde. Il n'y a dans l'ana-  
 lyse qu'ils ont donnée de sa piece, rien de  
 personnel. Le censeur l'a jugé ainsi. Quant  
 au nom de l'auteur de cette critique, ils se  
 bornent à dire, que c'est le même qui fait  
 tous les extraits imprimés dans leur Jour-  
 nal, & ils ajoutent qu'ils adoptent tout ce  
 qui y a été dit sur les *Barmécides*. »  
 M. de la Harpe a riposté sur le champ une  
 lettre que je transcris ici. « Seroit-il vrai,  
 Messieurs, que M. Sautereau seroit l'auteur  
 de l'infame diatribe que vous avez publiée  
 dans votre journal contre ma tragédie ? il  
 sied bien à un pareil écrivain de juger  
 un homme comme moi. Mais je vous ré-  
 ponds que je l'en punirai. J'ignore quels  
 sont les autres qui contribuent à la rédac-  
 tion de ce Journal. Je sais que M. Cader,  
 Apothicaire, en est un. Mais je ne fais ce  
 que l'art des Corneille, des Racine, des  
 Voltaire, des *(pardonnez, j'allois dire*  
*des la Harpe)* peut avoir à démêler avec  
 la chymie de cet Apothicaire. Je fais en-  
 core que M. d'Uffieux est un des princi-  
 paux : je ne fais ce qu'il a fait, on m'a  
 dit qu'il avoit fait des nouvelles Françaises



» qui ne sont ni Françoises ni Allemandes ;  
 » & des drames dont on n'a pu se rappeler  
 » les noms. Son nom n'est connu qu'au car-  
 » can. Signé de la Harpe. »

Muni de cette piece, M. d'Ussieux, homme bien né, homme de mérite & généralement estimé, est allé la déposer entre les mains de M. le Lieutenant criminel, a formé une plainte contre M. de la Harpe avec la ferme résolution de le poursuivre, & d'en obtenir une réparation authentique. M. de la Harpe a eu vent du projet de M. d'Ussieux, & il a envoyé aux auteurs du Journal de Paris une rétractation par laquelle il avoue qu'il s'est trompé en écrivant au *carcan*, qu'il vouloit mettre au *caveau*. On ne lui a fait aucune réponse. Mais le lendemain il a envoyé la même rétractation par écrit. Les choses en sont là, au moment où je vous écris.

Les petits spectacles se multiplient à l'infini dans cette Capitale. Indamment de Nicolet & d'Audinot, nous avons encore depuis peu, le théâtre de l'Ecluse, ancien acteur de l'opéra comique, établi à la foire *St. Laurent*, un autre dans le bois de Boulogne, près du château de la Muette, & celui des élèves de la danse pour l'opéra, bâti sur les grands boulevards du Temple. Tous les acteurs de ces spectacles sont des enfans, mais ce qui nous manque essentiellement, ce qu'on desire avec ardeur depuis long-temps, c'est un second théâtre François. Il est plus nécessaire que jamais dans une ville où le goût de la comédie Française n'a jamais été



plus généralement répandu. Cet établissement ranimerait les talens des auteurs, & redonneroit aux acteurs une activité, une émulation dont ils ont grand besoin. Croiriez-vous qu'avec un répertoire chargé de quarante piéces nouvelles, nos comédiens n'ont encore donné depuis Pâques, que les *Barmécides* & *l'Impatient* ?

Cette petite piéce de *l'Impatient* a disparu, comme je l'avois prédit, après la seconde représentation.

Un jeune homme plein de talent, mais qui n'est pas encore connu, s'avisa d'adresser sans se nommer il y a six ou sept mois les vers suivans à M. le Comte de Maurepas. Ces vers dont il a couru quelques copies, ont été trouvés si bien que généralement ont les attribués à M. de Voltaire. Aucun Journal ne les a imprimés, parce qu'ils ne le pouvoient dans un pays où les écrits sont soumis aux ciseaux de la censure. C'étoit à l'occasion de la fête du Ministre.

Ne vous flattez jamais que Rome vous dispense,  
Comme à votre Patron, le Ciel pour récompense.  
Trop bien savez pourquoi n'entrerez dans ce lieu ?  
Pour trop plaire aux humains vous déplaîsez à Dieu ?  
Mais si l'Eglise un jour instituait la fête  
De ceux qui, comme vous, élevés sur le faire,  
Encouragent les arts, font respecter les loix,  
Et font l'amour du Peuple & la gloire des Rois,  
En Paradis dès-lors tout changeroit de face.  
Parmi les bienheureux bientôt prenant leur place,

Les Sulli, les Colbert verroient tous les mortels  
 Dans des temples, sans nombre, encenser leurs images,  
 Maurepas au milieu recevroit nos hommages,  
 Et dès son vivant même, il auroit des autels.

On vient de publier des Lettres patentes  
 portant établissement d'une *Société Royale de Médecine*. Vous seriez effrayé, Monsieur,  
 en voyant la liste de tant de doctes conjurés  
 contre la santé & la vie de nos concitoyens.

Un Sr. d'Ambach, de Manheim, a fait ici  
 une plantation de rhubarbe qui promet beaucoup  
 de succès.

Le cinquieme volume des *Annales poétiques*  
 vient de paroître. Il contient la vie & la plus  
 grande partie des poésies de Ronsard. Ce poète  
 a joué de son vivant un rôle si brillant sur  
 notre Parnasse qu'on est bien aise de juger  
 par soi-même ce qui lui a mérité une si grande  
 célébrité, & aujourd'hui un si profond oubli.  
 Il manqua de périr peu après sa naissance. Il  
 naquit au château de la Poissonniere dans le  
 Vendômois, de Louis Ronsard, Chevalier de  
 l'Ordre, & Maître-d'hôtel du Roi. Sa mere  
 étoit aussi de noble extraction. Une femme  
 qui le portoit de ce château à l'église de la  
 paroisse où il devoit être baptisé, le laissa  
 tomber imprudemment, & pour surcroît de  
 malheur, renversa, sur la tête de l'enfant, l'ai-  
 guiere qu'elle tenoit, & dans laquelle étoit  
 de l'eau rose pour ce baptême, suivant la cou-  
 tume de ce temps-là. Mais l'enfant ne mourut  
 point de cette double catastrophe. Il fut page

de Charles, Duc d'Orléans, qui l'affectionna toute sa vie. A l'âge de seize ans, il fut chargé de quelques affaires secrètes en Ecoſſe. Il accompagna ensuite Lazare de Baif, envoyé par le Roi à la diete de Spire, & peu de temps après, suivit M. de Langey, dans le Piémont. De tous les différens voyages qu'il fut obligé de faire, il a rapporté des connoissances dans l'histoire & dans les langues, & une surdité qui, en le rendant moins propre à la société, le détermina à se livrer entièrement à l'étude & au travail. On lui décerna le prix des jeux floraux, sans qu'il se fût mis au nombre des concurrens. Les Magistrats de Toulouse lui donnèrent même une Minerve d'argent massif, & par un décret rendu en son honneur, ils le proclamèrent par excellence *le Poète François*. Charles IX le combla de bienfaits & d'honneurs. Les plus savans hommes, les plus grands poètes & les meilleurs critiques de son temps le placent à côté d'Homere & de Virgile. On lui rendit après sa mort les plus grands honneurs. Et cet homme qui faisoit l'admiration de son siècle, qui étoit recherché par les plus grands Seigneurs, & admis dans la familiarité des Souverains, n'est plus aujourd'hui qu'un écrivain barbare dont la langue est souvent inintelligible, moins par la vétusté du langage que par son affectation à ne pas se servir du langage usité alors. Des poètes plus anciens que lui ont plus de goût & écrivent plus purement. Malherbe a témoigné pour ses vers beaucoup de mépris, & tout le monde fait le jugement

que Boileau en a porté dans les vers suivans,  
tirés de l'art poétique.

Ronsard qui le suivit par une autre méthode,  
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à la mode,  
Et toutefois long-temps eut un heureux destin,  
Mais sa muse en François parlant Grec & Latin,  
Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque  
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Malgré tout le soin des éditeurs de ce recueil dans le choix des œuvres de ce Poète, je n'ai pu en soutenir la lecture, & je me borne à vous citer ces pièces les plus courtes & les plus piquantes.

#### S I X A I N.

Helene, non jadis le malheur des Troyens,  
Souci de tous les cœurs, hélas! sur-tout du mien,  
Qui d'un soin amoureux tout entier m'enveloppe  
Nom qui m'a jusqu'au Ciel de la terre enlevé,  
Qui eût pensé jamais que j'eusse retrouvé  
En une même Helene, une autre Pénolope,

#### O D E.

Adieu, ma Lyre, adieu, fillettes!  
Jadis mes douces amourettes!  
Adieu, je sens venir ma fin,  
Nul passe-temps de ma jeunesse,  
Ne m'accompagne en ma vieillesse  
Que le feu, le lit & le vin.



J'ai la tête toute étourdie  
 De trop d'eau & de maladie ?  
 De tous côtés le soin me mord.  
 Et soit que j'aïlle ou que je tarde,  
 Toujours après moi, je regarde  
 Si je verrai venir la mort.

Je pense la voir à toute heure  
 Me mener là-bas où demeure  
 Je ne fais quel Pluton, qui tient

Ouvert à tous venans un antre,  
 Où bien facilement on entre,  
 Mais, d'où jamais on ne revient.

On vient de me raconter une mystification  
 assez plaisante. Elle pourra vous amuser. La  
 voici :

Vous vous rappelez, Monsieur, qu'au commencement de cette année un neveu du Roi de Maroc vint à Paris en qualité d'Ambassadeur de son oncle. Vous vous ressouvenez de l'accueil qu'on lui fit à la Cour, & des fêtes que les plus grands Seigneurs lui donnerent dans cette Capitale. Il y a ici un certain marchand de chevaux fort riche nommé *Septenville*; des plaisans s'aviserent de lui faire une espièglerie. Ils commencerent par lui persuader qu'il devoit inviter le Prince Marocain à une fête dans sa maison de campagne qui est une des plus belles qui soient aux environs de Paris; ils l'assurèrent qu'ils avoient assez de crédit pour déterminer Son Excellence à accepter la fête & à l'honorer de sa présence. Ils lui firent entendre que la dépense que la



fête coûteroit , pouvoit lui être par la suite de la plus grande utilité ; qu'une liaison aussi distinguée donneroit à son commerce plus d'éclat & d'étendue , & que Son Excellence pouvoit par reconnoissance lui procurer des chevaux barbes. Septenville calcula tous les avantages qu'il pouvoit retirer , & se décida sans peine à recevoir l'Ambassadeur avec tout le faste & toute la dignité convenables. Quelques jours après , on vint lui annoncer que Son Excellence consentoit à lui faire l'honneur de passer la journée à sa campagne , qu'elle s'y rendroit tel jour , à telle heure. Voilà mon marchand de chevaux qui met tout en mouvement pour rendre sa maison digne de recevoir un pareil hôte : il commande un feu d'artifice à Torré ; il fait placer par-tout , dans le jardin ; sur la façade de sa maison , dans l'intérieur , les illuminations les plus brillantes ; il fait venir à grands frais les musiciens les plus célèbres ; il invite à sa fête les personnes les plus propres à en faire l'ornement , les gens de la Cour , les étrangers les plus distingués , & sur-tout les plus jolies femmes de l'opéra & des autres spectacles. Vous pensez bien que le repas répondoit à tous ces préparatifs. Enfin le jour choisi , après s'être fait attendre quelque temps , suivant l'usage , l'Ambassadeur , accompagné de toute sa cour , arriva dans un carrosse magnifique. On l'accueille de son mieux. On lui adresse les choses les plus flatteuses auxquelles il répond par le moyen d'un interprète. On le prie de chanter , il s'en acquitte avec la meilleure grace pos-

fible. On joue, on se livre à tous les plaisirs. Septenville ne se possédoit pas de joie. Il étoit transporté. Il n'osoit point s'asseoir à la table d'un hôte aussi illustre. Une serviette sur le bras, il se tenoit derrière le fauteuil de l'Ambassadeur, & se faisoit honneur de le servir. Chaque convié prenoit part à la fête sans se douter de rien ; mais vers les trois heures du matin, plusieurs hommes vêtus d'un habit écarlate avec de grands galons d'or, un bâton d'exempt à la main, arrivent. Ils viennent de la part du Roi arrêter le prétendu Ambassadeur. Septenville s'apperçoit qu'il est la dupe d'une mystification. Il est furieux. Eh bien, Monsieur, l'Ambassadeur, les gens de sa suite, les exempts, tout cela étoit supposé. Cette mystification fut bientôt répandue dans Paris & à la Cour. M. le Comte d'Artois s'en divertissoit plus que personne, & le pauvre Septenville eut le double chagrin d'avoir dépensé beaucoup d'argent & de se voir l'entretien & la fable de tout Paris. Celui qui jouoit le rôle d'Ambassadeur est le fils d'un Libraire nommé *Prault*, surnommé *le Problème*, (*Prault blême*) attendu qu'il est fort pâle. Il est précisément de la taille, de l'âge & de la figure du Prince Marocain, & tout le monde y a été trompé.

Il paroît depuis quelques jours des lettres-patentes par lesquelles le Roi érige une société Royale de Médecine, & regle le nombre & la qualité des membres tant régnicoles qu'étrangers qui doivent la composer.

M. le Président de St. Fargeau vient de mourir de la petite vérole dans la cinquan-

nième année de son âge. Il est fort regretté.  
C'est bien de lui qu'on pouvoit dire  
Il poussa la vertu jusques à la rudesse.

Il est à remarquer que tous les mâles de cette  
maison ne passent pas cinquante ans, & qu'ils  
meurent tous de la même maladie.

*De Paris, le 22 Septembre 1778.*

LES comédiens François se disposent à re-  
mettre incessamment sur leur théâtre, *la Veuve  
du Malabar*, tragédie de M. le Mierre. Cette  
pièce a été donnée il y a sept ou huit ans, &  
n'a eu que cinq à six représentations. Je me  
rappelle qu'on a trouvé le sujet vraiment  
neuf, intéressant & tragique : vous savez que  
sur les côtes du Malabar, le point d'honneur  
pour une veuve est de ne point survivre à  
son mari, & sous peine d'être regardée com-  
me infame, elle doit se précipiter sur le bû-  
cher qui doit consumer les cendres de son  
mari. C'est cette coutume atroce que M. le  
Mierre a entrepris de combattre dans sa tra-  
gédie. L'auteur suppose qu'une femme jeune  
& charmante vient de perdre son époux, &  
est obligée par la loi rigoureuse du Pays, de  
s'immoler sur le tombeau du défunt. Les Bra-  
mines fanatiques qui, semblables à de certains  
Prêtres, regardent ce sacrifice barbare com-  
me un acte de la religion du Pays, ne cessent  
de vanter à cet infortunée la gloire de mourir  
au même temps que son époux, & par les

discours les plus faiblement criels, l'encouragent à s'y déterminer. Un jeune Bramine, attendri sur le sort de la malheureuse veuve, plaide avec force la cause de la beauté, de la jeunesse & de l'humanité, contre le fanatisme aveugle des vieillards naturellement plus endurcis. Un officier François qui a aimé jadis cette infortunée victime, avant son mariage, est par hasard jetté sur ces Côtes avec sa troupe, il la reconnoît au moment où elle est sur le point d'exécuter ce terrible sacrifice, & la délivre. On dit que M. le Mierre a fait à cette piece des changemens considérables, & il faut espérer qu'actuellement il y aura mis tout l'intérêt dont ce sujet est susceptible.

Je ne fais si vous vous rappelez qu'une de nos Académies de Province, (je crois que c'est celle de la Rochelle) proposa, il y a quelques années pour sujet du prix, l'*Eloge de Henri IV, Roi de France*. M. de la Harpe ne dédaigna point de concourir. Il s'étoit fait fortement recommander par tous les chefs de la cabale encyclopédique, & il ne douta nullement que la sublimité de ses talens, appuyés par de si puissantes sollicitations, ne lui fit décerner le prix par acclamation. En conséquence, en envoyant son manuscrit à l'Académie de la Rochelle, il écrivit en même temps au Directeur de la monnoie des médailles à Paris, qu'il étoit inutile de faire frapper la médaille destinée pour le prix de l'Académie, qu'il étoit assuré de l'obtenir, & qu'il recevroit cette médaille en argent. Le Directeur,



d'après cette lettre, ne fut point frappé de médaille. Cependant l'Académie en question, n'ayant aucun égard aux sollicitations, rejeta l'ouvrage de M. de la Harpe, & adjugea une à un discours de M. Gaillard. L'Académie, en annonçant cette victoire au dernier, lui manda qu'il pouvoit se présenter au Directeur des médailles, qui lui remettrait une médaille d'or de la valeur de trois ou quatre cens livres. M. Gaillard se rendit en effet chez le Directeur, & lui demanda la médaille. Ce dernier lui répondit qu'en conséquence de la lettre qu'il lui avoit adressée, il n'en avoit point fait frapper, & qu'il alloit, suivant son desir, lui compter la valeur en argent. Comment, dit M. Gaillard, moi, je vous ai écrit de pareilles choses! — Ah parbleu, Monsieur, repliqua le Directeur, je puis vous montrer que je ne vous en impose pas. Et aussi-tôt il alla chercher la lettre signée de la Harpe. M. Gaillard n'eut pas beaucoup de peine à persuader à son tour qu'il ne se nommoit point la Harpe, & le Directeur avoua qu'il avoit été trompé. D'après cette anecdote, Monsieur, qui est très-vraie, vous voyez la noble confiance que M. de la Harpe a dans ses talens, & combien elle est fondée. Le petit Poinssinet, dont l'aveugle vanité a été si justement bernée, & qui malgré tout son esprit (il en avoit beaucoup) a été la victime des mystifications les plus mortifiantes, n'avoit pas, vous en conviendrez, une crédulité aussi confiante que celle de M. de la Harpe.

On m'a rapporté deux mots de ce fameux



critique, qui ne contribuent pas peu à faire connoître la beauté de son ame & la décence de sa conduite; je ne peux vous les laisser ignorer. Quelqu'un lui parloit de la fortune dont il jouit actuellement, & on assure qu'il a au moins douze à quinze mille livres de revenus. — *Où*, répondit-il ingénument, *je serois fort à mon aise, si j'avois le bonheur de perdre ma femme.* Une de ses connoissances lui demanda pourquoi il étoit brouillé avec un homme qu'il voyoit jadis fréquemment. — *Que voulez-vous?* repliqua-t-il, *cet homme est fâché de ce que j'ai quitté sa femme.* Il n'y a pas d'impertinent, de fat, qui osât hasarder un propos aussi mal-honnête.

Voici une autre anecdote qui montre ce que pensent de lui les personnes qui doivent le connoître le mieux. Un jeune rimailleur qui croit bonnement que le suffrage de M. de la Harpe dans le *Mercur* est un titre pour la renommée, se vantoit d'être un des plus intimes amis du critique, en présence de la femme de ce dernier. — *Vous, Monsieur, repart celle-ci, ami de M. de la Harpe! apprenez que mon mari n'est l'ami de personne.* Tous les assistans, frappés de cette vérité, en convinrent unanimement.

On vient de me communiquer la copie d'une lettre que M. de la Harpe adressa à M. de Voltaire, dans le temps que celui-ci soupçonna le premier de lui avoir dérobé des manuscrits. Vous vous rappelez peut-être les bruits qui coururent alors, & que M. de Voltaire voulut bien démentir par une déclaration

tion

tion imprimée dans tous les papiers publics. Néanmoins on fait aujourd'hui que c'est à l'indiscrétion de M. de la Harpe que nous devons la connoissance du Poëme de la guerre de Geneve, que l'auteur, sans doute honteux d'avoir produit un tel ouvrage, se proposoit de dérober aux regards de la France, & qu'il destinoit peut-être bien aux flammes, comme indigne & de son talent & de la probité d'un galant homme. Vous ne ferez peut-être pas fâché d'avoir la copie exacte de la lettre que M. de la Harpe, pour se justifier, adressa dans le temps au vieil hermite de Ferney :

» Je n'avois pas besoin, mon cher Papa ;  
 » de la lettre que vous avez écrite à M. d'A-  
 » lembert, pour être bien sûr que votre amitié  
 » pour moi n'a jamais été altérée un moment,  
 » & que je n'ai commis qu'une indiscrétion  
 » en donnant à vos parens & à vos amis un  
 » manuscrit de deux cens vers que plusieurs  
 » personnes avoient déjà. Si j'ai eu tort de  
 » rendre public ce que ces personnes avoient  
 » donné en secret, du moins vous m'avez  
 » rendu la justice de croire que je n'ai jamais  
 » eu intention de vous faire de la peine, &  
 » que je n'ai fait que céder à l'empressement  
 » de quelques curieux. »

» Cependant, quelque rassuré que je fusse  
 » sur cet article, j'ai été d'autant plus tou-  
 » ché de l'effusion de cœur qui regne dans  
 » votre lettre, & des soins paternels dont  
 » vous vous occupez pour ma petite fortune,  
 » que la rage absurde & insolente de mes  
 » ennemis a déjà forgé les histoires les plus

» odieuses sur ce léger mécontentement que  
 » vous avez eu , & sur mon retour à Paris :  
 » on ne va pas moins qu'à dire que je vous  
 » ai pris des manuscrits pour les vendre à  
 » des libraires. Il est vrai que l'on n'articule  
 » pas encore le nom de ces libraires , ni le  
 » titre des imprimés , ni le prix que j'en avois  
 » reçu : mais tout cela viendra bientôt. Le  
 » fond du Roman est bâti , & je m'en rap-  
 » porte à ces auteurs pour les embellissemens.  
 » Des impostures sont les seuls ouvrages d'ima-  
 » gination où je les trouve heureux. Car vous  
 » savez comme moi de quelles boutiques sor-  
 » tent tous ces poisons , ce sont les mêmes  
 » qui débitoient , il y a trois ans , que j'avois  
 » composé une cinquantaine de couplets fort  
 » gais & fort ingénieux sur le produit des  
 » deniers royaux , les actions des fermes , &  
 » la caisse des amortissemens , le tout contre  
 » M. de l'Averdy , apparemment pour en ob-  
 » tenir une ordonnance sur le trésor royal.  
 » J'ai lieu de croire que ce Ministre sage &  
 » bienfaisant ne m'attribue pas cette petite fail-  
 » lie de gaité , puisqu'il vient de m'accorder  
 » une gratification de 1200 livres sur les fonds  
 » destinés aux gens de lettres. Mais cela n'ém-  
 » pêche pas que lorsque ce beau bruit se ré-  
 » pandit , tout Paris me crut enfermé. »  
 » Voilà les petites douceurs que j'ai es-  
 » suyées de la part des gens qui n'ont pas  
 » l'ame plus douce que leur prose & leur  
 » vers. »  
 » Si les beaux-arts sont l'aliment des belles  
 » âmes , il faut avouer que les harpies vien-

» nent souvent les fouiller de leurs or-  
» dures. »

» Tout Israël va donc se disperfer. Mada-  
» me Denis vient à Paris, & vous allez à  
» Stutgard. On y donnoit autrefois de belles  
» fêtes. Votre arrivée en fera une plus belle.  
» on dit que le Duc vous doit de grosses som-  
» mes. Beaucoup de gens de lettres sont les  
» protégés de Princes, vous êtes leur créan-  
» cier. Adieu, mon cher Papa, aimez tou-  
» jours votre cher enfant qui vous aime,  
» vous respecte & vous admire. »

» Signé, DE LA HARPE. »

Après la lecture de cette lettre, Monsieur ;  
vous aurez peine à croire que M. de la Harpe  
eût critiqué *Zulime*, dans le moment où le  
cher Papa venoit de mourir, & vous plain-  
drez bien sincèrement ce cher enfant qui,  
avec une ame si pure, une droiture tant éprou-  
vée & cette sage circonspection que vous lui  
connoissez, est obligé de passer sa vie à des  
justifications, à des réparations & à des excuses.

Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à lui.

*De Versailles, le 24 Septembre 1778.*

Le premier Président de Rouen est ici, le  
Roi l'a vu hier à son lever & lui a fait bonne  
mine. Les Parlémentaires, soutenus par la ca-  
bale anti-ministérielle, font tous leurs efforts  
pour opérer pendant les vacances une récon-  
ciliation avec Messieurs de Rouen & en faire



résulter le renvoi du Garde des sceaux & même la disgrâce des Ministres qui l'ont soutenu jusqu'à présent. Cette tâche est difficile quant au dernier point.

Nous allons passer quelques jours à Choisy & ensuite il y aura un voyage de trois semaines à Marly. Point de Fontainebleau cette année, à cause de l'état de la Reine.

*De Versailles, le 27 Septembre 1778.*

M. le Duc de Chartres revenu subitement à Paris, a été à Choisy le même soir faire sa cour au Roi, à la Reine, &c. Ce Prince n'a pas été aussi bruyamment accueilli que la précédente fois. Il n'a pas manqué de se rendre à l'opéra le lendemain avec Madame la Duchesse. Comme le parterre est dans l'habitude d'applaudir tous les Princes du sang lorsqu'il les aperçoit au spectacle, M. de Chartres a reçu cet honneur, mais on a bien remarqué que les battemens de mains n'étoient que très-ordinaires & on a dit plaisamment : *C'est un Prince qui revient de la campagne & non de faire campagne.* Comme ce fut précisément au moment où Legros, notre premier acteur, entroit sur la scène que M. le Duc fut aperçu & applaudi, une voix assez forte du parterre dit : *Eh! Messieurs, c'est l'acteur qu'on applaudit & non le Prince!* La sentinelle ayant entendu ce propos, s'est approchée pour tâcher de connoître celui qui l'avoit lâché, mais tout le monde s'est tû & a paru écouter attentivement la scène.

M. le Comte de Maurepas étoit ce même soir à l'opéra dans la loge de M. Amelot, Ministre, & étoit tapi suivant son usage tout au fond de la loge pour ne point être vu. Madame de Maurepas qui s'y trouvoit aussi avec Madame Amelot, dit à son mari : voilà le Duc de Chartres qui entre, c'est lui qu'on applaudit. M. de Maurepas toujours gai, toujours plaisant, répondit par ces deux vers :

*Jason parti, je le fais bien ;*

*Mais que fit-il ?... Il ne fit rien.*

Notre public qui aime toujours avec excès ; finit bien souvent par maltraiter celui qu'il a caressé. On a eu la méchanceté d'observer que le Duc de Chartres ayant à peine dit quelques mots à son adorable épouse, étoit sorti de sa loge pour aller papillonner de loge en loge & ensuite se fixer dans celle du Prince de Soubise, toujours remplie de danseuses & autres nymphes de son ferrail auxquelles le Duc baïsa les mains en entrant, &c. &c. car pour votre édification il faut vous dire que le Prince de Soubise a vraiment un ferrail très-bien garni & même un vieux ferrail de matretresses réformées comme invalides & suffisamment pensionnées par lui.

La Faculté de médecine à Paris qui a vu avec peine une société de médecine se former & obtenir l'approbation royale, a voulu présenter requête au Conseil pour demander que ceux de ses membres admis dans cette société ne pussent plus assister aux assemblées de la

Faculté , mais M. de Maurepas a fait prévenir la Faculté que sa requête seroit rejetée. C'est une de ces maladies de corps dont la science ni même l'esprit ne guérissent point.

L'Ambassadeur de Naples, sectateur enthousiaste de la musique de Piccini au détriment de celle de Gluck, étant vendredi à l'opéra à une représentation d'Iphigénie que les Gluckistes applaudissoient, s'écria tout-à-coup : *Musique du diable*. Il s'éleva autour de lui un concerto si nombreux d'éclats de rire que l'Excellence fut décontenancée & sortit, mais en criant encore : *Musique du diable*.

L'Ambassadeur de Portugal dînoit mardi chez M. de Vergennes auquel il racontoit que le Roi son maître avoit dû être saigné plusieurs fois pour cause de fièvres intermittentes, mais que cependant il se portoit mieux sur ses jambes. Il n'avoit donc pas été saigné du pied ? — Pardonnez-moi, Monsieur, & même quatre fois. — Je vous crois, Monsieur l'Ambassadeur, mais il n'y a pas à se fier sur ces jambes-là. Il faut vous faire observer que jusqu'à présent tous les Princes de la maison de Bragance ont péri par des maux de jambes.

*De Paris, le 29 Septembre 1778.*

Vingt ou trente Curés de paroisses de cette capitale sont allés trouver M. l'Archevêque de Paris pour l'engager à faire au Roi des représentations à l'occasion du sujet proposé par l'Académie françoise dans sa dernière séance publique pour le prix de poésie qu'elle doit

distribuer le 25 Août de l'année prochaine. Vous vous ressouvenez que ce sujet est l'éloge de M. de Voltaire. Le Clergé a vu avec peine qu'on avoit trouvé un moyen de rendre hommage publiquement à notre plus célèbre écrivain, sans redouter la sévérité de la censure, & ils ont mis tout en œuvre pour l'empêcher. M. l'Archevêque a présenté à cet effet, dit-on, un mémoire très-violent. Les Prêtres ont sans doute juré de persécuter le Prince de notre littérature, même dans le tombeau, asyle que la religion même ordonne de respecter.

M. de Bernieres, inventeur des bateaux insubmersibles, a présenté requête au Parlement pour que l'usage de ces bateaux fût substitué par-tout à celui des bateaux ordinaires qui occasionnent journellement des malheurs.

M. le Marquis de Mesnard ayant acheté à vie l'hôtel de Massiac, y fait faire des réparations considérables. En démollissant on y a trouvé environ deux millions en or, qui ont été rendus au petit neveu de feuë Madame de Massiac, qu'elle avoit fait son héritier universel au préjudice de beaucoup d'autres parens.

M. le Prince de Condé & Madame de Bourbon sa fille ont bien voulu tenir, sur les fonds de baptême, un fils de la mûse limonadiere, à laquelle ils ont fait de beaux présens d'argenterie en retour d'une pièce de vers de sa façon.

Vous n'ignorez point l'espece assez singuliere de dispute que le combat naval d'Ouesant a fait naître entre les deux nations, & vous aurez déjà lu dans le Courier de l'Eu-



rope & quelques autres gazettes tout ce qu'on s'est dit de part & d'autre à ce sujet. Pour vous mettre à même de fixer votre jugement, lisez cette lettre.

*Lettre d'un Officier de l'armée navale de France à  
M. l'Amiral Keppel : A bord d'une escadre  
françoise , près d'Ouessant , le 9 Août 1778.*

MONSIEUR L'AMIRAL,

Je ne suis qu'un des moindres Officiers de notre armée, mais pour défendre la vérité on n'a pas besoin de titres. Je ne fais quel auteur de pamphlets a fait insérer, dans une de vos gazettes, une lettre pleine de contradictions; il l'a produite sous votre nom : personne dans notre armée ne vous a fait l'injure de croire qu'elle fût de vous, & ce n'est qu'à l'inconnu qui vous offense que j'adresse ma réponse.

Je suis, &c.

Monsieur l'auteur, lorsque vos Généraux éprouvoient en Amérique des revers continuels, ils vantoient en Europe leurs succès imaginaires. Vous avez déjà fait un essai de cette manière leste & facile, quand vous vous êtes chargé du récit du combat de la *Belle-Poule*. Les François étoient dans leurs rades; vos Amiraux tenoient la mer, ils venoient d'enlever très-heureusement deux frégates, avec vingt-un vaisseaux; l'une des vôtres, moins heureusement, venoit d'être battue, désarmée, forcée de faire, quand vous pré-

tendîtes que vous aviez été offensés & vainqueurs. Maintenant vous surpassez notre attente & celle de toute l'Europe dans votre nouvelle lettre du 30 Juillet.

Quelque opinion qu'on eût de votre fagacité, on n'auroit pas imaginé que la rentrée de nos vaisseaux dans Brest, vingt-quatre heures après la fuite des vôtres, vous donneroit un prétexte d'en imposer à votre nation, & d'appaiser son premier ressentiment; mais votre nation sera détrompée, c'est un hommage que la vérité réclame, les vrais Anglois la respectent, & j'atteste ici en sa faveur, non les vingt mille François qui ont obtenu le champ de bataille, mais les vingt mille Anglois qui l'ont perdu.

Vous dites qu'avant le 27 Juillet les François avoient fui l'occasion de combattre! Et pourquoi donc vous étiez-vous réfugiés dans la Manche, dont ils gardoient l'entrée, où vous saviez qu'il n'iroient pas, où vous aviez des ports, où ils n'en ont aucun, où un seul coup de vent, tel que celui du 23 au 24, auroit dispersé leur armée & jetté leurs vaisseaux à la côte? Avant cette époque du 23, c'étoit donc vous-mêmes qui vous étiez réduits à des croisières sûres & renfermées, en abandonnant à l'armée françoise le golfe de Gascogne & les grandes mers qui y communiquent.

L'éloignement des François, à l'époque du coup de vent du 23, n'eut que l'objet indispensable de leur sûreté: & c'est ce même vent forcé de *nord-ouest* qui les mit au large

& vous fit sortir de la Manche , également pour votre sûreté , & lorsque vous saviez bien que les François ne pouvoient plus être à portée de vous en défendre la sortie.

Du 24 au 27 vous fûtes à la vue les uns des autres ; c'est que les François s'étoient rapprochés de vous dès qu'ils l'avoient pu , dès que les vents s'étoient apaisés. Ils n'avoient donc pas évité le combat : ils ne vous le livrerent point , parce que vous l'évitiez vous-mêmes , & qu'ils attendoient d'être joints par deux de leurs vaisseaux , *le Duc de Bourgogne & l'Alexandre* , que la tempête avoit écartés.

Les François évitoient si peu le combat , qu'ils ne manœuvroient que pour l'engager le 27 , quoique ces deux vaisseaux ne les eussent pas rejoints.

Ils vous y forcèrent , lorsque les deux armées faisant même route , celle des François *revira par la contremarche*. Cette manœuvre , qui trompoit votre Amiral , mit bientôt l'avant-garde & le centre des François hors de mesure. Vous *revirâtes* alors *vent devant* , & vous forçâtes de voiles pour attaquer & séparer , avec l'avantage du nombre , l'arrière-garde de vos ennemis ; alors , par leur manœuvre , & non par les vôtres , vous vous trouvâtes pour la première fois à la portée de leur canon.

Aussi-tôt ils *revirent de nouveau* , *vent devant* tous à la fois ; & prolongeant leur ligne en sens contraire , chacun de vos vaisseaux fut obligé de recevoir le feu de tous les vaisseaux françois , & réciproquement de le leur rendre.

Vous n'ignorez pas que pendant cette promenade militaire de trente de vos vaisseaux contre vingt-sept ( M. le Comte d'Orvilliers en avoit mis trois en réserve ), vous aviez l'avantage du nombre, des calibres, de *l'échantillon* de la force & du rang (\*); puisque vous aviez cinq vaisseaux de trois ponts, & que les François n'en avoient que deux; que vous aviez la supériorité de trois cens canons; que vous étiez penchés par le vent; que vous aviez par conséquent la facilité de vous servir de tout votre feu quand l'armée de France ne pouvoit pas faire usage de ses premières batteries: & malgré ces avantages, vous n'ignorez pas non plus, que quand les deux lignes se furent dépassées, tous les vaisseaux françois furent en état de manœuvrer & de combattre. Vous convenez aussi que vous aviez beaucoup souffert; vous aviez plusieurs de vos vaisseaux démâtés & sans voiles; vous en aviez au moins sept de désarmés. Les François, malgré la grande inégalité de leurs forces, vous avoient donc battus autant que le genre de combat qui venoit de se donner avoit pu le leur permettre.

Vous ne craignez pas de dire que dans cette situation les François *se formerent en bataille* & ensuite qu'ils se refuserent à un second combat. Cette contradiction est manifeste: se former en bataille, c'est au moins ne pas refuser le combat, c'est au contraire s'y

---

(\*) Voyez à la fin le Tableau comparé des deux armées.



disposer & le présenter de nouveau. Et pour-  
quoi s'y feroient-ils refusés, puisque, par vos  
propres aveux, ils avoient moins souffert que  
vous ? Mais il est très-aisé de vous prouver  
qu'ils voulurent vous contraindre à ce second  
combat comme ils vous avoient contraints au  
premier.

Les deux lignes s'étant dépassées & suivant  
un cours opposé, il falloit de toute nécessité  
que l'une des deux, au moins, *revirât de bord*  
pour vous remettre en présence. C'étoit le  
moment décisif de la volonté ; mais votre ar-  
mée ne *revira point*, ne se reforma plus, ce  
furent les François qui *revirèrent par la contre-  
marche* ; ils ne craignirent point de *se former*  
*en bataille sous le vent* pour avoir la possibi-  
lité d'engager une nouvelle action. Vous mîtes  
à profit cet avantage du vent pour vous sou-  
tenir loin d'eux, & ce n'étoit pas à l'approche  
de la nuit, comme vous le dites : il vous res-  
toit plusieurs heures de jour, dont on présume  
que votre Amiral auroit fait, s'il l'avoit pu,  
un plus glorieux usage.

Le Général François *sous le vent* ne pouvant  
pas vous approcher, quand vous ne le vou-  
liez point, vous provoqua en vain à un com-  
bat qui ne dépendoit plus que de vous ; &  
lorsque la nuit fut venue, maître du champ  
de bataille, *allumant ses feux* pour que vous  
n'eussiez pas l'excuse de l'avoir perdu de vue,  
ne vous discernant plus dans la profonde obs-  
curité dont vous vous étiez prudemment en-  
veloppés, vous vous remîtes dans *la Manche*  
aussi promptement que le désordre de quel-

ques-uns de vos vaisseaux traîneurs pouvoit le comporter.

C'est après avoir cédé le champ de bataille; après avoir été forcés à un premier combat de ligne, quand vous n'aviez cherché qu'une surprise d'arrière-garde, après avoir évité une seconde action, après avoir fui toute une nuit sans fanaux vers Plymouth, & ensuite plus avant jusqu'à Portsmouth, pour y réparer vos vaisseaux délabrés, que vous dîtes aux vingt mille compagnons de cette fuite, & à l'Europe entière, que les François n'ont pas voulu combattre !

Le Général François resta toute la journée du 28 dans les mêmes eaux où il avoit combattu; il vous fit suivre par ses frégates, & vous étiez déjà bien loin quand il profita de la proximité de son port pour y débarquer ses blessés & réparer des dommages, suites inévitables d'un combat. Dès le lendemain, trois de ses vaisseaux reparurent à l'entrée de la Manche, où se trouve maintenant étroitement renfermé l'ancien orgueil de votre empire maritime.

Cet exposé simple suffiroit sans doute pour rétablir les droits de la vérité; mais vous l'avez dévoilée vous-même, Monsieur l'Auteur, en vous efforçant de la déguiser : chacune de vos phrases contredit celles qui l'ont précédée ou qui la suivent : le détail en est curieux.

J'étois occupé, faites-vous dire à M. l'Amiral, de la poursuite d'une flotte nombreuse de vaisseaux de guerre François. Quoi ! dans la

Manche , où ils n'étoient pas entrés , d'où vous n'êtes sortis que par les mêmes vents qui les avoient éloignés , & pour éviter les mêmes dangers de la côte ? Vous ne les avez pas poursuivis dans la Manche , où ils n'étoient point ; le combat s'est donné à l'entrée de la Manche : dans quel espace les avez-vous donc poursuivis ?

*La flotte Françoisé étant toujours au vent & gagnant le large , j'employai tous les moyens possibles de la serrer de près..... Cette précaution étoit devenue nécessaire à raison de la maniere circonspecte avec laquelle les François manœuvroient. Ils fuyoient & manœuvroient ! Ils gagnoient le large , & se trouvoient au plus près sur Ouessant ! La vérité est qu'ils vous serroient de près eux-mêmes , & sur la ligne la plus avancée dont ils vouloient vous défendre l'approche.*

*Les François , ajoutez-vous , commencèrent à faire feu sur celui des vaisseaux de la division du Vice-Amiral Sir Robert Harland. Les François devant Ouessant , sur la ligne qu'ils ne vouloient ni ne devoient pas dépasser , font feu les premiers ; ils avoient le vent & pouvoient vous éviter ; est-ce ainsi qu'ils vous fuyoient ? Mais cette assertion n'est point exacte ; c'est le premier vaisseau de la division de votre Vice-Amiral qui tira sa première bordée sur le Saint-Esprit , quand la manœuvre pressante & hardie du Général François , en ordonnant qu'on virât ENSEMBLE vent devant , eut concerté vos projets & vous eut obligé de combattre , non pas une arriere-garde , mais une ligne entiere.*

Vous voudriez bien que l'on crût que, par le premier feu, les François ont été les agresseurs. Eh ! qu'importe ce premier feu ? dès qu'ils avoient été si bien poursuivis, si bien serrés de près, vous vous étiez déclarés leurs ennemis, & la défense, au moins, leur étoit permise. Vous n'êtes pas heureux en inventions : vous vantez vos hostilités quand vous n'en faites aucune, & vous en supposez quand on ne vous en fait point.

Quoi qu'il en soit, de ce fait si peu important pour les ménagemens réciproques dont nous sommes dispensés de part & d'autre, sachons de vous-même quelle fut l'issue de ce combat : il paroît, dites-vous, pour M. l'Amiral, que l'objet des François a été de désarmer les vaisseaux du Roi de leurs mâts & de leurs voiles, projet dans lequel ILS ONT SI BIEN RÉUSSI, qu'ils ont mis plusieurs vaisseaux de ma flotte HORS D'ÉTAT DE ME SUIVRE, lorsque je virai vent arrière à l'effet de porter vers la flotte Française ; je me vis donc OBLIGÉ de virer encore POUR JOINDRE les vaisseaux, &c.

Les François avoient donc bien réussi à désarmer plusieurs de vos vaisseaux, & SI BIEN RÉUSSI, que plusieurs de ces vaisseaux ne pouvoient pas vous suivre, & que vous fûtes obligé de virer vous-même pour les joindre. Et qu'auriez-vous voulu que les François eussent fait de mieux ? Ils avoient mis une partie de votre armée hors de combat, & OBLIGÉ l'autre de manœuvrer POUR LA JOINDRE ; c'est-à-dire, de cesser de com-



battre, de rester dans l'impossibilité, non-seulement de nous attaquer, mais même de se défendre.

Si l'aveu de votre embarras & de votre impuissance étoit moins clair, moins précis, je vous dirois que votre ligne étoit dans le plus grand désordre; que plusieurs de vos vaisseaux étoient démâtés; quelques-uns sans voiles & sans vergues; qu'un de ceux à trois ponts, qui portoit pavillon bleu à sa misaine, étoit démâté de son grand mâ; qu'un autre des vôtres fit ridiculement feu de ses deux bords hors de toute portée; que votre vaisseau amiral, après avoir essuyé la bordée de *la Bretagne* & de *la Ville de Paris*, arriva tant qu'il le put, & cessa tout son feu; que celui des François fut si prompt & si terrible, que *la Bretagne* seule, en longeant votre ligne, tira 1400 coups de canon; que *la Ville de Paris*, dérivant par défaut de construction, assaillie de *basbord* & de *tribord* par votre *Amiral* de 100 canons, & le *Formidable* de 90, les combattit tous deux à la fois, & les força de se retirer; qu'enfin, en terminant le premier combat, nous avions *SI BIEN RÉUSSI* à vous désenparer, que d'après votre propre conviction, & dans peu de momens, notre victoire auroit été complete si notre position nous avoit permis de *regagner le vent*.

Mais quand vous faisiez vos mouvemens rétrogrades, quand vous couvriez vos vaisseaux presque immobiles & assez maltraités pour n'avoir pas même pu virer avec vous, quelle étoit la situation de l'armée Française? C'est

encore de vous que nous pouvons l'ap-  
prendre.

Vous avouez que les François, vers le déclin  
du jour, eurent le temps de rallier leur Flotte &  
de la **FORMER EN LIGNE DE BATAILLE**  
sous le vent de la vôtre ; ils pouvoient donc ce  
que vous ne pouviez plus, former une ligne  
de tous leurs vaisseaux ; donc aucun d'eux n'é-  
toit désarmé : s'ils se mirent en bataille, ils  
vous offrirent le combat, que vous n'accep-  
tâtes point, quoiqu'ayant le vent, vous fussiez  
libres de l'accepter. Ils osèrent vous défier  
sous le vent ; mais comment auroient-ils pu  
vous rejoindre, quand vous aviez revirés pour  
joindre en arriere vos vaisseaux désarmés ?  
Ce fut l'avantage du vent & non le déclin ;  
supposé, du jour qui, pendant plusieurs heu-  
res, vous fit éviter une seconde action, que  
vous n'étiez plus en état de soutenir.

Comment, après un double aveu si précis,  
de la situation respective des deux armées,  
osez-vous dire aux Nations qui vous jugent,  
à la vôtre que vous n'avez trompée qu'un mo-  
ment, que les François se formant en bataille,  
vous ne cherchâtes point **A LES INTERROM-  
PRE** dans l'exécution, & que vous les laissâtes  
se former **SANS FAIRE FEU SUR EUX** ;  
pensant que leur intention étoit de mesurer ga-  
lamment le lendemain toutes leurs forces avec les  
vôtres.

Ce n'étoit pas pour le lendemain, c'étoit  
sur le champ qu'ils vous avoient présenté le  
combat : dans l'état où vous étiez, ils avoient  
plus de jour qu'il ne leur en falloit pour

achever de vous vaincre. *VOUS NE CHERCHATES POINT A LES INTERROMPRE ?*

Qui croira jamais que vous ayez refusé l'occasion de les battre en les prenant sur le temps d'une manœuvre assez compliquée ? Mais vous n'étiez-là *que pour les interrompre*, & c'est *POUR LES INTERROMPRE* que se sont faits les derniers efforts de votre Nation expirante. Si vous n'avez pas voulu les battre, vous avez trahi l'espoir de votre patrie : si vous ne l'avez pas pu, c'est que vous étiez déjà vaincus.

Vous comptiez sur le lendemain, avec la moitié de vos forces sans doute ; car vous n'avez pas oublié ces vaisseaux désarmés, hors d'état de virer avec vous, contre la flotte Française, formée en ligne de bataille, & c'est cette même Armée en bataille que vous supposez en fuite quelques heures après avec ses fanaux imprudemment allumés ? & c'est la vôtre, à moitié désarmée, qui se cachant dans les ténèbres, craignoit modestement d'être éblouie de l'éclat de sa victoire.

Vous ajoutez ensuite : *mais les François avoient été SI BATTUS pendant le jour, qu'ils profiterent de la nuit pour se retirer.* S'ils avoient été *SI BATTUS*, eux qui vous avoient provoqué en ordre de combat, qu'étiez-vous donc, vous, qui n'aviez pu ni manœuvrer, ni vous former, ni combattre ? *Ils profiterent de la nuit pour se retirer !* ils allumerent leurs feux pour vous attendre, quand la nuit, qui ne servoit que vous, leur déroboit votre fuite.

Les premiers rayons du jour nous retrou-

verent sur le champ de bataille que vous aviez abandonné , & que nous ne quittâmes que parce qu'il n'y restoit plus une seule voile ennemie.

*La flotte du Roi ne put pas nous atteindre ! en s'éloignant de nous , on le croira sans peine. Dans l'état où se trouvoient les vaisseaux à l'égard de leurs mâts , de leurs vergues & de leurs voiles. En vérité , Monsieur l'Auteur , dans cet état des mâts , des vergues & des voiles , dont vous convenez si ingénument , & les ailes coupées , il ne vous auroit pas été facile de nous faire fuir , quand vous ne pouviez pas nous approcher , & comme vous concluez très-à-propos , il ne vous restoit PAS MEME A DÉLIBÉRER sur ce qu'il étoit convenable de faire.*

Encore un mot , Monsieur l'Auteur , & ce sera pour vous rendre justice. En effet , votre lettre , d'un bout à l'autre , dit que vous avez été battus , en concluant que c'est nous qui l'avons été. Mais à l'avenir , lorsque vous ferez d'ingénieuses relations , & que vous vous amuserez à vous contredire , n'empruntez plus la faveur d'un nom cher à vos compatriotes & respecté dans tous les lieux où l'on honore la réputation & le courage ; & si vous essayez encore de tromper votre Nation par le récit de succès imaginaires , choisissez un théâtre plus éloigné de ses yeux : battez *Washington* tout à votre aise , & couronnez les *Héros de Saratoga* : noyez sans pitié *M. d'Estaing* ; dites que vous êtes toujours chers à ces poltrons de *l'Amérique* ; que l'on vous aime dans *l'Inde* ; que vous défendrez dans *Portsmouth* votre charte



*authentique de l'empire des Mers* : vantez l'honnêteté de vos débats parlementaires & les mouvemens heureux de vos ressorts politiques ; rappelez-vous ces temps où ne triomphant que par la supériorité du nombre, vos voiles commerçantes couvroient les deux hémisphères ; que des rêves complaisans vous retracent cette gloire passée, & gardez le silence sur les malheurs de l'Amiral *Biron*, & la croisière incivile de *M. de Fabry* (\*).

Je suis, &c.

---

(\*) Un étranger débarqua à Londres : dans cette Cité parfaitement libre, comme chacun fait, il rencontra dix fois en une heure les *gens de la presse* qui poursuivoient les passans pour en faire des matelots & des soldats, à coups de baton ; le lendemain il alla à *Portsmouth*, monta sur un vaisseau, & y trouva la moitié de ces héros involontaires enchainés à fond de cale ; le surlendemain il vint à Brest ; les matelots qui y arrivoient sans gardes & sans contrainte, s'y dispuoient l'honneur d'être embarqués les premiers ; il se promena de vaisseau en vaisseau, & il vit par-tout, sous des couleurs animées, l'empreinte du courage & de la liberté. Deux gentilshommes Bretons s'étoient présentés pour volontaires ; le Général les avoit refusés : ils offroient de payer les congés de deux soldats & de servir à leur place : tous les soldats refuserent. L'étranger en quatre jours avoit jugé les deux Nations & présagé avec certitude la destinée de leurs armes.

# TABLEAU des deux Armées de France & d'Angleterre, pendant le combat.

## ARMÉE DE FRANCE

*Première division, du centre.*

M. le Comte D'ORVILLIERS,

	Canons.
La Bretagne . . . . .	100
La Ville de Paris . . . . .	92
L'Orient . . . . .	74
Le Fendant . . . . .	74
Le Magnifique . . . . .	74
L'Actif . . . . .	74
L'Artésien . . . . .	64
Le Réfléchi . . . . .	64
L'Eveillè . . . . .	64

680

*Deuxième division, d'avant-garde.*

M. le Comte DUCHAFFAULT.

La Couronne . . . . .	80
Le Glorieux . . . . .	74
Le Palmier . . . . .	74
Le Dauphin Royal . . . . .	74
Le Bien-Aimé . . . . .	74
Le Saint-Michel . . . . .	64
Le Vengeur . . . . .	64
L'Actionnaire . . . . .	64

568

*Troisième division, d'arrière-garde.*

Monseigneur le Duc DE CHARTRES.

Le Saint-Esprit . . . . .	80
Le Robuste . . . . .	74
Le Conquérant . . . . .	74
L'Intrépide . . . . .	74
Le Zodiaque . . . . .	74
Le Diadème . . . . .	74
L'Indien . . . . .	64
Le Roland . . . . .	64
Le Sphinx . . . . .	64
L'Amphion . . . . .	50

692

1940

## ARMÉE D'ANGLETERRE

*Première division, Amirale.*

M. l'Amiral A. KEPPEL.

	Canons.
Victory . . . . .	100
Sandwich . . . . .	90
Duke . . . . .	90
Formidable . . . . .	90
Robuste . . . . .	74
Vengeance . . . . .	74
Foudroyant . . . . .	74
Exéter . . . . .	64
Vigilant . . . . .	64
America . . . . .	64

784

*Deuxième division, Vice-Amirale.*

M. R. HARLAND.

Queen . . . . .	90
Monarch . . . . .	74
Shewesbury . . . . .	74
Prince George . . . . .	74
Egmont . . . . .	74
Elisabeth . . . . .	74
Vaillant . . . . .	74
Centaur . . . . .	74
Berwick . . . . .	74
Courageux . . . . .	74

756

*Troisième division, Contre-Amirale.*

M. H. PALISSER.

Océan . . . . .	90
Ramilies . . . . .	74
Thunderer . . . . .	74
Cumberland . . . . .	74
Terrible . . . . .	74
Défiance . . . . .	74
Hector . . . . .	74
Sterling Castle . . . . .	64
Bienfaisant . . . . .	64
Worcester . . . . .	64

726

2266



*De Paris , le 6 Octobre 1778.*

M. de Beaumont, Commandant de la frégate la Junon , & qui a pris le *Fox* après neuf heures de combat, est venu ici pour être présenté au Roi qui l'a nommé Capitaine de vaisseau. Il est allé ensuite à Paris chez son oncle l'Archevêque où l'habile frere *Côme* doit lui faire l'opération cruelle de la pierre. M. de Vialis, autre Capitaine de frégate non moins heureux, puisqu'il a pris l'*Alerte*, est aussi revenu, pour subir une autre opération non moins cruelle, celle de la fistule à l'anus. Les deux marins se sont promis de retourner d'abord ensemble sur mer s'ils ne perdent pas la vie dans ces opérations.

Le clergé de Paris, n'a point réussi dans le projet qu'il avoit formé de s'opposer au sujet proposé par l'Académie Française pour le prix de poésie de l'année prochaine.

On dit que le Roi de Prusse travaille actuellement à nous donner un éloge de l'auteur de la *Henriade*, & qu'il doit le publier incessamment.

M. le Marquis de Villette est aujourd'hui propriétaire de la terre de Ferney, que l'on croit qu'il avoit achetée de Madame Denis, long-temps avant la mort de son illustre possesseur. Cette Dame a par un mouvement de reconnoissance, dit-on, fait présent à l'impératrice de Russie de la bibliothèque de feu son oncle. C'est une perte considérable pour la France. Un pareil monument ne devoit jamais en sortir. Cette bibliothèque n'est composée



que de cinq à six mille volumes, mais tous choisis, & de plus, chargés de notes très-curieuses de la propre main de M. de Voltaire. L'Impératrice s'est proposée d'élever en l'honneur de cet homme unique un superbe mausolée, & les ordres doivent être déjà donnés pour l'exécution de ce monument. L'on espere même qu'il sera achevé avant six mois. C'est le célèbre Falconet qui est chargé & de la composition des dessins & de la direction des travaux.

Le Sr. Panckouke, libraire, est actuellement en possession de l'immense correspondance de M. de Voltaire. On assure qu'il a déjà rassemblé plus de six mille lettres qu'il se propose de donner incessamment au public. Vous sentez Monsieur, combien une pareille correspondance, doit être piquante & combien elle fera recherchée : mais il faudroit que l'homme de lettres qui doit présider à cette édition en retranchât tous ces petits complimens de simple politesse que le Seigneur de Ferney distribuoit si libéralement à tout le monde, & qu'il ne recueillît que les morceaux qui méritent vraiment d'être conservés.

On raconte un tour très-adroit du Capitaine Cornick, le même qui a contribué à la manœuvre savante du dernier combat entre la flotte de M. d'Orvilliers & celle de l'Amiral Keppel, & qui sur le rapport même de M. d'Orvilliers, a été fait Capitaine de haut-bord. Cet habile marin étant en croisiere rencontre un de ses freres qui, faisant le métier de Corsaire, revenoit richement chargé des prises

nombreuses qu'il avoit faites & qui, observé par l'ennemi, n'osoit faire aucun mouvement pour rentrer au port, dont il n'étoit pas éloigné. M. Cornick entreprend de l'y faire entrer, & voici comme il s'y est pris. Il conseille d'abord à son frere de hisser le pavillon Anglois. Ce qui a été aussi-tôt exécuté. A l'instant il le poursuit, avec de nombreuses décharges à poudre. Le frere se défend de même, & vous croyez bien qu'il avoit l'air de braver le danger avec une intrépidité sans exemple. Les Anglois spectateurs de ce combat, applaudissoient de toutes leurs forces. Enfin, Monsieur, le frere du marin entre dans le port sans avoir couru d'autres risques que la peur, & les Anglois dupes de ce stratagème n'ont reconnu qu'avec douleur leur méprise & l'habileté du Capitaine Cornick.

Comme il n'y aura point de voyage de Fontainebleau à cause de la grossesse de la Reine, on se propose de donner sur le théâtre de Versailles pendant le mois de Novembre plusieurs tragédies nouvelles & d'en remettre d'anciennes. Au nombre des premières est *Œdipe chez Admette*, tragédie de M. Ducis, composée de deux tragédies grecques, d'*Œdipe à Colonne* & d'*Alceste*. Je doute fort que cette duplicité d'action ne nuise pas à l'intérêt général. Le *Pyrrhus de Crébillon*, selon moi, une des plus belles de cet auteur, & qui a été si long-temps négligée, & *Hamlet* de M. Ducis, sont du nombre des tragédies remises.

» Un colporteur échauffé frappe à ma porte  
» & me remit un mémoire en me disant :

» M. le Comte de la Blache vous prie,  
 » Monsieur, de vous intéresser à son affaire.  
 » — Eh! me connois-tu, mon ami? — non,  
 » Monsieur; mais cela ne fait rien : nous som-  
 » mes trois qui courons de porte en porte,  
 » & notre ordre est de ne pas même oublier  
 » les couvens ni les boutiques. — Je ne suis  
 » pas curieux, ami; je te rends grace. — Ah!  
 » Monsieur, acceptez je vous prie : je suis si  
 » chargé! voilà déjà bien du monde qui re-  
 » fuse! — A la bonne heure. Et toi, prends  
 » ces huit sous pour ta peine & ton présent.  
 » — Ma foi, Monsieur, ça ne les vaut pas.  
 » Il court encore, & je me suis renfermé. »

C'est ainsi, Monsieur, que commence le der-  
 nier mémoire de M. de Beaumarchais, en ré-  
 ponse à celui de M. le Comte de la Blache  
 au Parlement d'Aix, & c'est à-peu-près de la  
 même maniere que cette piece si rare & si re-  
 cherchée ici, m'est parvenue, à la différence  
 près que mon colporteur n'en avoit que très-  
 peu d'exemplaires, & qu'il m'en a fait payer  
 un fort cher. Le Gouvernement en avoit saisi  
 deux éditions, & l'exemplaire que je possède  
 est un de ceux échappés à la vigilance de la  
 Police. Ce n'est Monsieur, qu'en lisant tout  
 l'ouvrage qu'on peut en sentir le mérite. Il  
 y a de tout. Solidité de raisonnemens, badi-  
 nage ingénieux, heureuse distribution des ma-  
 tieres, enchaînement de preuves, énergie de  
 sentimens, clarté lumineuse dans l'exposition  
 des ruses du Comte de la Blache, &c. Je ne  
 vous présenterai que les morceaux qui peu-  
 vent se lire séparément sans rien perdre du pi-

quant qu'ils ont dans l'ensemble. Voici l'exorde. Vous y trouverez autant d'adresse que d'énergie.

» Je vous ai répété, (dit-il) sous toutes les formes possibles, Monsieur le Comte, que la loi n'admet point d'allégations ni de soupçons contre les engagemens & les personnes; qu'elle proscriit avec indignation toutes ces insinuations de dol, de fraude & de surprises accumulées sans preuves, & sur-tout l'odieux plaidoyer de celui qui ne craint pas de dénigrer ouvertement, pourvu qu'il ne soit pas contraint d'accuser juridiquement. »

» Je vous ai répété que les clameurs d'un injuste héritier ne fussent pas pour annuler les engagemens du testateur, antérieurs à son droit, lorsque son intérêt est de ne les point remplir; qu'il faut pour les ébranler une action directe & légalement intentée, aux risques & périls de l'accusateur: que toute autre voie est un crime aux yeux de la loi, tient à la plus basse calomnie, & ne doit occuper les tribunaux que lorsqu'on les implore pour en obtenir la punition. »

» Lors donc que vous osez me faire soupçonner de l'infame lâcheté de faux, pourquoi n'osez-vous m'en accuser? Perfide adversaire, ce n'est chez vous ni défaut d'inimitié ni d'envie de me nuire & pour ceux qui vous connoissent bien, cette retenue de votre part suffiroit seule pour montrer quel vous êtes, si je n'avois pas d'ailleurs des moyens victorieux pour le faire. »

» Laissons de côté la distinction des grades ou des rangs: laissons les petites ruses qu'elle



enfance, les protections sourdes qu'elle attire, les séductions de sociétés qu'elle occasionne. Si tout cela ne s'anéantissoit pas devant les Tribunaux ; si les prérogatives du grade ou du crédit y pouvoient influer sur le juste & l'injuste ; un particulier dénué, s'y battant contre un noble, auroit toujours en face un ennemi plafronné. »

» Non, qu'il faille oublier ce qu'on doit dans le monde aux rangs élevés ! Il est juste au contraire que l'avantage de la naissance y soit le moins contesté de tous : parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, qualités ou vertus des aïeux de celui qui le reçoit ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut refusé : parce que, si dans une Monarchie on retranchoit les rangs intermédiaires entre le Peuple & le Roi, il y auroit trop loin du Monarque aux sujets : bientôt on n'y verroit qu'un despote & des esclaves ; & le maintien d'une échelle graduée, du laboureur au potentat, intéresse également les hommes de tous les rangs, & peut-être est le plus ferme appui de la constitution monarchique. »

» Voilà ma profession de foi sur la noblesse. Mais comme il ne s'agit pas ici de décider lequel de nous est le plus ou le moins élevé ; mais seulement lequel est un légataire injuste ou bien un faux créancier ; débiteur & créateur ; voilà nos seuls noms. Dépouillons donc de bonne-foi ce qui nous sort de cette classe. Ecartons tout prestige, & discutons clairement. »

« Au seul aspect de nos prétentions réciproques, une réflexion s'offre d'abord à ceux qui n'ont pas étudié notre affaire. C'est qu'il est plus probable qu'un acte fait entre deux hommes reconnus sages, soit exact & vrai, qu'il ne l'est qu'un légataire universel soit juste & désintéressé. Vous pouvez bien nous accorder ce point, ce n'est pas là ce qui vous fera perdre votre procès. »

« Il s'en présente encore une autre : c'est qu'il paroît étrange à chacun, malgré l'avidité connue des héritiers, qu'un homme pour lequel on dépouille une famille entière de l'hérédité naturelle, & qui devient, par ce bienfait, possesseur exclusif d'un legs de quinze cents mille francs, respecte assez peu la mémoire de son bienfaiteur, pour la traîner & la souiller pendant dix ans dans tous les Tribunaux d'un Royaume, & cela, pour ne pas payer une somme de quinze mille francs à l'acquit de cette succession qui ne lui étoit pas due. »

« Passez-nous cette seconde encore, elle ne sauroit vous nuire, que dans l'opinion des hommes, & ne fait rien non plus au jugement du procès. »

« Quelques personnes même ont été jusqu'à balancer si, entre deux plaideurs qui se disputent une somme aussi modique, il n'est pas plus probable qu'un héritier peu délicat s'obstinât à la refuser, au seul risque de passer pour une ame vile, étroite & rapace, qu'il ne l'est qu'un créancier aisé s'acharne à la demander, armé d'un faux titre, au danger d'être puni comme le dernier des scélérats. »

» Huit ans de procédures sur un tel fait ,  
 » inspirant enfin la curiosité d'examiner les  
 » choses , on lit tous nos mémoires , & l'on y  
 » voit qu'après avoir été traitreusement dé-  
 » chiré par tous les écrivains aux gages de  
 » mon adversaire , il y a long-temps que cette  
 » affaire a dû cesser pour moi d'être un pro-  
 » cès d'argent. On y voit que je ne puis , sans  
 » déshonneur , me dispenser de le suivre & de  
 » le faire juger , quoiqu'il m'ait déjà coûté  
 » vingt fois plus qu'il ne peut me rendre. »

» Mais on y voit aussi que la fierté de mes  
 » répliques a dû donner un tel discrédit à mon  
 » adversaire , que se voyant poursuivi par le  
 » regard inquiet de tout ce qui l'entend nom-  
 » mer , & se sentant par-tout couvert de l'op-  
 » probre dont il a voulu me salir , le désespoir  
 » de son état doit l'engager d'épuiser toutes les  
 » chances possibles d'un combat inégal , avant  
 » de s'avouer vaincu : qu'il vaut encore mieux  
 » pour lui se réserver de dire après coup :  
 » les juges ont vu d'une façon , moi je vois de  
 » l'autre ; que si , descendant à quelque traite  
 » conciliatoire , il justifie , par un dur ac-  
 » commodement , l'affreuse opinion que sa dé-  
 » fense a donnée de son caractère.

» Alors l'examineur bien instruit , fait au  
 » juste pourquoi nous plaidons , M. le Comte  
 » de la Blache & moi , &c. &c. »

» Ce Beaumarchais , dit-il plus loin , que  
 » vous ne feignez ici de mépriser que pour mas-  
 » quer la frayeur qu'il vous cause ! Il ne vous  
 » cherchoit pas , & votre sottise est de l'avoir  
 » méconnu en vous attaquant à lui ! Mais voyez

comme nous sommes loin de compte : pendant que vous êtes assez vain pour croire vous commettre , en vous mesurant avec lui , pour ne pas payer quinze mille francs ; il a la fierté de gémir de la nécessité de descendre à votre ton , pour vous les demander : & si son honneur n'étoit pour rien dans le procès que vous lui faites , il y a long-temps que le roturier peu riche , humilié de plaider aussi long-temps contre vous pour un objet si méprisable , auroit jetté sa quittance au noble millionnaire qui l'auroit ramassée , &c. »

Je laisse M. de Beaumarchais , par une foule d'argumens irrésistibles , présentés de la manière la plus lumineuse & entassés de la manière la plus favorable , prouver qu'il a existé entre lui & feu M. Duverney une liaison très-intime , une familiarité bien constatée ; & que le titre dont il s'appuie est incontestable , &c. &c. Toutes ces preuves sont si bien liées qu'on ne peut en détacher une sans nuire à l'ouvrage.

L'anecdote qu'il rapporte pour justifier le ton qu'il a pris dans son mémoire au Conseil , & qui peut en même temps excuser celui de ce dernier mémoire , est trop piquante pour la passer sous silence ; la voici.

» Lorsque j'allois remercier les Juges du  
 » Conseil de ce qu'ils avoient anéanti l'indigne  
 » arrêt rédigé par ce Goezman , en faveur de  
 » son protégé la Blache , un Magistrat raison-  
 » nant avec moi de cette affaire , & me parlant  
 » avec intérêt du grand succès que je venois  
 » d'obtenir , me dit : on a supprimé votre  
 » dernier mémoire , quoique bien frappé ,



» parce qu'en effet il étoit un peu trop vif,  
 » — Trop vif, Monsieur ! ni vous ni aucun  
 » Magistrat que je connoisse n'êtes en état de  
 » juger cette question. Il me regarde avec éton-  
 » nement. Comment donc ! Que dites-vous ?  
 » Pardon , Monsieur , si je vous ai jetté dans  
 » un moment d'erreur ! Mais ne vous mépre-  
 » nez plus à mon intention : elle est pure , &  
 » ce n'est pas votre amour-propre que j'atta-  
 » que : c'est votre sensibilité que j'interroge.  
 » Avez-vous jamais rencontré dans le monde  
 » un homme assez lâche , assez insolent pour  
 » vous crier pendant six ans , à la face du  
 » public , que vous étiez un frippon , sans au-  
 » tre droit qu'une injuste & criminelle avidi-  
 » té ? Non , sans doute , me répondrez-vous !  
 » Eh bien ! pardon , Monsieur ! Mais vous qui  
 » n'avez jamais éprouvé de tels outrages , vous  
 » qui fronciez déjà le sourcil au seul soupçon  
 » que j'effleurois votre amour-propre ! Com-  
 » ment pourriez-vous juger du degré de ressen-  
 » timent permis à un homme d'honneur , indi-  
 » gnement attaqué & poursuivi depuis dix ans  
 » par la haine & la calomnie sur tous les points  
 » les plus délicats de son existence ? — Il s'ap-  
 » paisa , me prit la main avec bonté. J'en ai  
 » parlé , dit-il , non en homme , mais en juge  
 » austère ; & je ne puis vous blâmer de votre  
 » excessive sensibilité , &c. »

Vous ne serez sûrement pas fâché , Monsieur ,  
 de voir de quelle manière lesté & dégagée M. de  
 Beaumarchais parle de ses démêlés avec la Che-  
 valiere d'Eon. Après avoir démontré toutes les  
 ruses que le Comte de la Blache a fourdement

employées pour envelopper M. de Beaumarchais dans un dédale d'où il ne pourroit sortir sans perdre l'honneur , il finit cette tirade par cette réflexion :

» Je ne veux pas lui faire le tort (au Comte  
 » de la Blache) de croire qu'il ait contribué  
 » à répandre avec une profusion scandaleuse ,  
 » à faire colporter & crier , il y a trois mois  
 » dans les rues d'Aix : *A deux sous la réponse*  
 » *véritable & remarquable de la Demoiselle*  
 » *d'Eon , à Monseigneur Caron Carillon , dit*  
 » *Beaumarchais , &c.* Cela seroit aussi par trop  
 » rusé. Les gens qui remarquent tout , ont  
 » beau remarquer que des trois ou quatre cens  
 » villes du Royaume où l'on pouvoit me don-  
 » ner ce grand discrédit ; on n'a répandu là  
 » *facétie d'Eon* que dans Aix où je plaide , &  
 » dans quelques lieux circonvoisins comme Avi-  
 » gnon , Marseille & la Ciotat. . . . Encore pour  
 » cette petite ville. . . . Oui , en vérité , la Cio-  
 » tat , car j'ai , dit-on , plus d'un illustre en-  
 » nemi ! ( il ne faut pas oublier que le fameux  
 » Marin dont il a été tant parlé dans les au-  
 » tres Mémoires , est de la Ciotat ) mais com-  
 » ment veut-on que j'y croie ; & quel rapport  
 » le Comte de la Blache ? . . . . Comment , quel  
 » rapport ! les ennemis de nos ennemis ne sont-  
 » ils pas plus d'à moitié nos amis ? quel rap-  
 » port ! n'est-ce pas des deux parts , *une mau-*  
 » *vaise tête qui défend un mauvais cœur avec une*  
 » *mauvaise plume ?* Voilà ce qu'ils disent tous.  
 » Moi , je n'en crois rien. D'ailleurs , je ne  
 » vois dans cette ingénieuse diatribe , que le  
 » badinage innocent d'une Demoiselle de beau-

» coup d'esprit , très-bien élevée , qui a le  
 » ton excellent , & qui sur-tout est si recon-  
 » noissante de mes services , qu'elle a craint  
 » que ma lettre à M. le Comte de Vergennes ,  
 » la réponse de ce Ministre , & mon envoi  
 » ne sortissent trop tôt de la mémoire des  
 » hommes. »

» Quant au cartel mal & guerrier qu'elle  
 » m'y adresse , quoique je n'aie pas manqué  
 » d'en être effrayé , j'ai si peu oublié qu'elle  
 » étoit du beau sexe , que , malgré ses cinquante  
 » ans , ses jure-Dieu , son brûle-gueule , & sa  
 » perruque , je n'ai pu m'empêcher de lui  
 » appliquer à l'instant ces beaux vers de Qui-  
 » naut , mis en belle musique par le Chevalier  
 » Gluck. »

» Armide est encor plus aimable

» Qu'elle n'est redoutable , &c. »

Encore une citation , Monsieur , & je finis.  
 C'est une tournure ingénieuse pour détacher de  
 M. de la Blache la noblesse & le militaire qui  
 vouloient faire corps avec lui.

» Si dans un sujet grave , on osoit dérober  
 » aux poètes une image tant soit peu rabat-  
 » tue , je comparerois les vaines rumeurs aux  
 » vagues mugissantes qui viennent se briser au  
 » pied du roc. — Ces vagues l'ont entamé  
 » M. de Beaumarchais , & dans ce procès mê-  
 » me ! — non pas le roc , Messieurs , mais des  
 » corps étrangers dont un orage affreux l'a-  
 » voit couvert ! autre temps , autres gens ! mais  
 » laissons les figures. Ce que je voulois dire ,

» c'est que , m'ayant vu réclamer avec succès  
 » la protection tutélaire de la nation , & m'en  
 » envelopper dans une injure que le malheur  
 » des temps rendoit commune à tous ; mon en-  
 » nemi se flatte à son tour d'armer contre  
 » moi tout le Corps militaire & la Noblesse  
 » entiere. Mais quelle différence des motifs !  
 » & qu'a de commun le Corps de la Noblesse  
 » avec un procès du plus vil intérêt ? quel ,  
 » entre ceux qui le protègent , oseroit en sou-  
 » tenir un pareil ? avec tous les courages , il  
 » faut encore celui de la honte , pour en avoir  
 » le front ! moi , je réponds à tous ces pro-  
 » tecteurs trompés : ne confondons rien , Mes-  
 » sieurs , de même que Brutus , le bras enfan-  
 » glanté , dit au peuple Romain : j'aimois le  
 » grand César , & j'ai tué l'usurpateur. De mé-  
 » me , la plume en main , j'honorerai tant  
 » qu'on voudra l'homme de nom , l'Officier-gé-  
 » néral , pourvu qu'on m'abandonne le légis-  
 » laire universel... Hé bien : sans y penser , n'ai-  
 » je pas été le comparer à Jules-César ! de quoi  
 » se plaint-il ? &c. »

Ce mémoire , quoique très-bien fait , n'est  
 pas digne peut-être de figurer à côté de ceux  
 qui l'ont précédé. Il faut convenir aussi que  
 l'objet des autres mémoires étoit d'une toute  
 autre importance & d'un intérêt bien plus gé-  
 néral. Il ne s'agit ici que d'une discussion par-  
 ticuliere. Ajoutez à cela que , suivant M. de  
 Beaumarchais , il n'a eu que trois jours & trois  
 nuits pour composer & faire imprimer cette dé-  
 fense qui a au moins 120 pages d'un grand  
*in-quarto*. Quoi qu'il en soit , après avoir lu at-



rentivement tout ce qui sort de la plume de cet écrivain dans ce genre polémique , on ne sauroit s'empêcher de convenir que c'est l'adversaire le plus dangereux qu'on puisse jamais rencontrer. Comme il poursuit son monde vigoureusement ! avec quel courage il lasse sa victime ! avec quelle souplesse il se replie en cent manières pour verser sur elle à pleines mains le ridicule ! comme il a l'art de présenter les raisonnemens les plus solides & les plus suivis sous le badinage le plus léger & le plus ingénieux ! comme au milieu des orages , il conserve une tête froide qui lui fait voir tout-à-coup le moyen de se sauver & de vous perdre ! en vérité , Monsieur , c'est un terrible homme que ce M. de Beaumarchais ! le ciel vous préserve & moi aussi de l'avoir jamais pour ennemi.

*De Paris , le 13 Octobre 1778.*

M. Suard , de l'Académie Française , vient de nous donner une traduction de *l'Histoire de l'Amérique* , par M. Robertson , principal de l'Université d'Edimbourg , & historien de S. M. Britannique pour l'Ecosse , en quatre volumes in-douze , de cinq à six cens pages chacun , avec cinq planches gravées. Vous n'avez pas besoin du jugement des Journalistes pour pouvoir apprécier tout ce qui sort de la plume d'un aussi célèbre écrivain que M. Robertson. Je leur laisse le soin de vous démontrer le mérite & les défauts de cette traduction. Vous n'exigez pas de moi que je vous

donne une analyse de cette importante histoire de la nouvelle partie du monde. Vous vous doutez bien que les recherches de l'historien sont profondes, & que cette histoire est écrite avec chaleur & avec intérêt, mérite qu'ont incontestablement les Anglois par-dessus nous. Nous avons le goût, l'élégance, la correction, la pureté dans le style, & de la raison dans l'arrangement des parties pour en former un ensemble : mais nous sommes bien inférieurs aux écrivains Britanniques dans un certain caractère d'originalité qui leur appartient. Ils ont plus de profondeur & de vraie philosophie dans leurs vues, & plus d'énergie que nous dans la manière de s'exprimer. Ainsi, Monsieur, comme une pareille histoire ne peut se faire connoître que très-imparfaitement par une analyse quelque bien faite qu'elle soit, je me borne à vous faire part de quelques découvertes curieuses & intéressantes pour les naturalistes. Vous savez, Monsieur, l'étonnante fécondité des mines du Mexique & du Perou. Vous connoissez les richesses considérables que l'Espagne a tirées de cette partie du monde, & qu'on fait monter à plus de cinquante milliards. Quoi qu'il en soit, on en a découvert de nouvelles depuis environ dix ans dans les Provinces de Sonora & de Cinaloa, près de la Californie, qui donnent les plus brillantes espérances. A Cineguilla, dans la Province de Sonora, on est entré dans une plaine de quatorze lieues d'étendue où l'or s'est trouvé seulement à seize pouces de profondeur. Les morceaux étoient si considérables que quelques-

uns pesoient jusqu'à neuf marcs. En peu de temps , un petit nombre de travailleurs en a recueilli mille marcs. Ils n'ont pas même pris la peine de laver les terres dans lesquelles on suppose qu'il étoit encore resté plus de quatre millions de métal fin. Dans la mine d'Yecora , située dans la Province de Cinaloa , on a trouvé un grain d'or de vingt-deux karats , pesant seize marcs quatre onces , ce qui fait environ quinze marcs , quatre onces , poids de France. Ce magnifique & unique monument des nouvelles richesses de l'Amérique a été déposé dans le cabinet de Sa Majesté Catholique , à Madrid. Vous ne concevez pas qu'avec tant de mines précieuses & tant de vastes possessions , le revenu de l'Espagne ne soit pas immense. Si vous voulez en savoir les raisons , lisez l'ouvrage en entier de M. Robertson , il vous satisfera pleinement à cet égard.

Voici une histoire de deux ivrognes qui pourra vous amuser. Deux artisans assez riches de cette Capitale se proposent d'employer une journée à se bien régaler. Le jour pris , ils se rendent dans un cabaret dès le matin. On jase de son commerce & de la difficulté de se faire payer ; tout en conversant , les bouteilles se vuidoient & se suivoient avec rapidité. A onze heures du soir , ils étoient encore à parler & à boire. Ils est question enfin de se retirer : mais ils étoient si ivres qu'ils ne pouvoient se soutenir. Ils cherchent une voiture & n'en trouvent pas. Ils n'aperçoivent qu'une brouette. Ils appellent le brouetteur qui , lui-même occupé à boire , ne les

entend pas. Ils prennent leur parti. Celui qui étoit le moins ivre prend son camarade & le jette dans la brouette, & se met à tirer de toutes ses forces. Cette tâche lui sembloit pénible. Arrivé à la maison de son camarade, il appelle la femme qui descend avec une lumière. Elle s'épuise en remerciemens d'avoir bien voulu ramener son mari. On ouvre la brouette : mais quelle fut la surprise des deux spectateurs, il ne s'y trouve personne. Le camarade sur-tout ne concevoit pas comment cela avoit pu se faire. *Quoi, dit-il, cela n'est pas possible. C'est moi-même qui l'ai mis dedans.* Il cherche par-tout, mais inutilement. La femme se rend avec l'ami au même lieu où il avoit pris la brouette. Elle trouve son mari étendu dans un tas de boue qui ronsloit de son mieux. Son camarade l'avoit jetté à côté de la brouette, & avoit cru le mettre dedans. Et le brouetteur qui avoit vu disparaître sa voiture, le gardoit en nantissement.

*De Versailles, le 16 Octobre 1778.*

DÉJÀ depuis deux mois le Roi Catholique avoit accédé à notre alliance avec les Etats-Unis de l'Amérique, dont il a reconnu comme nous l'indépendance ; ce Monarque a même depuis trois semaines envoyé au Comte d'Aranda une déclaration en conséquence, pour être remise à la Cour d'Angleterre par le Comte Almodovar, mais Messieurs de Maurepas, de Vergennes & de Sartine ont prié M. d'Aranda de garder cette déclaration en porte-



feuille, afin de tenir aussi long-temps que possible l'Angleterre dans l'espoir d'une réconciliation. Cet Ambassadeur y a consenti & a dépêché un courrier à Madrid pour en informer sa Cour.

Le Frere Côme appelé pour faire l'opération de la pierre à M. le Chevalier de Beaumont, s'est écrié en sondant : « Monsieur, voilà une » terrible pierre, il vaudroit mieux pour vous » avoir une balle Angloise dans la vessie. » Par prudence cet habile Religieux a voulu différer l'opération.

Madame la Duchesse de Mazarin se trouvant offensée de certains mauvais procédés de la Duchesse de Villequier sa fille, s'est mis en tête pour s'en venger, de se procurer un autre héritier ou du moins une héritière. A cet effet elle est allée faire visite à son mari, dont elle est séparée depuis long-temps, & a passé quelques heures auprès de lui. Depuis ce moment elle se dit enceinte. Comme nous croyons difficilement ici que les enfans soient de leur pere, on fait des commentaires sur cette grossesse, & on dit plaisamment que l'idée qu'a eue Madame la Duchesse d'aller trouver son mari, étoit *une envie de femme grosse*. Quoi qu'il en soit, si de cette aventure il vient un enfant, la Duchesse de Villequier & son mari éprouveront un échec considérable à leur immense fortune.

Voici encore quelques piéces relatives au dé-mêlé de M. de Beaumarchais avec Mlle. d'Eon. Ce sont des lettres dont je n'avois pu me procurer de copies, lorsque je vous ai commu-

niqué celles dont vous vous êtes amusé, il y a quelques mois. ( *Tome VI. pag. 382 & suiv.* )

*LETTRE de Mademoiselle d'Eon de Beaumont,  
à M. le Comte de Vergennes,*

*Du 20 Janvier 1778.*

MONSIEUR !

» TANT que Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais s'est contenté de me dire en Angleterre qu'il me feroit du bien en France, j'ai écrit du bien de lui à Versailles & à Paris ; quand j'ai vu qu'il ne cherchoit qu'à me duper dans sa négociation, & à établir sa fortune sur mon sexe, & , par conséquent, à faire beaucoup de mal à mon honneur, j'ai été forcée au bout de sept mois de patience & de silence à vous dire du mal de lui, en vous dépêchant le Chevalier O Gofman, mon beau-frere, le premier Juin 1776, pour vous remettre, ainsi qu'à M. le Comte de Maurepas, le portefeuille in-folio de la fameuse négociation du Sr. Caron, pour mon retour dans ma patrie ; sans compter les campagnes du Sr. Beaumarchais en Angleterre, années 1774, 1775 & 1776, qui consommoient son triomphe comique & politique. »

» A présent que j'ai obéi aux ordres du Roi, en reprenant mes habits de fille le jour de Ste. Ursule, patronne des onze mille Vierges & Martyres en Angleterre, aujourd'hui que je vis tranquille & dans le silence sous l'uniforme des vestales ; que j'ai entièrement oublié Caron & sa barque, quelle est ma surprise en rece-

vant une épître dudit Sr. Caron , à laquelle étoit jointe la copie certifiée conforme aux originaux d'une lettre qu'il dit vous avoir adressée , & de votre réponse ? »

» Quoique je sache mon *Beaumarchais* par cœur , j'avoue , Monseigneur , que son imposture & la manière dont il s'y prend pour l'accréditer , m'ont encore étonnée. Que veut dire cet homme par l'emphase avec laquelle il relève ses prétendus services ? Eh ! quels sont donc ceux qu'il m'a rendus ? Serois-je assez malheureuse pour que l'intérêt que vous avez daigné prendre à ma position fût tout entier le fruit de la sublime éloquence du Sr. Caron ? Quoi ! sans ses discours , ma constance , mon zèle , ma fidélité , mes services , mes blessures , mon sexe & mes longs malheurs , malgré mon double caractère de Ministre Plénipotentiaire & d'Agent secret pendant vingt ans du feu Roi mon bon & auguste Maître , n'auroient fait aucune sensation sur l'ame de Monseigneur le Comte de V. , ce Ministre aussi célèbre dans l'Europe par la supériorité de son esprit que par les excellentes qualités de son cœur ! Non , je ne le saurois croire , qui que ce fût qui me l'attestât , jugez si là-dessus , je m'en rapporte au Sr. de Beaumarchais ? »

» Mais si la justesse ordinaire de vos vues , si votre bonté naturelle vous ont seules décidé à m'accorder votre bienveillance , que dois-je au Sr. Caron ? arrivé à Londres , sur les dispositions favorables que vous aviez prises à mon égard , qu'a-t-il fait ? chargé de pleins-pouvoirs du Roi & de vos instructions , il s'est

conduit avec un Pair & Amiral d'Angleterre mon créancier, de maniere à me faire rougir pour mon pays. Jamais la lésine, les petits maneges des plus plats usuriers n'ont été employés aussi scandaleusement. Son portefeuille plein de lettres de change, il a payé au nom de l'Etat une dette sacrée, avec des billets à fix, douze, dix-huit mois, & même vingt-quatre d'échéance; il a pris un escompte de sept pour cent, il a demandé quittance d'une somme plus considérable que celle qu'il avoit donnée, & il a, sur sa parole d'honneur, escroqué environ 233 louis à ce même Pair mon ami, le Lord Comte Ferrers. »

» Pour ce qui me concernoit personnellement, *dès qu'il m'a vue incapable de me prêter à son infâme projet de gagner de l'argent au moyen des polices d'assurance sur mon sexe*, il semble qu'il ait voulu essayer jusqu'à quel point il pourroit pousser la vilenie, l'indiscrétion, l'insolence & la crapule. Grace à ses airs, à ses ruses, à ses infidélités, à ses sales liaisons avec Morande, auteur du gazetier cuirassé, & des mémoires de Madame la Comtesse du Barry, mon exil a été prolongé pendant plus de deux ans : il a abusé de ma procuration, manqué à ses paroles d'honneur comme à ses écrits, ne pouvant me rendre malhonnête, il a essayé de me tourner en ridicule en publiant par tout Paris qu'il devoit m'épouser après que j'aurois demeuré trois mois à l'Abbaye des Dames de St. Antoine, tandis que dans le fait il a manqué n'épouser que ma canne à Londres. »



vant une épître dudit Sr. Caron , à laquelle étoit jointe la copie certifiée conforme aux originaux d'une lettre qu'il dit vous avoir adressée , & de votre réponse ? »

» Quoique je sache mon *Beaumarchais* par cœur , j'avoue , Monseigneur , que son imposture & la manière dont il s'y prend pour l'accréditer , m'ont encore étonnée. Que veut dire cet homme par l'emphase avec laquelle il relève ses prétendus services ? Eh ! quels sont donc ceux qu'il m'a rendus ? Serois-je assez malheureuse pour que l'intérêt que vous avez daigné prendre à ma position fût tout entier le fruit de la sublime éloquence du Sr. Caron ? Quoi ! sans ses discours , ma constance , mon zèle , ma fidélité , mes services , mes blessures , mon sexe & mes longs malheurs , malgré mon double caractère de Ministre Plénipotentiaire & d'Agent secret pendant vingt ans du feu Roi mon bon & auguste Maître , n'auroient fait aucune sensation sur l'ame de Monseigneur le Comte de V. , ce Ministre aussi célèbre dans l'Europe par la supériorité de son esprit que par les excellentes qualités de son cœur ! Non , je ne le saurois croire , qui que ce fût qui me l'attestât , jugez si là-dessus , je m'en rapporte au Sr. de Beaumarchais ? »

» Mais si la justesse ordinaire de vos vues , si votre bonté naturelle vous ont seules décidé à m'accorder votre bienveillance , que dois-je au Sr. Caron ? arrivé à Londres , sur les dispositions favorables que vous aviez prises à mon égard , qu'a-t-il fait ? chargé de pleins-pouvoirs du Roi & de vos instructions , il s'est

conduit avec un Pair & Amiral d'Angleterre mon créancier, de manière à me faire rougir pour mon pays. Jamais la lésine, les petits manèges des plus plats usuriers n'ont été employés aussi scandaleusement. Son portefeuille plein de lettres de change, il a payé au nom de l'Etat une dette sacrée, avec des billets à fix, douze, dix-huit mois, & même vingt-quatre d'échéance; il a pris un escompte de sept pour cent, il a demandé quittance d'une somme plus considérable que celle qu'il avoit donnée, & il a, sur sa parole d'honneur, escroqué environ 233 louis à ce même Pair mon ami, le Lord Comte Ferrers. »

» Pour ce qui me concernoit personnellement, *dès qu'il m'a vue incapable de me prêter à son infâme projet de gagner de l'argent au moyen des polices d'assurance sur mon sexe*, il semble qu'il ait voulu essayer jusqu'à quel point il pourroit pousser la vilenie, l'indiscrétion, l'insolence & la crapule. Grace à ses airs, à ses ruses, à ses infidélités, à ses sales liaisons avec Morande, auteur du gazetier cuirassé, & des mémoires de Madame la Comtesse du Barry, mon exil a été prolongé pendant plus de deux ans : il a abusé de ma procuration, manqué à ses paroles d'honneur comme à ses écrits, ne pouvant me rendre malhonnête, il a essayé de me tourner en ridicule en publiant par tout Paris qu'il devoit m'épouser après que j'aurois demeuré trois mois à l'Abbaye des Dames de St. Antoine, tandis que dans le fait il a manqué n'épouser que ma canne à Londres. »

» Parmi mes connoissances militaires & politiques en Europe , y a-t-il un être assez bas pour imaginer que j'irois laisser Pierre-Augustin Caron convoler en quatrieme noce avec moi. Son nom est un remede contre l'amour nuptial , & ce nombre feroit peur à la dragone la plus déterminée aux combats nocturnes & des postes avancés , sur-tout lorsque le public de Paris assure qu'il a le foye blanc & le cœur noir. C'est une trop vilaine maladie , dont le Docteur de Malon , inspecteur des vessies , des bougies & des lanternes à Londres peut le guérir. Vous n'ignorez pas , Monseigneur , que je n'avance pas un mot dans tous mes griefs qu'il ne soit facile de justifier par des pieces authentiques.

» Cependant mon affaire l'avoit approché du trône un moment. Elle lui procura l'avantage précieux d'une correspondance directe avec vous , Monseigneur ; elle contribua à ma grande satisfaction à le faire laver de son blâme au Parlement : mais on a beau favonner la tête d'un Negre , jamais on ne parviendra à la blanchir. »

» Beaumarchais est si désintéressé , à ce qu'il publie lui-même , qu'il ne veut jamais rien , pas même pour le pauvre Caron ; cependant j'avois à Londres une belle vierge en mignature d'après le corree , ce M. Caron , si désintéressé , me dit qu'il aimoit beaucoup les vierges , je la donnai à M. Caron. J'avois une Vénus d'après le carrache , M. Caron me dit qu'il aimoit aussi beaucoup les Vénus , je la donnai à M. Caron. J'avois un grand & magnifique coffre-fort de fer avec des serrures merveil-

leuses à secret, pour mettre ma correspondance, M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les coffres-forts, je le donnai à M. Caron. J'avois un portrait de moi, où j'étois représentée avec mon uniforme, M. Caron en eut envie, je le donnai à M. Caron. Il m'avoit offert le sien, jamais il ne me l'a donné. J'avois une superbe paire de carabines turques, M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les carabines turques, je les aime & fais m'en servir, je ne les donnai point à M. Caron; j'avois encore un grand nombre d'autres belles armes, en fusils, pistolets & sabres. M. Caron me dit qu'il aimoit beaucoup les armes; néanmoins comme je les aime aussi, je ne donnai point mes armes à M. Caron, quoique je ne sois pas comme lui lieutenant-général & commandant en chef d'une armée de chiens, lièvres, lapins, perdrix, faisans, becassines, & autres animaux, de la vénerie. »

» Ces deux refus joint à celui d'entrer dans son noble plan de vider la poche des parieurs Anglois sur mon sexe, ont fait tout mon tort auprès de ce bienfaiteur sicophante; j'avoue que je ne me suis point portée à me repentir. »

» Croyez-vous, Monseigneur, que je sois assez dupé du zèle de postillon que l'envoyé Beaumarchais a mis dans l'arrangement ou plutôt le dérangement de mes affaires, pour croire que c'étoit uniquement pour mes beaux yeux? Non, ce ne seroit pas connoître la marche du cœur du Sieur Caron. Tout ce qu'il fait, il le fait pour lui-même, & s'il n'eut pas cru trouver un grand intérêt pour sa personne



dans mes propres affaires, il auroit fait tout au plus pour moi un couplet de chanson. »

» D'après tout ceci, vous voyez, Monseigneur, qu'en fait de bons offices, si nous comptions, ce seroit lui qui me devoit de la reconnoissance, quant à moi, je suis très-convaincue que je ne lui dois que du mépris, & je vous proteste que je paie cette dette de maniere à tranquilliser sur ma conscience les plus sévères casuistes. En vous parlant avec cette naïveté, je ne vous apprends rien de nouveau. Ma façon de penser au sujet du Sieur Beaumarchais vous est connue; je vous l'ai dès long-temps manifestée. Et lui-même fait parfaitement à quoi s'en tenir, puisque vous avez jugé à propos de lui communiquer mes diverses missives contenant toute sa brillante négociation; celle entr'autres du 27 Mai 1776, que j'eus l'honneur de vous adresser par le Chevalier O Gosman. »

» Quand j'ai été à Paris & dans ma Province, dîner & souper dans les plus grandes maisons (où je suis admise depuis plus de 35 ans, tant par curiosité que par la considération, l'estime & l'état dont mes peres ont joui ainsi que moi dans le monde) je n'ai jamais accusé ni à table ni devant les valets Caron, d'avoir retenu à son profit particulier 60,000 liv. sur les fonds qu'il étoit chargé de me remettre; mais j'ai avancé une chose très-vraie, en disant en particulier à trois ou quatre personnes à Paris, qu'il avoit le pouvoir du Roi & de son Ministre de me les remettre, & qu'il ne me les a pas encore ré-

mis,

Vergé  
Ton

mis, quoique, s'il avoit de l'honneur, il y feroit obligé, & par la promesse qu'il m'avoit faite le 15 Juillet 1775, à son départ de Londres pour Versailles, & par le quatrième article de notre transaction du 5 Octobre 1775, il ne me les a pas remis, donc il m'en a fait tort. Il me les auroit certainement remis, si j'eusse voulu avoir pour lui la lâche complaisance de consentir à la proposition qu'il m'a faite & fait faire de le laisser gagner tout l'argent des polices Angloises sur mon sexe. Il est content de lui-même : vous faites semblant d'en être satisfait aujourd'hui que je suis à Versailles ; mais cela ne dit pas que je suis contente. »

» Mylord Ferrers n'étoit pas plus satisfait que moi à Londres de l'infidélité, de l'insolence & de l'usure de Beaumarchais, puisqu'il vous en a porté plainte par sa lettre en date de Londres le 24 Mai 1776, que vous lui en avez fait des excuses au nom de Beaumarchais par votre lettre en date de Versailles le 15 Juillet 1776 ; & que vous lui avez fait passer par votre lettre en date de Versailles le 16 Mai 1777, une lettre de change de 375 louis, pour remplacer les comptes pris à tort & à travers, & qu'il reste encore à payer en billets 233 louis à ce Pair, à cet Amiral d'Angleterre, dont Caron a escamoté le paiement contre la parole d'honneur qu'il lui avoit donnée : oui, escamoté avec l'adresse dont le juif Ephraïm seroit seul capable. Voyez à ce sujet mes lettres à Caron des 7 & 30 Janvier 1776, n<sup>o</sup>. 15 & 23, & à M. le Comte de Vergennes des 27 Mai & 1<sup>er</sup>. Juillet 1777.

Voyez encore à ce sujet les lettres & quittance du Lord Ferrers à Caron des 15 & 29 Janvier 1776, n°. 18, 19 & 21, & à M. le Comte de Vergennes des 24 Mai 1776, & 22 Avril 1777: & si pour en convaincre Caron devant le public, il est nécessaire d'en avoir un certificat légalisé par la chambre des Pairs d'Angleterre, je le ferai venir quand vous voudrez. En attendant vous pouvez tenir pour certain que toute la probité des quatre Ministres réunie, en y comprenant même celle des premiers commis, ne feroit pas capable de faire de Caron un honnête homme dans mon affaire. On en est si convaincu en Angleterre, qu'au-lieu de l'appeller Beaumarchais, le surnom de Bon marché lui est resté. »

» Caron ne vous auroit peut-être pas encore, Monseigneur, retourné ces 60,000 liv., si par deux lettres pressantes, vous ne l'eussiez pas forcé au mois de Juillet 1776, de vous rendre les comptes exacts de sa négociation, vis-à-vis de moi en Angleterre. »

» Je suis étonnée que ce Caron soit si délicat sur mes discours à Paris; je lui en ai tenu de bien plus durs à Londres, lorsque j'étois en uniforme, le chapeau sur la tête, l'épée au côté, la canne en main, & que j'avois l'honneur de parler à son excellence Caron, qui le premier, chapeau en tête, s'émancipa un instant à faire l'insolent vis-à-vis de moi dans son propre appartement; mais qu'en un instant je fis rentrer en lui-même & réduisis au silence en présence de son intime ami Morande le Poltron. »

» Je vous en ai écrit cent fois davantage dans mes épîtres que vous avez eu la bonté de lui communiquer. Il ne s'en étoit pas encore plaint ni au public , ni à moi , ni peut-être à vous. D'ailleurs je dois vous prévenir , Monseigneur , que dans plus d'une bonne maison à Paris , on a présenté de fausses Demoiselles d'Eon avec la croix de St. Louis , c'étoit des bouffons qui ont tenu les propos les plus plaisans sur toutes les connoissances de la vraie chevaliere , principalement sur l'agréable , l'honnête & le brave Pierre Augustin Caron de Beaumarchais , sur son ambassade passée en Angleterre auprès de la Demoiselle d'Eon pour la demander en mariage , & sur sa future ambassade auprès du congrès de l'Amérique pour en exporter du tabac propre à faire éternuer tout l'auditoire , lorsqu'on jouera son drame copié du *Barbier de Séville*. Cette scene de la fausse Demoiselle d'Eon qui a été variée à l'infini , s'est encore renouvelée la semaine dernière dans une maison où étoit Madame de F\*\*\* qui a été mystifiée par le *peintre Muffon* , connu de la cour & de la Ville , qui contrefaisoit Mademoiselle d'Eon , tandis que moi solitaire & tranquille , j'étois travaillante & dormante dans mon hermitage au petit Montreuil près Versailles. »

» Puis-je répondre de tous les discours , de toutes les plaisanteries que tant de fausses Demoiselles d'Eon , peuvent faire dans Paris ? Caron qui est si naturellement enclin à mystifier tout le monde , voudroit-il encore profiter d'un moment de crédit usurpé dont il



jouit , pour obtenir à lui seul ce privilege exclusif? »

» Tout ce que Caron débite de mes prétendus discours à Paris sont de puans mensonges de sa part , aussi plats que ses autres calomnies contenues dans sa lettre à M. le Comte de Vergennes & à la Demoiselle d'Eon. Ils sont aussi croyables que tout ce qu'il a avancé dans ses mémoires imprimés de son incroyable voyage d'Espagne. Le public éclairé reconnoîtra facilement les ruses & la jalousie du *Barbier de Séville* qui s'est conduit dans sa négociation avec Mademoiselle d'Eon , de la même maniere que son docteur Bertole avec sa pupille. »

» Quel est donc le but de Beaumarchais en se plaignant aujourd'hui , après avoir gardé le silence autrefois sur mes plaintes très-graves , quel est , dis-je , son but en se plaignant d'une chose que je n'ai pas dite , parce qu'elle n'est pas vraie intrinséquement mais extrinséquement , & que d'ailleurs j'ai des reproches bien plus intéressans à lui faire ? tels qu'ils sont contenus dans ma dépêche à Caron du 30 Janvier 1776 , n°. 23 , dont je vous ai envoyé copie. Je le vois venir ; il espere que sur les bulletins qu'il distribue par la ville , je prendrai feu , que je lui répondrai & qu'il pourra derechef donner quelques nouvelles scenes au public qu'il voudroit occuper sans cesse, *ecce iterum Crispinus* ? ne soyez pas étonné du bruit qu'il cherche. Descendu en droite ligne d'une famille à double carillon , il est semblable au mulot , il mettroit volontiers une cloche à ses deux oreilles , plutôt que de ne pas étourdir

les passans du bruit de son existence. Sa vanité & son avarice , ses deux passions favorites , y trouveroient une franche lippée ; car d'un côté on parleroit de lui , & de l'autre il ne manqueroit pas de vendre à quelque libraire l'histoire de nos démêlés , quelque peu d'honneur qu'ils lui fissent , mais il s'est trompé dans ses calculs , quoique très-sûre qu'il n'auroit pas aussi bon marché de moi que de certains individus mâles qu'il a déjà travestis en ridicule , tels que les *Baculard* , les *Marin* , la *Gazette* & tant d'autres. Je ne me commettrai point avec le Sr. Pierre-Augustin Caron , que je n'y sois absolument forcée , & alors nous verrons si les rieurs seront pour lui. »

» Il peut être supérieur à Mlle. d'Eon en esprit , en talens , & sur-tout en industrie ; mais le public impartial le reconnoîtra toujours pour bien inférieur en honneur , en vertu & sur-tout en courage. Il peut dire avec toute l'éloquence & la fingerie dont il est capable , tout le mal de moi qu'il voudra : je lui répondrai par le refrain de sa chanson favorite : *Dites blanc , dites noir , elle est toujours la même.* Oui , je serai toujours en état de faire la barbe à tous les barbiers de Séville. Je ne crains pas plus sa redoutable plume que sa formidable épée , qui n'a jamais vu le jour depuis qu'elle est sortie de chez le fourbisseur. »

» Mais si je suis peu sensible aux attaques de Beaumarchais , je le suis infiniment aux impressions qu'il s'efforce de vous donner , & aux termes qu'il emploie en parlant de ma personne ; je ne suis point ingrate envers lui , il

ne m'a fait, pour ainsi dire, que du mal. Je ne suis point folle, & la preuve, c'est que je n'ai pas donné dans ses panneaux. Je n'étois pas criminelle, à moins que ce ne fût l'être que de consacrer sans réserve en paix, en guerre, dans le Nord & le Midi, sa tête & son bras au service de son Roi & de sa Patrie. »

» Dès-lors n'est-il pas singulier, pour ne rien dire de plus, qu'un Caron sorte de la boutique de son pere pour venir insulter publiquement un militaire décoré & un ancien Ministre, que son sexe & ses services extraordinaires lui devroient rendre respectable. Si je portois encore les habits que les ordres du Monarque m'ont fait quitter malgré moi, il auroit tremblé de me provoquer de la sorte. Ah ! mon obéissance n'aura-t-elle donc d'autre effet que d'enhardir mes ennemis & de me livrer sans défense aux bravades & aux affronts des lâches que mon coup-d'œil eût jadis glacé d'effroi ! »

» Je n'ai, Dieu merci, jamais été dans le cas d'avoir besoin de la grace du Monarque, je n'ai eu besoin que de sa justice & de sa bonté, qui sont dans son cœur royal pour tous ses fideles sujets. Celui-là seul a véritablement besoin de la grace du Roi qui, après avoir été blâmé au Parlement, va comme Caron se cacher dans la garde-robe de Louis XV. à son insu. »

» Permettez-moi, Monseigneur, de vous témoigner aussi ma surprise de ce qu'il a osé choisir mon protecteur-né pour le confident de sa diatribe; ma peine de ce qu'il n'a pas

ce  
p  
ol  
co  
à  
im  
  
reg  
eu  
fieu  
gin  
à  
pro  
a d  
le p  
date  
»  
comp  
divin  
casior  
mée  
moye  
l'adm  
même  
» M  
comp  
Monse  
serai j  
dage a  
déterm  
» D  
avant l  
ron en  
livres

crain de lui demander la permission de la publier , & mon vif chagrin de ce qu'il l'a obtenue fi facilement avec une réponse qu'il colporte de maisons en maisons , bien propre à donner créance à toutes fes calomnieufes imputations. »

» Au fait , Monfeigneur , tout ce qui me regarde fe réunit à un point bien fimple. Ai-je eu le bonheur d'être utile à l'Etat dans plufieurs circonftances très-importantes ? je n' imagine pas que quelqu'un réponde négativement à cette queftion , lorsque Louis XV. de fa propre main & de fon propre mouvement m'en a donné le témoignage le plus authentique & le plus glorieux pour moi & ma famille eu date du premier Avril 1766. »

» Dès ce moment j'ai donc droit à une récompense. Mais eft-ce ce fameux Caron , ce divin Beaumarchais qui m'a procuré les occasions de me diftinguer dans le Nord , à l'armée & en Angleterre , qui m'a fourni les moyens de contenter le feu Roi & de fatisfaire l'adminiftration ? en ce temps il n'avoit pas même d'existence morale. »

» M'a-t-il aidé du moins à obtenir la récompense à laquelle je pouvois prétendre ? Monfeigneur , vous êtes équitable , je ne penferai jamais que vous ayez attendu le bavardage amphigourique du Sr. Caron pour vous déterminer à mon fujet. »

» D'ailleurs , ai-je en effet été récompensée ? avant l'arrivée de l'Envoyé extraordinaire Caron en Angleterre , je jouiffois de douze mille livres de rente qu'il a depuis , en trahiffant



nia confiance, placées sur les fonds des affaires étrangères. « Ces douze mille livres m'avoient  
 » été accordées par Louis XV. dans les pro-  
 » pres termes suivans : *en récompense des ser-*  
 » *vices que le Sr. d'Eon m'a rendus tant en Russie*  
 » *que dans mes armées & d'autres commissions*  
 » *que je lui ai données, je veux bien lui assurer*  
 » *un traitement annuel de douze mille livres que*  
 » *je lui ferai payer exactement tous les six mois*  
 » *dans quelque pays qu'il soit, (hormis en temps*  
 » *de guerre, chez mes ennemis) & ce jusqu'à*  
 » *ce que je juge à propos de lui donner quelque*  
 » *poste dont les appointemens seroient plus con-*  
 » *sidérables que le présent traitement. A Ver-*  
 » *saillies le premier Avril 1766. »*

*Signé, LOUIS.*

» La Cour me devoit 318,477 liv. 16 sous. Caron m'en a donné ou plutôt il s'est laissé arracher 61,714 liv. 6 sous : maintenant il foudroieroit, si je le laissois dire, que le surplus de 256,763 livres 10 sous est soldé par son premier paiement. Jugez vous-même, Monseigneur, des obligations que j'ai à ce grand négociateur & de la gratitude qu'il m'inspire. »

» Je voudrois pouvoir me dispenser de l'imiter en quoi que ce soit ; mais ses lettres injurieuses, qu'il a le front de m'envoyer à moi-même, circulent & me présentent sous les plus odieuses couleurs ; en conséquence, daignez, Monseigneur, écouter la prière qu'il vous fit & que je vous adresse à plus juste titre, de mettre aux pieds du Roi mes plaintes & mes griefs, afin qu'il impose silence à cet impos-

teur, & arrête le cours d'une diffamation qui n'a de fondement que dans son impudence & dans son penchant à nuire & à tracasser : mais non, Monseigneur, faites-lui grace, laissez-le jouir en repos du mépris qu'il inspire à toutes les ames sensibles, laissez-le jouir de cette brillante & infame fortune qu'il a méditée en Angleterre sur les polices de mon sexe. Quand il s'agit d'argent, il ne sent plus rien, il est comme un cadavre, il ne sent pas qu'il pue. Toute ma vie, comme militaire, j'ai été aussi chatouilleuse sur l'honneur qu'une fille doit l'être sur la vertu de chasteté. Le scrupule que j'ai toujours apporté dans ce double objet de ma conduite, me donne aujourd'hui la consolation de dormir & de mourir tranquille, malgré la calomnie & la méchanceté des hommes. On peut faire passer ma vie par le creuset, elle en sortira, j'espère, aussi pure que l'or, si ce n'est aux yeux de Dieu, du moins à ceux des hommes. »

» Le seul crime dont S. E. Caron ose me taxer en public, est celui d'ingratitude envers un être aussi bienfaisant que celui de Beaumarchais. Il est vrai qu'avec une douce compassion il rejette cette faute sur la faiblesse d'un sexe à qui l'on doit tout pardonner. Ne vous laissez pas toucher le cœur, Monseigneur, par des paroles aussi mielleuses & aussi amphibiques que les siennes sur sa prétendue faiblesse des femmes. Il faut au contraire l'endurcir, car les larmes de Caron en cette occasion ne sont que des larmes de crocodiles, sa prudence est celle du serpent. Il ressemble

dans sa magnanimité parfaitement à ce soldat d'Innocent XIV, qui ayant été ainsi que Caron, à moitié tué dans une forêt de la Franconie, fut disséqué à Nuremberg. On lui trouva deux gésiers & point de cœur. Qu'il attribue tant qu'il voudra mon ingratitude particuliere au caractère général & incompréhensible des femmes; je le défie de l'attribuer à mes vapeurs, & je suis en état de lui démontrer que si les femmes ont cent défauts, les hommes à la Caron ont mille vices. »

» Si je vous envisageois, Monseigneur, comme un Ministre à l'ordinaire, je m'estimerois bien malheureuse en étant noircie dans votre esprit par une langue, par une plume, je dirai plus, par une ame à la Caron : mais rassurée par votre justice & votre pénétration, je n'ai rien à craindre de la prévention & des traits empoisonnés de la calomnie. La plume de Beaumarchais ressemble à la lance d'Achille, qui n'avoit pas sitôt blessé qu'on en tiroit un spécifique à la blessure qu'elle avoit faite. La parfaite connoissance que le Sr. Caron m'a donnée sur la conduite adroite de Beaumarchais, m'a forcée à le placer malgré moi dans la classe des gens dont il faut être haï, pour avoir le droit de s'estimer soi-même. Une déplorable révolution m'avoit arraché à ma patrie, m'avoit dépouillé de ma dignité. Mon retour auprès de mon maître est le plus beau triomphe de mon innocence, de la justice du Roi, de celle du respectable vieillard qui gouverne la France, dont la vertu a été si longtemps prouvée par le bonheur & le malheur,

& dont la probité est aussi connue que la candeur de son âme & de ses mœurs. Hélas ! Monseigneur , pourquoi le Sr. Caron n'a-t-il pas eu la centième partie de votre honneur & de votre bonne-foi , je ne serois pas aujourd'hui brouillée avec lui , & il y auroit déjà près de trois ans que je serois heureuse dans ma patrie. Vous avez si bien senti le ridicule qu'il y avoit d'abandonner à la vanité , à la cupidité & aux caprices du Sr. Beaumarchais l'ancien Ministre secret & public de Louis XV, que par votre dernière lettre vous me faites l'honneur de me marquer en propres termes d'être sans inquiétude sur M. Beaumarchais, de m'adresser directement à vous sans le secours d'aucun intermédiaire. »

» Qu'elle est grande ma satisfaction, de n'avoir plus rien à faire avec cet adroit charlatan , mais uniquement au Comte de Vergennes ; c'est-à-dire , au plus vertueux des Ministres & au plus honnête des hommes. »

» Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble , &c.

La Chevalière d'Eon de Beaumont,



*Lettre du Chevalier d'Eon de Beaumont, ancien  
Ministre Plénipotentiaire de France en An-  
gleterre, à M. le Comte de Vergennes, Mi-  
nistre & Secrétaire d'Etat au département des  
affaires étrangères, à Versailles.*

*A Londres, le 27 Mai 1776.*

MONSIEUR,

« JE pense n'avoir pu donner une plus grande  
preuve de ma modération & de la reconnois-  
sance dont je me croyois redevable envers  
M. de Beaumarchais, qu'en ayant différé, de-  
puis le mois d'Octobre jusqu'à présent à vous  
rendre un compte fidele de la conduite bizarre  
& deshonnête que cet envoyé extraordinaire  
a tenue tant envers moi qu'envers Milord Fer-  
rers. Comme la plupart des faits sont confi-  
gnés dans la correspondance dont j'ai l'hon-  
neur de vous envoyer copie ci-jointe, & quoi-  
que le style des lettres de M. Beaumarchais  
ne soit que le diminutif de l'insolence de ses  
discours & de sa conduite; de peur d'abuser  
de votre patience, & d'un temps que vous  
savez mieux employer aux besoins de l'Etat,  
je me contenterai de vous observer ici, Mon-  
seigneur, que la véritable raison secrète de la  
mauvaise humeur de M. de Beaumarchais envers  
moi dans cette affaire, provient du refus con-  
stant que je lui ai fait, ainsi qu'à son intime ami  
le Sr. Morande, de les laisser avec leurs associés  
gagner tout l'argent des polices scandaleuses qui  
se sont élevées sur mon sexe, sans qu'ils aient

pu même m'ébranler par leur promesse de mettre dans ma poche sept ou huit mille louis, si je voulois avoir pour eux cette infame complaisance. Ceux qui ont bien connu la trémpe de mon caractère en France, en Russie, à l'armée, en Allemagne, & les Anglois qui m'ont vu refuser constamment quinze mille guinées en 1771 pour une pareille opération, n'auront pas de peine à concevoir qu'en cette circonstance mon indignation a été cent fois plus grande que mon humiliation.

Si ce refus obstiné de ma part a eu le malheur de m'aliéner le cœur de M. de Beaumarchais, mon esprit s'est encore plus aliéné de lui par les actes d'infidélité, de manque de parole d'honneur, & d'une impertinence aussi incroyable que son libertinage. Ce sont tous ces faits contenus dans cette correspondance, & les notes y jointes qui ont empêché la conclusion d'une affaire malheureuse, qui dure depuis tant d'années; & qui, sous la justice de votre ministère, devoit être heureusement terminée, sans l'avarice fardide & la conduite impudique, malhonnête & insolente du Sr. Caron de Beaumarchais.

Croyez-vous, Monseigneur, que depuis près d'un an que le Sr. Caron galope de Versailles à Londres, & de Londres à Paris, tant pour mon affaire particulière que pour les autres affaires générales & importantes de la Cour, dont il se dit lui-même & lui seul chargé, tout le temps qu'il m'a accordé pour son travail sérieux & badin avec moi, calculé ensemble, ne peut pas composer l'espace de qua-

tre ou cinq heures. Il semble qu'il soit venu à Londres plutôt pour ses plaisirs que pour les affaires, plutôt pour négocier avec Morande qu'avec moi. Il n'a jamais travaillé une heure de suite chez moi, jamais il n'a rien approfondi. Quelques petites phrases, cent bons mots étrangers à notre besogne; voilà à quoi tout son travail s'est réduit, peut-il appeller cela besogne faite? »

» La célébrité qu'ont donnée au Sr. Caron ses mémoires contre Goetsman, son Barbier de Séville & sa facilité à être l'instrument, ou le joint de la faction de quelques grands en France, tout cela joint à son impudence naturelle, lui a donné l'insolence d'un laquais parvenu ou d'un garçon horloger qui par hasard auroit trouvé le mouvement perpétuel. Déjà il se croit un grand Seigneur; il lui fant un lever, un coucher, des compagnons de voyage, & des complaisans dans ses plaisirs journaliers & nocturnes. L'on doit même imputer à son avarice, si ce sicophante ministériel n'a point encore de table & de parasites. »

» Trop grand Seigneur pour traiter lui-même avec moi, qui ai eu l'honneur de négocier avec les Rois, l'Impératrice de Russie & leurs premiers Ministres, ce Caron avoit subdélégué son ami Morande pour négocier à sa place auprès de moi, tandis que lui, enveloppé dans sa robe de chambre, ne la quittoit que pour courir à ses plaisirs, & s'il passoit quelquefois un instant chez moi, c'étoit la plupart du temps sans se donner la

peine de descendre de sa voiture : il lui fuffoit de me dire un mot à ma porte de son char de triomphe. J'ai eu, contre mon propre caractère, la complaisance de patienter trop long-temps ; mais à la fin, ennuyée de tant d'insolence, de ses tours & de ses détours, des bavardages & des mensonges de son plat Morande, quoique plus spirituel & plus adroit que lui en affaires, j'ai envoyé paître ce Caron, & ai mis à ma porte son Conseiller Bonneau, qui, non content de lui avoir procuré une bonne vérole au mois d'Octobre dernier, le mene régulièrement trois fois par semaine dans les bordels de Covent-Garden à Londres, où ils font ramasser plusieurs groupes de filles des rues qu'ils font dépouiller pour servir & danser toutes nues, pendant leurs sales & merveilleuses orgies. La connoissance de ces danses nocturnes, de ces saltinbanques avec de pareils *ministraillons noctambules* est publique ici. On y fait que le directeur de ces ballets impudiques est le Sr. Caron de Beaumarchais, chargé par le Roi & ses dignes Ministres, d'arranger, en tout bien & tout honneur, les affaires de Mlle. de Beaumont. »

» Il est bien triste pour moi, dans ma position, d'en voir le maniment dans les mains aussi deshonnêtes & aussi impures. Lorsque vous avez eu la bonté, Monseigneur, d'envoyer ici M. de Beaumarchais, je croyois n'avoir à traiter qu'avec lui seul. Quel a été mon étonnement, lorsque je me suis vu avoir plus à négocier avec son favori Morande, auteur du Gazetier cuirassé, c'est-à-dire, avec



un homme qui n'a ni mœurs , ni fortune , ni réputation à perdre , & qui est l'ame de tous les plaisirs & de tous les conseils du Sr. Caron. Mais le Sr. Caron eût-il traité directement avec moi , ni sa position personnelle , ni sa conduite n'auroient pu me permettre de continuer avec lui aucune négociation publique. »

» Je ne crois pas en effet que le Sr. Caron blâmé au Parlement de Paris , blâmable dans tous les tribunaux & dans toutes les sociétés honnêtes , soit fait pour réparer la réputation d'un seul homme victime des passions des grands , à plus forte raison d'une fille vertueuse. Morande est encore moins propre à donner ce qu'il n'a pas. Ce n'est qu'avec répugnance que je prononce le nom de cet associé , il est au-dessous de mon mépris. Un homme qui , après avoir été enfermé à Bicêtre , après avoir fait mourir de chagrin son pere , vient à Londres pour y faire imprimer son *Gazetier cuirassé* , amas confus de sottises contre le feu Roi & toute sa Cour ; qui s'y rend auteur des mémoires secrets d'une femme publique , c'est-à-dire , de la Comtesse de Barry ; qui fait mettre à contribution & le Marquis de Marigny & d'autres Seigneurs de cette force , en leur faisant redouter le fiel de sa plume ; un homme qui lui-même fait imprimer des sottises contre lui-même dans les papiers Anglois pour avoir la méchanceté de les attribuer au Comte de Lauragais & le plaisir d'y répondre : puis , qui trois semaines après , demande grace & pardon dans les pa-

piers publics au Comte de Lauraguais , en s'avouant lui-même un menteur , un calomniateur , & l'auteur des satyres qui avoient paru contre lui-même , peut bien être l'ami & le confident du Sr. Caron & de ses pareils ; mais n'est pas fait pour être celui du Chevalier d'Eon ni pour négocier , même en sous-ordre , avec lui. Un homme qui dans le seul mois de Décembre dernier a fait accoucher de son estoc , sa femme , ses deux servantes , & quelques voisines , peut bien aller de pair pour l'esprit , les talens & la sottise de conduite avec le fameux Beaumarchais , mais non pas avec le Chevalier d'Eon , & encore moins Mlle. de Beaumont dont la conduite & les mœurs ont toujours été en tout temps & en tous lieux au dessus du soupçon. »

» Je vous supplie donc , Monseigneur , de ne pas prendre comme un manque de respect envers vous ni une mauvaise volonté de ma part , la résolution sage & constante où je suis de n'avoir plus aucune négociation à faire avec deux pareils sujets. »

» Je ne vous dirai pas que le Sr. Caron a communiqué au Sr. Morande ce que j'ai écrit à son sujet au feu Roi & à M. le Comte de Broglie en 1774 , par rapport à son ouvrage sur Madame du Barry , que de pareilles infidélités & tant d'autres sont bien désagréables dans mon état : mais je me plaindrai de ce qu'il lui communique presque toutes mes affaires avec la Cour , & que celui-ci s'en va , par la ville , les distribuant de café en café , de maison en maison. »

» Est-ce ainsi que vous prétendiez être servi, Monseigneur, dans une affaire sur laquelle vous me faisiez imposer un silence profond ? cette imprudence est cependant une des moindres qu'on ait commise. »

» A quel risque en effet M. de Beaumarchais ne s'est-il pas exposé, en faisant, à mon insu, retirer, de l'hôtel du Lord Ferrers, le coffre de mes papiers ministériels, par son ami Morande qui, peu de temps après, a témoigné le regret qu'il avoit de ne pas avoir retenu ce coffre, pour mettre M. Beaumarchais ou la Cour de France à contribution ? quel autre risque n'a pas encore couru mon autre cassette particulière, contenant ma correspondance secrète avec le feu Roi & M. le Comte de Broglie, lorsque la nuit du 9 Novembre dernier, M. Caron s'embarqua à Douvres pour Calais ? il étoit si accablé sous le triste poids d'un cruel mal vénérien, qu'il oublia à l'auberge son manteau & sur un vaisseau du lieu, la cassette de la correspondance. Les matelots Anglois plus attentifs la jetterent d'un bord à l'autre, & elle manqua de tomber à la mer. Le Sr. Caron, dans sa barque, n'avoit des yeux que pour une petite cassette qu'il traîne par-tout après lui, contenant les vieux diamans de ses femmes & de ses maîtresses, ainsi que mille ducats, dont il dit que l'impératrice Reine l'a gratifié, pour une mission qui a manqué lui faire couper le cou, à ce qu'il dit, dans la forêt de Nuremberg. *Credat Judæus appella, non ego.* »

» Il est si glorieux d'avoir eu cet emploi

que semblable à un galérien , il porte à son cou une chaîne d'or à laquelle est suspendue une petite boîte ovale d'or contenant une petite commission secrète large tout au plus d'un pouce ou deux , signée par Louis XVI , en date du 14 Juillet 1774 , avec ce Talisman , qui , par hasard lui a sauvé la vie par un miracle aussi étonnant que celui qu'il débite avoir couronné son voyage incroyable d'Espagne , il se croit bien supérieur aux Ministres des Rois & au-dessus non-seulement du blâme des Parlemens anciens & modernes ; mais même du jugement intérieur des particuliers , cent fois plus redoutable que les arrêts des Parlemens en foudres. A cela que répondre ? sinon que M. de Beaumarchais a la tête tournée par les caresses indiscrettes de quelques-uns de nos Princes & qu'il est toujours le même ; c'est-à-dire , plein d'esprit & d'ignorance des affaires de ce monde , rempli d'orgueil & d'impertinence. Il ne voit pas cet homme qui se croit illuminé , que les grands se servent de lui *comme le singe se sert de la patte du chat pour tirer les marons du feu* & troubler l'eau claire. „

„ Je vous supplie , Monseigneur , d'être bien persuadé que , quoique femme , j'ai la vertu & le courage d'un homme & de l'homme le plus vertueux & le plus courageux. Je puis bien , ainsi que je l'ai fait , donner par complaisance à quelques femmes ou par nécessité à mes médecins & chirurgiens la démonstration de mon sexe : mais je ne le ferai jamais pour aucune somme au monde , & si la providence daigne me conserver en santé , je suis encore en état ,



pendant une dixaine d'années de combattre mes ennemis à pied ou à cheval , &c. &c. &c.

„ Louis XV m'exhortoit toujours à la patience , à la modération & à l'espérance d'un changement de temps & de ministère , en promettant de m'accorder un poste militaire ou politique dont les appointemens seroient plus considérables que la pension de douze mille livres qu'il avoit la bonté de me faire. „

„ Louis XVI moins timide veut me rendre justice , le Comte de V. le desire de tout son cœur : n'est-il donc pas cruel pour moi qu'ayant de mon côté le plus grand desir , les talens , l'expérience & le courage de bien servir le Roi & ma patrie , en guerre comme en politique , & la volonté de faire tout ce qui est juste & agréable aux Ministres de ma Cour , je me trouve arrêté par l'avarice & les finesses du Sieur Caron , & que les passions de M. de Beaumarchais mettent des entraves à la conclusion de mes affaires en reculant le terme de ma tranquillité , au-lieu de l'avancer. „

„ Il n'est pas cependant dans mon caractère de me rebuter ; l'innocence méprise les dangers & doit vaincre les obstacles sous la justice du regne de Louis XVI & de votre Ministère. Des gens qui vouloient faire un trafic infame sur mon honneur sont indignes de se présenter devant moi. J'aime mieux mourir de faim , & ne jamais revoir ma patrie que de vivre & revoir mes Penates par le secours de l'infamie & de pareils boucs émissaires. „

„ Au point où en sont mes affaires , il ne

faut plus qu'un honnête homme pour les terminer. Choisissez-en, Monseigneur, un digne du Roi, digne de vous & digne de moi. Mon beau-frere seul, le Chevalier O Gosman, porteur de cette lettre, avec vos pouvoirs, peut tout finir sans dépense, & vous portant le restant de mes papiers je les remettrai avec la même candeur à M.... ou à M.... Si le Sieur Caron avoit eu à me remettre autant de bonne foi & d'argent qu'il a employé d'esprit & d'insolence, en vingt-quatre heures il auroit terminé toutes mes affaires. Cet homme d'esprit peut bien composer les *Fourberies de Scapin* & du *Barbier de Séville* : mais conduire une négociation sérieuse à une heureuse fin, non : il n'en est pas capable : il a trop d'esprit & pas assez de bon sens, beaucoup de pénétration & nulle application au travail : ses courses fréquentes & rapides de Versailles à Londres auxquelles il attache tant d'importance & si peu de secret, ne sont propres qu'à inquiéter l'administration angloise & les Ministres étrangers. On croiroit qu'il a sur les bras toutes les négociations de l'Europe ; cependant il n'a que la mienne, le trafic qu'il médite des polices sur mon sexe & sur le commerce des moidores & des bois pour la marine, bois courbes & tortueux comme son esprit. Si vous ajoutez à cela son projet de commerce sur les chiffons, son espionnage, & ses malices avec Morande pour inquiéter, avec leur imprimerie secrète, des personnages à Londres, à Paris, & à Versailles vous saurez tout ce que contient sa tête & son porte-feuille. „  
„ Il s' imagine connoître parfaitement l'An-

gleterre , parce qu'il connoit fort bien toutes les postes de Douvres ici , les théâtres & les bordels de Londres : déjà il se croit un grand homme d'Etat parce que , d'un ton emphatique & épigrammatique , il déclame quelques maximes paradoxes de politique , qu'on ne pourroit trouver que dans le supplément de Machiavel , parce qu'avec le ton naturel de sa modestie orgueilleuse , il fait confidence au public qu'il n'y a que les papiers d'un portefeuille qui l'embarrassent , mais jamais les affaires. Cependant malgré ce profond savoir , cette dextérité , & ses courses légères à Versailles , pour abréger , dit-il , la longueur du travail & le faire plus solidement , il m'a apporté un sauf-conduit pour retourner en France , comme *homme* , tandis qu'il vouloit que je reprenne sur le champ à Londres *mes habits de fille* : il stipule dans sa transaction que je dois lui remettre tous mes habits d'homme & il ne m'apporte point les vêtemens de mon nouveau sexe , ni ne me donne l'argent stipulé pour mon trousseau ; de sorte que , si j'avois exécuté à la lettre cette transaction , je me serois trouvée toute nue à Londres au mois de Décembre dernier : admirable moyen , inventé par le sieur Caron pour me faire donner malgré moi , au public , la démonstration de mon sexe & par-là malgré moi empocher l'argent des polices , que lui & ses associés avoient achetées d'avance. „

„ Je ne puis , Monseigneur , mieux comparer l'ambassadeur extraordinaire Caron qu'à Olivier le Dain , barbier , non de Séville , mais de Louis XI. Il a sa naissance , toute sa vanité

& son insolence. On peut dire des deux qu'un homme de basse extraction élevé à une dignité ressemble à un mendiant qu'on met à cheval; ils courent tous deux au diable, dit le Proverbe anglois. „

„ En 1472, ce barbier favori eut l'effronterie de prendre sur lui la commission de réduire la ville de Gand : mais les Gantois qui le connoissoient se moquerent de lui. En 1775, le Barbier de Séville prend sur la commission délicate de tondre & de désarmer à Londres l'indomptable Capitaine de Dragons & de vouloir réduire une femme au silence ; mais le Chevalier d'Eon qui connoît l'audace de B. & qui est en état de faire la barbe à tous les barbiers de Séville, a pitié du sieur Caron. Il devroit sentir, ce Caron, que cette commission est au-dessus de ses forces, sur-tout, quand au-lieu de bonne foi il apportoit la ruse, quand au-lieu d'argent, il apporte des paroles insolentes. „

„ Je pourrois encore comparer l'envoyé B. à Laigues que le Cardinal de Retz envoya avec autant de répugnance que de complaisance à Bruxelles. Voici l'idée que ce Cardinal avoit de son envoyé & comme il s'en explique lui-même. „

„ Le valet de chambre qu'il m'envoyoit, „ apportoit une dépêche de lui pleine d'espérance, qui me fit pitié. Il ne parloit que des „ bonnes intentions de l'Archiduc & de la sincérité de Fuensaldagne & de la confiance „ que nous devons prendre en eux. Il croyoit „ déjà gouverner Fuensaldagne. Quel plaisir „ d'avoir un négociateur de cette espèce,



» dans une cour où nous devons avoir plus  
 » d'une affaire. Noirmontier , qui étoit son  
 » intime ami , avoua lui-même que la dépêche  
 » étoit impertinente. Cette dépêche de Laigues  
 » fut la première & la dernière. »

„ Il en fera sans doute de même de celle  
 de l'envoyé extraordinaire B. on y verra par-  
 tout de l'esprit & nulle part un jugement so-  
 lide sur les affaires politiques dont il n'a pris  
 connoissance qu'en galopant. Comme il s'étoit  
 mis en tête qu'en m'épousant , il deviendrait  
 bientôt ambassadeur extraordinaire & Morande  
 son secrétaire d'ambassade , ils peuvent pren-  
 dre , tous deux en passant , cette leçon politique  
 de Mlle. de Beaumont. Quels que soient mon  
 sort & la décision de mon affaire , je vous sup-  
 plie d'être bien persuadé que je ne cesserai d'être  
 avec une parfaite reconnoissance & un pro-  
 fond respect ,

MONSEIGNEUR ,

Votre dévoué serviteur.

Signé , le Chevalier d'Eon.

*De Versailles , le 23 Octobre 1778.*

M. de Sartine ayant écrit l'autre jour un  
 billet à M. Necker pour lui demander s'il pou-  
 voit compter d'avoir à la fin de ce mois les  
 huit millions destinés à la marine , le Direc-  
 teur des finances lui a répondu : *Vous en aurez  
 deux millions de plus , à la recommandation du  
 Roi , ainsi soyez tranquille.*

Le Duc de Chartres qui est à la Cour à Marly  
 depuis

Tom

depuis plusieurs jours , y jette feu & flamme contre M. de Sartine & se trouve fortement secondé par M. le Comte d'Artois. Le grand grief du Duc de Chartres est son soupçon que c'est le Ministre de la marine qui retient le Roi d'accorder à ce Prince le brevet de survivance à la charge de grand Amiral.

Le Comte de Genlis vient d'être exilé. Cela va redoubler la mauvaise humeur du Duc de Chartres qui s'en prendra encore à M. de Sartine.

*De Versailles , le premier Novembre 1778.*

LA Cour est revenue de Marly enchantée de plaisirs qu'elle y a goûtés. Dans les derniers jours la Reine avoit établi une espece de café où les Seigneurs & Dames se rendoient le matin en chenille, toute étiquette en étoit bannie, chacun y étoit avec la liberté accoutumée dans cette sorte de Maison. On se mettoit à une petite table & se faisoit servir ce qu'on vouloit.

M. Necker dont on vouloit croire la santé ministérielle à sa fin , vient de donner encore un signe de vie non équivoque & très-marqué. La suppression de toutes les caisses royales pour en réunir les fonds au trésor royal , est un coup de maître déjà tenté par des Contrôleurs-généraux, mais qu'ils n'ont pas eu la force de consommer. Comme cette opération attaque au vif tous les Trésoriers-généraux & même les Ministres pour les départemens desquels il y a des Trésoriers, on est curieux de voir si le Roi tiendra bon aux plaintes & réclamations des divers intéressés.

*Tome VII.*

E

Le Roi vient de nommer M. le Duc de Chartres Colonel général des troupes légères de France , mais ce Prince renoncera avec bien du regret à la charge de grand Amiral.

Le Comte de Lauraguais passera l'hiver en exil dans sa Terre , à cause de la réponse trop plaisante qu'il a faite à M. Necker sur la proposition de faire rentrer le Roi dans les domaines de la Couronne que ce Seigneur possède.

Comme chez nous tout le monde s'en mêle , le comédien Molé & quelques-uns de ses camarades ont cessé leurs fonctions à cause d'une dispute avec le Duc de Villequier , l'un des quatre premiers Gentilshommes de la Chambre.

*De Paris , le 3 Novembre 1778.*

Qui auroit jamais cru , Monsieur , que le premier hommage rendu à la mémoire de Voltaire , seroit dû à M. Palissot , lui qui s'est toujours déclaré dans tous ses écrits & dans toute sa conduite l'ennemi le plus irréconciliable des philosophes , lui qui dans sa comédie *contr'eux* , les a peints comme des fourbes & des charlatans qui enseignoient à voler dans la poche , lui enfin qui dans ses mémoires à l'article du chef de cette secte , a employé tout ce qu'il avoit d'adresse pour faire appercevoir le fond de sa pensée à travers tous les éloges qu'il sembloit prodiguer à l'Apollon de nos jours ? ce n'est plus aujourd'hui un tribut équivoque : c'est un panégyrique en règle. C'est une brochure d'environ une centaine de pages *in octavo* entièrement en l'honneur de l'auteur de

*la Pucelle.* Il ne s'y borne pas à rendre à l'universalité de ses talens la justice qui lui est due : mais il en fait encore dans chaque genre le coriphée de la littérature & de tous les écrivains présens & à venir. Selon M. Palissot, Voltaire étoit le poète le plus sublime, le tragique le plus étonnant, l'historien le plus exact, &c. &c. &c. Il fait plus. Il entreprend de le justifier de tous les reproches qu'on lui a faits. Ecoutez M. Palissot. « Un peu gâté, dit-il, par l'adulation qu'il aimoit, aigri par l'envie qu'il avoit excitée, il ne connoissoit aucun frein ni dans ses emportemens ni dans ses écrits échappés au premier mouvement de sa passion ; incapable au fond, de se venger autrement que par sa plume ; il sembloit se complaire dans des projets de vengeance qui s'évanouissoient avec sa colere. A le juger par cette fougue momentanée, on l'eût cru voisin des plus grands excès & tout prêt à nuire ; mais il ne le fit jamais. Il se répandoit en sarcasmes, quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offensantes : mais on ne connoît aucun homme qu'il ait réellement persécuté, aucun dont il ait détruit ou cherché à détruire la fortune. Ennemi d'autant moins dangereux qu'il l'étoit à découvert & que son extrême vivacité étoit connue. Il n'eut jamais à se reprocher d'avoir fait le malheur de personne. Il fit au contraire beaucoup d'ingrats. » Il seroit à souhaiter pour l'honneur des lettres & de l'humanité que tout ce que M. Palissot avance ici, fût vrai : mais si une foule de faits bien constatés déposent contre cette assertion,



que deviendra cet emphatique éloge ? par exemple , comment justifiera-t-il la conduite de Voltaire avec la Beaumelle qu'il n'a cessé de persécuter même dans le tombeau , en répandant & en faisant répandre par ceux qui portoient sa livrée , que la Beaumelle avoit volé des boîtes d'or , & en le faisant renvoyer de Berlin ? comment justifiera-t-il une certaine lettre con- signée dans je ne fais quelle critique de M. Clément , par laquelle le héros de M. Palissot dénonce au Parlement le séjour qu'après son procès J. B. Rousseau fit à Paris *incognito* , dans le dessein de le faire arrêter ? que répondra-t-il , lorsqu'on lui fera remarquer les passages nombreux de ses ouvrages où il s'efforce de démontrer , plus de trente ans même après la mort de notre Pindare , qu'il étoit véritablement l'auteur des fameux couplets , tandis qu'aujourd'hui la plupart des gens sensés pensent le contraire & que du moins ils en doutent ? Que répondra-t-il , lorsqu'on lui objectera & le poëme de la guerre de Geneve , satyre affreuse contre l'autre Rousseau , & l'éloge prétendu de Crébillon qui a paru quelque temps après sa mort ! enfin que dira-t-il , lorsqu'on lui prouvera que non-content de déchirer la personne & les ouvrages de ses ennemis par des satyres publiques aussi pleines de violences que de calomnies , il s'est permis encore une foule d'intrigues viles , sourdes & ténébreuses pour décourager ceux dont il redoutoit les talens & pour nuire à ceux qui étoient l'objet de son ressentiment ? Je suis persuadé qu'avec toute son éloquence , le panégyriste seroit fort em-

barrassé. A Dieu ne plaise que je veuille rabaisser la gloire d'un écrivain célèbre à si juste titre & aux talens duquel , sans l'avoir jamais connu particulièrement , personne n'a rendu intérieurement plus de justice que moi ? Je fais qu'il a rendu des services signalés aux Calas , aux Sirven , aux Montbailly , à la mémoire de M. de Lally , &c. &c. &c. Je fais qu'il a fait dans ses terres tout le bien qui a dépendu de lui. Je ne suis point assez aveugle pour fermer les yeux sur ses belles actions ; mais s'il est affreux de les dénigrer & de ne pas rendre justice à son mérite supérieur , il n'y a pas moins de lâcheté à diffimuler ses foiblesses & ses vices. Je suis même persuadé qu'en faisant l'éloge des grands hommes , l'histoire ne doit point craindre de rappeler les scènes scandaleuses où des ressentimens humilians ont pu les engager ni de retracer les excès auxquels par une vanité trop aveugle , ils ont été assez malheureux de s'abandonner. Il faut les montrer tels qu'ils sont à la postérité & transmettre à nos yeux leurs brigues & leurs ridicules , pour empêcher les hommes d'y avoir recours. Ces tableaux ne sont pas moins essentiels pour retenir ces écrivains pervers qui , dénués de toute espèce de talens , pensent mériter une réputation qu'ils ne doivent qu'à leur bassesse. C'est ainsi , dit un de nos écrivains , que les Spartiates montroient à leurs enfans , pour les porter à la tempérance , des esclaves plongés dans l'ivresse & rendus stupides par le vin. Le seul article où le panégyriste abandonne son héros , est celui de la religion. Voilà , Monsieur , l'é-

loge que M. Palissot vient de publier de M. de Voltaire. Les seules anecdotes qu'il contient sont celles-ci.

» Depuis quelques jours, l'idée de sa mort prochaine l'occupoit sans cesse. Jamais il ne fut atteint de mélancolie qu'en revenant de chez Madame la Marquise G\*\*\*, dont il avoit été l'ami dans sa première jeunesse, lorsqu'elle étoit Mademoiselle de L\*\*. *Je viens, dit-il, d'un bord du styx à l'autre; je ne me suis jamais trouvé si vieux qu'aujourd'hui. C'étoit pour Mademoiselle de L\*\* qu'il avoit fait l'épître si connue des vous & des tu.* »

» Peu de temps avant sa maladie, il vint voir à table M. le Marquis de Villette, & après quelques momens du recueillement le plus sombre, il lui dit : *vous êtes comme ces Rois d'Egypte, qui, en mangeant, avoient une tête de mort devant eux.* »

» Il disoit sur son arrivée à Paris : *je suis venu chercher la gloire & la mort.* »

» Il répondit à un artiste, qui lui présentoit le tableau de son triomphe : *c'est mon tombeau qu'il me faut, & non pas mon triomphe.* »

» Je ne dois pas oublier des vers charmans qui ne sont connus de personne. Voltaire, fort jeune encore, les adressa au duc Léopold & à Madame la Duchesse de Lorraine. Ils accompagnoient un des premiers exemplaires de la tragédie d'Oedipe. »

O vous, de vos sujets l'exemple & les délices,  
Vous, qui regnez sur eux en les comblant de biens,  
De mes foibles talens acceptez les prémices :  
C'est aux dieux qu'on les doit & vous êtes les miens.

Quelque médiocre que soit cet éloge de Voltaire par M. Paliffot, il faut, s'il vous plaît, que vous vous en contentiez, en attendant celui qu'on nous promet, & que nous attendons avec impatience d'un Souverain qui fait chanter les talens dont il est le rival, comme il fait combattre & vaincre.

Mlle. Saint-Val la jeune, après avoir été éclipsée quelque temps, a reparu tout-à-coup avec un éclat qui a surpris tout le monde. Elle est aujourd'hui l'actrice à la mode. Elle a joué dernièrement *Andromaque* avec un intérêt si touchant qu'on a cru voir la veuve d'Hector même qui regrettoit son époux & défendoit son fils. Le théâtre françois a besoin de cette actrice pour le ranimer un peu.

Un artiste vient de perfectionner les cadrans solaires qui annoncent l'heure de midi par un coup de canon. On avoit eu dessein d'en poser un semblable sur la Samaritaine, & je ne fais ce qui en a empêché l'exécution. Il fait aussi de petits cadrans solaires très-ornés qu'on peut porter dans la poche comme une montre.

### C O N T E.

Un Curé franc disoit à son tailleur  
 Qui lui prenoit mesure de soutane :  
 « Ne serois-tu pas un voleur ?  
 Dans ton métier, je crois que tu n'es pas un âne.  
 Dis vrai — moi, Monsieur le Curé,  
 Je suis un honnête homme, & peux sans vanité  
 Me montrer en tout lieu sans nulle défiance.  
 Il est aisé de voir à la défense



Que le tailleur pour l'instant oubloit  
 Qu'à son confesseur il parloit.  
 Mais le Curé qui s'en souvint sans doute,  
 Lui dit, « J'ai tort : je plaisantois. Ecoute,  
 » Ma soutane me gêne au conde & sous les bras,  
 » Il est bien vrai : je suis un peu plus gras  
 » Que l'an passé : je n'étois que Vicaire,  
 » C'est un métier où l'on n'engraisse guere.  
 » Beaucoup de peine & peu d'argent  
 » Etoit mon lot : mais j'éprouve à présent  
 » Que bon vin, bon lit, bonne chere,  
 » Engraissent mieux que lire son bréviaire,  
 » Aussi je.... mais ce n'est pas ton affaire.  
 » C'est la mienne... au fait, Prends du drap ce qu'il faut,  
 » Que ma soutane soit large du bas en haut.  
 » Sur-tout à celle-ci ne la fais point semblable;  
 » Car quand je veux lever le bon Dieu.... c'est le  
 diable.

*De Paris, le 5 Novembre 1778.*

L'AUTEUR des tableaux de la Suisse & de l'Italie vient de proposer, par souscription, un *Essai sur la Musique* en deux volumes in-quarto, ornés d'un grand nombre de figures & de chansons notées. Dans cet ouvrage on développera le système de toutes les musiques des différens peuples de la terre, tant anciens que modernes. On donnera une description de tous les instrumens depuis plus de deux mille ans, avec une notice de la vie & des ouvrages de tous les compositeurs, musiciens, poètes lyriques & auteurs qui ont écrit sur la musique, Grecs & Romains, François & Italiens, & l'on

y prouvera enfin que la musique des anciens n'avoit aucun des avantages miraculeux qu'on lui attribuoit.

*Sentimens de reconnoissance d'une mere , adressés  
à l'Ombre de J. J. Rousseau.*

» PARMi les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand homme qui n'est plus , une voix simple & naïve ne pourroit-elle s'élever sans offenser sa mémoire , & pour n'avoir pas reçu de la nature une portion de génie dont elle doue les bienfaiteurs de l'humanité , faudroit-il fermer son cœur à la douce expression de la reconnoissance qu'ils nous ont inspirée ? Non , ce n'est pas de toi , ombre aimante de Rousseau , que je dois craindre ces rebuts orgueilleux ; l'hommage ingénu d'un enfant eût flatté ton ame pure & sensible. Tu ne dédaigneras point un foible tribut que je te dois à tant de titres , & que j'ai tant de plaisir à te présenter. C'est toi qui as éclairé mon esprit en échauffant mon cœur ; c'est toi qui m'as montré la voie presque effacée qui devoit me rapprocher de la nature ; ta main bienfaisante l'a semée de fleurs , & tu m'as conduite au devoir par la route des plaisirs. »

» Hélas ! je ne puis me rappeler sans douleur ces temps où une mere sembloit se dépouiller des sentimens les plus chers à son ame. Le charme qu'elle éprouvoit à serrer contre son sein le fruit de sa tendresse , ses yeux que la nature remplissoit de larmes pour l'avertir combien un cruel abandon seroit contraire à ses

vues , tout lui défendoit vainement de laisser échapper de ses bras l'enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle est donc cette puissance barbare qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers , nous fait étouffer les sentimens les plus tendres , pour suivre des exemples cruels dont nous n'avons à recueillir que des remords ? Est-il bien vrai qu'effrayée de quelques sujétions légères qu'il falloit s'imposer , une mere ait pu se résoudre à livrer ses enfans à d'avidés mercenaires , dont l'ame est déjà flétrie par le prix qu'elles mettent à des soins inappréciables ? Se peut-il qu'elle ne se soit jamais représenté le fruit de ses tendres amours , essuyant les duretés d'une femme sauvage , qui insensible à ses larmes , sourde à ses cris plaintifs , ne lui apporte des secours involontaires que lorsqu'elle est fatiguée de la longueur de ses gémissemens , qui comptant pour rien les maux qu'il , sans ôter la vie , la rendent insupportable , ne se croit point responsable des infirmités dont le malheureux peut être assailli dans un âge plus avancé , lorsqu'éloigné de ses regards , elle aura oublié qu'il fût un jour nourri de sa propre substance ? »

» Pauvres enfans , que votre destinée étoit malheureuse avant que vous eussiez trouvé un défenseur ! Mais la nature en mere tendre n'a pu souffrir plus long-temps que tous ses bienfaits demeurassent inutiles ; elle a pris soin de former de ses dons les plus précieux un homme qui pût nous faire entendre ses reproches & ses ordres ; sa voix est enfin descendue dans nos cœurs , elle nous a demandé grace pour l'in-

nocent que nous portons dans notre sein ; la tendresse maternelle s'est éveillée à ses justes plaintes ; elle a ouvert ses trésors , & étonnée de ses richesses , elle a senti le besoin d'en jouir. »

» Donner l'existence est devenu trop peu pour une mere. Elle veut , en allaitant son enfant , lui donner cette premiere preuve que ses jours lui deviendront plus chers que les siens. Elle le prend dans ses bras , ses yeux ne s'attachent sur lui que pour ne le plus quitter ; elle se plaît à interpréter ses desirs en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conservation de ses jours. »

» Ses premiers besoins étant satisfaits , elle jette sur lui des regards encore plus touchans ; elle ne tremble plus de s'en voir séparée que par la Parque inhumaine , car sans elle , qu'aurait-elle à redouter ? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une mere ? Il semble , dans ces délicieux instans , que tous ses sens ne lui ont été donnés que pour veiller à son ouvrage. »

» Loin d'elle à jamais ses liens cruels qui enlèvent aux enfans le libre usage de leurs facultés naissantes , arrêtent toutes leurs fonctions , tous leurs développemens , & dès leur entrée dans la vie , travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir. »

» Quel spectacle bien plus satisfaisant pour elle , de les voir se livrer à tous les mouvemens que leur prescrit la nature , de lire sur leur front une douce joie qui se répand sur tous ceux qui les observent ! Leurs mouvemens



ont retrouvé les grâces qu'ils avoient perdues. La gaité est peinte sur leur visage. La franchise, fille de la liberté, brille dans tous leurs traits. Leurs caresses, leur langage, tout annonce l'heureuse disposition de leurs organes. Quel plaisir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur souplesse ! Il semble qu'ils vous disent : *Nous avons remporté une victoire : c'est à Rousseau que nous consacrons nos plaisirs, ce sont des fêtes pour honorer sa mémoire.* »

» O tendre & généreux Libérateur de ce petit peuple, toi qui lui as ôté ses chaînes, & de l'esclavage l'as fait passer à un heureux état de liberté, c'est avec lui que je viens t'offrir ce tribut de reconnoissance ; c'est par ses mains pures que je viens brûler de l'encens sur ta tombe & la couvrir de fleurs. »

» Si tout ce qui déforme la belle nature, tout ce qui étouffe les sentimens de pitié & de tendresse est pros crit désormais par les races futures ; si les familles deviennent plus unies ; si les enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; si les unions deviennent plus douces par le spectacle d'une mere entourée de ses mains, c'est à toi que l'humanité doit tous ces bienfaits. »

Comme depuis quelque temps on ne voyoit plus ici l'homme du jour M. de Beaumarchais, quelques personnes s'étoient avisées de croire & de dire qu'il avoit été arrêté par ordre du gouvernement. On fait aujourd'hui qu'au contraire il voyageoit alors paisiblement en Angleterre pour ses affaires ; l'avidité avec laquelle les gazetiers affamés de nouvelles se plaisent à re-

cueillir les moindres anecdotes , lui avoient fait prendre le nom de *Duval* , pour éviter de figurer dans leurs feuilles , mais il avoit eu soin d'en prévenir les principaux membres du Ministère Anglois , pour obvier à toute interprétation sinistre ; ceux-ci lui avoient fait dire qu'il pouvoit être tranquille. Un sous-Secrétaire d'Etat nommé *Frazer* , ayant appris que le Sr. Duval n'étoit autre que M. de Beaumarchais , animé par un zèle patriotique , lui députa un nommé *Forth* , pour lui déclarer qu'on pendoit en vingt-quatre heures les espions en Angleterre. M. Duval remercia par écrit l'honnête sous-Ministre de son avis , & lui manda qu'il croyoit le devoir payer par un autre ; qu'on venoit de l'informer , que le Parlement avoit ordonné de pendre en douze heures tous les fots , & qu'ainsi il n'avoit pas un moment de temps à perdre.

Neuf particuliers , parmi lesquels étoit un Prêtre revêtu d'une étole , ont été trouvés à six heures du matin dans la forêt de Bondy , creusant une fosse. Un garde des chasses qui les a vus , a averti la Maréchaussée ; les informations qu'elle a prise , ont constaté que l'espoir de trouver un trésor , avoit réunis ces gens dans ces lieux. Un Commandeur de Malte étoit , dit-on , du nombre de ces gens avides & crédules.

Outre l'ouvrage imprimé tout récemment sur les principes , on va en imprimer un autre du Sr. Duval sur la chimere de l'expression musicale ; ces deux ouvrages , dont le premier est donné comme un modele de musique simple,

de consonnance pure, & d'accords paffaits ; & l'autre comme une démonstration de ce qui a l'air d'un paradoxe ; favoir, qu'il ne peut y avoir de musique expreffive, pittoresque, & encore moins imitative. Ces deux ouvrages, dis-je, font d'une singularité qui prouve combien l'opinion est fufceptible de probabilités & de vraifemblances.

On va imprimer auffi les anecdotes de *Septimanie*, ouvrage qui étonnera, dit-on, le lecteur par la fingularité des faits.

On parle beaucoup ici d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la fondation des colonies des anciennes Républiques*, adaptée à la difpute préfente de la Grande-Bretagne avec fes Colonies Américaines.

*De Versailles, le 6 Novembre 1778.*

» LE Comte d'Aranda veut la guerre de terre ; M. de Sartine ne la veut que de mer. M. de Vergennes ne voudroit ni l'une ni l'autre. M. de Montbarrey les voudroit toutes deux à la fois. M. de Maurepas, qui aimeroit mieux la paix, voudroit du moins qu'on s'en tint à la guerre de mer, & fur-tout fans déclaration de guerre, à l'exemple des Anglois. Le Roi ne veut rien de tout cela, & confent à tout. » Voilà la maniere affez plaifante dont nos Courrifans expliquent le fyftême actuel du Gouvernement.

Le fecond & le troifieme des fils naturels laiffés par feu le Prince de Conti, viennent d'être guéris de la petite-vérole, avec les feuls

secours de la limonnade & du grand air. Méthode nouvelle fort à la mode en ce moment.

Toute la haute finance est en rumeur à cause de l'arrêt du Conseil concernant les caisses des départemens; on cabale tant qu'on peut contre M. Necker, mais quoique M. de Maurepas ne l'aime plus, il a répondu aux plaignans : *Il faut vous résigner, car je n'en parlerai plus au Roi.*

On s'attendoit bien que M. le Duc de Chartres ne se contenteroit point de la charge de Colonel-Général des troupes légères; ce Prince a demandé au Ministre que cette faveur royale ne fût pas annoncée dans la gazette de France, parce que *cela étoit de trop mince importance.*

Ce Prince a en même-temps demandé & obtenu l'agrément de lever une légion sous son nom à l'instar de celle du Duc du Lauzun. On soupçonne que M. de Sartine aura fait inspirer à *Monsieur*, frere du Roi, le desir de devenir Grand-Amiral, afin d'opposer au Duc de Chartres un concurrent respectable, & que ce Ministre en a eu d'autant moins de peine à porter le Roi à refuser cette charge au Duc de Chartres.

Quoi qu'il en soit, ce Prince & M. le Comte d'Artois, à la tête d'une nombreuse cabale, & M. Necker qui s'y est joint, font tous leurs efforts pour perdre M. de Sartine dans l'esprit du Roi. Dernièrement M. Necker se trouvant avec ce Ministre en présence du Roi, vantoit ses services & son désintéressement, & ajouta :

Je jouis, Sire, de deux cent cinquante mille



» livres de rentes qui circulent encore actuel-  
 » lement dans le commerce de votre Royaume.  
 » Je n'ai acquis cette fortune qu'en enrichis-  
 » sant vos sujets. Veuillez considérer, Sire,  
 » que bien d'autres qui vous approchent sont  
 » plus riches que moi, & ne le sont pas devenus  
 » par des voies aussi légitimes. Puisse Votre  
 » Majesté se frapper de cette vérité. » Le Roi  
 qui s'aperçut que M. Necker avoit en vue  
 M. de Sartine, coupa le discours avec une  
 sorte d'impatience en disant : « Je connois,  
 » Monsieur, votre honnêteté, je suis content  
 » de vos services, mais je ne le suis pas moins  
 » de ceux qui ont ma confiance, & je ne vous  
 » ai pas appelé pour faire des délations. »

Le Comte de Moltke, Capitaine-Comman-  
 dant de la Marine Danoise, qui a passé quel-  
 que temps ici, s'est rendu depuis peu à Londres  
 pour servir quelque temps comme volontaire  
 sur l'escadre de Keppel. Lorsqu'il fut présenté  
 au Roi d'Angleterre, ce Monarque lui dit :  
 » Le Duc de Chartres vous a splendidement  
 » traité à Paris, c'est dommage que vous ve-  
 » niez trop tard pour pouvoir le régaler à  
 » bord d'un de mes vaisseaux. » Le jeune Sei-  
 gneur répondit : « J'en suis fort charmé, Sire,  
 » & je combattrai mieux n'ayant pas à com-  
 » battre contre le respect & la reconnoissance. »  
 Cette réponse a été si fort admirée à la Cour,  
 que le Roi est allé en faire part à la Reine sa  
 digne épouse.

De Paris , le 14 Novembre 1778.

L'ACADÉMIE de Marseille a couronné un discours de M. le Tourneur , le même à qui nous devons la traduction des *Nuits d'Young*, & l'un de ceux qui a coopéré à celle du théâtre de Shakespear. Le sujet proposé par l'Académie étoit l'éloge du Maréchal du Muy, & le discours que M. le Tourneur vient de publier , est trop bien fait pour que je ne mette point sous vos yeux les principaux traits qui m'ont frappé. Je ne puis m'empêcher de vous citer un morceau du commencement. « Combien d'hommes célèbres , chez qui la gloire ou la vertu ne furent qu'un hasard ? Sans la fortune qui fit la moitié de l'ouvrage , sans les passions qui exalterent leur courage & les éleverent par intervalles au-dessus d'eux-mêmes, ils auroient vécu sans mérite & seroient morts sans renommée. Le cours de leur vie est semé de quelques actions éclatantes : tout le reste de l'espace qu'ils ont parcouru présente une lacune immense & stérile qui n'a rien produit ou que le vice a souillée. On est embarrassé d'expliquer & de concilier dans le même homme , ce mélange de force & de foiblesse , de lumières & de ténèbres, ces contradictions choquantes dans le caractère , ces inconséquences dans la conduite , ces heureux élans vers la grandeur & ces chûtes honteuses dans la bassesse. Point d'unité dans leurs principes , de régularité dans leur marche. Ainsi , qui fait voir & juger , ne trouve souvent que des ames

communes , des caracteres médiocres , cachés sous l'éclat imposant d'une qualité brillante , qui secondée par d'heureuses circonstances , s'est montrée quelquefois avec avantage & a jetté quelques éclairs passagers. Il est peu de ces ames fortes & vigoureuses qui n'empruntent leur mérite ni des passions ni des événemens & ne se démentent jamais ; qui se déterminent par leur raison , agissent par leur volonté , remplissent leurs devoirs par le seul amour de l'ordre , aiment le bien , parce qu'il est le bien , & dont toute la vie , retraçant la sublime uniformité des loix de la nature , semble se développer d'après un seul principe , comme l'arbre d'après le germe où il étoit renfermé & qui ne change , en croissant , ni de nature ni d'espece. Ces hommes sont les vrais sages. »

» Ce ne sont pas eux qui font le plus de bruit dans l'univers. Si leur naissance les place sur la route qui mene aux dignités & aux fonctions publiques , ils y arrivent presque en silence par le long chemin du mérite & des devoirs ; & montés sur le théâtre du monde ils n'aspirent point à donner des scènes éclatantes. Indifférens aux aveugles suffrages du peuple , ils ne s'agitent point pour forcer leur rôle & enlever les applaudissemens. Soit qu'on les remarque , soit qu'on les oublie , ils remplissent également leur tâche. L'estime ou l'ingratitude des hommes n'influe point sur leurs actions. La portion de leur vie qui reste cachée dans l'obscurité est aussi belle que celle qui se montre au grand jour ; & leur sagesse est sous un

voile que ne pénètre pas toujours l'œil du vulgaire. Tel fut l'homme vertueux & rare dont j'entreprends aujourd'hui d'honorer la mémoire, &c. »

Vous avez entendu parler Monsieur, de l'attachement tendre & constant de feu Mgr. le Dauphin pour M. le Maréchal du Muy. M. le Tourneur compare ce dernier à Agricole qui pleure un second Germanicus. Rien de plus touchant que leur liaison, de plus déchirant que la prière que l'héritier présomptif de la couronne adressoit chaque jour au ciel pour la conservation de son ami. Je n'ai pu la lire sans verser des larmes. Elle produira sans doute le même effet sur vous. La voici.

» Seigneur, Dieu des armées, arbitre Souverain de la vie & de la mort, qui, au milieu des combats, détournez les coups de l'ennemi, loin de ceux dont vous avez résolu de prolonger les jours, exaucez ma prière, en prenant sous votre protection votre fidele serviteur du Muy, éloignez de lui le fer & le feu, les maladies & les atteintes mortelles de la contagion. Soutenez-le dans ses travaux, afin qu'il continue à me donner, comme il a toujours fait, des conseils pleins de piété & de sagesse & qu'il m'aide à défendre la religion & la justice. »

Vous jugez bien, Monsieur, de la douleur du Maréchal du Muy qui déjà étoit inconsolable de la perte du Prince, lorsque cette prière trouvée dans les papiers du Dauphin après sa mort, vint rouvrir la source de ses larmes & enfoncer encore plus avant le trait



dont son cœur étoit déchiré. Depuis ce moment , le Maréchal n'aspiroit qu'à joindre son auguste ami dans la tombe. C'est au pied du Prince qu'il veut qu'on l'enterre , & il fait graver sur la pierre une épigraphe latine qui veut dire. *Ce n'est qu'ici que finira ma douleur.*

Il faut le voir tantôt refusant du Dauphin le gouvernement d'Alsace dont on avoit privé M. de Broglie ; il ne vouloit pas , disoit-il , accepter la dépouille d'un général disgracié ; tantôt refusant à Louis XV la place de Ministre de la guerre que le Monarque lui offroit. Enseveli dans la retraite , il n'étoit occupé qu'à pleurer le Prince qui l'avoit chéri , quand Louis XVI monta sur le trône , & qu'il offrit au Maréchal la même place que lui avoit offerte Louis XV , il l'accepta en disant ; *j'aurois pu refuser le Roi ; mais je ne puis oublier les droits qu'a sur moi le fils de Mgr. le Dauphin.* On fait avec quelle sévérité & quel désintéressement il exerça ce ministère. Il ne voulut recevoir que cinquante mille francs pour son établissement , qui suivant l'état qu'il en donna , montoit à plus de cent vingt mille livres. Il n'a jamais possédé d'autre gouvernement que celui de Villefranche en Roussillon qui ne rapporte que sept ou huit mille livres , qu'il distribuoit en bonnes œuvres sur les lieux. Voici une anecdote qu'il ne faut pas oublier. Un soldat obscur se présente à son audience & perce la foule des courtisans. Ce guerrier sans nom a payé sa dette à la patrie dans nos îles lointaines , & la patrie lui doit encore

les restes de son foible salaire, (48 livres) Du Muy sort avec lui, le conduit lui-même au trésor qui lui doit, & le renvoie satisfait dans sa chaumière.

Vous savez que ce Ministre n'eut pas le temps d'exécuter tout le bien qu'il projettoit. Il avoit depuis long-temps un mal qui lui causoit les douleurs les plus aiguës. Il se détermine à l'opération de la pierre. En prenant congé du Roi, il lui dit : *Sire dans trois semaines, je serai aux pieds de votre Majesté ou à ceux de votre auguste Pere.* Ce dernier pressentiment fut le plus vrai. Après avoir souffert avec une fermeté stoïque les douleurs de l'opération, il mourut avec tranquillité, & n'eut d'autre regret en mourant, que de se séparer pour jamais d'une épouse vertueuse & chérie, à laquelle il n'étoit uni que depuis peu de temps. Il avoit épousé en Septembre 1774, Antoinette Baronne de Blanckart, Chanoinesse de Neufs, & il est mort en 1775. M. le Marquis de Castries a dit de cette Dame, aussi spirituelle qu'aimable, qu'il souhaitoit que le ciel lui donnât une mere, une épouse, & une fille qui lui ressemble.

Je ne connois point Monsieur, de discours écrit avec tant de chaleur & d'élégance. Les morceaux que je vous ai cités suffiront pour confirmer ce jugement.

Je vous avois marqué que J. J. Rousseau avoit condamné aux flammes, avant de mourir, une suite qu'il avoit faite à son immortel ouvrage d'Emile, un des plus beaux monumens, selon moi, s'il n'est pas le plus beau,

qui soient sortis de la main des hommes. Cette nouvelle qui n'étoit que trop vraie a excité vos justes regrets : mais aujourd'hui je viens vous apporter une bien douce consolation, en vous apprenant qu'on a retrouvé une seconde copie de cette suite, & que sa veuve se propose de la joindre à la nouvelle édition qu'elle se prépare à publier des œuvres complètes de son illustre époux. On nous fait espérer aussi incessamment ses mémoires si ardemment desirés. En attendant, on vient de donner au public un recueil de ce qu'il a fait dans sa jeunesse. Je vous en entretiendrai une autre fois. Vous êtes sans doute curieux de voir le point d'où le grand homme est parti, & enfin d'examiner par vous-même, dans plusieurs lettres qu'on y a rassemblées de lui, si ce caractère qui a paru si ferme & si inébranlable, dans les jours de sa gloire & de ses malheurs, étoit le même dans un temps où il ignoroit la célébrité qu'il devoit avoir un jour. Ce recueil contient encore plusieurs drames en vers & des épîtres qui doivent au moins indiquer l'homme sensible & le philosophe, s'ils n'annoncent point le poète.

Comme vous chérissiez la mémoire de Jean Jacques Rousseau, les moindres anecdotes qui regardent ce philosophe non moins vertueux qu'éloquent, vous intéressent. Je ne crois donc pas devoir vous laisser ignorer celle qu'on vient de m'apprendre. M. le Marquis de Gerardin, chez qui logeoit J. J. Rousseau, avoit un fils de dix à douze ans, que le citoyen de Geneve avoit pris en amitié, & sur l'éducation du-

quel il vouloit bien veiller. Le jeune homme avoit répondu à la tendresse de son mentor & profitoit avec empressement de ses conseils & de ses leçons. Tous les jours à une certaine heure marquée, l'un & l'autre ne manquoient pas de se rendre dans un bosquet du parc, & là, le vertueux Rousseau discouroit avec son élève qui ne se lassoit point de l'entendre, & qui ne cessoit de lui donner des marques de la plus tendre reconnoissance. Un jour, J. J. rencontra le jeune homme dans le fallon & le jeune homme feignit de ne le point appercevoir & ne lui dit rien. Rousseau surpris se rendit selon sa coutume dans le bosquet, attendit quelque temps l'élève qui n'y parut point. Le cœur sensible de Rousseau est déchiré. Il ne peut supporter le changement de son disciple. Il rentre chez lui plongé dans une mélancolie profonde. Sa femme lui en demande le sujet. *Je suis bien malheureux*, dit-il, *je ne puis pas parvenir à me faire aimer même d'un enfant*. Et cet accident qui ne seroit rien ou du moins qui seroit peu de chose pour un homme ordinaire, fit dans le cœur sensible de Rousseau une plaie profonde, dont il eut toutes les peines du monde à guérir. Il en fut long-temps inconsolable.

Vous avez vu, Monsieur, dans le mercure le jugement porté sur cet homme extraordinaire par le *Fameux critique*, qui s'efforce de mesurer tous les grands hommes à son aune. Quand on compare ses arrêts, ses décisions tranchantes & erronnées à ses petits ouvrages secs & froids, on est tenté de le comparer au sultan qui pour



jouir en paix, s'efforce de n'être environné que d'eunuques ou à ces petits souverains de l'Inde qui, après avoir fait un très-mauvais dîner, assis par terre & exposés aux injures de l'air, font publier leur permission aux autres Rois de l'univers qui ne soupçonnent pas même leur existence, de prendre leur repas.

A propos de ce fameux critique. Il vient d'ajouter un nouveau trait à son caractère intrépide, noble & généreux. Je vous ai marqué qu'il avoit dit à un de ses amis, ou plutôt à une de ses connoissances, qu'il seroit fort à son aise, s'il avoit le bonheur de perdre sa femme. Conséquemment à ces principes, il a voulu sans doute hâter le moment de sa félicité. Ces jours derniers il a pris querelle avec sa femme, l'a battue à outrance & lui a fait trois ou quatre grands trous à la tête. Cette esclandre a fait grand bruit dans le quartier. La garde & le Commissaire sont venus pour mettre le holà, & la pauvre victime de la brutalité du sycophante est actuellement dans le lit fort malade. C'est par de tels exploits qu'il s'avance à grands pas vers le temple de la gloire.

L'Académie Françoisé ne se presse pas beaucoup de donner le fauteuil vacant par la mort de Voltaire; les aspirans redoublent leurs brigues & leurs vœux, mais une éternelle incertitude les laisse flotter continuellement entre la crainte & l'espérance.

On a beau mettre au mercure des ailes au cou, aux épaules, & aux talons, il se traîne languissamment.

languissamment sans éclat. Pour parler sans figure, les écrivains soi-disans les plus distingués de la nation, ne contentent pas trop les amateurs de journaux. Leur réunion, ou si vous voulez leur association, dont le public, à ce qu'ils disoient eux-mêmes, devoit espérer des miracles, ne produit que quelques dissertations froides, & des homélies ennuyeuses ou des satyres dégoûtantes. Ce journal des journaux ne paroît pas réussir merveilleusement dans le monde. Celui de tous les ouvrages périodiques qui a sans contredit le plus de vogue aujourd'hui, c'est celui des annales politiques & littéraires de M. Linguet. On assure qu'il a sept mille abonnés. La société du mercure voudroit bien, je gage, qu'on dit autant de mal d'eux qu'elle en dit de l'auteur des annales, & avoir autant de souscriptions.

M. d'Alembert qui a ajouté 600 livres au prix de poésie dont l'Académie Françoisse a proposé pour sujet l'éloge de Voltaire, vient de faire présent à cette Académie du superbe buste de l'auteur de *Zaïre* par Houdon, chez lequel tout Paris va voir les bustes de J. J. Rousseau, de M. Francklin & de M. d'Alembert. On n'a point d'idée de la ressemblance frappante de ces portraits. M. Houdon a une manière qui lui est propre pour rendre les yeux. Jamais on n'a poussé plus loin la sculpture dans ce genre. Elle est, selon moi, au-dessus de la peinture.

Jamais le gouvernement n'a fait autant d'attention aux hôpitaux de charité & aux prisons ou maisons de force, qu'il en fait ac-

tuellement. Le Roi y a été poussé par l'éloquence de la chaire, dans laquelle se sont signalés l'Evêque de Senes & l'Abbé de Belplas. Sa Majesté a donné des ordres si précis sur ces deux objets, qu'on a déjà établi un nouvel hospice de cent vingt lits séparés pour hommes & autant pour femmes, où les deux sexes seront reçus sans autres titres que ceux de la pauvreté.

On se propose de construire de pareils hospices dans différens quartiers de la capitale, pour la plus grande proximité des malades qu'on sera à portée d'y déposer. Chaque malade aura un lit séparé.

On va aussi établir de nouvelles prisons, pour y renfermer les criminels dans des lieux séparés de ceux qui seront détenus pour dettes, & de ceux qu'on prendra par ordre simple de la police.

*De Paris, le 21 Novembre 1778*

Le fameux critique vient de donner à l'Europe une nouvelle scène qui fait l'amusement de tout Paris. Il a envoyé un cartel très-plaisant au rédacteur du *Courier de l'Europe*. Ce rédacteur en a fait voir tout le ridicule en lui donnant le choix des armes depuis l'épingle jusqu'au canon. Il a ajouté que, ne pouvant faire de lui un soldat, il en feroit un tambour; plusieurs plaisans ont écrit au *Fameux critique* en le qualifiant de *Tambour de l'Académie Française*. On lui a adressé dernièrement cette lettre, au sujet de la critique aussi sottise qu'in-

décente qu'il a osé faire de J. J. Rousseau dans le Mercure.

*A M. de la Harpe, sur son article concernant J. J. Rousseau.*

MONSIEUR,

» ELOIGNÉ par état de la carrière des lettres, je suis assez indifférent sur les petites tracasseries qu'ont entr'eux ceux qui les cultivent. J'avois ignoré jusqu'à présent comment & pourquoi vous aviez le grand nombre d'ennemis dont vous vous plaignez & que vous défiez cependant avec tant de courage; mais je ne le reconnois qu'avec chagrin. J'avois cependant remarqué avec une espèce de répugnance, que six semaines au plus après la mort de Voltaire, vous aviez voulu le juger, & qu'au-lieu de voir dans ce grand homme l'auteur de *Méropé*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, &c. vous aviez affecté de ne nous montrer que celui de *Zulime*; mais par suite de ma bonté, je trouvois encore le moyen de vous excuser. Je concevois que travaillant pour le théâtre, vous pouviez avoir le desir de vous placer à côté de cet homme célèbre; & ne pouvant monter jusqu'à lui, il me paroissoit assez naturel que vous voulussiez l'abaisser jusqu'à vous, non pas que l'un ne me parut aussi impossible que l'autre; mais je louois votre intention. »

» J'arrive de la campagne & je lis dans votre Mercure du 5 de ce mois : *On souffre*



pour l'amusement de la malignité, que le talent dans un homme vivant soit déchiré ; mais ce talent n'est jamais plus intéressant que lorsqu'il disparoit pour toujours. Il faut l'avouer ; ce sentiment est équitable ; la tombe sollicite l'indulgence en inspirant la douleur, & il y a un temps à donner au deuil du génie avant de le juger. »

» Qui se feroit attendu que cette belle tirade dût amener un jugement sur les ouvrages & la personne de J. J. Rousseau, & une critique aussi amère que peu fondée de l'un & de l'autre ? Il suit delà, ou que vous ne mettez dans la classe des hommes de génie ni Voltaire, ni Rousseau, ou que vous bornez à bien peu de jours le deuil que vous devez en porter. Nous les pleurerons, Monsieur, nous les pleurerons encore long-temps. »

» Le premier ouvrage de Rousseau, selon vous, est le moins estimable de tous. « Il com-  
 » mença, dites-vous, la réputation de son  
 » auteur, quoiqu'il ne prouve que le talent  
 » facile de mettre de l'esprit dans un para-  
 » doxe. Ce discours entier n'est qu'un sophisme  
 » continuel, fondé sur un artifice commun &  
 » aisé. Le discours sur l'inégalité, n'est que la  
 » suite des mêmes paradoxes & un sophisme  
 » qui tombe devant une vérité simple.... »  
 Vous avouez qu'il dut avoir & qu'il a même encore beaucoup d'enthousiastes parmi les femmes & les jeunes gens ; mais qu'il est jugé plus sévèrement par les hommes mûrs, qui le placent cependant dans le rang des plus grands profateurs, jugement dont il ne peut se plaindre. »

» Je vous demanderai d'abord , si les ouvrages de Rousseau sont nécessairement de la compétence du Mercure ; car il me semble que pour en parler comme vous faites , il faudroit pouvoir vous excuser sur la nécessité. Je vous demanderai ensuite si c'est en quatre pages in-douze que vous prétendez réfuter les deux discours qui ont commencé & qui seuls auroient fait la réputation de ce grand homme. Vous prouvez , & j'en suis fâché , que non-seulement vous n'avez pas entendu un mot du premier , mais que vous n'avez pas même conçu la question ; car qu'importe que vous prouviez , ce que vous êtes bien éloigné de faire : que les lettres peuvent ajouter aux vices d'un homme déjà corrompu , mais qu'elles ne corrompent point l'individu qui les cultive. Cette question n'a point été proposée , & Rousseau ne l'a point examinée. Il s'agissoit de savoir , si le rétablissement des Sciences & des Arts avoit influé sur les mœurs générales , c'est-à-dire , sur ceux mêmes qui ne les cultivent pas , & c'est ce que Rousseau a discuté. »

» Mon intention n'est pas de soutenir contre vous les ouvrages du plus profond & du plus éloquent des Philosophes , ils subsisteront malgré votre critique , & se défendront eux-mêmes. Nous ne nous informons pas , pour régler notre opinion , comment les mercures de la Grece & de Rome traitoient les Socrate , les Démosthène , les Cicéron , & les Virgile ; je desire que la postérité puisse juger entre la lettre sur les spectacles & la réponse de M. Mar-

montel , dont vous faites tant de cas. Je ne vous tairai pas cependant que j'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous paroissez être pour assigner un rang à Rousseau ; car encore falloit-il , comme Sosie , qu'il fût quelque chose. Vous vous êtes souvenu heureusement de la distinction établie par le maître à écrire de M. Jourdain , que tout ce qui n'est point vers est de la prose , & voilà , pour vous mettre hors de page , Rousseau au rang des bons profateurs ; & ce sont des gens mûrs qui vous ont dit cela ! Il faut être bien mûr en effet pour ne voir dans Rousseau que de la prose. »

» Après nous avoir ainsi éclairé sur les ouvrages de Rousseau , vous jugez sa personne , & vous descendez dans sa conscience , à l'exemple de ces faiseurs de Romans , dont il parle lui-même , qui savent tout ce qui se passe dans le cœur de leurs héros. Vous prétendez qu'il ne pensoit pas un mot de ce qu'il disoit lorsqu'il prenoit le parti des mœurs contre les lettres , & vous fondez cette opinion sur une anecdote que vous rapportez en ces termes : « Quel parti » prendrez-vous , dit un homme célèbre à Rousseau , qui vouloit composer pour l'Académie » de Dijon ? Celui des lettres , dit Rousseau ; » non , lui répondit l'homme de lettres célèbre , c'est le pont aux ânes , prenez le parti » contraire , & vous verrez quel bruit vous » ferez. »

» D'abord que fait à la question l'opinion prétendue d'un auteur lorsqu'il donne des raisons ? Mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que cette anecdote , telle que vous la

rapportez , est du nombre de celles qu'on laisse tomber malicieusement pour examiner ceux qui les ramassent ? Ne voyez-vous pas qu'elle intéresse encore plus l'homme célèbre que vous désignez , qui n'eut jamais dit *le pont aux ânes & le bruit que vous ferez ?* »

» Rousseau étoit à cet égard d'une opinion bien contraire à la vôtre , & sur cet article son suffrage doit être de quelque poids. Il prétendoit que tous ses ouvrages étoient conséquens entr'eux , il se reposoit sur la nature même de son style , qui feroit dire à la postérité que l'on ne parloit pas ainsi lorsque la persuasion n'étoit pas dans le cœur. Il m'a conté à cette occasion un trait assez plaisant , que je veux vous dire , puisque vous aimez les anecdotes. Deux Jésuites se présentèrent chez lui pour le prier de leur faire part du secret dont il se servoit pour écrire sur toutes les matieres avec tant de chaleur & d'éloquence. J'en ai un en effet , mes Peres , leur répondit Rousseau , je suis fâché qu'il ne soit pas à l'usage de votre Société , c'est de ne dire jamais que ce que je pense. »

» Vous dites encore qu'il n'aimoit pas les gens de lettres , & en le comparant à Marius , vous en voyez la raison dans une autre anecdote , qui est qu'étant commis chez M. D. , il ne dînoit pas à table les jours où les gens de lettres étoient invités. Si cette anecdote étoit vraie , elle ne donneroit pas une grande idée des gens de lettres , choisis & invités par un homme qui ayant chez lui Rousseau ne l'auroit pas jugé digne de sa table ; & je ne vois



pas matiere à humiliation pour ne pas dîner avec Mrs. Vadé & Poinfinet à la table de M. D. Les conséquences que vous tirez de ce fait prouvent que vous diniez à table , même avant d'être de l'Académie , & qu'aujourd'hui vous estimez très-heureux ceux qui , à leur tour , sont admis à dîner avec vous. Je ne connois pas ce bonheur-là , je n'en puis juger , mais je vous jure que sa privation ne me donne aucune aigreur , & , sans trop la priser , je puis supposer que la tête de Rousseau pouvoit être aussi forte & aussi philosophique que la mienne. »

» Vous me dispensez sans doute de répondre aux vingt années de misere & d'obscurité. Il a regretté long-temps cette heureuse obscurité ; mais de bonne foi , un homme tel que Rousseau étoit-il obscur , parce qu'il n'étoit connu ni de M. D. ni de ses convives ? De quel droit donnez-vous , à la médiocrité sublime & volontaire dans laquelle a vécu & est mort ce grand homme , l'odieux nom de *misere* ? Pourquoi sur-tout affirmez-vous qu'elle a influé sur ses opinions , lorsqu'elle n'a influé ni sur sa conduite ni sur ses écrits ? Avez-vous jamais rencontré cet homme sublime sur vos pas ? Alloit-il dîner chez Mrs. D. ? Ecrivoit-il pour imprimer , & faisoit-il avec ses Imprimeurs des marchés que l'honnêteté obligeoit de résilier ? Adressoit-il des louanges par intérêt ? Blâmoit-il pour de l'argent ? Empruntoit-il à des gens riches , & leur proposoit-il des dédicaces en paiement ? C'est par ces moyens que l'on prouve sa misere , & que le misérable , sans cesser de

l'âtre, parvient à se cacher sous un surtout de velours. L'ame noble & sublime de ce Philosophe s'est toujours nourrie du lait de la liberté, & c'est sans doute ce qui l'a rendu si étranger au milieu de nous. »

» Voulez-vous, Monsieur, prendre des idées plus justes de ce grand homme, & le connoître mieux que par vos anecdotes. J'ai eu le bonheur de vivre familièrement avec lui les douze dernières années de sa vie; jamais, pendant ce long intervalle, je ne lui ai rien entendu dire contre aucun homme de lettres vivant; je l'ai vu s'élever avec chaleur contre ceux qui blâmoient les honneurs décernés à l'auteur de Mahomet : il avoit de l'homme de lettres que vous désignez dans votre première anecdote, une si haute opinion, qu'il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il lui avoit les plus grandes obligations littéraires; jamais il n'a vu, dans les auteurs les plus médiocres, que leurs côtés louables. Au milieu de cette fierté dans ses principes, j'ose affirmer qu'il ignoroit sa force & ne se voyoit qu'à travers le voile de la modestie. Son caractère m'étoit tellement connu, qu'en lui parlant de la chute des *Barmécides*, je n'aurois pas osé lui ajouter que cette chute faisoit, pour ainsi dire, la joie publique; son ame sensible en eût frémi. Pesez cette manière de voir avec l'opinion où il étoit d'être haï de tous les gens de lettres. Je crois au surplus que cette équité dégagée de tout sentiment personnel est commune aux grands hommes, & les distingue. Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé avant Rous-

seau, que les meres devoient nourrir leurs enfans. Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon; mais M. Rousseau seul le commande & se fait obéir. Il est permis à un homme comme Voltaire de dire plaisamment qu'il voudroit arracher les bonnes pages du roman de Julie: le vœu de Rousseau eût été d'arracher les mauvaises des Œuvres de Voltaire. Pour nous, sans nous permettre de rien déchirer, n'ayons jamais les yeux fixés que sur ce qu'ils ont tous deux d'admirable. »

Voici, Monsieur, un apologue dont j'ignore l'auteur. On vient de m'en communiquer une copie. Je vous laisse en faire l'application que vous voudrez.

## LE CHÊNE ET LE SERPENT.

### F A B L E.

Dans un bois qu'a jadis habité le Druide ,  
 Partisan du mystere & de l'obscurité ,  
 Un chêne antique & respecté ,  
 Dont n'osoit approcher le Druide timide ,  
 Etaloit avec majesté ,  
 De ses vastes rameaux la sombre immensité.  
 Au loin éparse à l'aventure ,  
 Toujours s'enrichissant de rejettons nouveaux ,  
 Triomphante du temps, sa profonde verdure ,  
 Dans son large contour, embrassoit cent berceaux.  
 Vu la sûreté de l'asyle  
 Eperviers, Cormorans, Emouchets & Vautours  
 Avoient, dans son enceinte, élu leur domicile.  
 Tout ce peuple vorace y séjournoit toujours.

Ces hôtes gloutons & sauvages,  
 De la griffe & du bec à l'envi s'escrimoient,  
 Appelés à détruire entr'eux ils s'animoient.  
 Des sons aigus étoient leurs seuls ramages,  
 Comme ce chêne épaissi par les ans,  
 Même aux Chasseurs étoit inaccessible,  
 La colonie étoit paisible,  
 Et déchiroit à belles dents  
 Tout chanfre harmonieux, agréable & sensible,  
 Qui moduloit quelques tendres accens...  
 La serre étoit ouverte & le cœur inflexible.  
 Une seule couvée entantoit vingt tyrans.  
 A peine éclos, déjà les yeux ardents,  
 La griffe en l'air & le regard terrible,  
 De petits émouchets naissans,  
 Promettoient une race encor plus irascible,  
 Que leurs très-coleres parens.  
 Par une marche imperceptible,  
 Tout à son terme avec le temps.  
 Dans les flancs obscurs d'une nue,  
 D'un déluge de feu menaçant les Pasteurs,  
 S'achemine un orage, à travers l'étendue.  
 Un calme morne annonce ses fureurs.  
 Sur la cime de l'arbre émue & frémissante,  
 Il semble que le ciel pese de tout son poids.  
 Un tourbillon lointain qui par degrés s'augmente,  
 Fait bruïre sourdement les profondeurs des bois,  
 L'air s'agite & mugit, L'éclair brille & serpente,  
 Le coup éclate, part, brise & fend les rameaux,  
 Bouleverse les nids. Le feu gagne. Il dévore,  
 Tous ces œufs d'où tant de fléaux,  
 Dans la forêt devoient éclore.  
 Nos machiavels emplumés,  
 Effrayés, éperdus, dispersés dans l'espace,



Sous des cieux entr'ouverts en fillons enflammés ;  
 Perdent leur force & leur audace ,  
 Abandonnent leurs fils au berceau consumés...  
 Déjà les rossignols , après un long silence ,  
 Dans un bosquet voisin protégé par les Dieux ,  
 Forment un chœur mélodieux ,  
 Et célèbrent leur délivrance.

Du chêne fracassé le tronc seul demeurait :  
 De ses cavités ténébreuses ,

Pour nuire sans péril , un serpent s'emparait ,  
 Sous ses écailles vénimeuses ,

Du fiel , au-lieu de sang , dans ses veines couloit.  
 Du fond de son horrible asyle ,  
 Il guettoit les pauvres oiseaux :

Puis , dans sa souplesse mobile ,  
 Les enlaçant de ses impurs anneaux ,

Suçoit leur sang , jouissoit de leurs maux ,  
 Et goûtoit à longs traits des plaisirs de reptile...  
 Le tonnerre sur lui tombe à coups redoublés.

Sortant alors de son repaire ,  
 Il alonge en sifflant ses restes mutilés ,  
 Que tour à tour il déroule & resserre.

Chaque tronçon épars se meut en murmurant :  
 Sa crête pâle encor se dresse ,

Sa langue jette un dard mourant ,  
 Qui d'une gueule en feu jaillit avec vitesse ;  
 Et grace à l'instinct qui le presse ,  
 Cherche à piquer en expirant.

Lecteur , ceci pour toi n'est encor qu'un mystère  
 A pénétrer assez embarrassant :

Un mot de plus , la chose est claire.  
 Dans cet emblème intéressant ,

Si par hasard ce chêne étoit Voltaire ,  
 Hem.. tu conçois un peu mieux à présent.

T'y voilà ; car je t'ai vu rire ,  
Et je t'entends déjà me dire :  
Ce qui me plaît ; c'est le sort du serpent.

Cette fable , un peu longue peut-être , est très-bien écrite , & la fin m'en a semblé très-plaisante.

Nous attendons des nouveautés intéressantes. D'abord les *Epoques de la Nature* par le célèbre Comte de Buffon. On assure que c'est son meilleur ouvrage. Ensuite une *Vie de Senèque* avec un grand nombre de notes par M. Diderot. Il y aura sûrement de très-bonnes choses , & bien du mauvais goût ; & enfin le poëme des *Mois* par M. Roucher , dont la lecture a fait pendant un temps les délices de nos sociétés les plus distinguées.

Cette nouvelle épitaphe de J. J. Rousseau me paroît encore la meilleure que j'aie vue.

Parmi ces peupliers , sous leurs ombres paisibles ;  
Repose Jean Jacques Rousseau.  
Meres, vieillards, enfans, cœurs vrais, âmes sensibles,  
Votre ami dort dans ce tombeau.

Avant de finir ma lettre , je ne peux m'empêcher de vous copier ces couplets très-agréables & tout nouveaux de Madame la Marquise d'Antremont.

Cœurs sensibles , cœurs fideles ;  
Qui blâmez l'amour léger ,  
Cessez vos plaintes cruelles ,  
Est-ce un crime de changer ?  
Si l'amour porte des ailes ,  
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon, de la Rose,  
 Reçoit le premier soupir;  
 Le soir, un peu plus éclosé,  
 Elle écoute le zéphir.  
 Jouir de la même chose,  
 C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma Fauvette  
 Qu'on se doit au changement.  
 Par ennui d'être seulette,  
 Elle eut Moineau pour amant;  
 C'est sûrement être adroite,  
 Et se pourvoir joliment.

Mais Moineau sera-t-il sage ?

Voilà Fauvette en souci.

S'il changeoit, dieux ! quel dommage !

Mais Moineaux aiment ainsi.

Puisqu'Hercule fut volage,

Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvette

En regrets se consuma.

Au village, une fillette,

Auroit ces foiblesses-là.

Mais le soir même, Fauvette

Avec Pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être,

Le nouveau choix qu'elle fit.

Un jaseur, un petit-maitre;

C'est pour cela qu'on le prit.

Lorsqu'on se venge d'un traître,

Peut-on faire trop de bruit ?

Le Moineau, dit-on, fit rage;  
 C'est-là le train d'un amant.  
 Aimez-bien, il se dégage;  
 N'aimez pas, il est constant.  
 L'imiter, c'est être sage?  
 Aimons & changeons souvent.

*De Versailles, le 24 Novembre 1778.*

M. de Maurepas est parfaitement rétabli de ses attaques de goutte; durant sa maladie, le gros des courtisans avoit parié que ce seroit le Duc de Nivernois que le Roi choisiroit pour conseil.

Deux gardes du Roi se sont pris de querelle dans l'antichambre de la Reine, l'un d'eux s'est échappé à donner un soufflet à son camarade, lequel furieux a tiré son épée & l'a poignardé sur la place. Tout le monde s'est d'abord inquiété pour la Reine, que cette scène affreuse auroit pu affecter dangereusement, mais par bonheur cette Princesse occupée en ce moment dans son cabinet, n'est point sortie & même n'a point entendu la rumeur qu'a occasionnée cette catastrophe.

Sa Majesté se porte très-bien, Elle a choisi trois femmes pour nourrices, & on a congédié la foule des prétendantes. Deux de ces nourrices sont de simples paysannes de bonne mine & la troisième est l'épouse d'un brasseur de Paris.

Le Comte de Valbelle est mort d'apoplexie dans le bureau de la guerre chez M. de St. Paul, au moment même où le Roi signoit pour ce



Seigneur le brevet de Commandant de Provence.

Les tracasseries au sujet des graces accordées au Duc de Chartres , continuent , & elles ne finiront , je crois , que quand ce Prince aura acheté de M. de Bethune la charge de Colonel général des dragons , pour en faire la réunion avec celle de Colonel général des troupes légères.

Il y a ici grande fermentation à cause de l'édit de suppression des Trésoriers généraux. La Chambre des comptes s'oppose à l'enregistrement , ses membres perdroient des épices , & les Ministres mêmes ont intérêt d'empêcher cette opération , puisqu'ils n'auroient plus de caisse à leurs ordres , & seroient obligés de s'adresser à M. Necker pour la plus petite somme.

On murmure ici & à Paris sur la manière dont nos affaires maritimes sont menées. Notre commerce abymé par les armateurs Anglois auroit pu être protégé suffisamment par un bon nombre des nôtres , si le Gouvernement avoit voulu s'obliger à des dédommagemens en cas que la paix se fît avant un an. On n'est pas plus content des affaires en Amérique , où les Anglois ont encore une consistance qui ne peut qu'inquiéter beaucoup , & où il paroît par l'événement , que l'armement très-couteux du Comte d'Estaing n'a pas été fort utile.

Le Cardinal de Bernis a écrit de Rome que la santé du Pape étoit singulièrement affoiblie depuis quelque temps , & même tellement qu'on

pouvoit craindre pour ses jours; qu'il faudroit peut-être l'attribuer aux missives successives que le St. Pere a reçues depuis peu des Cours de Madrid & de Naples, lesquelles ne se lassent point d'exiger du St. Siege des sacrifices ou des innovations; qu'entr'autres Sa Majesté Catholique demande que les fonctions de la chaire, de la confession & de l'administration des Sacremens soient absolument & généralement interdites aux Jésuites. Ce même Monarque a fait déclarer aussi qu'il ne souffriroit plus qu'on recourût au St. Siege pour les dispenses de mariage, &c. Le Roi de Naples, le grand Duc de Toscane, la République de Venise se sont joints à Sa Majesté Catholique, & la Toscane est sollicitée de faire cause commune.

*De Versailles, le 16 Novembre 1778.*

M. d'Orvilliers a demandé par écrit sa démission au Roi même, en même temps que M. de Sartine. Sa Majesté a fait venir auprès d'Elle ce Chef d'escadre, l'a rassuré contre les accusations de ses ennemis, & a exigé de sa fidélité & de son zele qu'il continuât de servir comme il a déjà fait. Il doit retourner à Brest avec de nouveaux ordres sur les opérations de l'escadre affoiblie par les divisions qui en ont été faites & par plusieurs détachemens envoyés au loin.

*Ode sur la Guerre présente , après le combat  
d'Ouessant , par M. Gilbert.*

Il a fui devant nous , pour retarder sa perte ,  
Ce peuple usurpateur de l'empire des eaux ;  
A peine , pour combattre , ont paru nos vaisseaux ;  
Il laisse au loin la mer déserte ;  
Des François menaçans , l'image le poursuit ;  
Il fuit encor , caché sous de lâches ténèbres (\*)  
Et dans ses ports jadis célèbres ,  
Il court de son salut rendre grâce à la nuit.

Tu disois cependant , anarchique insulaire ,  
Environné des mers , seul , je suis né leur Roi ,  
L'orgueil des nations s'abaisse avec effroi ,  
Sous mon trident héréditaire ;  
Les François sont ma proie ; ils n'affranchiront pas  
Les humbles pavillons que mon mépris leur laisse ,  
Déjà vaincus de leur mollesse ,  
Et du seul souvenir de nos derniers combats.

De tes Chefs dédaigneux , l'espérance insensée ,  
D'avance publoit nos vaisseaux prisonniers ,  
Et Londres attendoit nos plus braves guerriers ,  
Qu'ils enchainoient dans leur pensée :  
A leur table insultante ils convioient Bourbon ;

---

(\*) L'Armée du Roi a poursuivi celle d'Angleterre , & lui a toujours présenté le combat dans le meilleur ordre , sous le vent , depuis deux heures après-midi jusqu'au lendemain ; mais l'Amiral Anglois n'a pas cru sans doute devoir l'accepter ; il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite , en cachant soigneusement ses feux , tandis que tous les vaisseaux de l'Armée du Roi portoient les leurs , &c. *Gazette de France , du Lundi 28 Août 1778.*

Bourbon qui sur les flots essayant sa vaillance,  
 Prouve sa Royale naissance,  
 En bravant des périls aussi grands que son nom.

Rendez-nous ce Héros, mer trop long-temps jalouse;  
 C'est à lui d'annoncer la honte des Anglois;  
 Il vient : feux d'alégresse, entourez son Palais,

Qu'attristoiient les pleurs d'une épouse :  
 O tendresse ! ô transports, par la gloire permis !  
 Couple heureux ! Plaisirs purs, où leur ame se noie,  
 Croissez de la publique joie,  
 Et de l'abaissement de nos fiers ennemis.

Aux armes, fils des Rois ; nos vaisseaux vous de-  
 mandent,

Impatiens du port & de l'oïfiveté ;  
 L'Anglois, pour avoir fui, n'est pas encor dompté ;

D'illustres dangers vous attendent ;  
 Aux armes ! que l'honneur vous enleve à l'amour ;  
 De nouveau sur les mers tout Albion s'avance,

Et triomphant de votre absence,  
 Par d'insolens défis presse votre retour.

Quel tumulte ! quels cris d'alégresse & de guerre !  
 Annoncent-ils Bourbon aux rivages François ?  
 C'est lui-même ; soldats, illustrés d'un succès,

Fendez les eaux, fuyez la terre ;  
 Périront les Anglois & leurs défis altiers !

Ciel ! que de sang versé teindra l'humide plaine !  
 Des deux côtés l'onde promene,  
 Des forêts, des cités enceintes (\*) de guerriers.

---

(\*) . . . Scandit fatales machina muros  
 Fœta armis. v. En. II. §.



Bientôt vous entendrez , par cent bouches rivales ;  
 L'airain contre l'airain , tonnant avec fracas ;  
 Vaisseaux heurtant vaisseaux ; soldats contre soldats ,  
     Epuisant leurs haines natales ;  
 Triomphons ou mourons ; quel opprobre éternel ,  
 Si la plus noble paix , digne prix de nos armes ,  
     Ne fuit les premières alarmes ;  
 Dont Louis voit troubler son regne paternel.

Songez en défiant l'Anglois & les tempêtes ,  
 Que si vous prodiguez votre sang généreux ,  
 Ce n'est point pour tenter un de ces vols heureux ,  
     Anoblis du nom de conquêtes ;  
 François , vous combattez pour l'honneur des François ,  
 Vos affronts commandoient la guerre qui s'élève ;  
     Un siècle efféminé s'acheve ;  
 Qu'un siècle de grandeur s'ouvre par vos succès.

Vengez-nous ; il est temps que ce voisin parjure ,  
 Expie & son orgueil & ses longs attentats ;  
 D'une servile paix , prescrite à nos Etats ,  
     C'est trop laisser vieillir l'injure :  
 Dunkerque vous implore ; entendez-vous sa voix  
 Redemander les tours qui gardoient son rivage ,  
     Et de son port , dans l'esclavage ,  
 Les débris s'indigner d'obéir à deux Rois.

Dieu , qui tiens sous tes loix la fuite & la victoire ;  
 Toi dont le souffle apaise & souleve les eaux ;  
 Qui pousse à ton gré les Empires rivaux ,  
     Vers leur décadence ou leur gloire ;  
 Si l'injustice arma nos ennemis jaloux ;  
 A nos vaisseaux , conduits par tes mains tutélaires ,  
     Soumets les vents auxiliaires ;  
 Descends , Dieu des Bourbons , & combats avec nous.

Des vertus de Louis récompensant la France ;  
 Tu permets qu'il revive en sa postérité ;  
 De ce palmier tardif un rameau souhaité,  
 Est promis à notre espérance :  
 Naïffez, fils de l'Etat, pour le voir triomphant !  
 Grand Dieu ! tu ne veux point, déshonorant nos armes,  
 Troubler, par le deuil & les larmes,  
 Les fêtes qu'on prépare à ce Royal enfant.

Non, généreux guerriers ; cet enfant vous présage ;  
 Et la faveur du ciel & des lauriers certains :  
 Cette épée en fureur, qui s'agite en vos mains,  
 Lui doit la mer pour apanage :  
 Nuit qui sauvas l'Anglois, prompt à fuir nos vaisseaux,  
 C'est toi que j'en atteste, & toi, guerre intestine,  
 Qui tiens la dernière ruine,  
 Pendant sur le front de ces tyrans des eaux.

O vous qu'ils opprimoient, fils des mêmes ancêtres ;  
 Racontez leurs revers, enhardissez nos coups,  
 Colons Républicains, par la victoire absous,  
 D'avoir banni d'injustes maîtres ;  
 François par l'amitié, depuis ce jour vengeur,  
 Où Vergennes, du monde assurant la balance,  
 Consacra votre indépendance,  
 Et défit Albion par un traité vainqueur.

Peignez votre Univers, où leur pouvoir expire,  
 De leur domaine ingrat, retranché pour jamais ;  
 La liberté transfuge opposant à l'Anglois,  
 Empire élevé contre Empire ;  
 Leurs climats épuisés d'hommes & de trésors ;  
 Les champs Américains dévorant leurs armées ;  
 Leurs flottes en vain consumées ;  
 Leur triple Etat courant s'engloutir sur vos bords.

Et nous sommes François; & dans nos ports timides,  
 Ce reste de vaincus veut implorer des loix ?  
 Eveillez-vous, guerriers, & rendez à nos Rois,  
     Le trône des Etats humides :  
 Jusqu'en leurs forts ailés, entrez victorieux ;  
 Frappez ces Légions, leur dernière espérance,  
     Que le bruit de votre vengeance,  
 Aille au fond des tombeaux réjouir nos aïeux.

Déjà sont accourus, tout rayonnans de gloire,  
 Orgueilleux de revivre en vos chefs indomptés,  
 Et du Quesne & Forbin, tous ces Héros vantés,  
     Dont les mers gardent la mémoire ;  
 Ils vous suivent, brûlant de combattre avec vous ;  
 Les voyez-vous, guerriers, ces fantômes terribles,  
     De leurs bras encore invincibles,  
 Pousser vers l'ennemi vos vaisseaux en courroux.

» Ici sont les Anglois; des dangers qu'il affronte,  
 » Chacun de vous aura son pere spectateur ;  
 » Marchez, vous disent-ils; devant vous est l'honneur;  
     » Derrière, à vos côtés, la honte.  
 Mânes de nos Héros, vous ferez satisfait;  
 Vous ne rentrerez point dans l'éternel silence,  
     Affligés d'avoir vu la France,  
 Réduire à regretter l'opprobre de la paix.

*De Paris, le 28 Novembre 1778.*

ON va plaider au Parlement une cause fort singulière. Voici quel en est le sujet. Un marchand fort riche de cette capitale donne, suivant l'usage, à nourrir son fils unique à une femme de la campagne. Lorsque l'enfant fut sevré, la nourrice demanda au marchand la

permission d'allaiter un enfant mâle que lui proposoit de prendre un pâtissier de la même ville. Au bout de quelque temps, le premier enfant meurt. La nourrice, pour conserver le paiement plus fort que lui donnoit le marchand, s' imagine de répandre dans son village que c'étoit l'enfant du pâtissier qui étoit mort, & elle le fait enterrer sous ce nom. Deux ans après, la payfanne rapporte au marchand l'enfant qu'elle disoit être à lui. Le marchand qui ne soupçonnoit en rien la fidélité de cette femme, croit facilement ce qu'on lui dit, s'attache à l'enfant; le fait élever avec soin, & enfin le marie en lui donnant une dot proportionnée à sa fortune. Sur ces entrefaites la femme du marchand meurt. Un beau jour, il voit arriver chez lui un Curé de campagne qui lui apprend qu'au lit de la mort la nourrice avoit confessé que l'enfant qu'elle lui avoit remis appartenoit au pâtissier, & que le sien étant mort, elle l'avoit fait enterrer sous le nom du pâtissier. Le marchand traite le Prêtre d'imposteur & l'accuse d'avoir été payé par ses héritiers pour venir lui apprendre une pareille nouvelle; il soutient que l'enfant qu'il a élevé est son fils. Le pâtissier, sur le témoignage du Curé, fait assigner le marchand & demande que son fils lui soit rendu. Le marchand vient à mourir, & ses collatéraux plaident aujourd'hui contre cet enfant supposé, pour s'emparer de la riche succession qui lui est naturellement dévolue.

Voici une anecdote tirée du Journal manuscrit d'un jeune étranger qui, en voyageant,



avoit écrit une relation de tout ce qui l'avoit frappé dans cette capitale. Cette anecdote est intitulée : *Le sage ou le fou , comme on voudra , conte ou histoire.*

» Mon conducteur , c'est le voyageur qui parle , m'engagea à aller voir le premier des hôpitaux où sont renfermés les escrocs , les mendiants , les foux , les insensés , & enfin tout le rebut de la nation. Je m'y rendis : dans le logement destiné aux foux , j'en remarquai un qui , avec un air tranquille & sérieux se promettoit gravement. J'allai à lui & lui demandai pourquoi il se trouvoit là. C'est , me dit-il , le goût des lettres & de la philosophie qui m'y a conduit. J'entends , ai-je repris ; l'impossibilité de réussir vous a fait tourner la tête. — Point du tout. — Ah ! j'y suis : vos grands talens ont excité la jalousie de vos confreres , & votre esprit... Ce n'est point encore cela , continuait-il ; la folie n'entre pour rien dans ma détention. Ce n'a été qu'un prétexte. Puisque vous paroissez curieux de connoître mon histoire , je vais vous en faire le détail le plus exact & le plus sincere , & vous jugerez si je méritois d'être confondu avec les insensés. »

» L'étude de la sagesse & de la vérité , dit-il , a toujours fait ma plus vive passion. J'avois consumé la fleur de mes beaux jours à le chercher inutilement & j'étois parvenu à l'âge de quarante ans , lorsque je désespérois de les trouver. Un jour en me promenant dans une allée écartée d'un bois , je déplorois le malheur de l'humanité de consacrer des jours si rapides à s'égarer dans de vai-

» ne

r  
e  
fi  
P  
c  
d  
co  
de  
de  
fe  
ch  
ge  
j'é  
tot  
je  
&  
aby  
dar  
naç  
d'un  
& l  
m'a  
séjo  
clar  
fem  
grin  
posa  
entre  
fuis  
voir  
reurs  
cette  
Vou  
teurs.  
Tome

nes espérances ou dans de folles erreurs , à  
 être continuellement ou le jouet des illu-  
 sions ou l'esclave des préjugés , & enfin à  
 passer la fin de la vie à regretter la perte du  
 commencement. J'étois persuadé du vuide  
 des sciences , du néant des grandeurs. Je re-  
 connus que la vanité étoit le seul mobile  
 de notre ame : que la curiosité plutôt que le  
 desir d'être utiles à nos semblables , étoit le  
 seul motif de nos études & de nos recher-  
 ches , & je conclus que la vérité & la sa-  
 gesse étoient des êtres chimériques. Comme  
 j'étois occupé de ces réflexions , je sentis  
 tout-à-coup la terre s'ouvrir sous mes pas ;  
 je tombai en même temps dans un puits vaste  
 & profond. Je roulai long-temps dans cet  
 abyme. La frayeur avoit glacé mes sens : pen-  
 dant que je me débattois sur l'eau qui me-  
 naçoit de m'engloutir , j'entendis le bruit  
 d'une porte de fer qu'on ouvrit avec force ,  
 & la difficulté de séparer les gonds rouillés  
 m'annonçoit qu'on ne visitoit pas souvent ce  
 séjour singulier. Je regarde , j'apperçois à la  
 clarté d'un flambeau radieux une grande  
 femme dont la beauté étoit sévère & cha-  
 grine. Quoique nue , elle avoit un air im-  
 posant & majestueux. Entrez , me dit-elle ,  
 entrez : c'est ici le palais de la vérité & je  
 suis la divinité qui l'habite. Lasse de ne  
 voir par-tout que de l'ingratitude & des er-  
 reurs sur la terre , je me suis retirée dans  
 cette solitude. Quoique Reine , je vis seule.  
 Vous ne me verrez point environnée de flat-  
 teurs. Suivez-moi. — J'obéis à la Déesse. J'en-  
 Tome VII.

» tre : je vois une salle immense dont le pla-  
 » fond , les murs & le parquet étoient ornés  
 » de glaces. Je n'osois m'y regarder. Je me  
 » suis vu tel que j'étois , & je l'avouerai , cette  
 » surprise a furieusement diminué ma vanité.  
 » Au milieu de cette salle est une large ba-  
 » lance dans laquelle on pèse continuellement  
 » la grandeur de l'ame avec celle des titres &  
 » des rangs , les foibleesses & les crimes de la  
 » fragile humanité. Une lumière extrêmement  
 » vive sans être éblouissante éclaire cette de-  
 » meure , & le silence qui y regne inspire un  
 » faisissement sombre & respectueux. Vous me  
 » cherchez depuis long-temps , me dit la Dées-  
 » se , j'ai accordé à peu d'hommes la faveur  
 » dont je vous permets de jouir. La bonne foi  
 » & la candeur que j'ai toujours remarquées en  
 » vous , vous ont mérité cet honneur. Au mê-  
 » me instant , j'apperçois un volume énorme  
 » dressé contre un pupitre. Dans le livre que  
 » vous voyez , reprit la Déesse , j'ai réduit à  
 » leur juste valeur & les vérités importantes  
 » que les hommes regardent avec mépris &  
 » les erreurs puériles auxquelles ils attachent  
 » tant d'importance. Je suis occupée actuelle-  
 » ment à apprécier la réputation des littéra-  
 » teurs vivans de votre pays. Ah ! dis-je à  
 » la Déesse , permettez-moi de jeter les yeux  
 » sur cet article : elle y consentit : je le par-  
 » courus avec avidité. Les noms étoient pla-  
 » cés par ordre , & sous chaque nom étoit une  
 » apostille , où les talens de chaque écrivain  
 » étoient jugés avec justice , mais avec sévé-  
 » rité. Là , je vis à quoi se réduisoit le pré-

» tendra mérite de la plupart de nos philoso-  
 » phes & de nos beaux esprits modernes qui  
 » jouent un rôle si éblouissant dans l'empire  
 » des lettres. Je vis que l'intrigue & la cabale  
 » avoient seules élevé leur réputation & leur  
 » avoient seules attiré les hommages de l'aveu-  
 » gle multitude & les bienfaits des Souverains.  
 » Je vis aussi que le siècle suivant les plonge-  
 » roit avec dédain dans un éternel oubli pour  
 » avoir usurpé une célébrité disproportionnée  
 » à leurs talens. Ce que je remarquai avec le  
 » plus de complaisance, ce fut l'éloge de ces  
 » véritablement grands hommes qui ont tou-  
 » jours regardé la brigue comme la ressource  
 » de la médiocrité. Je vis ces illustres écrivains  
 » rire tranquillement des feux follets de leurs  
 » ennemis qui s'imaginoient les accabler de la  
 » foudre. Le vrai génie est un fanal ardent  
 » que le souffle de l'envie ne peut éteindre.  
 » Les grands hommes n'excitent point, il est  
 » vrai, pendant leur vie cette fermentation  
 » tumultueuse que l'intrigue traîne après elle.  
 » Leur conduite est aussi simple que leurs ou-  
 » vrages, & leur gloire, pour être moins bril-  
 » lante, n'en est que plus durable. Leur répu-  
 » tation est semblable à ces astres qui, à me-  
 » sure qu'ils s'éloignent de nous, jettent une  
 » lumière plus vive & plus éclatante. Je vis  
 » l'envie & la médiocrité implorer chez la pos-  
 » térité, les noms célèbres qu'ils ont déchirés.  
 » Je vis que la plupart des littérateurs n'é-  
 » toient que des auteurs aussi vains que mé-  
 » diocres, ou des charlatans adroits qui ont eu  
 » l'art d'en imposer à la sottise & à l'ignorance.



» ce , & de doubler par-là l'opinion de leur  
 » foible mérite : que la fausse philosophie & la  
 » fureur du bel-esprit alloient étouffer les génies  
 » qui pourroient naître : que le siècle où tous  
 » les auteurs avoient également de l'esprit , ne  
 » devoit pas être fertile en grands talens ,  
 » & que les jours brillans du bon goût & de  
 » la simplicité produisoient à la fois les écri-  
 » vains les plus plats & les hommes supérieurs.  
 » Enfin tout ce que je vis , me frappa si vi-  
 » vement , que tout y demeura gravé dans mon  
 » esprit. Il est temps , me dit la Déesse , de  
 » nous séparer ; aussi-tôt elle me conduisit à  
 » une petite porte étroite qui rendoit sur un  
 » escalier dérobé. Lorsque vous serez arrivé au  
 » dernier degré , poursuivit-elle , vous trouve-  
 » rez au-dessus de votre tête une pierre car-  
 » rée ; poussez-la fortement & vous serez rendu  
 » à la lumière du soleil. Je la remerciai &  
 » j'exécutai ponctuellement ce qu'elle m'avoit  
 » recommandé : mais à peine fus-je sorti de  
 » cette trape qu'elle se referma soudain & il  
 » me fut impossible de reconnoître l'endroit où  
 » elle étoit placée. Je m'en revenois triom-  
 » phant & je m'applaudissois d'avoir souvent  
 » pensé comme la vérité. A quelque distance  
 » de là , je rencontraï une femme plus âgée :  
 » ses yeux étoient creux & perçans. Sa figure  
 » étoit douce & sa douceur étoit mêlée de  
 » quelque sévérité. Elle s'occupoit à contem-  
 » pler les merveilles de la nature ; c'étoit la  
 » Sagesse. D'où viens-tu , me dit-elle , je viens ,  
 » lui répondis-je , de visiter le temple de la vé-  
 » rité. Quelles richesses , reprit-elle , en ap-

portes-tu ? quels fruits en as-tu retirés ?  
 ah ! sans doute tu y auras pris la connois-  
 sance de toutes les vérités utiles au bon-  
 heur de tes semblables & au tien. Hélas !  
 non , m'écriai-je en soupirant. Je n'ap-  
 porte avec moi que la liste des écrivains du  
 siècle présent où le mérite de chacun d'eux  
 est apprécié à sa valeur réelle par la vérité  
 même. Pauvre insensé , dit la sagesse à son  
 tour , quoi ! tu étois à la source du nectar  
 le plus pur , & tu n'y as puisé qu'une liqueur  
 empoisonnée. Eh ! qu'importe à ta félicité ,  
 qu'on dispute à tel homme le mérite qu'il  
 possède , ou que tel autre usurpe par son  
 adresse , l'apparence du mérite qu'il n'a pas.  
 Tu as fait une faute ; mais je veux bien  
 encore te donner cet avis. Si tu aimes la  
 paix , ne vas pas faire une autre faute en  
 publiant cette liste funeste. Va , crois-moi ,  
 les beaux esprits & sur-tout les philosophes  
 modernes n'aiment point la vérité , & tu  
 serois fort mal accueilli. Bientôt la foule  
 des hommes médiocres s'ameuteroient con-  
 tre toi , inventeroient mille ressorts pour te  
 perdre , & te poursuivroient avec acharne-  
 ment même au-delà du tombeau. Il n'est  
 point de vrais connoisseurs dont les juge-  
 mens ne soient conformes à ceux de la vé-  
 rité ; mais aucun ne s'avise de les rendre  
 publics. Imite-les. Au même instant la sagesse  
 disparut. Je m'en retournai bien résolu à  
 suivre ses conseils ; mais un jour , je ne pus  
 souffrir sans indignation qu'une secte intri-  
 gante & médiocre multipliât de plus en

» plus ses partisans , & fit chaque jour de  
 » nouveaux progrès. Je ne pus souffrir que  
 » semblables à des pigmées qui , pour se gran-  
 » dir , montent sur les épaules de quelque  
 » colosse , ces charlatans littéraires eussent l'a-  
 » dresse d'associer à leur cabale des hommes  
 » du plus grand mérite , qu'ils fussent le pro-  
 » curer le crédit le plus puissant , qu'ils dis-  
 » pensassent à leur gré des places & des ré-  
 » putations , qu'ils abusassent de la faveur  
 » pour étouffer dans sa naissance l'homme as-  
 » sez fier pour mépriser les sectes , assez courageux  
 » pour les démasquer , & assez supérieurs pour  
 » les effacer. En effet , quels grands hommes  
 » n'en ont pas été les victimes ? Montesquieu ,  
 » ce législateur du monde , que la seule crainte  
 » a fait placer dans les cieux , tandis qu'il  
 » vivoit ; à peine a-t-il eu les yeux fermés ,  
 » n'a-t-on pas vu des hommes lâches qui l'a-  
 » voient accablé d'éloges , s'efforcer de le pré-  
 » cipiter du faite de la gloire où eux-mêmes  
 » l'avoient placé ? N'a-t-on pas vu l'illustre  
 » Crébillon , presque ignoré pendant sa vie , ré-  
 » duit à la plus affreuse indigence , trouver à  
 » chaque pas des obstacles pour faire jouer  
 » ses chef-d'œuvres ? il n'est plus , à peine  
 » ose-t-on prononcer son nom sans encourir  
 » la haine & la vengeance de ses ennemis. Une  
 » cabale sourde & puissante nous interdit le  
 » plaisir de voir souvent représenter ses pièces  
 » sur le théâtre de la nation. N'a-t-on pas vu  
 » Rousseau de Geneve , le plus éloquent & le  
 » plus vertueux de nos écrivains , devenir le  
 » jouet de quelques hommes lâches auxquels

» il s'étoit livré avec confiance. N'a-t-on pas  
 » vu cet homme célèbre traîner misérablement  
 » sa glorieuse destinée, aller de Royaume en  
 » Royaume mendier un asyle où ses ennemis  
 » que sa supériorité rendoit furieux, le pour-  
 » suivoient encore avec barbarie ? révolté  
 » d'une injustice aussi criante, d'une cruauté  
 » aussi basse & aussi perfide, je livrai mon  
 » manuscrit à l'impression. J'ai cru que la vé-  
 » rité trouveroit à chaque pas de nouveaux  
 » partisans, & que ces partisans deviendroient  
 » mes défenseurs. Je me suis trompé. Ce que  
 » la sagesse m'avoit prédit, arriva. Les juge-  
 » mens de la vérité exciterent une grande  
 » rumeur dans l'empire des lettres. Les beau-  
 » esprits qui avoient à s'en plaindre, se réu-  
 » nirent contre moi. Leur amour-propre hu-  
 » milié me livra à toute leur fureur. Je trou-  
 » vai beaucoup de partisans & ne trouvai pas  
 » un seul défenseur. Les beaux-esprits arme-  
 » rent contre moi la calomnie, & pour prou-  
 » ver qu'ils ne devoient point leur réputation  
 » à leurs intrigues, & qu'ils ignoroient l'art  
 » de cabaler, ils souleverent contre moi les  
 » hommes les plus puissans ; ils me firent re-  
 » garder comme un citoyen dangereux à l'E-  
 » tat. Ils sollicitèrent auprès du Gouvernement  
 » un ordre pour me faire punir : mais heu-  
 » reusement comme le ministère n'est pas fort  
 » crédule, & que leurs accusations n'étoient  
 » pas faciles à prouver, ils ne parvinrent qu'à  
 » me faire passer pour fou. En conséquence,  
 » on me fit enfermer dans cette prison où  
 » je dois terminer mes jours. Voilà ce qui m'a



» conduit ici , & ce que j'ai recueilli de mon  
 » imprudence & de mon amour pour la phi-  
 » losophie ; & j'en conclus , que la vérité n'é-  
 » toit qu'un bien funeste , lorsqu'elle n'étoit  
 » pas accompagnée de la sagesse. »

» A peine cet homme eut-il achevé ce dis-  
 cours que je le remerciai de sa confiance. Je  
 m'éloignai promptement d'un lieu réservé pour  
 les fous ; mais qui ne les renfermoit pas tous. »

L'apologue intitulé : *le serpent & le ché-  
 ne* , (\*) est de feu Bernard , auteur de *l'art  
 d'aimer* & de l'opéra de *Castor & Pollux*. Il  
 étoit trop pénétrant pour ne pas prévoir que  
 le serpent en question , qui prend ordinai-  
 rement la forme du Mercure , n'ayant pas osé  
 l'attaquer pendant sa vie , & même l'ayant  
 caressé , ne manqueroit pas après sa mort de  
 se glisser dans son tombeau pour s'efforcer d'y  
 mutiler ses restes inanimés. En conséquence,  
 il a composé cette fable , l'a remise à un de  
 ses plus intimes amis , & lui a recommandé  
 très-expressément de ne la publier que lors-  
 que ce qu'il prévoyoit , seroit arrivé. Après  
 la violente sortie qu'on a faite dans le journal  
 de la Nation , contre toutes les œuvres de  
 Bernard , a propos de la reprise de *Castor* , le  
 dépositaire de la fable en a fait courir dans  
 le monde des copies , & c'est de cet ami-là  
 que je tiens celle que je vous ai communiquée.

Le fameux Critique a pourtant abaissé sa pe-  
 tite grandeur à recevoir la moitié moins d'ap-

---

(\*) Page 126.

pointemens qu'il n'en avoit ci-devant pour la rédaction du *Mercur*. Il a senti que l'inaction lui feroit perdre toute son existence, & que ce n'étoit qu'en entretenant la haine qu'il pouvoit se sauver du mépris. Quoi qu'il en soit, les souscripteurs de cette rapsodie périodique sont fort mécontents de ce rédacteur, & plus de cinq cens se promettent bien de ne pas renouveler leurs souscriptions; s'il est continué. Plusieurs même n'ont pas dissimulé leur dessein au Libraire Panckoucke.

Si l'on en croit cet intrépide rédacteur, ces deux épigrammes sont détestables, c'est sans doute parce que tout le monde les a trouvées délicieuses.

Clément, laisse aboyer la Harpe;

Qu'il se jacte & déprime autrui,

Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe;

C'est à lui seul qu'il aura nui.

Les lecteurs excédés d'ennui,

Le méprisent autant qu'il s'aime.

Que peut-on faire contre lui,

De pis que ce qu'il fait lui-même?

La seconde fut faite à l'occasion d'un certain arrêt du Parlement qui tança assez vertement le même homme, & sur le prix d'éloquence qu'il remporta le même jour.

La Harpe joyeux & chagrin,

Vante & pleure sa destinée,

Il est couronné le matin,

Et fouetté l'après-dinée.

Puisque j'en suis aux épigrammes, je vous donnerai encore celle-ci.

Manes infortunés, Bernard, Rousseau, Voltaire,  
Dont les foibles talens séduisirent la terre,  
Vains fantômes d'auteurs, évanouissez-vous.  
La Harpe vous succede, & vous efface tous.

Le célèbre comédien François Bellecour est mort des suites d'une fièvre lente.

Le Chevalier Gluck est revenu de Vienne, & apporte deux nouveaux opéra.

*De Versailles, le 1 Décembre 1778.*

LE Roi a tué à la chasse un cerf si vieux qu'on peut le regarder comme le Doyen de tous les cerfs. Son museau étoit entièrement blanc. Louis XV l'avoit souvent rencontré & respecté. On a fait mouler la représentation de cet animal en plâtre, & tout le monde va l'admirer dans la chambre du Roi.

Le Roi a fait présent à chacun de ses freres d'un beau vaisseau-corsaire pris sur les Anglois, mais non contents de cela, ces deux Princes font armer à leurs fraix chacun un corsaire de trente-six canons avec cent & cinquante hommes d'équipage & cinquante volontaires. Il faut espérer que deux corsaires aussi illustres feront trembler nos ennemis par des exploits extraordinaires.

La Reine continue de se porter au mieux. Elle marche tous les jours dans les appartemens ou dans la galerie & avec tant d'aisance

& de vivacité qu'on a peine à suivre cette Princesse. Il y a déjà du temps qu'Elle ne met plus de rouge & ne se coëffe qu'un grand bonnet sans en paroître moins jolie.

M. Necker a porté un coup bien sensible à la finance par la suppression des trésoriers généraux & la réunion de leurs caisses, mais cette opération est approuvée de tous les gens raisonnables : j'aurois cependant souhaité qu'elle ne fût pas aussi subitement exécutée, afin d'éviter la faillite de plusieurs de ces financiers qui, dans le louable usage de faire valoir les fonds de leur caisse, se sont trouvés l'avoir presque vuide, lorsqu'il a fallu en rendre compte. Ces faillites influent sur la fortune de nombre de gens qui plaçoient leur argent en billets de finance.

A la suite de cette opération, M. Necker a fait celle de l'emprunt depuis long-temps projeté : mais le Parlement ayant jetté les hauts cris sur l'énormité de la somme, il a fallu changer l'Edit & réduire l'emprunt à quarante millions, en rentes viagères à dix pour cent sur une tête & à huit sur deux têtes, mais au moyen d'un expédient fort simple, cet emprunt ira aux quatre-vingt millions & peut-être au-delà, parce qu'on admettra au trésor royal tous les capitaux qui seront apportés en sus des quarante millions & qu'on délivrera des contrats de rentes à toutes les personnes qui en désireront.

Le Roi a fait porter cent mille livres chez le grand Aumônier pour être distribuées aux pauvres après la délivrance de la Reine. Cette



Princesse en a fait remettre autant au Lieutenant de Police de Paris pour acquitter des pauvres peres & meres , des mois de nourrices de leurs enfans , distribuer des layettes & autres secours aux pauvres.

Le Corps de ville de Paris a aussi arrêté de faire les fonds de cent mariages de pauvres gens. Les dépenses qui seront faites de toutes parts à cette occasion , monteront à des sommes immenses , heureux encore de ce que l'on préfère aujourd'hui les bonnes œuvres à des feux d'artifice , à des bals & autres fêtes publiques qui , sous le dernier regne , ont consommé tant d'argent en pure perte.

La layette de l'enfant royal & celles de ses nourrices , ont été apportées ici hier de Paris avec le plus grand appareil , elles sont magnifiques. La voiture étoit escortée par des Gardes.

On dit aussi que l'Impératrice Reine envoie à son auguste Fille & à l'enfant , des présens estimés à plus de trois millions. Comme très-certainement une Reine & un enfant de France n'ont déjà que trop de belles choses superflues , les gens sages regrettent que dans un temps où l'argent doit être précieux à Vienne , on en fasse un tel usage. L'Empereur fait dépenser & épargner plus à propos , il a souvent , dit-on , calculé avec douleur les sommes incroyables dissipées par sa mere pour des cas semblables.

*De Versailles , le 3 Décembre 1778.*

Le Roi grossit à vue d'œil & les médecins lui font boire les eaux de Vichi pour arrêter,

s'il est possible, cet embonpoint excessif & dange-  
 gereux. S. M. continue de marquer à son  
 épouse les égards les plus tendres & les plus  
 galans sur ce qu'elle avoit dit dernièrement  
 en pensant à ses couches : *Le Carnaval ne sera*  
*rien pour moi cet hyver, & je ne verrai que*  
*des masques découverts*, le Roi a voulu la sur-  
 prendre agréablement. En vingt-quatre heures  
 de temps & dans le plus grand secret, à l'aide  
 du magasin des menus plaisirs toute la Cour a  
 été déguisée & masquée. Le Roi est toujours  
 couché à minuit, mais pour cette fête il a  
 veillé jusqu'après une heure. A onze heures il  
 fit demander à la Reine si elle vouloit voir  
 des masques & sur un très-volontiers, à condi-  
 tion que le Roi entrera avec & n'en aura point,  
 il entra dans son habit ordinaire suivi des Mi-  
 nistres, des Courtisans, des Dames attachées  
 à la Cour, &c. &c. en assez bon nombre. Tous  
 étoient en habit de caractère très-brillant. Il  
 y en avoit de galans, de bizarres & de risi-  
 bles, par exemple, M. de Maurepas déguisé en  
*Cupidon* & Madame de Maurepas en *Vénus*.  
 M. de Sartine étoit en *Neptune* avec un tri-  
 dent à la main. M. de Vergennes avoit un  
 globe sur la tête, une carte de l'Amérique sur  
 la poitrine & une de l'Angleterre sur le dos.  
 Mrs. Bertin, Amelot & d'Ossun étoient à Paris  
 & n'ont point été appelés à ce divertissement.  
 Le Prince de Soubise étoit en *Marabou Chinois*;  
 le Maréchal de Richelieu en *Titon* menoit sous  
 le bras la vieille Maréchale de Mirepoix, dé-  
 guisée en *Aurore*. Ce couple dansa un menuet  
 avec autant de grace & de légèreté que des

enfans de vingt ans. Le Duc de Coigny étoit en *Hercule*. Le Maréchal de Biron étoit en *Druide* & le Maréchal de Brissac en *Derviche*. Le Duc de Cossé en *Visir*. Le Duc de Lauzun en *Sultan*. Le Duc de Fronsac en *Bedouin*. Le Duc d'Aumont en *Suisse*, &c. &c. d'autres Seigneurs & Dames formoient des quadrilles de *Rabins*, de *Soldats*, de *Hussards*, de *Matelots*, de *Chasseurs*, de *Coureurs*, &c. &c. Les Pages étoient déguisés en *Jockeys*. Tous ces masques ont dansé. A une heure le Roi a donné le signal de la retraite & a conduit la Reine dans sa chambre à coucher. Tout le monde a été régalé avec du chocolat chaud & à la glace. Cet impromptu galant & magnifique a beaucoup plu ici.

Le Roi a rencontré , en chassant , deux soldats des Gardes-Françoises & leur a demandé , si leur nouveau pain de munition étoit meilleur. — Oui , Sire : dirent-ils, Vive Votre Majesté. — En ce cas je suis content , mes enfans.

M. Bertin , Trésorier des parties casuelles , a reçu aussi l'ordre de rendre ses comptes , ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis plus de trente ans , qu'il a cette charge , laquelle lui a valu des profits immenses , sur-tout dans les dernières années de Louis XV , avec lequel il a tripoté toutes sortes d'affaires. Ses comptes seront très-étendus & difficiles à rendre.

Le Duc de Valois a passé entre les mains des hommes & à cette occasion a été présenté au Roi qui , suivant l'étiquette , l'a baisé au front. S. M. lui a fait présent d'un attelage de six petits chevaux arabes.

L'abbé Onesti, neveu du Pape, est arrivé & a été présenté à la Cour. Il a dit qu'un autre neveu du St. Pere apporteroit les langes bénits pour l'enfant de la Reine.

On croit que sur les instances du Chancelier Maupeou & malgré les réclamations de M. de Miromesnil, le premier a été invité à assister, à cause de sa dignité, aux couches de la Reine. M. de Maurepas a soutenu sa prétention en observant au Roi que le fameux Chancelier d'Aguesseau, aussi exilé & disgracié, avoit été rappelé à la Cour en pareille circonstance.

Il est arrivé de Bordeaux à Paris pour vingt millions de piastres *gourdes*, que l'on convertira en écus dans nos Hôtels des monnoies. C'est le fameux Beaumarchais & sa Compagnie qui font actuellement ce commerce, par lequel M. de la Borde, ancien banquier de la Cour a acquis des richesses immenses.

Le Vicomte du Barry, tué à Bath par le Comte de Rice, Irlandois, étoit le fils du Comte du Barry dit le *Roué*. C'étoit un joueur & sa femme, Mlle. de Tournon, femme de naissance & de mérite, qui avoit été sacrifiée à l'ambition, n'est pas malheureuse de pouvoir quitter un nom diffamé.



(156.)

## COUPLETS IM-PROMPTU,

*A l'occasion de la Solemnité que le Régiment de la Reine, cavalerie, en garnison à Mirrecourt, a fait célébrer dans la Paroisse de cette Ville le 12 Novembre, pour demander à Dieu l'heureux accouchement de Sa Majesté.*

Sur l'Air de la bataille d'Ivry : Pour un  
Peuple aimable & sensible.

Courage, Messieurs de la Reine;

Vous vous signalez aujourd'hui!

Pour notre Auguste Souveraine,

Du Ciel vous implorez l'appui.

Un Colonel semblable,

Vaut bien que l'on se mette en frais;

Puisqu'à nos yeux tout le rend adorable,

Son rang, son sexe & ses attraits,

Voyant ces braves militaires,

Demander tous que l'Eternel,

Sensible à leurs justes prières,

Fasse accoucher leur Colonel;

La Ville toute entière,

S'y joint avec empressement:

Lorsqu'il s'agit d'une Reine si chère,

Nous sommes tous du Régiment.

D'Otan, ce noble Capitaine,

Fait voir, en nous donnant la loi;

Qu'il fait prier Dieu pour la Reine,

Comme il s'est battu pour le Roi,

D'un serviteur fidele,

Il a le bras, il a le cœur.

Un régiment animé de son zèle,  
En tous lieux doit être vainqueur.

Que les détails de cette fête,  
Sont charmans pour de bons François !

Un aimable objet fait la quête, (\*)

Ah ! je lui réponds du succès.

Tous les cœurs, sur ses traces,

Grossiront sa quête à leur tour.

Il falloit bien qu'à la fête des Graces ;

Le frere quêteur fût l'Amour.

*Par M. François de Neufchâteau, Président du  
Présidial de Mirecourt, des Académies de  
Nancy, Dijon, Lyon, Marseille, &c.*

*De Paris, le 5 Décembre 1778.*

Voici une anecdote littéraire, qui me paroît trop plaisante pour n'être pas recueillie.

Un bel-esprit, plus connu par sa mordante causticité que par l'excellence de ses talens, le Sr. Palissot, avoit fait contre l'abbé de Voisenon une satyre pleine de fiel. Avant de la livrer à l'impression, il voulut savoir ce qu'en penseroit l'abbé de Voisenon lui-même, & juger de l'effet qu'elle produiroit sur lui. Il alla voir un jour l'Abbé & lui dit, du ton le plus patelin & le plus hypocrite, qu'il y avoit de bien méchantes gens dans le monde, qu'il venoit de lui tomber entre les mains une satyre atroce, qu'il en ignoroit l'auteur, & que, quoiqu'on eût laissé en blanc le nom

---

(\*) Mademoiselle de Sylagny.

de celui contre qui elle étoit faite, il s'y trouvoit des traits qui paroissent porter directement sur l'Abbé. Je vous dirai plus, ajouta-t-il; comme on ignore sans doute notre liaison, on a voulu, avant de la faire imprimer, la soumettre à ma critique. Sans se le faire demander, l'homme caustique tire l'écrit de sa poche & lit effrontément des vers où les mœurs de l'Abbé n'étoient pas plus ménagées que son esprit : il ne lui fit pas grâce d'un vers, appuyant avec complaisance sur ce qu'il y avoit de plus fort. L'abbé de Voisenon l'écouta tranquillement jusqu'à la fin. Après la lecture, l'Abbé reprit l'ouvrage, fit l'éloge des meilleurs vers, critiqua quelques expressions & dit au Poète : voulez-vous me permettre d'y faire quelques corrections ? le Poète crut que tout au moins l'Abbé alloit jeter le papier au feu : mais celui-ci s'approche de son bureau, corrige une douzaine de vers, remplit le blanc de son nom; &, toujours avec le même flegme, en rendant la satire à l'auteur qui ne se doutoit point que l'Abbé l'eût reconnu : à présent, mon ami, dit-il, je crois que vous pouvez faire imprimer cet ouvrage; il y avoit quelques incorrections qui auroient pu lui faire tort; il est rempli de sel & d'esprit, & je crois qu'il sera favorablement reçu du public. Le Poète fut si frappé de ce sang-froid qu'il déchira son écrit, le brûla, embrassa l'Abbé, & lui protesta qu'il étoit guéri pour toujours de la démangeaison de faire des satyres. Vous savez, Monsieur, comme depuis il a tenu parole.

La littérature continue à ne présenter que des ouvrages dont le fond est recrépi, & dont l'exécution est commune. Mais on nous promet une moisson de satyres; peut-être dans ce champ aujourd'hui le plus cultivé, trouverons-nous quelques récoltes satisfaisantes?

Les comédiens François ont donné depuis peu deux comédies de M. Dorat, toutes deux tirées des *Mémoires* charmans de Grammont par le Comte Hamilton. Le mérite de ces Contes, les premiers qui aient paru de ce genre en France, consiste moins dans les situations que dans le style à la fois naturel & piquant. La première de ces comédies étoit à la première représentation en quatre actes, & s'intituloit : *le Chevalier François à Turin*. La seconde étoit en trois actes & avoit pour titre : *le Chevalier François à Londres*. Vous vous attendez sans doute que je vais vous donner une idée de ces deux comédies : ma foi, que ceux qui en ont entendu le sujet, vous l'expliquent; pour moi, je n'y ai rien compris, & si vous voulez que je vous parle avec franchise, je doute fort que l'Auteur lui-même vienne à bout d'en faire l'analyse. Tout ce que j'ai pu voir, c'est que les détails sont pleins d'esprit & de jolis vers : mais rien n'est plus assomant que sept actes sans action, sans caractères, sans situation comique. J'ai été si fatigué de la première représentation, que je me suis bien promis de n'y plus retourner. M. Dorat a certainement beaucoup d'esprit : ses pièces fugitives sont pleines d'agrémens : mais plus il avance dans la carrière dramatique, & plus



on voit en lui l'impuissance d'y réussir. On m'a dit qu'à la première représentation il avoit retranché un acte à la première pièce & un personnage entier à la seconde. Mais c'étoit les deux pièces qu'il falloit entièrement supprimer. Comment les amis de l'auteur ne lui ont-ils pas fait sentir que tous ces succès éphémères nuisoient plus à sa réputation qu'ils ne la servoient ? Je vous dirai une anecdote assez plaisante à l'occasion de ces deux pièces.

Le *Chevalier François* borne tous ses exploits à séduire , à corrompre les femmes des pays où il se trouve , & ensuite à s'en vanter. Il sembleroit par le titre que c'est là le principal caractère d'un Chevalier François : ce qui étoit injurieux pour la nation. Le censeur , chargé d'approuver ces deux pièces , à qui cette observation n'étoit point échappée , ne crut pas devoir prendre sur celui d'en permettre la représentation sans avoir eu l'attache du gouvernement. On remit le manuscrit à un Ministre dont l'enjouement est connu. Après l'avoir lu , il le rendit en disant : *Je ne vois pas de raison pour empêcher de donner ces pièces au théâtre , ni pour qu'on y aille.*

Tout Paris va voir chez M. Greuze un nouveau tableau de sa composition. C'est la suite de la *malédiction paternelle*. Jamais scène n'a été plus touchante , plus énergique & plus vraie. Tous les connoisseurs pensent que cette dernière production est la plus parfaite & la plus étonnante de toutes celles qui sont sorties de ses mains. Je suis porté à le croire aussi ;

mais de pareils ouvrages sont au-dessus de toute description. Il faut les voir pour en juger.

M. Gudin, auteur d'un *Coriolan*, tragédie représentée sans succès il y a quelques années, ayant fait insérer dans le *Courier de l'Europe* des vers de sa façon, à la louange de M. de Beaumarchais, s'est oublié au point d'y injurier le Grand-Conseil. Cette Compagnie en a porté plainte au Roi. Le rédacteur du *Courier de l'Europe* a eu ordre de suspendre pendant quelque temps la distribution de ses feuilles, & M. Gudin a été décrété de prise de corps. Il n'y a échappé que par la fuite.

L'Académie Française avoit arrêté secrètement de donner à M. le Marquis de Condorcet la place vacante par la mort de M. de Voltaire; mais on croit que la Cour, qui en a été instruite à temps, a donné ordre à ce Sénat littéraire, de ne point recevoir aucun philosophe dans son sein. On pense que c'est M. le Mierre qui obtiendra enfin ce fauteuil. Il va publier incessamment son poëme des *Fastes*.

Dans des Mémoires qu'on vient de publier sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, j'ai remarqué la pêche des perles, dont les détails m'ont paru assez curieux.

C'est au cap de Comorin que commence la côte de la *pêcherie*, si fameuse par la pêche des perles. La compagnie Hollandoise est la seule qui fasse le commerce sur cette côte. Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux à l'endroit où elle a dessein d'établir la pêche. Ces bateaux se séparent en diverses rades & les

plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huitres qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part & l'on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu & au-delà, c'est une marque que la pêche sera très-riche & très-abondante en ce lieu; mais si ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sous, comme le profit ne passeroit pas les frais, il n'y auroit point de pêche cette année-là. »

» Lorsque l'épreuve a bien réussi, on publie de tous côtés qu'il y aura pêche. Au temps marqué, il se rend sur la côte une multitude extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo, ville de l'isle de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. A l'instant, tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour-à-tour. Au moment que l'un revient, l'autre s'enfonce; ils sont attachés à une corde dont l'autre extrémité tient à la vergue du bâtiment, & elle est disposée de façon que les matelots du bateau peuvent aisément, au moyen d'une poulie, la tirer ou

acheter selon le besoin du plongeur. Celui-ci a une grosse pierre liée au pied, afin d'enfoncer plus vite & une espece de sac à sa ceinture pour mettre les huîtres qu'il ramasse. Dès qu'il est au fond de la mer, il met dans son sac le plus promptement qu'il peut, ce qu'il trouve sous sa main. S'il découvre plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & puis revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite & envoie l'un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde différente de celle qui est attachée à son corps; un matelot qui est dans le bateau & qui tient l'autre bout à la même corde pour en observer le mouvement, donne aussitôt le signal aux autres & dans ce moment on tire le plongeur en haut. Pour revenir plus promptement, il détache, s'il peut, la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres qu'il n'arrive quelquefois des combats sous les eaux entre les plongeurs pour se disputer un monceau d'huîtres. »

Rien de plus exact, Monsieur, que la manière dont la justice est administrée en Perse. En voici un exemple tiré de ces mêmes mémoires. Un bourgeois retournoit chez lui avec une piece de viande qu'il venoit d'acheter : il rencontra dans une rue le Commissaire, qui lui demanda ce qu'il portoit, & si on le lui avoit livré au poids & au prix conformes à la taxe. C'est de la viande que j'ai achetée & chez un tel boucher, ajouta-t-il d'un



ton qui n'étoit pas content. Quoi donc , reprit le Commissaire , vous l'a-t-il vendue à un prix plus haut que la taxe ? vous avez beau fixer des taxes , repartit le bourgeois , les bouchers s'en moquent : ils font payer au-dessus de ce que vous ordonnez ; encore ne donnent-ils pas le poids , il manque deux ou trois onces à ce morceau. Mene-moi , dit le Commissaire , à l'endroit où tu l'as prise. Le Commissaire y étant arrivé , il ordonne au boucher de peser le morceau , & il s'y trouve effectivement quelques onces de moins. Quelle justice demandes-tu de cet homme , dit alors ce Commissaire au bourgeois ? Je demande , dit-il , autant d'onces de sa chair , qu'il en a retranchée du morceau qu'il m'a vendu. Tu l'auras , repartit le Commissaire , & tu les couperas toi-même ; mais si tu en coupe plus ou moins que le poids juste , tu auras le poing coupé. Le bourgeois s'en fut sans demander son reste.

En Perse , il y a de certains jours de *Courouk* ou de défense , c'est-à-dire , que ces jours-là , le Roi accompagné d'un certain nombre de sultanes , sort de son palais d'Ispahan pour aller passer avec elles quelques jours à la campagne. Comme alors elles ont le viâge découvert , contre l'usage des femmes du pays , qu'elles sont superbement vêtues & que le brillant de l'or & des pierreries rehausse encore l'éclat de leur beauté , le Roi ne veut point qu'elles soient vues & moins encore qu'elles voient ni hommes ni garçons ; c'est pour cela qu'au jour du *Courouk* il y a défense sous peine

de la vie , à tout homme ou vieux ou jeune , de se trouver dans les chemins , dans les rues , sur les portes , & sur les terrasses de leurs maisons , ou dans quelques endroits que ce soit , d'où ils pussent appercevoir les sultanes , ou être apperçus d'elles ; on les oblige même à sortir de leurs maisons & des quartiers où le Roi doit passer au moins une demi-lieue à la ronde.

On raconte à ce sujet un trait assez plaisant du Roi Cha-Abas-le-Grand. Un jour de *Courouk* , ce Monarque étant sorti d'Ispahan accompagné des sultanes , vit de loin un paysan qui travailloit à son champ , assez près du chemin par où il devoit passer. Le bon homme qui n'avoit pas su qu'il y eut *Courouk* , au bruit de l'équipage , jette les yeux sur le chemin , & voit un grand cortège d'hommes & de femmes. Il se douta de ce que c'étoit ; il courut se cacher le ventre contre terre derrière un buisson. Le Roi qui s'en apperçut fit courir après lui : on l'attrape ; on le saisit : on le mene devant le Prince. Le pauvre paysan tout tremblant se croyoit au dernier jour de sa vie. Lorsqu'il fut à trois pas du Roi & des Sultanes , il leur tourne le dos pour ne les pas voir , & s'approche en marchant à reculons. Abas aimoit plus à plaisanter qu'à verser du sang : tourne-toi vers nous , lui dit-il , & regarde bien ces femmes. Il fallut le lui redire bien des fois avant qu'il osât le faire : il se retourna enfin baigné de larmes & transi de frayeur , de façon à faire pitié. Ce n'est pas tout , reprit Abas , je veux que tu me dises laquelle de ces femmes te plaît davantage : il

eut beau s'excuser, il fallut obéir : mais comme la crainte dont il étoit saisi lui avoit coupé la parole, ce qu'il put faire, fut de désigner celle qui lui parut la plus belle & la plus richement vêtue. Hé bien, dit le Roi, je te la donne pour femme : va, te voilà bien marié, & riche pour le reste de ta vie.

## LE MUSICIEN.

### C O N T E.

Un certain Virtuose, amant de l'harmonie,  
Expert dans les chants d'Ausonie,  
Souvent, au sortir des concerts,  
Alloit chez sa Philis, frédonner d'autres airs.  
Mais quoi ? Tous les talens ne sont donnés à l'homme.  
Celui-ci, j'en conviens, brilloit par son archet,  
Du claveffin, du luth, du théorbe touchoit,  
Causoit, jouoit, dansoit, vuidoit son vuid'rogome;  
Mais enfin les Philis ont un autre hochet :  
C'étoit là, par malheur, que notre homme bronchoit.

Un jour cette beauté qu'ennuyoit son silence,  
Veut du sire muet éveiller l'indolence,  
Et même de sa main, complaisante à l'excès,  
Daigne tâter son poulx dans l'amoureux accès.  
Vous croyez que l'effort de l'indulgente belle,  
Anima sur le champ l'harmoniste rebelle.  
Mais en vain elle livre à ses vœux languissans

Les charmes les plus ravissans.

Tout est en œuvre. Rien n'opere ;

» Il faut bien prendre son parti,

— Dit alors l'amateur que le cas désespere :

» Le proverbe n'a point menti,

» C'est des Musiciens la manie ordinaire.  
 » Obstinés par état, rétifs par caractère,  
 » *Nolunt cantare rogati.* »

Voilà le fait. Pardon, Mesdames,  
 Si l'on ose citer du latin devant vous.

L'Idiome François, plus galant & plus doux,

Ne dit point d'injures aux femmes.

Du Grec & du Latin l'inutile fatras,

Est la proie aujourd'hui des pédans & des rats.

On n'en fatigue plus la bonne compagnie,

Et les citations ont fait place au génie.

Mais le seul excès nuit. Mon conte prouve bien,

Qu'un petit trait savant ne gâta jamais rien.

Malheureux toutefois qui, sans ame & sans zèle,

Avec un mot latin crois payer une belle !

Il faut parler françois. On préfère, en un mot,

Au jargon d'un savant, la franchise d'un sot.

Par M. François de Neuschâteau.

*De Versailles, le 8 Décembre 1778.*

LA Reine se porte autant bien que son état  
 le permet, & elle a été saignée pour la qua-  
 trieme fois. Les esculapes n'attendent la dé-  
 livrance que vers le 15 de ce mois. Indépen-  
 damment de la Nation en général qui fait des  
 vœux pour un Dauphin, il y a plus de mille  
 personnes à la Cour qui y ont un intérêt par-  
 ticulier. La Maison du Roi qui fait le ser-  
 vice auprès du jeune Prince. Le double de  
 femmes employées à son service jusqu'à l'âge  
 de sept ans. Les gratifications & récompenses



multipliées & plus fortes à répandre; jusqu'à l'accoucheur qui de droit a quarante mille livres de pension, si c'est un Prince, & n'a que huit à dix mille livres une fois payées, s'il ne reçoit au monde qu'une fille.

L'Ambassadeur d'Espagne a déjà reçu le présent de famille qu'il doit présenter de la part de la Cour à l'accouchée.

Incessamment le Roi donnera la Barette, apportée par le neveu du St. Pere, à nos deux Cardinaux. Cette cérémonie se fera en grand appareil & sur le trône.

Le Duc de Fronsac est tellement pris de la goutte qu'il ne marche qu'appuyé sur deux cannes.

Encore une fois tout est changé par rapport au Chancelier. Le Garde des Sceaux a fait agir des ressorts secrets auprès de la Reine & de M. de Maurepas. Samedi, le Roi dit au Mentor : écrivez donc à M. de Maupeou de revenir ici. — Sire, je n'aurois jamais écrit plus volontiers, mais quelque chose m'arrête; qu'est-ce que dira la Reine, & voudriez-vous lui faire de la peine dans sa situation? Je crois que Votre Majesté devrait du moins la présenter sur cet objet. — Mais vous avez raison, je vais chez la Reine, attendez que je revienne. Au bout d'un quart-d'heure, le Roi est rentré en disant : nous avons bien sagement fait, car il n'y a pas moyen; la Reine en mourroit si elle le revoyoit, mais comment faire? M. de Maupeou a été prévenu de mon intention. — Vous n'avez, Sire, qu'à écrire de votre main une lettre très-gracieuse au Chan-

celie  
senté  
les c  
sante  
tres p  
d'avan  
Reine  
motif  
sans f  
séquer  
Reine  
d'avoir  
Louis  
Le  
N°. des  
vain m  
vois pas  
térêt qu

LES  
hiver.  
Princesse  
s'en amu  
Chevalie  
dit-il, es  
un instru  
retourner  
(CONDÉ.)  
elle passa  
attribue  
pour la C  
mandoit u

celier , en lui marquant la peine que vous ressentiez de ne pouvoir l'admettre à la Cour pour les couches de la Reine , qu'entr'autres puissantes raisons , il y a celle que dans les lettres patentes de M. de Miromesnil , il se trouve d'avance autorisé d'assister aux couches de la Reine. Le Chancelier est fin & devinera votre motif secret , & votre lettre le consolera , mais sans fonctions. La lettre a été écrite en conséquence. Je dois vous dire que ce que la Reine pardonne le moins au Chancelier , c'est d'avoir voulu donner une autre maîtresse à Louis XV , pour supplanter les Dubarry.

Le Roi , après avoir lu le vingt-huitieme N°. des Annales de Linguet , a dit : *Cet écrivain m'apprend mon catéchisme , & je ne le savois pas encore ; je n'ai jamais lu avec tant d'intérêt que quand je lis Linguet.*

*De Paris , le 19 Décembre 1778.*

LES charades ont la plus grande vogue cet hiver. On en faisoit dernièrement chez la Princesse de Bourbon , & le Prince de Condé s'en amusoit beaucoup. Quand le tour vint au Chevalier de Boufflers , *ma premiere partie* , dit-il , *est un instrument de plaisir , ma seconde , un instrument de fortune , & mon tout ( en se retournant du côté du Prince ) est un héros (CONDÉ.)* Cette charade fut comme un éclair ; elle passa bientôt de bouche en bouche. On attribue celle-ci au Maréchal de Richelieu , pour la Comtesse de Flamarens qui lui en demandoit une : *Ma premiere partie est l'immen-*

*fit*, ma seconde est quelque chose de très-brillant, à quoi vous ressemblez, & mon tout est l'éternité. La Comtesse Jules de Polignac devina pour Madame de Flamarens, toujours. C'étoit le mot, & pour sa récompense ou pour sa peine, il fallut qu'elle allât embrasser le vieillard.

On voit tous les jours de nouveaux pamphlets contre la mémoire de M. de Voltaire. Ce sont de mauvais vers, des gravures détestables. On représente la Religion qui écarte de son tombeau tous ses admirateurs, qui venoient pour adorer sa cendre. Tout cela vient des fanatiques du clergé, & ce sont les amusemens des *petits-soupers* de l'Archevêque de Paris. Quel rapport y a-t-il entre le philosophe d'Altembert, l'Impératrice de Russie, le Roi de Prusse & le Docteur Francklin, que la religion (sur l'estampe) écarte du tombeau de ce grand homme, & cette même religion qui prend tant de peine, puisque ces gens-là n'ont absolument rien de commun avec elle? & à quoi tout cela sert-il, sinon à faire pitié & à relever encore la gloire du défunt?

*La Pétaudière, ou Observations sur l'Etat actuel de la Littérature.*

» L'empire littéraire a ses révolutions, ainsi que les autres Etats. Il a été gouverné tour-à-tour par des Titus & des Nérons; & si le sceptre a brillé quelquefois dans les mains du génie, on l'a vu plus souvent passer à celles de la médiocrité. Qui ne se rappelle point

avec  
les S  
Soph  
mon  
la mo  
scien  
a vu  
a fixé  
sicles  
n'a re  
C'est  
de no  
de Ro  
le cie  
épaiss  
pect  
neilles  
& l'en  
tes par  
tés no  
d'hui  
Fénélo  
s'ouvre  
ples, r  
âge &  
chals  
Boileau  
muses  
poésie  
Plus d  
dicules  
de Reg  
Thalie  
les levr

avec plaisir les beaux jours de la Grece , où les Socrates , les Platons , les Euripides , les Sophocles donnoient à la plus belle langue du monde l'harmonie la plus séduisante & la grace la moins altérable ? Ce berceau des arts & des sciences s'est agrandi peu à peu , & Rome en a vu sortir cette lumiere éclatante dont elle a fixé tous les rayons sur elle. La rouille des siècles suivans a bientôt éclipsé cet astre qui n'a recouvré sa splendeur que sous Louis XIV. C'est alors que les arts & les lettres ont éclairé de nouveau le monde. Le soleil d'Athenes & de Rome se levoit tous les jours sur Paris ; & le ciel le plus pur succéda à l'horreur des plus épaisses ténèbres. La barbarie s'enfuit à l'aspect des belles palmes cueillies par les Corneilles & les Racines. Le génie prit le sceptre , & l'empire littéraire , en s'arrondissant de toutes parts , vit éclore dans son sein mille beautés nouvelles. Mais que nous reste-t-il aujourd'hui de ce siècle célèbre ? Les Bossuets , les Fénelons , dont l'éloquence forte & persuasive s'ouvroit le cœur des Rois & charmoit les peuples , n'ont-ils paru que pour la gloire de leur âge & la honte du nôtre ? Où sont les Pâchals dont le sel attique excite encore les ris ? Boileau , Racine , Rousseau , ombres cheres aux muses , n'avez-vous enrichi le champ de la poésie que pour nous apprendre à le dessécher ? Plus de Moliere qui faisoit & peigne nos ridicules avec ce trait qui les immortalise ; plus de Regnard , ni de Dufreny qui sache habiller Thalie avec grace , & faire naître le rire sur les levres. L'arbre vigoureux de la littérature ,



qui portoit sa cime & ses branches dans les nues, n'est plus qu'un tronc nain, dépouillé, informe; & s'il a poussé quelques rejettons superbes, nous venons de les voir tous expirer. Montesquieu, Piron, Gresset, Voltaire & l'auteur d'*Emile* dorment sous la tombe. Il ne nous reste plus que le peintre de (\*) la nature, toujours sublime dans ses descriptions, brillant dans ses hypothèses, mais peu exact dans ses recherches, & qui n'a pas craint souvent de nous donner ses rêves pour des réalités. Ainsi voilà la poésie à son déclin, l'éloquence au tombeau, & l'empire littéraire abandonné à de vils mercenaires. Alexandre n'est plus; & déjà ses Lieutenans, érigés en autant de Souverains, se partagent à grand bruit ses vastes dépouilles. Déjà l'auteur de *Warwick* (\*\*), où brillent par intervalle quelques lueurs de génie, se croit un Racine, un Voltaire. Il sort de l'autre du Mercure, & ose se promener sur la scène en robe tragique. On se souvient de l'avoir vu dans *les Barmécides* avec une allure gênée, une contenance ridicule, & un ton de fausset. »

« C'est-là qu'on n'entend plus le cri de la nature.

» Pauvre Melpomene, je te plains d'être abandonnée à de si chétifs adorateurs. Il n'est plus le temps où les larmes d'Andromaque & le désespoir d'Hermione, appelloient aux spec-

(\*) M. de Buffon.

(\*\*) M. la Harpe.

tacles les Montausiers, les Condés, les Villars; où Cinna étonnoit la grande ame du Monarque, où Zaïre, sous les traits de Gauffin, attendrissoit les cœurs de bronze. Mais le temps du drame & de l'opéra prétendu comique lui a succédé. Les Roméos, les Hamlets, les Gabrielles de Vergi ont étalé l'horreur où régnait la terreur, & la pantomime des convulsions a remplacé l'accent vrai de la nature. On diroit que la cendre du Diacre Paris repose sous le théâtre François. Ceux-ci ne pouvant parler à l'ame, parlent aux yeux; ceux-là, incapables d'occuper l'ame ni les yeux, nous déchirent par l'apreté de leur versification, & semblent faire de la scène la forge de Vulcain. Racine, poète du goût & du cœur, quel seroit ton effroi, en voyant Artaxerce hurler le sentiment en vers rocailleux, & le disputer en dureté à cette veuve de Malabar qui menace de reparoitre cet hiver? ne t'élançerois-tu pas de la tombe, en entendant réciter ces vers devenus fameux par le ridicule? »

» Hâte-toi; fais marcher sous diverse conduite;

» Vers les divers Châteaux notre intrépide Elite.

*Guill. Tell.*

» ou ceux-ci : »

» Je pars, j'erre en ces rocs, où partout se hérissé

» Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse.

*Idem.*

„ ou ces autres : „

„ Je vois l'ennui dans tes rideaux ,

„ Se cacher avec l'insomnie. . .

„ *Les Farfadets ; les Diablotaux ,*

„ *Troupe fantasque , errant sans guide ,*

„ *Faire de ton cerveau trop vuide ,*

„ *Le Théâtre de leurs assauts.*

„ ou mieux : „

„ Nous descendions chez les Ombres ,

„ *Par des sentiers de verd-de-gris.*

Le Miere.

„ ou ces vers déjà fameux qui commencent un Poëme annoncé depuis long-temps , & battu mille fois sur l'enclume. „

„ Riche variété , divinité suprême ;

„ Toi qui mets sur ton front un prisme en diadème , &c.

„ Racine , cher Racine , admire ce choix heureux d'épithètes : *Riche Variété , Divinité Suprême* : & cette belle imagination qui érige en Divinité , le résultat de plusieurs nuances , & l'idée neuve du *Prisme* qui sert de *Diadème* sur le front de la Variété. Quel goût ! rien n'est au-dessus de ces deux vers , sinon les vers oubliés de *Cléopâtre* & d'*Egyptus* , ou les tristes gentilleses de *Lucile* & de *Sylvain* . „

„ *Qui se cache en pleurant , de peur qu'on ne les voie ;*

Vers de Sylvain.

„ car il faut toujours citer les choses frappantes. Melpomene n'a donc plus de soutien moderne , „

„ Et la scene Françoisé est en proie aux Barbares.

„ à moins qu'on ne regarde comme d'excellens modeles, *Régulus*, que *la Feinte par amour* a fait vivre douze soirées; *Loredan*, qui n'en a vu qu'une; ou *Mustapha*, tant prôné à Fontainebleau & dont l'agonie a duré quinze jours à Paris. Que de pieces vieillissent atjourd'hui en naissant ! On dit que l'Auteur des *Barmécides* récrépit de sa truelle académique un Gustave fislé jadis à outrance. Mais la seconde forme fera-t-elle oublier la premiere ? & quand on a écrit *l'Ode sur la Navigation*, les *Conseils à un jeune Poëte*, & les *Barmécides* où six vers brillans tiennent lieu d'action & de vraisemblance, ne devoit-on pas renoncer à la poésie & se livrer à un genre plus analogue à son génie ? Si Boileau reparoissoit de nos jours, ne diroit-il pas à l'Auteur de la *Dunciade* ? Ecrivez quelques plaisanteries sur nos Ridicules ; la matiere est abondante & vous avez du sel dans l'esprit. Mais quittez la scene que vous avez refroidie. La correction ne suffit point au Poëte comique ; il faut qu'il ait encore de la verve, de la gaité vive & de ces graces faciles qui ne s'empruntent jamais. Ne diroit-il pas à Clément ? Quand j'ai repris Cotin, j'ai fait mieux que lui ; mais je n'ai attaqué personne au-dessus de mes forces ; je n'ai même acquis le droit de châtier les Auteurs de mon siecle, qu'en m'é-



levant au-dessus d'eux par mon élégance , par ma correction , & par des vers bien travaillés. Et de quel droit avez-vous épanché votre bile sur les vers du traducteur des Géorgiques , vous qui avez fait des Satyres qu'on ne lit pas , vous dont les vers secs rampent presque toujours à terre , *sans chaleur & sans vie* , vous enfin dont le talent s'est enfoui dans je ne sais quel journal , & s'est perdu avec lui ? Il conseilleroit à l'Auteur *de la Feinte par amour* , (\*) de se borner aux bagatelles de société , & d'y attacher moins de faux bel esprit. Mais il le chasseroit de la scène où il a porté le jargon *des précieuses Ridicules*. „

„ Quant à l'homme singulier qui a eu quelques Prôneurs dans le Nord pour avoir été le premier Maçon de l'Encyclopédie , (\*\*) qui , peu content de la robe de Socrate , a voulu prendre le masque de Thalie & s'envelopper de crêpes , il lui diroit : jetez au feu votre *pere de famille* & vos *fils ingrats* qui déshonorent leur pere : laissez vos guenilles philosophiques sur les fourneaux de l'Encyclopédie , & ne visez plus à la qualité de bel-esprit. La chaleur de tête n'est pas celle du cœur. Votre ton dogmatique nous ennuie. C'est le naturel qui plaît , & votre prose n'est que de la déclamation. „

„ Mais ce n'est point assez de déplorer l'exil de la belle poésie & la chute du théâtre : nous avons encore à nous plaindre de la langueur

---

(\*) M. Dorat.

(\*\*) M. Diderot.

extrême de l'éloquence. Vainement quelques hommes essaient de la ranimer. Depuis la mort du célèbre Gênois , elle se sent glacer de jour en jour & va le suivre dans la nuit des siècles. Ce sont les couronnes académiques qui ont ébloui la jeunesse & qui l'ont gâtée ; au-lieu d'aller puiser chez les Latins , chez les Grecs ou dans les bons Auteurs modernes , ce style plein , fort , sublime , énergique , & de mûrir leur jugement des pensées de plusieurs siècles , nos jeunes Auteurs voltigent d'Académie en Académie , étudient le goût à la mode , courent après ces bluettes philosophiques qui brillent un instant , & s'effacent de même , montent sur des échasses pour se mettre au niveau de leurs Juges , & ne manquent pas de trépiigner de joie , si la salle retentit de quelques applaudissemens. Enfin , depuis que des philosophes jugent la poésie & la soumettent au compas d'Euclide ; depuis que le Barreau a perdu l'Ecrivain dont la plume énergique faisoit trembler l'imposture , tout s'est jetté dans la carrière de l'éloquence académique. On a vu même quelques Déserteurs de la chaire descendre dans le Lycée & venir peindre les guerriers avec le pinceau qu'ils sembloient réserver aux vérités de la religion. La chaire a-t-elle gagné à cette espece de lutte où l'esprit & l'antithese se disputent la palme ? Non , sans doute ; l'orateur profane n'y a reporté que du clinquant , quelques mots mieux arrangés & des pensées qu'on cherche à deviner. Mais ce style simple , dont Fénelon embellissoit la morale , ces tableaux du vice qui sortoient brù-

lans de la main de Bossuet , ces fleurs naturelles qui naissoient pour Massillon , on ne les retrouve plus , on les néglige , on les dédaigne. Un seul Orateur chrétien conserve un peu le secret des grands hommes que j'ai nommés , & l'ame de Fénelon se montre par fois dans l'oraison funebre qu'il a faite de son ami. „

„ Mais dans le Lycée du Louvre & des Provinces , quel ouvrage vraiment beau avons-nous vu couronner depuis vingt ans ? Je ne parle point des Odes , des morceaux traduits , des Epîtres & de tant de Poèmes dont on n'a pas retenu fix vers ; je n'en ai vu que les Eloges en prose. „

„ De la rapidité , une tournure nouvelle , quelques mouvemens oratoires ont valu au peintre de Maurice & de Descartes des récompenses méritées. Mais qu'il est encore éloigné de la véritable éloquence ! combien de tours & d'expressions parasites arrêtent souvent le Lecteur ! que de chocs ! que de ressorts ! que d'équilibre ! que de larmes dans tous les discours ! que d'obscurité dans la diction ! que d'emphase où la simplicité convenoit si bien ! J'avoue que fix pages de Bossuet me font entièrement oublier mon Thomas & mon Gaillard. On sait que ce dernier arrache de temps à autre quelques brins de laurier aux Académies de Province. Mais est-ce là qu'on peut appeller un Orateur ? Voit-on chez lui les comparaisons toujours justes , toujours belles , souvent neuves ? Y remarque-t-on ces brillantes images qui font vivre le style , ces tours heureux , ces cadences flexibles & cette pureté qui rendent

Fénélon admirable , ou cette vigueur de pinceau , ces traits de génie qui font de Bossuet un modele sublime ? Oseroit-on citer le foible Eloge du fameux Chancelier l'Hôpital , où les mots tiennent lieu de choses , où l'histoire est falsifiée , où la satyre de quelques particuliers vivans remplace l'éloge du mort , enfin où deux expressions heureuses peuvent à peine justifier l'indulgence de l'Académie ? Il est donc vrai de dire , que nous avons perdu le goût de la belle éloquence & que nous touchons à la nuit de la barbarie. On vante depuis quelques jours un Eloge du Maréchal du Muy , qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille. Il est du même Auteur qui nous a donné les *Nuits d'Young*. Répond-il à l'idée que cette traduction en avoit fait concevoir ? Il suffit d'en lire plusieurs pages pour se convaincre que ce genre ne lui convient pas , & n'ajoutera rien à sa gloire. Il faut , pour bien louer , avoir dans l'esprit cette fleur de délicatesse que Racine avoit si heureusement cultivée & que Voltaire seul a eue depuis. Leurs Epîtres didactiques sont des modeles de goût , de finesse & de style. Je doute qu'on trouve rien de pareil dans celle de M. le Tourneur , accoutumé à manier les pinceaux rembrunis d'Young & de Shakespear. La premiere phrase seule inviteroit à fermer le Livre. " C'est à vous , dit » l'Auteur à Madame la Maréchale du Muy , » que je dois offrir la couronne accordée à » cette foible esquisse , jugée la plus ressem- » blante à l'homme vertueux que la France » regrette avec vous. „



„ Quelle est la couronne accordée à l'Esquisse de M. le Tourneur ? Ne sont-ce pas la médaille & les lauriers qui l'accompagnent ? Ce n'est pas là cependant ce que l'Orateur offre à Madame la Maréchale. Il n'a donc pas dit ce qu'il vouloit dire. C'est l'Esquisse qui a obtenu la couronne qu'il présente à Madame du Muy , & non la couronne accordée à l'Esquisse. „

Ce qui suit n'est guère plus heureux. « L'homme mage public & sincere que j'ai rendu à sa mémoire , appartient aussi à la tendre & vertueuse épouse qui lui survit. „

„ *Qui lui survit* est de trop ; car si vous dédiez à Madame du Muy l'éloge de son mari mort , il est évident qu'elle lui survit. L'usage n'est pas de dédier ses ouvrages aux morts. Et qu'est-ce qu'une douleur qui est plus rare qu'un nom & des aïeux illustres ? Je passerai sous silence la dernière phrase qui n'est pas liée avec la précédente , & qui représente Madame du Muy versant des flots de larmes sur la cendre du Maréchal. „

„ Voyons l'esquisse , & gardons-nous de nous appesantir sur les détails. D'abord , l'exorde m'a paru beaucoup trop long & plein de tournures peu oratoires. Les pensées en sont communes & souvent fausses. Voici le commencement. „

„ Combien d'hommes célèbres chez qui la gloire ou la vertu ne furent qu'un hasard ! „

„ Je crois que le mot *hasard* , qui est très-bien appliqué à la gloire , convient très-mal à la vertu , & que cette pensée ainsi exprimée , n'est pas vraie. „

» Sans la fortune qui fit la moitié de l'ouvrage , sans les passions qui exalterent leur courage & les éleverent par intervalle au-dessus d'eux-mêmes , ils auroient vécu sans mérite & seroient morts sans renommée. »

» *Qui fit la moitié de l'ouvrage* est trivial , & le reste ne présente rien que de commun. Qui ne fait pas que , sans les passions , l'homme est nul ? Et c'est précisément ce que l'orateur a délayé en trois lignes glaciales. Plus bas , on voit une *lacune immense & stérile qui n'a rien produit*. Je desirerois savoir quelles sont les lacunes fécondes , & si le mot *stérile* dit moins que *qui n'a rien produit*. Voilà ce qu'on ne craint pas d'appeler aujourd'hui de l'éloquence. La phrase qui suit commence ainsi : *on est embarrassé d'expliquer , &c.* Ce style de gazette convient-il à un exorde où l'orateur annonçoit du feu dès la première ligne : *Combien d'hommes , &c.* »

» L'orateur après avoir tracé un portrait fort ordinaire des vrais sages , ajoute :

» Tel fut l'homme vertueux & rare dont vous voulez honorer la mémoire , hommes justes & éclairés qui savez l'apprécier. Ce choix vous honore vous-mêmes ; il prouve que vous n'avez pas dégénéré de vos ancêtres. » Suit l'éloge des Marseillois ; car il faut bien flatter ses Juges. Ce coup d'encensoir est même devenu une petite ruse dont on se méfie , mais qui ne laisse pas de produire encore de bons effets. »

» Je ne fais pas si la France conclura , avec l'orateur , que *Marseille n'a pas dégénéré de ses*

*ancêtres , de ce qu'elle a proposé l'éloge du Maréchal du Muy , né en Provence. Il prouve que vous n'avez point , &c. est une de ces tournures qui glacent l'attention , & qu'on ne verra jamais dans Bossuet qu'il faut toujours citer en parlant de style oratoire. » . . . . .*

Je vous fais grace, Monsieur, des sept dernières pages de cette satire, parce qu'elles ne sont employées qu'à continuer la critique de cet éloge.

# **PORTRAIT D'UN JOURNALISTE.**

*( C'est lui qui parle. )*

Impertinent, vous osez plaire,  
Tandis que moi je suis honni !  
Et vous espérez, téméraire,  
Qu'un tel forfait reste impuni !  
Point de quartier, mon cher confrère,  
Vous me parez cher celui-ci.  
Si j'ai, d'un œil plus adouci,  
Vu triompher le vieux Voltaire,  
Malgré ma morgue & mon fouci,  
J'étois forcé d'agir ainsi.  
Dans ma gazette littéraire,  
Je n'ai fait grace encor qu'à lui.  
Mais vous, petit rimeur vulgaire,  
Quand votre ouvrage a réussi,  
Quand tout succès me désespère,  
De vos travaux juge arbitraire,  
J'irois vous applaudir? ..... nenni.  
Grace au goût divin qui m'éclaire,  
Je suis en état, Dieu merci,  
De vous convaincre du contraire.

L'  
mém  
bliot  
ver u  
fera  
toute  
du g  
Ce  
loin  
qu'el  
pour  
en fa  
le fie  
re,  
ces  
dans

Patience, laissez-moi faire :  
 Je veux que le sifflet aussi,  
 Soit désormais votre salaire.  
 Par ma lorgnette atrabilaire,  
 Votre mérite retréci  
 Ne paroitra qu'une chimere.  
 Et peut-être dans ma colere,  
 Avec ma justesse ordinaire,  
 A vos lecteurs vais-je prouver,  
 Que votre écrit ne se lit guere,  
 Qu'il faut être un sot pour le faire,  
 Et plus encor pour l'approuver ?  
 Quoique par-tout chacun me fronde,  
 Je pourrai démontrer, je crois,  
 Qu'il faut qu'on siffle tout le monde,  
 Et qu'on n'admire enfin que moi.

*De Paris, le 26 Décembre 1778.*

L'IMPÉRATRICE de Russie, pour honorer la  
 mémoire de M. de Voltaire, a demandé sa bi-  
 bliothèque à Madame Denis. S. M. I. fait éle-  
 ver un *muséum*, dans lequel cette bibliothèque  
 sera placée ; & au milieu de ce vaste dépôt de  
 toutes les connoissances humaines, sera la statue  
 du grand homme qui avoit su les réunir.

Cette illustre protectrice des arts porte si  
 loin sa vénération pour la mémoire de Voltaire,  
 qu'elle a fait demander les plans de Ferney,  
 pour bâtir une petite ville sur ce modele, &  
 en faire sa maison de plaisance. En conséquence  
 le sieur Vagnieres, Secrétaire de M. de Voltai-  
 re, part ces jours-ci pour Pétersbourg, avec  
 ces plans, & pour disposer la bibliothèque  
 dans l'ordre où elle étoit.



S. M. I. vient d'envoyer à Madame Denis, en témoignage de sa reconnoissance & de son amitié, une boîte d'or, ornée de son portrait, enrichi de diamans, des fourrures du plus grand prix, & cinquante mille écus de notre monnoie. Elle a accompagné ces dons magnifiques de la lettre suivante.

*De Pétersbourg, le 15 Octobre 1778.*

( Sur l'enveloppe, pour adresse, qui est de la propre main de l'Impératrice, comme le reste de la Lettre, il est écrit :

*Pour Madame Denis,*

*Niece d'un grand homme qui m'aimoit beaucoup.)*

» JE viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux que M. votre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les ames sensibles ne verront jamais sans se souvenir que ce grand homme fut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément, respirent, parce que son ame en étoit profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivit comme lui; à la race future il servira d'exemple & d'écueil. Il faudroit unir le génie & la philosophie aux connoissances & à l'agrément; en un mot, être M. de Voltaire pour l'égaliser. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos regrets, Madame, sur la perte de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnoissance que je dois à ses écrits. Je suis sans doute très-sensi-

ble à l'estime & à la confiance que vous me marquez ; il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. La noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentimens à votre égard. »

» J'ai chargé M. de Grimm de vous remettre quelques foibles témoignages , dont je vous prie de faire usage. »

Signé , Catherine.

Les *Chevaliers François* à Londres & à Turin , malgré tous les changemens que l'auteur a pu y faire , n'ont pas occupé long-temps la scene françoise. Ces deux pieces ont disparu , & personne ne les a regrettées. *Oedipe chez Admete*, tragédie nouvelle de M. Ducis , Secrétaire de Monsieur , dont on a donné le mois passé une représentation à la Cour , a succédé ici aux deux comédies de M. Dorat. Ce qu'il y a de plus malheureux pour ce dernier , c'est qu'indépendamment de la non-valeur de ces deux comédies , il a le chagrin de voir réussir un rival qui a traité le même sujet que lui. Car il faut vous dire que les comédiens ont reçu depuis long-temps une *Alceste* de M. Dorat. La nouvelle tragédie de M. Ducis offre de grandes beautés & de grands défauts. Le principal défaut est que le sujet est étouffé entièrement par une espece d'épisode qui fait une autre piece bien supérieure à celle qu'il a eu dessein de traiter. Cette nouvelle tragédie est généralement écrite avec une vigueur peu commune : mais elle offre un intérêt bien foible. La peinture qu'*Oedipe* fait de ses malheurs , le carac-

tere d'Antigone sa fille , & les remords de Polinice , sont des tableaux si vrais , si déchirans , qu'ils ont fait le succès de cette nouvelle production. On l'a beaucoup applaudie. Mais on regrette que l'auteur ait traité si froidement l'amour d'Alceste & d'Admete. Euripide lui avoit tracé un si beau modele ! On prétend que ce succès va jeter M. Ducis sur le fauteuil académique que Voltaire a laissé en mourant. On peut lui succéder à l'Académie ; mais il n'y a guere d'apparence qu'on remplace jamais cet homme immortel.

Le buste de Moliere vient d'être placé dans la salle de l'Académie. On a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

Avec vous , Messieurs , Dieu merci !

Moliere désormais figure.

Tous nos grands hommes sont ici ,

Mais ils n'y sont plus qu'en peinture.

Il est sûr que , si l'on en excepte M. de Buffon , les autres peuvent avoir du mérite , mais ils ne feront jamais au premier rang. Ce vers que M. Saurin a mis au bas du buste de Moliere , est à mon gré si noble & si juste , qu'il efface dans mon esprit l'épigramme que je viens de transcrire.

Rien ne manque à sa gloire , il manquoit à la nôtre.

Vous vous rappelez que Moliere n'a point obtenu les honneurs du fauteuil , il pouvoit s'en passer. Les grands hommes honorent l'Académie , & l'Académie n'honore que les écrivains médiocres.

On  
nou  
à l'A  
Nouv  
 indép  
de ch  
vantr  
Il n'e  
aux c  
Un  
derni  
tra à  
tempe  
On  
carton  
sefran  
un per  
des ca  
M. d  
publié  
un poë  
lé : L  
Il est  
balle &  
& de l  
vous le  
tions v  
style ,  
desirero  
du poë  
Je  
Où  
Des

On vient d'exécuter des cheminées d'une nouvelle espece, dont l'invention est attribuée à l'Américain célèbre, à qui une partie du Nouveau-Monde doit la liberté ; ces cheminées indépendamment qu'elles procurent beaucoup de chaleur avec peu de bois, ont encore l'avantage d'obvier à l'inconvénient de la fumée. Il n'en coûte pas vingt francs pour les adapter aux cheminées ordinaires.

Un financier fort riche en courant ces jours derniers dans les corridors de l'opéra, rencontra à son pied un clou qui le fit tomber sur la tempe, il resta roide mort sur la place.

On fabrique actuellement des cabriolets de carton qui ne pèsent pas plus de soixante à septante livres. Comme il ne faut qu'un vent un peu fort pour les renverser, on les appelle des *cabriolets volans*.

M. de Favre, jeune poëte qui n'a encore rien publié, vient de débiter sur le Parnasse par un poëme érotique en quatre chants, intitulé : *Les quatre heures de la toilette des Dames*. Il est dédié à Madame la Princesse de Lamballe & décoré de tous les ornemens du burin & de la typographie. Cet ouvrage, comme vous le présumez bien, est rempli de descriptions voluptueuses. Il y a en général dans le style, de la grace & de la facilité : mais on y desireroit plus de correction. Voici le début du poëme.

Je chante l'heure du matin,  
Où chaque belle à sa toilette,  
Des cœurs méditant la défaite,



Colore ou rafraîchit son teint,  
 Et le réveil suivi du bain,  
 Et l'instant où sa main légère,  
 Fait succéder avec gaité,  
 Au négligé d'une Bergere,  
 L'éclat d'une divinité.

Le premier chant est consacré à peindre les amours de Cupidon & de Psiché. L'auteur a oublié que la Fontaine avoit traité ce sujet, & que c'étoit pour lui un terrible rival. Cependant ce chant offre quelques tirades agréables. Psiché est transportée dans un palais. Elle s'écrie :

Où suis-je?.... O Ciel!... en quel séjour,  
 Vient de m'égarer ma tendresse?  
 Quelle demeure enchanteresse!  
 Et quel Dieu tient ici sa cour?  
 Ces bosquets parfumés de roses,  
 Cet ombrage si séduisant:  
 Sont-ce les lieux où tu reposes,  
 Etre inconnu de mon tourment?

Elle presse l'amour qu'elle ne connoît pas, de se montrer à elle. L'amour lui répond :

Regne dans mon cœur sans partage,  
 Et fais-moi les mêmes sermens;  
 Sois heureuse en ces lieux charmans,  
 Tout s'empresse à t'y rendre hommage:  
 A ma place donne des loix,  
 Prends ce flambeau dont la lumière,  
 Pourra te guider quelquefois,  
 Dans ce lieu sombre & solitaire;

Mais

Pe  
 déco  
 Ah,

A  
 I  
 I  
 T  
 C  
 N  
 J  
 E  
 F  
 Q  
 A  
 U  
 Q

Enfin  
 & laisse

Les  
 Son  
 Et f  
 Les  
 Tome

Mais sur-tout, Psyché, garde-toi  
 De t'en servir pour me connoître :  
 L'objet qui t'a donné sa foi,  
 A tes yeux ne doit point paroître :  
 Je m'échappe & suis pour jamais,  
 Si tu ne gardes le mystère :  
 Tels sont les célestes décrets,  
 Que je cesserai de te plaire,  
 Sitôt que tu verras mes traits.

Pfiché presse encore davantage l'amour de se  
 découvrir. Mais elle n'en obtient que des refus.  
 Ah, dit-il,

Ah ! laissez-moi dans le mystère  
 D'une obscurité qui me plaît,  
 Et vous adorer & vous plaire !  
 Tout mon charme est dans le secret ;  
 Quel que soit sur moi votre Empire,  
 N'espérez point me l'arracher.  
 Je gagne trop à me cacher,  
 Et cet avenu doit vous suffire.  
 Fuyez des plaisirs indiscrets ;  
 Quel bien en pouvez-vous attendre ?  
 Ah ! lorsque j'offre à vos attraits,  
 Un amour fidele, un cœur tendre,  
 Qu'importent ma forme & mes traits ?

Enfin l'amour se découvre, s'envole aussi-tôt  
 & laisse Pfiché dans les regrets. Ah, dit l'auteur,

Les vrais atours de la beauté  
 Sont l'ouvrage de la nature,  
 Et sa plus brillante parure,  
 Les roses de la volupté.

Vous savez qu'il est défendu en Angleterre d'ensevelir aucun cadavre avant d'avoir appelé les experts jurés. Il faut que ceux-ci examinent le cadavre & certifient que le fer ou le poison n'a point abrégé ses jours : mais vous ignorez peut-être l'anecdote qui a donné lieu à ce règlement. La voici :

Une belle marchande de Londres avoit pris successivement six maris. Le premier par obéissance pour ses parens ; les cinq autres par son propre choix. Un Anglois fut assez hardi pour l'épouser en septiemes noces. Les premiers mois de leur nouveau mariage n'eut rien que d'agréable. Un amour excessif rend aisément une femme indiscrete : celle-ci faisoit , dans les bras de son septieme époux , la satire des six qui l'avoient précédé ; ils lui avoient déplu , disoit-elle , par leur ivrognerie ou par leurs infidélités ; & jamais elle ne les avoit pleurés ou regrettés sincèrement. Le mari , curieux d'apprendre le caractère de son amoureuse moitié , affecte de s'absenter souvent & de paroître ivre toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches : mais bientôt les menaces succéderent aux représentations ; il continua son train & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un soir qu'elle le crut ivre mort & bien endormi , elle détacha un plomb de la manche de sa robe , le fit fondre & s'approcha du faux dormeur pour lui verser dans l'oreille , à l'aide d'une pipe , le métal en fusion. Le mari , ne doutant plus de la scélératesse de cette femme , l'arrêta , cria au secours & fit venir la justice. La criminelle

fut mise en prison ; son procès fut instruit. Les six cadavres exhumés déposèrent contre elle & la firent condamner à mort.

Cette aventure fit donner le règlement en question & peut-être en attend-on une pareille en France pour établir une ordonnance aussi utile.

On prétend que la Muse Limonadiere ( Madame Curé ) ayant sollicité auprès du Directeur-général des finances une petite pension ou du moins la dispense du vingtième, M. Necker lui a répondu. « Il m'est aussi impossible de » vous faire grace de ce vingtième que de vous » ôter celui de votre âge. »

Un soldat aux gardes Françaises fort amoureux d'une fille, n'ayant pu obtenir la préférence sur un rival, s'est brûlé la cervelle en laissant sur la table de la chambre ces deux vers :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,  
La vie est un opprobre & la mort un devoir.

Il est à présumer que ce malheureux avoit été factionnaire à quelques représentations de la tragédie de *Mérope*.

### LE CIVISME DES CAFÉS.

De tous les animaux, la mere libérale ;  
Oui, la nature, entre eux, tient la balance égale ;  
Pour rendre à peu de frais tous les hommes contents,  
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.  
Tel se croit un esprit éminent & sublime,  
Dont jamais le cerveau n'a produit une rime.



Après avoir en vain sué sur un couplet,  
 Honteux, désespéré de ne l'avoir pas fait,  
 Il dit impudemment qu'un solide génie,  
 Méprise les chansons, la rime & l'harmonie,  
 Que dédaignant enfin l'art frivole des vers,  
 Il ne veut s'amuser qu'à régir l'univers.  
 Dans un obscur café, trois ou quatre mazettes,  
 Ainsi que ce docteur, grand lecteurs de gazettes,  
 Lui prêtent leur avis pour gouverner l'Etat.  
 Sans souper on se quitte; on gagne son grabat,  
 Lesté d'un petit pain & d'une bavaroise,  
 L'estomac tirailé fait ouvrir d'une toise,  
 La bouche qui dicta les arrêts du destin.  
 Le Précepteur des Rois, tourmenté par la faim,  
 Avec peine endormi, dans ses projets s'égare;  
 Il vogue dans la Manche & sur la Delaware:  
 Il s'éveille bientôt & retourne au café.  
 Ce grand Ministre, ailleurs, jamais ne s'est chauffé.  
 D'eau fraîche, vite & tôt, qu'on m'apporte un grand  
 verre,

Dit-il, & recommence à gouverner la terre.  
 Aujourd'hui, ce qu'il fait, il le fera demain;  
 Mal vêtu, des portiers essayant le dédain;  
 Triste objet de pitié, dupe du persiflage,  
 De son siècle il se croit le plus grand personnage.  
 Du moins, que ne va-t-il, ce sublime écrivain,  
 Auprès des *innocens*, prêter sa docte main  
 Aux galans porte-fraix, aux jeunes cuisinières.  
 Qui n'auroient pas *gratis* recours à ses lumières.  
 Il donneroit du style à six, à douze sols;  
 Pourroit vendre, six blancs, poulets & billets-doux;  
 Et, sur tous les sujets, employant son beau style,  
 Au public, à soi-même, il deviendrait utile.

*De Versailles, le 29 Décembre 1778.*

IL y eut ici, le 24, une longue conférence entre le Feld Maréchal Comte de Laschy, qui a apporté les présens destinés par L. M. I. & R. à la Reine, le Comte de Mercy-Argenteau, leur Ambassadeur, & Mrs. de Maurepas & de Vergennes, au sujet des deux guerres qui se font aujourd'hui en Europe. On présume que le principal objet auquel il faut rapporter la commission de pur cérémonial dont on a pu charger un homme du rang & du mérite de M. de Laschy, étoit spécialement de tenter une conciliation entre la Grande-Bretagne & la France, le Roi d'Angleterre ayant, en sa qualité d'Electeur d'Hanovre, réclamé, dit-on, la médiation de l'Empire à ce sujet; mais la contenance du Ministère de France à cet égard a été si ferme & si vigoureuse sur le parti pris de continuer la guerre de mer, & les raisons qu'il en a données aux Ministres Impériaux ont été trouvées si justes & si bien fondées, que loin de les combattre, ils ont fini par paroître les approuver. Quant à la guerre entre la Prusse & l'Impératrice, on assure que cette dernière a enfin engagé la France dans une médiation auprès du Roi de Prusse, & que M. de Maurepas a répondu au Comte de Laschy & à l'Ambassadeur de Vienne qu'il se faisoit presque fort de réussir.

*De Paris , le premier Janvier 1779.*

LES illuminations qui viennent d'avoir lieu au sujet de l'heureux accouchement de la Reine , ont attiré le plus grand concours de peuple & de voitures dans toutes les rues de la Capitale. On a principalement distingué celles de l'Hôtel-de-Ville , des Invalides , du Palais-Bourbon , du Luxembourg & de l'Opéra. Celles du Palais-Royal ont en général excité la dérision , & le peuple n'a pas été sans s'apercevoir qu'il falloit qu'il y eût quelque mécontentement dans la Maison du Duc de Chartres , au sujet de la charge de Grand-Amiral qu'il n'aura pas. Une femme de la Cour , de beaucoup d'esprit , Madame de Rostaing , s'est écriée d'abord en voyant la façade du Palais-Royal si peu illuminée : *Ah ! mon Dieu , voilà une illumination qui a l'air de bouder ! . . .* Cela lui est venu , comme les bonnes choses viennent , naturellement , sans effort , sans prétention ; le pire , c'est que cela a couru de bouche en bouche , de Paris jusqu'à Versailles , à l'appartement de la Reine.

Depuis que la Reine est aussi bien que son état le comporte , on cherche à la distraire par les objets qui peuvent flatter ses goûts : on lui a présenté des bijoux & des diamans. Sa Majesté s'est refusée à les acheter , en disant qu'elle ne vouloit pas contracter de nouvelles dettes. Puissent nos maîtres rester toujours dans des dispositions que malheureusement trop de gens ont intérêt de faire changer !

Notre charmante Souveraine a été , dans le

premier moment, si frappée de n'être mere que d'une Princesse, qu'on a craint la suffocation. Sans la saignée que l'accoucheur Vermont lui a faire, malgré les medecins, il y auroit eu un danger imminent. Sa Majesté ne cesse de dire qu'elle doit la vie au courage & à l'habileté de ce Chirurgien. Elle a fait venir Madame Vermont, & la garde auprès d'elle. La jalousie des autres esculapes s'exerce, pendant ce temps-là, aux dépens de l'Accoucheur, qui y donne prise par son extrême grossièreté. La Reine, sur la fin de sa grossesse, se plaignoit du volume de sa gorge : — Songez donc, lui répondit-il, que vous êtes naturellement tétoniere..... Tel est le ton ordinaire de Mrs. les accoucheurs, mais c'étoit bien le cas d'en changer.

Le Marquis de la Fayette a écrit ici à un ami : *Je commence à m'appercevoir que séduit par un faux enthousiasme, j'ai fait une faute de tout quitter pour courir en Amérique, mais c'en seroit une plus grande de revenir. Le calice est tiré; il faut le boire jusqu'à la lie, mais cette lie se fait déjà sentir.*

La Piece suivante n'est pas absolument neuve, mais elle est assez piquante pour qu'on la relise avec plaisir.

## STATUTS

### *Pour l'Académie Royale de Musique*

Nous qui régnons sur des coulisses

Et dans de magiques palais,

Nous, juges de l'orchestre, intendans des ballets,



*De Paris , le premier Janvier 1779.*

Les illuminations qui viennent d'avoir lieu au sujet de l'heureux accouchement de la Reine , ont attiré le plus grand concours de peuple & de voitures dans toutes les rues de la Capitale. On a principalement distingué celles de l'Hôtel-de-Ville , des Invalides , du Palais-Bourbon , du Luxembourg & de l'Opéra. Celles du Palais-Royal ont en général excité la dérision , & le peuple n'a pas été sans s'apercevoir qu'il falloit qu'il y eût quelque mécontentement dans la Maison du Duc de Chartres , au sujet de la charge de Grand-Amiral qu'il n'aura pas. Une femme de la Cour , de beaucoup d'esprit , Madame de Rostaing , s'est écriée d'abord en voyant la façade du Palais-Royal si peu illuminée : *Ah ! mon Dieu , voilà une illumination qui a l'air de boudier ! . . . .* Cela lui est venu , comme les bonnes choses viennent , naturellement , sans effort , sans prétention ; le pire , c'est que cela a couru de bouche en bouche , de Paris jusqu'à Versailles , à l'apparement de la Reine.

Depuis que la Reine est aussi bien que son état le comporte , on cherche à la distraire par les objets qui peuvent flatter ses goûts : on lui a présenté des bijoux & des diamans. Sa Majesté s'est refusée à les acheter , en disant qu'elle ne vouloit pas contracter de nouvelles dettes. Puissent nos maîtres rester toujours dans des dispositions que malheureusement trop de gens ont intérêt de faire changer !

Notre charmante Souveraine a été , dans le

pr  
qu  
ca  
mo  
au  
cel  
&  
ven  
d'e  
per  
che  
gro  
se  
gez  
tur  
din  
bien  
L  
ami  
par  
de t  
c'en  
est t  
oette  
L  
ve,  
relif

Nous

premier moment , si frappée de n'être mere que d'une Princesse , qu'on a craint la suffocation. Sans la saignée que l'accoucheur Vermont lui a faite , malgré les médecins , il y auroit eu un danger imminent. Sa Majesté ne cesse de dire qu'elle doit la vie au courage & à l'habileté de ce Chirurgien. Elle a fait venir Madame Vermont , & la garde auprès d'elle. La jalousie des autres esculapes s'exerce , pendant ce temps-là , aux dépens de l'Accoucheur , qui y donne prise par son extrême grossièreté. La Reine , sur la fin de sa grossesse , se plaignoit du volume de sa gorge : — Songez donc , lui répondit-il , que vous êtes naturellement tétoniere..... Tel est le ton ordinaire de Mrs. les accoucheurs , mais c'étoit bien le cas d'en changer.

Le Marquis de la Fayette a écrit ici à un ami : *Je commence à m'appercevoir que séduit par un faux enthousiasme , j'ai fait une faute de tout quitter pour courir en Amérique , mais c'en seroit une plus grande de revenir. Le calice est tiré ; il faut le boire jusqu'à la lie , mais cette lie se fait déjà sentir.*

La Piece suivante n'est pas absolument neuve , mais elle est assez piquante pour qu'on la relise avec plaisir.

## S T A T U T S

*Pour l'Académie Royale de Musique*

Nous qui régignons sur des coulisses

Et dans de magiques palais ,

Nous , juges de l'orchestre , intendans des ballets ,

Premiers inspecteurs des actrices :  
 A tous nos fideles sujets ,  
 Vents, fantômes, démons, déesses infernales,  
 Dieux de l'olympé & de la mer,  
 Habitans des bois & de l'air,  
 Monarques & bergers, satyres & vestales.

SALUT. A notre avènement  
 Chargés d'un grand peuple à conduire,  
 De loix à réformer & d'abus à détruire,  
 Et voulant signaler notre Gouvernement ;  
 Oui notre Conseil sur chaque changement  
 Que nous desirions introduire,  
 Nous avons rédigé ce nouveau règlement,  
 Conforme au bien de notre Empire,

## I.

A tous musiciens, connus ou non connus,  
 Soit de France, soit d'Italie,  
 Passés, présens, à venir ou venus,  
 Permettons d'avoir du génie,

## I I.

Vu que pourtant la médiocrité  
 A besoin d'être encouragée ;  
 Toute passable nouveauté  
 Par nous sera très-protégée.  
 Confreres généreux, nous ferons de grands frais ;  
 Pour doubler un petit succès ;  
 Usant d'ailleurs d'économie  
 Pour les chef-d'œuvres de nos jours,  
 Et laissant la gloire au génie  
 De réussir sans nos secours,

## I I I.

L'orchestre plus nombreux ! Sous une forte peine ;  
 Défendons que jamais on change cette loi,

Six flûtes au coin de la Reine ;  
 Et six flûtes au coin du Roi.  
 Basse ici, basse là, cors-de-chasse, trompettes ;  
 Violons, tambours, clarinettes ;  
 Beaucoup de bruit, beaucoup de mouvemens ;  
 Sur-tout pour la mesure un batteur frénétique ;  
 Si nous n'avons pas de musique  
 Ce n'est pas faute d'instrumens,

## I V.

Sur le musicien, même sur l'ariette  
 Doit peut compter l'auteur des vers ;  
 Comme à son tour l'auteur des airs  
 Doit peut compter sur le poète,

## V.

Si cependant quoiqu'averti,  
 Le poète glacé, glace toujours de même ;  
 Comme sur l'ennui du poème  
 Le public a pris son parti,  
 Que les intrigues mal tissées  
 N'ont plus le droit de l'effrayer,  
 Que même des fragmens ne peuvent l'ennuyer,  
 Et que les nouveautés sont toujours bien reçues,  
 Pourrons quelque jour essayer  
 Un spectacle complet en scènes décousues,

## V I.

Si le poète sans couleur,  
 Le musicien sans chaleur,  
 Si tous deux à la fois sans-feu, sans caractère,  
 Ne donnent qu'un vain bruit de rimes & de sons,  
 En faveur des abbés qui lorgnent au parterre,  
 On raccourcira les jupons.



## V I I.

Effrayés de l'abus énorme  
 Qui coupe l'intérêt par de trop longs repos,  
 Voulions sur les ballets étendre la réforme,  
 Leur ordonner sur-tout de paroître à propos,  
 En régler le nombre & la forme;  
 Mais en méditant mieux, nous avons découvert;  
 Qu'à l'opéra ce sont les jolis pieds qu'on aime,  
 Il seroit par notre système  
 Très-régulier & très-désert.  
 Que les ballets soient donc brillans & ridicules;  
 Qu'on vienne encor, comme jadis,  
 En pas de deux, en pas de six  
 Danser autour de nos Hercules;  
 Que la jeune Guimard, en déployant ses bras,  
 Sautille au milieu des batailles,  
 Qu'Allard batte des entrechats  
 Pour égayer des funérailles.

## V I I I.

Si du moins nos acteurs savoient se concerter;  
 Que chaque Dieu pût s'acquitter  
 Du rôle imposant qu'on lui donne,  
 Qu'Apollon fût toujours chanter,  
 Que l'Amour eût au moins une mine friponne;  
 Que le grand Jupiter, couvert d'or & d'argent,  
 Parût moins gauche sur son trône,  
 Le public seroit indulgent,  
 Ce qui n'est pas indifférent,  
 Car la recette seroit bonne.

## I X.

Ordre à Pilot de ne plus détonner;  
 A Muguet de prendre un air lesté.

A Durand d'ennoblir son geste ;  
A Gelin de ne pas tonner ;  
Que le Gros chante avec une ame ;  
Beaumesnil avec une voix ;  
Que la féconde Arnould se montre quelquefois ;  
Que la Guimard toujours se pâme.

X.

Ordre à nos bons acteurs , pour eux , pour l'opéra ,  
D'user modérément des nymphes de coulisses ,  
Permettons à Muguet , Pilot & coetera ,  
L'usage illimité de toutes nos actrices.

X I.

Pour soutenir l'auguste nom  
De la Royale Académie ,  
On païra mieux l'amant d'*Armide* & d'*Aricie* ,  
*Pollux* , *Neptune* & *Phaëton* ,  
Mais qu'ils n'esperent pas que leur fortune accroisse  
Jusqu'au titre pompeux de seigneur de paroisse ,  
Aux honneurs d'eau bénite & de droit féodal.  
Roland , dans son humeur altiere ,  
Doit-il se prétendre l'égal  
Ou du chasseur de la Laitiere ;  
Ou du cocher du Maréchal !

X I I.

Rien pour l'auteur de la musique ;  
Pour l'auteur du poëme , rien ;  
Et le poëte & le musicien  
Doivent mourir de faim selon l'usage antique.  
Jamais le grand talent n'eut droit d'être payé ;  
Le frivole obtient tout , l'or , les cordons , la croffe ;

Rameau dut aller à pié,  
Les directeurs en carrosse;

## X I I I.

En attendant que pour le chœur  
On puisse faire une recrue  
De quinze ou vingt beautés qui parleront au cœur,  
Et ne blesseront point la vue,  
Ordre à ces mannequins de bois  
Taillés en femme, enduits de plâtre,  
De se tenir toujours immobiles & froids,  
Adossés en statue aux piliers du théâtre.

## X I V.

Tout remplis du vaste dessein  
De perfectionner en France l'harmonie,  
Voulions au Pontife Romain  
Demander une colonie  
De ces chantres fûtés qu'admire l'*Ausonie*;  
Mais tout notre Conseil a jugé qu'un *Castra*  
Car c'est ainsi qu'on les appelle,  
Etoit honnête à la chapelle  
Mais indécent à l'opéra.

## X V.

Pour toute jeune débutante  
Qui veut entrer dans les ballets;  
Quatre examens au moins : c'est la forme consignée.  
*Primò*, le Duc qui la présente,  
Y compris l'Intendant & les premiers valets;  
Ceux-ci près de la Nymphé ont droit de présenter  
*Secundò*, Nous, ses Directeurs;  
*Tertio*, son Maître de danse;  
*Quarto*, pas plus de trois acteurs,

X V I.

Fieres de vuider une caisse,  
Que celles qu'entretient un Fermier général  
N'insultent pas dans leur ivresse  
Celles qui n'ont qu'un Duc : l'orgueil sied toujours mal  
Et la modestie intéresse.  
Que celles qu'un Evêque ou qu'un saint Cardinal  
Visite sur la brune au sortir de l'office,  
N'aillent pas imprudemment  
Prononcer dans la coulisse  
Le beau nom de leur amant ;  
Voulons qu'au moins on s'instruise  
A parler très-décemment,  
Et sur-tout enjoignons qu'on respecte l'Eglise.

X V I I.

Le nombre des amans limité pour jamais  
Et pour la blonde & pour la brune :  
Défense d'en avoir jamais  
Plus de quatre à la fois ; ils suffisent pour une.  
Que la reconnoissance égale les bienfaits,  
Que l'amour dure autant que la fortune.

X V I I I.

Que celles qui pour prix de leurs heureux travaux  
Jouissent à vingt ans d'une honnête opulence,  
Ont un hôtel & des chevaux,  
Se rappellent par fois leur première indigence,  
Et leur petit grenier & leur lit sans rideaux  
Leur défendons en conséquence  
De regarder avec pitié  
Celle qui s'en retourne à pié



( 202 )

Pauvre enfant dont l'innocence  
N'a pas encore réussi,  
Mais qui, grace à la danse,  
Fera son chemin aussi.

X I X.

*Item*, ordne à ces Demoiselles  
De n'accoucher que rarement;  
En deux ans une fois, une fois seulement,  
Paris ne goûte point leurs couches éternelles,  
Dans un embarras maudit  
Ces accidens là nous plongent,  
Plus leur taille s'arrondit,  
Plus nos visages s'allongent.

X X.

*Item*, très-solemnellement  
Prononçons une juste peine  
Contre l'usurpateur qui vient insolemment  
L'or en main dépeupler la scène,  
Et ravir à nos yeux leur plus bel ornement;  
Taxe pour chaque enlèvement  
Et le tarif incessamment  
Rendu public dans tout notre Domaine;  
Cette taxe imposée à raison du talent,  
De la beauté sur-tout; tant pour une danseuse,  
Tant pour une jeune chanteuse,  
Et pour celles des chœurs, nous en ferons autant.

X X I.

Et comme un point capital  
En toute bonne police  
Est une promptre justice;

Tous leurs procès jugés à notre Tribunal;  
 Jugés sans nul appel, & l'ordre & la décence  
 Veulent que chacune à son tour  
 Comparoisse à notre audience;  
 Viendront l'une après l'autre & nous feront leur cour.  
 Les plus jeunes, d'abord admises.  
 Ayant plus de procès, elles pourront nous voir  
 Dès le matin à sept heures précises.  
 Ou vers les onze heures du soir.

## X X I I.

Et pour qu'on ne prétende à faute d'ignorance;  
 Sera la présente ordonnance  
 Imprimée, affichée à tous nos corridors,  
 Aux murs des loges, aux coulisses,  
 Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors;  
 Et dans les boudoirs des actrices;  
 De plus, dans nos foyers, sera ledit arrêt  
 Enregistré sous la forme ordinaire  
 Pour le bien général & pour notre intérêt,  
 Détruisant, annullant, autant que besoin est,  
 Tout réglemeut à ce contraire,  
 L'an de grace septante-sept,  
 Fait en notre château, dit en langue vulgaire;  
 Le magasin près du Palais Royal;  
 Signés, le Berton & Trial,  
 Plus bas, Joliveau, secrétaire.

Par M. BARTHE.

De Paris, le 3 Janvier 1779.

Je ne vous parlerai point d'une petite brochure qui a pour titre : *L'horloge parlante*. On attribue cette bagarelle à l'auteur de l'*Ecu de*

*six francs.* Mais il s'en faut de beaucoup que le cadre de la nouvelle production soit aussi ingénieux & les détails aussi piquans que dans la première. Ici l'auteur court toujours après l'esprit & ne l'attrape jamais. Cette *Horloge* est celle de la Samaritaine, placée sur le Pont-neuf à Paris. Elle veut peindre tous les personnages qui passent à ses pieds. Voici quelques-uns de ces portraits :

» Le jeune Florimond tout fier d'avoir fait disparaître ses habits chamarrés des couleurs du printemps, pour prendre l'accoutrement des *Jockeys*, se laisse emporter par un cheval anglois, s'abat, se blesse, & dans le moment qu'on le relève & qu'on lui reproche sa trop vive ardeur, froidement il répond : *Peu mourrai... mais c'est la mode.* »

» Là, le vieil Orgon, traînant dans un char doré presque autant de vices que d'années, court marchander le cœur d'une Lais, dont il ne sera jamais possesseur, moins encore parce qu'il est âgé que parce qu'il paie. »

» Ici, une Comtesse dont l'existence ne se déploie que sur des cartes & sur des numéros, tue ses chevaux, harcele son cocher, va rejoindre un tripot où elle a si complètement perdu son bien, son crédit, qu'on ne fait plus ce qu'elle joue. »

Je crois qu'après ces trois portraits vous n'êtes pas curieux d'en voir davantage. C'est pour tant ce qu'il y a de mieux.

*L'Almanach littéraire ou Etrennes d'Apollon*, vient de paroître. C'est un recueil d'anecdotes & de petites pièces de vers. On nous en pro-

met une suite tous les ans. Je desirerois que l'auteur choisit un peu mieux les vers qu'il y insere.

Quant aux anecdotes, vous en serez plus content : ce petit volume en renferme un grand nombre parmi lesquelles plusieurs méritent d'être recueillies.

» Au commencement de ce siecle, disoit M. de Fontenelle, j'étois déjà ancien dans les Académies & un émérité du Parnasse, lorsque Rousseau & la Motte, jeunes encore, me rechercherent. Ils paroissoient très-unis & venoient me voir ensemble. Un penchant secret me porta, dès les premières visites, à préférer la Motte, dont le caractère étoit d'une grande douceur. Je craignois de manifester cette préférence, les deux amis, comme je l'ai dit, ne me voyant presque jamais qu'ensemble. Les ayant perdu de vue quelque temps, un jour Rousseau vient tout seul me trouver, la fureur dans les yeux. Je lui demandai des nouvelles de la Motte. — « La Motte, me dit-il ? j'ai été » bien trompé quand je l'ai choisi pour ami ; » c'est un homme abominable, mais je serai » vengé, il est sensible ; je le ferai mourir sous » les traits les plus acérés de l'épigramme. » Il étoit si furieux que je ne pus savoir le sujet ou le prétexte de tant de haine. Ce vilain homme qui me faisoit peur, se retira. Une demi-heure après, la Motte entra, de l'air le plus affligé : « M. de Fontenelle, me dit-il, » consolez-moi, plaignez-moi. Ce Rousseau, » que vous avez vu, mon ami, eh bien, je suis » forcé de le haïr. » Cette différence de sentir



la même situation décida mon penchant pour la Motte & mon éloignement pour Rousseau »

» Voltaire lut un jour sa tragédie de Mérope à l'Abbé de Voisenon. Celui-ci, transporté de joie, s'écria : c'est un chef-d'œuvre ! C'est la meilleure de vos pièces. — Eh bien, lui répondit Voltaire, les comédiens l'ont refusée. »

» Piron dînant chez Madame \*\*\* , se livra à quelques sarcasmes violens qui déplurent. Vous êtes un cheval, lui dit cette Dame. Le poète se leve de table tenant sa serviette à la main. — Où allez-vous donc ? — A l'écurie. — Vous n'avez pas besoin de serviette pour cela. »

» Lorsque Mlle. Arnoult, célèbre actrice de l'opéra, alla rendre visite à Voltaire, il lui dit par suite de conversation : ah Mademoiselle, j'ai quatre-vingt-quatre ans & j'ai fait quatre-vingt-quatre sottises. — Belle bagatelle, répondit l'actrice, & moi qui n'en ai que quarante, j'en fait plus de mille.

„ La Motte, par mégarde, marcha sur le pied d'un jeune homme dans une foule : celui-ci lui donna un soufflet, *Monsieur*, lui dit la Motte, *vous allez être bien fâché ; je suis aveugle.* „

M. d'Alembert a fait ces vers pour mettre au bas du portrait de M. Francklin.

Sa vertu, son courage, & sa simplicité ;  
De Sparte ont retracé le caractère antique ;  
Et cher à la raison, cher à l'humanité,  
Il éclaira l'Europe & sauva l'Amérique,

Je crois devoir vous annoncer un supplément aux Œuvres de J. J. Rousseau, qui vient de paroître à Paris. C'est un recueil de plusieurs poésies & de différentes lettres qu'il a faites dans sa première jeunesse, c'est-à-dire, avant qu'il fût connu dans la littérature. Vous savez que ce grand homme, après avoir lutté fort long-temps contre sa propre infortune & l'injustice des hommes, n'a annoncé ses rares talens qu'après l'âge de quarante ans. L'école de l'adversité a donné à son ame cette énergie, cette sensibilité qui a fait toute sa célébrité & son malheur. Dans toutes les pièces que renferme cette collection, si on ne reconnoît point le style de l'auteur de l'immortel *Emile*, &c. on y remarque toujours dans quelque situation où le sort l'ait réduit, une âme droite, vertueuse, sensible & qui exagere plutôt le sentiment de sa reconnoissance qu'il ne craint de le faire éclater. On y a recueilli aussi les paroles d'une tragédie lyrique & un fragment d'une autre; l'éditeur en faisant imprimer ces essais, a montré plus d'avidité que de goût. Dans les épîtres, il y a des tirades qui m'ont paru fort belles. Je vous citerai ce morceau.

Non, je ne puis forcer mon esprit, né sincère,  
A déguiser ainsi mon propre caractère;  
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur:  
A cet indigne prix je renonce au bonheur.  
D'ailleurs, il faudroit donc, fils lâche & mercenaire,  
Trahir indignement les bontés d'une mère;  
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,  
Laisser à d'autres mains les soins qui lui sont dus.

Ah! ces soins sont trop chers à ma reconnoissance!  
 Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puissance,  
 Du moins d'un zele pur, les vœux trop mérités,  
 Par mon cœur, chaque jour, lui seront présentés.  
 Je fais trop, il est vrai, que ce zele inutile,  
 Ne peut lui procurer un dessein plus tranquille;  
 En vain, dans sa langueur, je veux la soulager,  
 Ce n'est pas les guérir que de les partager.  
 Hélas! de ses tourmens le spectacle funeste,  
 Bientôt de mon courage étouffera le reste!  
 C'est trop lui voir porter, par d'éternels efforts;  
 Et les peines de l'ame & les douleurs du corps,  
 Que lui sert de chercher dans cette solitude,  
 A fuir l'éclat du monde & son inquiétude,  
 Si jusqu'en ce désert, à la paix destinée,  
 Le sort lui donne encore, à lui nuire acharné;  
 D'un affreux Procureur le voisinage horrible,  
 Nourri d'encre & de fiel dont la griffe terrible  
 De ses tristes voisins est plus crainte cent fois,  
 Que le huffard cruel du pauvre Bavarois.  
 Mais c'est trop t'accabler du récit de nos peines;  
 Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines;  
 C'est le dernier des biens, permis aux malheureux,  
 De voir plaindre leurs maux par des cœurs géné-  
 reux, &c.

Ce recueil avoit déjà été imprimé dans le  
 pays étranger : mais l'édition qu'on vient d'en  
 faire à Paris renferme un grand nombre de  
 piéces nouvelles. Par exemple, voici une let-  
 tre où il se plaint amèrement de ses ennemis  
 qui, non-contens de le tourmenter par des hu-  
 miliations cachées, sont encore parvenus à lui  
 ôter la faculté de se justifier des torts qu'ils lui  
 imputoient. C'est une réponse à une femme de

qualité qui lui avoit demandé la permission de l'aller voir. La lettre de cette dernière est pleine d'éloges & d'empressement. Voici celle de Rousseau.

„ François ! nation jadis aimable & douce,  
 „ qu'êtes-vous devenue ? que vous êtes chan-  
 „ gée pour un étranger , infortuné , seul , à  
 „ votre merci , sans appui , sans défenseur ,  
 „ mais qui n'en auroit pas besoin chez un peu-  
 „ ple juste ; pour un homme sans fard & sans  
 „ fiel , ennemi de l'injustice : mais patient à  
 „ l'endurer , qui jamais n'a fait , ni voulu ,  
 „ ni rendu du mal à personne , & qui depuis  
 „ quinze ans , plongé , traîné par vous , dans  
 „ la fange de l'opprobre & de la diffamation ,  
 „ se voit , se sent chargé , à l'envi , d'indi-  
 „ gnités inouïes jusqu'ici parmi les humains ,  
 „ sans avoir pu jamais en apprendre au moins  
 „ la cause ! c'est donc là votre franchise , votre  
 „ douceur , votre hospitalité ? Quittez ce vieux  
 „ nom de *Francs* , il doit trop vous faire rou-  
 „ gir. Le persécuteur de Job auroit pu beau-  
 „ coup apprendre de ceux qui vous guident  
 „ dans l'art de rendre un mortel malheureux ?  
 „ Ils vous ont persuadé , je n'en doute pas ,  
 „ ils vous ont prouvé même , comme cela est  
 „ toujours facile , en se cachant de l'accusé ,  
 „ que je méritois les traitemens indignes ,  
 „ pires cent fois que la mort. En ce cas , je  
 „ dois me résigner ; car je n'attends , ni ne  
 „ veux d'eux , ni de vous aucune grace ; mais  
 „ ce que je veux est ce qui m'est dû , tout au  
 „ moins , après une condamnation si cruelle &  
 „ si infamante , c'est qu'on m'apprenne enfin



» quels sont mes crimes , & comment & par  
 » qui j'ai été jugé. Pourquoi faut-il qu'un scan-  
 » dale aussi public soit pour moi seul un mys-  
 » tère impénétrable ? A quoi bon tant de ma-  
 » chines , de ruses , de trahisons , de menson-  
 » ges , pour cacher au coupable ses crimes ,  
 » qu'il doit savoir mieux que personne , s'il  
 » est vrai , qu'il les ait commis ? Que si , pour  
 » des raisons qui me passent , persistant à m'o-  
 » ter un droit dont on n'a jamais privé aucun  
 » criminel , vous avez résolu d'abreuver le  
 » reste de mes jours d'angoisses , de dérision ,  
 » d'opprobre sans vouloir que je sache pour-  
 » quoi , sans daigner écouter mes griefs , mes  
 » raisons , mes plaintes ; sans me permettre  
 » même de parler (\*) j'élèverai au Ciel pour

---

(\*) Note de J. J. Rousseau : « Quel homme de bon  
 » sens croira jamais qu'une aussi criante violation de la  
 » loi naturelle & du droit des gens , puisse avoir pour  
 » principe une vertu ? S'il est permis de dépouiller un  
 » mortel de son état d'homme , ce ne peut-être qu'après  
 » l'avoir jugé & non pour le juger ! Je ne vois par-tout  
 » qu'ardens exécuteurs , sans avoir aperçu jamais aucun  
 » Juge. Si tels sont les principes de justice de la phi-  
 » losophie moderne , malheur sous ses auspices au foible ,  
 » innocent & simple ! honneur & gloire aux intrigués  
 » cruels & sensés ?

» De bonnes raisons doivent toujours être écoutées ,  
 » sur-tout de la part d'un accusé qui se défend , ou d'un  
 » opprimé qui se plaint ; & si je n'ai rien de solide à dire ,  
 » que ne me laisse-t-on parler en liberté ! c'est le plus sûr  
 » moyen de décrier tout-à-fait ma cause , & de justifier  
 » pleinement mes accusateurs ; mais , tant qu'on m'em-  
 » pêchera de parler ou qu'on refusera de m'entendre ,  
 » qui pourra jamais , sans témérité , prononcer que je  
 » n'avois rien à dire ? »

» toute défense , un cœur sans fraude & des-  
 » mains pures de tout mal. Lui demandant ,  
 » non, peuple cruel, qu'il me venge & vous  
 » punisse , ( ah ! qu'il éloigne de vous tout  
 » malheur & toute erreur , ) mais qu'il ouvre  
 » bientôt à ma vieillesse un meilleur asyle ,  
 » où vos outrages ne m'atteignent plus.

*Signé, J. J. ROUSSEAU.*

- » P. S. François, on vous tient dans un dé-  
 » lire qui ne cessera pas de mon vivant ; mais  
 » quand je n'y serai plus , que l'accès sera  
 » passé & que votre animosité , cessant d'être  
 » irritée , laissera l'équité naturelle parler à  
 » vos cœurs , vous regarderez mieux , je l'es-  
 » pere , à tous les faits , dits , écrits que l'on  
 » m'attribue , en se cachant de moi très-soi-  
 » gneusement ; à tout ce qu'on vous fait croire  
 » de mon caractère , à tout ce qu'on vous fait  
 » faire par bonté pour moi , vous serez alors  
 » bien surpris & moins contents de vous que  
 » vous ne l'êtes ; vous trouverez , j'ose vous  
 » le prédire , la lecture de ce billet plus in-  
 » téressante qu'elle ne peut vous le paroître  
 » aujourd'hui. Quand ces Messieurs , couron-  
 » nant toutes leurs bontés , auront publié la  
 » vie de l'infortuné qu'ils auront fait périr de  
 » douleur , cette vie impartiale & fidelle qu'ils  
 » préparent depuis long-temps avec tant de  
 » secret & de soin ; avant que d'ajouter foi à  
 » leur dire & à leurs preuves , vous recher-  
 » cherez , je m'assure , la source de tant de  
 » zele , l'objet de tant de peine , la conduite ,  
 » sur-tout , qu'ils eurent envers moi de mon

« vivant. Ces recherches bien faites , je con-  
 « sens , je le déclare , puisque vous voulez me  
 « juger sans m'entendre , que vous jugiez en-  
 « tre eux & moi sur leur propre production. »

L'adresse de cette lettre étoit : *A tout Fran-  
 çois aimant encore la justice & la vérité.*

Derrière la lettre étoit écrit : “ Je suis fâché  
 » de ne pouvoir complaire à Madame la Com-  
 » tesse ; mais je ne fais point les honneurs de  
 » l'homme qu'elle est curieuse de voir , & ja-  
 » mais il n'a logé chez moi : le seul moyen  
 » d'y être admis , de mon aveu , pour quicon-  
 » que m'est inconnu , c'est une réponse cathé-  
 » gorique à ce billet. „

Avez-vous pu lire ce morceau sans être vi-  
 vement touché ? Vous me pardonnerez de vous  
 l'avoir copié tout entier. Eh , que pourrois-je  
 vous envoyer de meilleur , de plus attendris-  
 sant & en même temps de plus curieux ! je  
 n'aurai pas toujours occasion de vous en adres-  
 ser de pareils. Le moule en a été brisé pour  
 jamais. J'oubliois de vous dire que la date de  
 cette lettre n'est point ancienne. Elle est du  
 mois de Mai 1776.

Pour effacer l'impression que les plaintes du  
 célèbre & infortuné citoyen de Geneve ont pu  
 exciter en vous , je veux vous raconter un tour  
 fort plaisant qu'une jeune pupille vient de jouer  
 à son vieux tuteur. Ce tuteur avare , comme ils  
 le sont tous & moins amoureux de sa pupille  
 que de ses biens , éconduisoit tous les partis  
 qui se présentoient. Un jeune homme vient  
 d'employer pour tromper le vieil argus les dé-  
 guisemens du carnaval. La Demoiselle étoit de  
 moitié

moitié dans la ruse. Son tuteur feignant d'être jaloux lui reprochoit sans cesse sa légèreté. Celle-ci feignant à son tour d'être piquée de ce reproche, paria avec le gardien d'être quinze jours sans parler & sans quitter le masque. Le pari accepté, la jeune fille choisit une personne de sa taille à qui elle fit la leçon. A sa première sortie, cette confidente déguisée la remplaça : pendant ce temps, la pupille intéressa ses parens & obtint leur consentement pour épouser son amant. Le tuteur de son côté cherchoit tous les moyens de toucher la confidente qu'il prenoit pour la pupille. Lorsque le terme pari fut expiré, la fausse pupille répondit par un oui à la proposition qu'il lui faisoit tous les jours de l'épouser. Elle se démasqua en même temps. Le tuteur surpris courut après la jeune personne qui l'avoit trompé. Il la trouva mariée & revint dans son désespoir offrir sa main & sa fortune à la confidente qui les accepta.

Voici une anecdote qui prouve que la plupart des hommes, même parmi les connoisseurs, ne jugent d'un ouvrage que sur le nom de l'Auteur. On déchiroit sans pitié la Motte au Temple dans une compagnie composée des personnes les plus distinguées & des plus beaux esprits. Voltaire, fatigué de cet acharnement, joua ce tour adroit à la société.... Messieurs, dit-il, je suis possesseur d'une Fable de la Fontaine, qui n'a jamais été imprimée... Comment, vous avez une Fable de la Fontaine que nous ne connoissons pas ? Dépêchez-vous de nous la lire. Voltaire en fit la lecture &



chacun dut se récrier : Voilà de l'admirable cela , ce n'est pas comme ces vilaines fables de la Morre. Ici que de naturel , que de naïveté , que de graces ! Eh bien , Messieurs , s'écria M. de Voltaire , cette fable charmante que vous admirez tous est pourtant de M. de la Morre.

Les Anglois viennent de rendre un hommage bien flatteur à M. l'abbé Raynal , Auteur de *l'Histoire Politique des Etablissemens Européens dans l'Inde* : son neveu qui porte son nom ayant été fait prisonnier , & s'étant présenté à l'Amirauté pour être inscrit , on lui a demandé s'il n'étoit point parent de l'Auteur de ce sublime ouvrage. Sur la réponse qu'il a faite qu'il en étoit neveu , on lui a sur le champ donné sa liberté , & offert tous les secours dont il pourroit avoir besoin pour retourner en France. Ce trait fait honneur à nos ennemis & ne peut que faire plaisir aux gens de lettres.

Bien des Muses ont célébré l'heureux accouchement de la Reine, commençons par ce quatrain :

Un Dauphin manque au bonheur de la France,  
Consolons-nous, il fait notre espérance.  
Le Lys s'élève , & l'altière Albion,  
Baïsse au midi comme au septentrion.

Voici des vers qu'on a adressés à M. Vermont l'accoucheur.

Ton courage a fait un prodige ;  
C'est ta gloire que nous chantons.

De cent tigres jaloux tu feras des moutons ;

Et la main qui sauva la tige ,

En cueillera les rejettons.

*De Versailles , le 5 Janvier 1779.*

LE Duc d'Aiguillon a tant intrigué & tant tourmenté ses parens , qu'il a obtenu la permission de revenir à la Cour , mais il ne paroîtra point devant la Reine. Le Roi l'a reçu très-froidement , & cette faveur paroît devoir être sans conséquence.

M. Necker va toujours en avant contre les branches inférieures de la finance , & conserve tout son crédit auprès de M. de Maurepas , & conséquemment auprès du Roi. Les autres Ministres ne paroissent point aussi affermis , & M. de Sartine sur-tout. Ses antagonistes veulent le rendre responsable de tout le mal que les Anglois nous ont fait , & de celui que notre marine auroit pu leur faire & ne leur a point fait.

On raconte ici de Constantinople que le Grand-Seigneur , dont les trésors étoient épuisés , vient d'en trouver un fort considérable en pierreries & pieces d'or , enfoui dans les jardins du ferrail par son prédécesseur Mustapha ; que c'est le Bostangi-Bachi , ou Chef des jardins qui , ayant été congédié , avoit révélé ce secret à son maître , avant de quitter son poste.

M. de Jarente , Evêque d'Orléans , qui a déjà tant fait parler de lui sous le regne précédent , & auquel le Roi n'a permis que depuis

peu de revenir à la Cour , s'est attiré cette semaine une semonce très-vive de la part du Roi , au sujet de la vie scandaleuse que Monseigneur a recommencée avec la célèbre Demoiselle Guimard de l'opéra. Tout le monde & les amis même de l'Evêque s'en sont amusés suivant l'usage.

On mande de Varsovie , un trait fort singulier.

» Des bateleurs traînant des singes à leur suite , étoient entrés dans Stornim , ville de Lithuanie , dépendante du grand Général. Le peuple les suivoit en foule. Les boutiques & les ateliers étoient abandonnés. Le Comte Oginski , pour remédier à cet abus , manda ces gens ; & après avoir calculé avec eux les profits qu'ils attendoient de leur séjour dans ses domaines , il les leur fit percevoir sur le champ & les renvoya , en leur donnant même quelques ducats de gratification. Les Bateleurs bien contents , s'éloignoient de la ville. Mais à peine sont-ils entrés dans une forêt voisine , que des brigands instruits de la générosité du grand Général , fondent sur eux & sur leurs animaux. Ils les massacrent , les pillent & enfouissent les hommes & les singes dans la terre , qu'ils couvrent de feuilles & de branchages. Cependant , un des singes avoit échappé au carnage. Grimpé sur un arbre , il avoit tout considéré attentivement. Les brigands étoient déjà loin , lorsqu'un carrosse passe fort près de là. L'animal jette des cris perçans. Le voyageur fait arrêter : & étonné , ainsi que ses gens , de voir un singe dans une forêt du Nord ; plus surpris encore des signes que faisoit cet ani-

mal, il l'invite à descendre. Le finge se précipite & conduit le voyageur à l'endroit où le crime venoit d'être commis. Là, il redouble ses cris. Il écarte les branches & les feuilles; & en grattant la terre, il donne l'exemple aux domestiques, qui découvrent bientôt les cadavres encore palpitans; à cette vue, le gentilhomme craignant pour lui-même, se jette dans sa voiture & court à toute bride, pour aller avertir le grand Général. On envoie aussitôt sur les traces des assassins. Ils sont arrêtés; & ils ne tarderont pas à subir le châtiment dû à leur crime. Quant au finge, il s'étoit cramponné à la voiture du gentilhomme, & étoit entré avec lui dans Stornim. Le grand Général l'a fait placer dans son Palais, & a recommandé qu'on en eût grand soin. »

Encore quelques anecdotes. Lorsque Voltaire fit jouer sa *Mérope*, il rendit compte de son succès à un de ses amis, (M. d'Aiguebère) qui étoit alors à Toulouse. Voici ce qu'il lui écrivait. « Ma pièce n'est pas encore imprimée. Je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. Ce n'est pas moi qui ai fait la pièce; c'est Mlle. Dumesnil. Que diriez-vous d'une actrice qui fait pleurer pendant trois actes de suite? Le public a pris un peu le change, il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs. La séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir. On m'a mené de force dans la loge de Madame la Maréchale de Villars où étoit sa belle fille. Le parterre étoit fou. Il a crié à la Du-



chesse de Villars de me baiser ; & il a fait tant de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par-là , par l'ordre de sa belle-mere. J'ai été baisé publiquement comme Alain Chartier , par la Reine Marguerite d'Ecosse ; mais il dormoit , & j'étois fort éveillé. »

» Dans presque toutes les éditions de Voltaire , il se trouve nombre de pieces qui ne sont absolument pas de lui , quoique les éditeurs les donnent comme telles de la meilleure foi du monde. C'est ce qui a fait dire à ce grand poëte : *On fait mon inventaire , quoique je ne sois pas encore mort , & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.* »

» Un jeune homme qui se disposoit à étudier en médecine , fit part de son dessein à Voltaire qui s'intéressoit à lui : *Qu'allez-vous faire , lui dit-il en riant ? vous mettrez des drogues que vous ne connoîtrez pas , dans un corps que vous connoîtrez encore moins.* »

» Un jour M. de Voltaire qui avoit alors au plus vingt-quatre ans , lut à M. de la Motte une tragédie qu'il venoit de composer. Ce dernier étoit doué d'une mémoire prodigieuse. Après avoir écouté la piece du jeune poëte avec toute l'attention possible jusqu'à la fin : » Votre tragédie est belle , lui dit-il , & j'ose vous répondre d'avance du succès. Avec le talent que vous avez , une seule chose me fait peine , c'est que vous vous permettez des plagats les plus manifestes. Je puis vous citer en preuve la seconde scene de l'acte quatrième. » M. de Voltaire fit de son mieux pour se justifier d'une pareille accusation. Je n'a-

vance rien , dit M. de la Motte , qu'en con-  
noissance de cause , & pour vous le prouver ,  
je vais réciter cette même scene que je me  
suis fait un plaisir d'apprendre par cœur , &  
dont il ne m'est pas échappé un seul vers. En  
effet, il la récita toute entiere sans hésiter ,  
& d'une façon aussi animée que si lui-même  
l'eût faite. Tous ceux qui avoient été présens  
à la lecture de la piece , se regardoient les  
uns les autres , & ne savoient ce qu'ils de-  
voient penser. L'auteur sur-tout étoit absolu-  
ment déconcerté. Quand M. de la Motte eut  
un peu joui de son embarras , remettez-vous ,  
Monsieur , lui dit-il , la scene en question est  
de vous , sans doute , ainsi que tout le reste ;  
mais elle m'a paru si belle & si touchante ,  
que je n'ai pu m'empêcher de la retenir. »

### *PENSÉES DIVERSES.*

» LA Cour est une compagnie de mendians  
bien élevés & bien vêtus. »

» Pour faire fortune , ce n'est pas de l'es-  
prit qu'il faut , c'est de la délicatesse qu'il ne  
faut pas.

» On se doit tant les uns aux autres que le  
plus grand des ingrats est celui qui n'en fit  
jamais. »

» Les petits esprits font du bruit à peu près  
comme une voiture vuide qui roule avec rapi-  
dité dans les rues. »

» On gagne plus chez les grands à cultiver  
leurs vices qu'à labourer leurs terres. »

*De Paris, le 9 Janvier 1779.*

CETTE nuit, Monsieur, j'ai été réveillé à deux heures par des cris affreux qu'on faisoit dans la rue. J'entendis crier, au feu, au voleur, on m'assassine, ah le coquin, au guet. Je sautai de mon lit avec précipitation pour examiner si réellement le feu n'étoit point à la maison ou dans le voisinage. Après avoir tout bien observé, je me recouchai, & les mêmes cris continuerent avec plus de violence. Le lendemain je fus informé de ce qui les avoit causés. Un jeune homme recherchoit en mariage une jeune & jolie Demoiselle fort estimable & fort estimée dans son quartier. Quoique généralement on soit ici fort peu curieux des affaires de ses voisins, dont on ne s'occupe guere, il y a néanmoins toujours quelques commeres, dont l'esprit tracassier, le caractère médisant, les oreilles & les langues toujours en l'air ne sauroient se contenir. Cinq de ces commeres, ayant entendu parler de la recherche que le jeune homme faisoit de cette Demoiselle, n'épargnerent point, dans leurs propos, cette vertueuse fille qu'elles ne connoissoient que très-imparfaitement. Ces propos se répandirent & parvinrent à la Demoiselle, qui, pour les faire cesser, pria celui qui la recherchoit de supprimer ses visites. Elle lui raconta toutes les calomnies dont les commeres la déchiroit. Notre amant entreprit de s'en venger, & voici comme il s'y prit. Comme il connoissoit très-bien ces cinq babillardes, il alla les

inviter toutes séparément de la part de sa mere de vouloir accepter un petit régal qu'elle vouloit leur donner avec quelques-unes de ses amies , & dans lequel elle avoit arrêté qu'il n'y auroit que des femmes ; comme chacune d'elles connoissoit cette Dame , elles promirent toutes en particulier de s'y rendre , & pas une n'y manqua. Cette invitation de la part de la mere étoit un piège que le jeune homme avoit imaginé pour les attirer plus sûrement chez lui. Il y avoit plus d'un mois que la bonne Dame étoit à sa campagne. Quoi qu'il en soit , elles donnerent toutes dans le panneau , & vinrent au rendez-vous sans leurs maris , à qui même elles ne communiquèrent rien de cette assemblée féminine. Elles furent un peu surprises d'abord de ne point voir la mere paroître à table avec la compagnie : mais le fils , ayant aussi-tôt prétexté une affaire pour laquelle elle avoit , dit-il , été obligée de repartir sur le champ pour sa campagne , après avoir affecté d'en être un peu mortifiées , elles ne laisserent pas d'y prendre leur place. La chere étoit friande & délicate ; le vin y étoit excellent & en abondance. Aussi nos cinq femelles , pourvues d'appétit comme de babil , s'en donnerent tant & plus. On voulut se retirer lorsqu'on entendit sonner onze heures. Mais le jeune homme qui étoit , & qui les avoit mises de bonne humeur , les engagea de si bonne grace à rester chez lui , que de propos en propos , de rasade en rasade , elles y demeurèrent jusqu'à deux heures du matin. Le jeune homme auroit bien voulu les retenir jusqu'au grand jour ,



afin que la vengeance & la comédie qu'il méritoit fussent plus complètes ; mais il n'y eut pas moyen de les retenir plus long-temps. Cependant les cinq maris qui ne savoient ce qu'étoient devenues leurs femmes , & qui les attendoient avec une impatience qu'il est plus aisé de se figurer que de bien exprimer , pestoient , juroient & blasphémoient contre leurs chères moitiés. Une absence si longue , & qui avoit été si mystérieuse fit naître à ces bonnes gens des idées qui n'étoient pas des plus gracieuses.

L'arrivée d'une des Dames que le jeune homme reconduisit interrompit ces déclamations. L'accueil sombre & colérique que lui fit son mari , aussi bien qu'à son conducteur , fut comme une espece de prologue qui lui annonça la comédie qui s'alloit jouer. Il se hâta de reconduire les autres , qui toutes furent accueillies à peu près de même par leurs maris. A peine étoit-il dans la rue pour s'en retourner chez lui , que les cinq acteurs , & les cinq actrices commencerent leurs rôles. Maris de gronder & de tempêter : & femmes de tâcher à s'excuser : mais le moyen de se justifier ? Le jeune homme de chez qui elle venoient avoit la réputation d'être galant & même un peu libertin. Passer la nuit à boire avec un pareil égrillard , quelles conséquences des maris ne devoient-ils pas tirer d'une semblable incartade. Le moyen de laisser passer tranquillement de telles fredaines. Enfin , chaque mari commença par des reproches , continua par des injures , des invectives , les femmes entrèrent en fureur , & les coups s'ensuivirent. Ces femmes

maltraitées se mettent à crier de toutes leurs forces , & appellent le guet à leur secours. Voilà en un instant tout le quartier en alarmes. Chacun se réveille en sursaut , & saute de lit croyant que le feu est dans la maison. Revenu de cette première peur , on court chez les voisins chez qui l'on soupçonne l'incendie , de manière qu'en trois ou quatre minutes , à cette heure indue , ma rue se trouva aussi pleine de monde qu'elle le pouvoit être en plein midi. Par cette esclandre , Monsieur , les femmes & le sujet de leurs disputes sont devenus publics dans tout le quartier. Les femmes sont perdues de réputation , on se moque des maris , & le jeune homme en a tous les honneurs.

L'Académie Royale de chirurgie ayant à donner une place de Conseiller , vacante par la vétérance accordée à M. de la Faye , n'a point procédé à l'élection par scrutin , comme c'est l'usage. Elle y a nommé par acclamation M. de Vermont , accoucheur de la Reine , qui par son habileté & son courage , a sauvé la vie de cette Souveraine.

Il paroît depuis environ quinze jours trois ouvrages qui font quelque bruit , les uns par leur mérite & les autres par la réputation de leur auteur.

Le premier est un recueil d'éloges lus à l'Académie françoise par M. d'Alembert. La plupart de ces éloges ont paru dans le *Mercur*. On y voit un homme de beaucoup d'esprit : mais en général ces ouvrages sont écrits tantôt avec sécheresse & tantôt avec une démangeaison d'amuser le public par des épigrammes qui

ne conviennent point à la dignité d'un Secrétaire de l'Académie françoise. D'ailleurs, l'auteur ne paroît s'être chargé de faire l'éloge des morts que pour faire la satyre des vivans. Tout en criant contre les critiques, il est le plus mordant de tous les satyriques. Il a ajouté à ce volume deux discours prononcés à la distribution des prix, dans lesquels il s'efforce de prouver que l'Académie a toujours été juste dans les choix des ouvrages qu'elle a couronnés & que M. de la Harpe méritoit plus que personne par l'énergie de son éloquence & la chaleur de sa poésie, de remporter les prix, dont le docte aréopage l'a gratifié pendant plus de douze ans. C'est au public à voir si l'amitié de M. d'Alembert pour M. de la Harpe ne l'aveugle point trop.

Le deuxieme ouvrage qui paroît, est une *Vie de Seneque*, par M. Diderot. Il est impossible que dans un ouvrage de cet auteur il n'y ait point d'excellens morceaux. Mais il est souvent exagéré & sa chaleur vient plus de la bile que du cœur. Le Clergé y a trouvé des pensées mal sonnantes & la Sorbonne est occupée dans ce moment-ci à examiner le livre en question, & se dispose à lancer sa foudre sur l'auteur & le censeur. Quoi qu'il en soit, Voltaire a dit dans la *Henriade*,

Rome aujourd'hui n'est plus terrible à l'univers,  
Ses foudres impuissans se perdent dans les airs.

L'anathème de la Sorbonne devient, dans ce siecle philosophe, un droit infaillible à la

célébrité : mais ce qui doit nuire à l'auteur dans l'esprit des honnêtes gens , ce sont deux ou trois remarques , où il assure que J. J. Rousseau étoit un scélérat insidieux. Tout le monde s'est récrié contre la lâcheté & la bassesse d'insulter un homme après sa mort.

Le troisieme enfin est intitulé : *Observations sur l'Atlantide de Platon* , par M. Bailly. Cet auteur dans son *Histoire de l'Astronomie* , avoit avancé qu'il pourroit se faire que les arts nous fussent venus des peuples septentrionaux. Cette opinion qui contredisoit toutes celles reçues à ce sujet , engagea M. de Voltaire à la réfuter : cette réfutation engagea M. Bailly à faire de nouvelles recherches , & il est venu enfin à démontrer son opinion qui , selon les apparences , sera désormais la seule adoptée. D'ailleurs , son livre est écrit avec un charme qui le fait lire avec autant d'avidité que de plaisir ; c'est sans contredit une des meilleures productions de ce siecle.

*De Versailles, le 11 Janvier 1779.*

QUELQUES observateurs prétendent que l'on s'attend à une guerre de terre. M. de Montbarrey qui paroît en bonne intelligence actuellement avec M. de Sartine , parce qu'ils ont besoin de s'épauler l'un l'autre , fait des marchés avec les fournisseurs ; on prépare des magasins sur les frontieres. Ce Ministre a pris la maniere magnifique ou du moins libérale du Duc de Choiseul , mais il est bien autrement gêné par M. Necker qui retranche ou refuse



comme il le trouve bon. Dernièrement M. de Sartine lui a demandé quatre millions d'extraordinaire pour le service de la Marine, M. Necker a voulu en savoir la destination, ce que le Ministre a refusé de dire, en alléguant que c'étoit un des secrets de l'Etat. Le Directeur général a prétendu au moins de connoître les détails de la distribution de cet argent. M. de Sartine est allé chez le Roi & en est revenu avec un ordre de la main du Maître pour le paiement de cette somme.

Le Roi cependant goûte & seconde parfaitement les principes d'économie de M. Necker. S. M. se proposant de donner une fête à son auguste Epouse, a demandé à l'Intendance des *menus-plaisirs* ce qu'elle pourroit coûter. L'Intendant a fait un devis de 800,000 livres. Cette somme ayant paru exorbitante, le Roi a envoyé quelqu'un de confiance à Paris chez Torrè, celui qui tient le Vaux-hall, avec le projet, sans dire pour qui il étoit fait; Torrè a répondu qu'il se chargeroit de l'exécuter avec quatre-vingt mille livres. Le Roi a été si content qu'il a écrit à Torrè, lui disant que cette fête seroit pour la Reine, qu'il lui en confioit le soin & qu'au-lieu de quatre-vingt mille francs il lui en feroit compter cent. Ensuite S. M. a défendu à l'Intendant des menus de s'en mêler, & cette aventure pourra favoriser l'intention de M. Necker de supprimer tout ce département des menus plaisirs, qui a coûté des sommes incroyables à Louis XV.

L'accoucheur Vermont a reçu du Roi une pension de 12000 livres & l'expectative de l'or-

dre de St. Michel. S. M. lui a dit en même temps:  
*Comme je vous dois la conservation de la Reine ,  
 vous pouvez penser que je n'en resterai pas là.*

Les Banqueroutes & faillites à Paris & dans  
 nos Villes commerçantes se multiplient d'une  
 maniere effrayante. Les pertes que le commerce  
 continue d'essuyer sur la mer sont prodigieuses.  
 Les Anglois sont moins malheureux en ce point;  
 mais les élémens les maltraitent terriblement.

*De Paris, le 13 Janvier 1779.*

L'ÉLOGE de Voltaire proposé par l'Acadé-  
 mie Françoisise a soulevé tout le Clergé & no-  
 tamment l'Archevêque de Paris. Nos plaisans  
 de Cour s'amusent à désoler ce Prélat en lui  
 persuadant que bien-loin de penser, comme  
 le Clergé, il fait ériger à ses fraix un monu-  
 ment superbe à Voltaire. Ils ont tellement répandu  
 ce bruit que l'Archevêque en entend  
 parler par-tout, & a beau s'en défendre, on  
 ne veut pas l'en croire. Le Duc de Noailles,  
 l'un des plus spirituels & des plus méchans de  
 la Cour, a poussé la plaisanterie plus loin. Il  
 a eu l'inhumanité de lire à l'Archevêque ces  
 vers, soutenant qu'il les avoit faits pour servir  
 d'inscription à ce monument.

Ses écrits sont gravés au temple de mémoire ;  
 Il a tout vû, tout dit, & son cœur enflammé,  
 Des passions de l'homme a su tracer l'histoire.  
 Du feu de son génie, il mourut consumé.

Il ne manque rien à sa gloire :  
 Les Prêtres l'ont maudit, & les Rois l'ont aimé.

L'Archevêque désespéré s'est plaint à M. de Maurepas, mais on a ri encore plus fort.

On parle à l'oreille d'une lettre que Linguet a fait parvenir à la Reine pour la féliciter sur son heureux accouchement, & on prétend que cette lettre est un chef-d'œuvre, qu'il n'y a rien de comparable pour la force, l'énergie, la sublimité, le ton fier, imposant & respectueux de cette lettre. Il y dévoile, dit-on, des manœuvres qui font frémir & qui jettent sur les chefs de la justice le jour le plus odieux.

Plusieurs Corps voulant manifester leur joie de l'heureux accouchement de la Reine, se sont imaginés de doter de jeunes filles. Les acteurs & danseurs de l'opéra en ont fait autant & ont nommé Mlle. Guimard, célèbre danseuse, leur trésorière. Cette nouvelle dignité lui a attiré l'épigramme suivante.

La Guimard on vient d'élire

Trésorière à l'opéra.

C'est fort bien fait, car elle a

La plus grande tirelire.

L'ordonnance de Police publiée cet hiver contre les filles de joie & que M. le Noir fait exécuter avec rigueur cause ici la plus grande fermentation. On arrête ces malheureuses jusques dans leurs repaires, dans les rues & sur les quais & ponts de cette Capitale : on pousse même la barbarie au point de les prendre à la sortie des spectacles du Boulevard ; le tout sans distinction de naissance ni de rang. On les conduit chez le Commissaire du quartier qui

leur fait raser la tête en sa présence , & on les mene de là à l'hôpital , nommé la *Salpêtrière*. On respecte seulement celles qui sont assez opulentes pour avoir au moins la voiture au mois. On rapporte à ce sujet une aventure assez plaisante arrivée ces jours-ci à la Marquise de St. . . . qui demeure sur les Boulevards du Temple , l'un des rendez-vous les plus fréquentés des amateurs. Cette Dame , ci-devant Mademoiselle M. . . . fille d'un Limonadier , puis danseuse , puis entretenue , puis auteur , puis Marquise enfin , s'est ingérée de venger l'honneur du corps. Pour cet effet , comme elle se promenoit le soir à pied sur le Boulevard avec tout l'attirail de l'élégance de ces Dames , elle a défendu à son laquais de la suivre , & lui a recommandé de marcher assez loin d'elle , pour qu'elle pût donner lieu à une méprise. Ce qu'elle desiroit est arrivé , & voilà la Marquise conduite chez le Commissaire , menacée d'être rasée & enfin interrogée : Allons , dit l'homme noir qui sortoit de table , ton nom , ta demeure , & ne barguigne pas ! — ( la Marquise a de l'esprit ) Ah ! M. le Commissaire , vous êtes bien dur au pauvre monde ! — Tu plaisantes , je crois. — Non , M. le Commissaire ; mais mon nom. — Dispensez-moi ! — Comment , que je te dispense ? Mais je crois qu'elle se moque de moi ! Allons , rasez-moi vite cette drôlesse. — On alloit exécuter l'ordre , lorsque la Marquise s'étant fait connoître , a fini cette scène par recommander au Magistrat subalterne un peu plus de discernement , de circonspection & de douceur dans l'exercice de son ministère.



La Dlle. Thevenin , une impure de ce siècle , la même que le Marquis de Villette corrigea si bien en plein colysée avec un fouet qu'il tenoit à la main , est morte , & laisse une succession qu'on évalue à cent mille écus. Il y a deux ou trois ans qu'elle n'avoit point de souliers. Le bon métier ! . . .

L'Académie Françoisse vient d'élire M. Ducis, auteur des tragédies d'*Hamlet*, de *Romeo & d'Edipe chez Admete*, à la place vacante par la mort de M. de Voltaire. Comme on ne fait point d'élection dans ce corps , sans que le public ne s'égaie aux dépens du choix , un plaisant vient de faire l'épigramme suivante, dont je vous laisse apprécier la justesse & le mérite.

Et quoi ! le fauteuil à Ducis !

Oui , pourquoi pas ? l'Académie

Peut , je crois , donner son *gratis* ,

Aussi bien que la comédie.

*De Paris , le 16 Janvier 1779.*

LES banqueroutes sont dans ce moment si fréquentes , qu'on n'entend parler que de pareils événemens , & la plupart de ceux qui les font les regardent comme un moyen plus sûr & plus prompt de se retirer du commerce & de s'enrichir. Cependant , un bijoutier fameux de cette Capitale , plus jaloux de sa réputation qu'on ne l'est ordinairement sur cet article , & réduit à cette extrémité par une longue suite de faillites qu'il venoit d'éprouver , a trouvé le secret de se tirer de cet abyme

par un expédient assez singulier. Ce marchand avoit épousé une jeune & jolie femme , & dont il eut une dot considérable. Il tira d'abord de ce mariage deux grands avantages pour son commerce. Le premier est qu'avec le fond qu'elle lui avoit apporté , il fit des entreprises qui lui réussirent assez bien. Le second est que la beauté de sa femme lui attira un grand nombre de pratiques avec lesquelles il fit fort bien ses affaires. Par ce double moyen il étoit parvenu à se mettre à son aise , & il faisoit un commerce des plus brillans : mais le coup fatal que la guerre vient de porter à cette partie , lui fit essuyer plusieurs banqueroutes , & le réduisit lui-même à la nécessité de la faire aussi. Pour se soustraire à cet affront qu'il regardoit comme le plus sanglant pour un négociant , il s'adressa à quelques-uns de ses amis les plus intimes , auxquels il fit part de l'état de ses affaires , & qui l'assistèrent de tout leur pouvoir , mais comme les secours qu'ils lui procurèrent n'étoient pas suffisans pour faire face à tous ses engagemens , il se voyoit sur le point d'y manquer. Il a , comme je l'ai dit , une femme dont la beauté avoit contribué à sa fortune ; & qui , aux charmes de la figure , réunit ceux de l'esprit , & une vertu que rien jusqu'alors n'avoit été capable d'ébranler , malgré les fréquentes occasions qu'elle avoit trouvées d'être séduite. Autant d'acheteurs qui venoient chez elle , autant de soupirans qui lui contoient fleurette : mais la marchande savoit mettre à profit leur galanterie sans passer avec eux les bornes de la

pudeur & de la bienséance. Ce talent si rare lui avoit gagné le cœur d'un riche banquier qui en étoit presque fou. Il lui rendoit en conséquence de très-fréquentes visites, qui toujours aboutissoient à quelque achat considérable, dans lequel il n'étoit jamais question de marchander. Vous croyez facilement que la femme s'aperçut très-bien des motifs d'un pareil désintéressement. Le banquier, de son côté, n'avoit pas manqué de lui faire connoître sa passion; mais la marchande ne faisoit que s'en amuser avec son mari. La sagesse de cette femme ne fit qu'irriter l'amour du banquier qui, à force de persévérance, ne désespéra point de triompher de la résistance qu'on lui opposoit. Elle voyoit depuis quelques jours son mari plongé dans une rêverie profonde, & comme elle étoit loin d'en soupçonner le sujet, qu'il lui cachoit soigneusement de peur de l'affliger, elle s'imagina que cette humeur triste & sombre étoit un effet de la jalousie, que pouvoient lui avoir donnée les fréquentes visites du banquier. Pour le tranquilliser, elle lui déclara, qu'elle alloit le congédier la première fois qu'il viendrait. Le bijoutier bien assuré de la vertu de sa moitié n'avoit pas pris le moindre ombrage des assiduités du banquier. Il prit enfin la résolution de déclarer à sa femme la situation de ses affaires & le moyen d'y remédier. Je suis persuadé que vous ne devinerez jamais ce dernier; au-lieu de conseiller à sa femme de persévérer, comme elle avoit fait jusqu'alors dans la vertu; au-lieu de la presser de congédier

au plutôt son rival, il lui conseilla au contraire de le flatter dans son amour, & de ne pas manquer l'heureuse conjoncture qui se présentait. Il ajouta que de toutes les ressources qu'il avoit inutilement tentées, c'étoit la seule qu'il connut pour remédier au dérangement de ses affaires, dont il lui fit alors le plus grand détail. Rien ne peut égaler l'étonnement de la femme, lorsqu'elle apprit l'infortune de sa maison & le remède que lui proposoit son mari. Elle ne savoit si elle avoit un songe, ou si elle veilloit. Fidelle jusqu'alors à son devoir, & constante dans une vertu d'autant plus estimable qu'elle devient chaque jour plus rare, elle rejetta avec indignation la proposition de son mari. Elle lui en fit les reproches les plus vifs, & se plaignit amèrement du peu de cas qu'il faisoit de son honneur & de sa personne. Le mari sans se déconcerter, lui dit que sa personne & son honneur étoient à lui, & qu'il étoit le maître d'en disposer comme il jugeroit à propos ; « Et quel emploi plus avantageux, ajouta-t-il, en puis-je faire que celui que je vous propose ! Il s'agit ici de notre réputation, de notre crédit, de notre fortune, de notre vie & de celle de nos enfants. Dois-je à tant de motifs pressans ne pas sacrifier un préjugé chimérique & imaginaire. » S'il est difficile à certaines femmes de résister aux sollicitations de leurs amans, on peut juger quelle impression auroit fait sur de pareilles femmes le discours de notre bijoutier. La sienne n'en fut pas d'abord ébranlée, mais il revint tant de fois à la charge



que , malgré sa répugnance , elle prêta enfin l'oreille aux galanteries du banquier. Celui-ci se voyant écouté , redoubla de zèle & d'ardeur pour sa chere maîtresse , persuadé que toute femme qui souffre , sans se fâcher , qu'on lui parle d'amour , en est bien aise dans le fond du cœur. Il conclut de ce changement de conduite à son égard , qu'elle commençoit à s'attendrir pour lui , & qu'il l'ameneroit enfin au but que son amour se proposoit. Pour y arriver plus promptement , il mit en œuvre un ressort assez efficace , celui des présens. Les siens furent d'abord refusés & ensuite acceptés. Les présens du banquier furent payés par de petites privautés qu'on lui laissa prendre , & qui lui en firent espérer de plus grandes. Cependant l'époux qui observoit tout , s'applaudissoit des progrès que le banquier faisoit chaque jour. On ne pouvoit rien ajouter à la violence de la passion de ce dernier , auquel il ne manquoit qu'une occasion de la satisfaire. De concert avec sa femme , le bijoutier prétexta une absence , afin qu'elle pût en liberté réussir dans le projet formé , qui étoit déjà en bon train. Le marchand feint d'aller passer quelques jours à la campagne. Le banquier en est informé , il vole chez la belle qui , en le voyant , feint de son côté d'être dans une grande désolation. Il lui en demande le sujet. Après quelques difficultés , elle lui dit , que son affliction vient d'une banqueroute que son mari vient d'essuyer , & qui les mettoit l'un & l'autre dans un embarras d'autant plus grand , que le marchand qui la leur

faisoit étoit un de ceux sur qui ils avoient le plus compté pour certains paiemens, qui viennent d'échoir. Quoi ! ce n'est que cela , s'écria le banquier ; allez , soyez tranquille , je me charge de tout. En disant ces mots , il aperçoit sur la table une plume & du papier. Il se leve brusquement , & après avoir écrit une demi-minute , il présente à la marchande quatre billets de cent mille livres , payables au porteur. Tenez , dit-il , vivez heureuse , oubliez vos chagrins & livrons-nous à la joie. Ne pensons plus qu'aux plaisirs , profitons de l'absence de votre mari pour.... L'excès de sa passion & trois ou quatre ~~passers~~ <sup>passers</sup> qu'il hasarda de prendre sur la bouche de son amante lui couperent la parole. Cependant malgré ce que le banquier venoit de faire pour elle , la belle ne cessoit de pleurer. Dans un cœur vertueux , l'ombre même du crime excite des remords qui le déchirent , & auxquels il ne peut résister. La joie que devoit causer à la belle le rétablissement des affaires de son mari , ne put étouffer la douleur que lui causoient les petites atteintes qu'avoit reçues sa vertu. La crainte où elle étoit que son séducteur ne poussât les choses plus loin , lui fit imaginer un prétexte pour sortir un moment de la chambre. Le banquier que la passion aveugloit , ne s'y opposa point. Un fiacre qu'elle vit passer la sauva du précipice où elle se voyoit prête à tomber. Elle monte dedans , & va trouver son mari qui étoit dans une maison de campagne à une lieue de la ville ; elle lui raconte ce qui vient de se passer , lui remet les

billets ; il m'attend , continua-t-elle , mais il m'attendra long-temps. J'ai joué mon rôle ; c'est à vous présentement à faire le vôtre. Pénétré d'estime , de respect & d'admiration pour sa femme , il l'accabla des plus tendres caresses , ensuite se jeta dans le fiacre qui l'avoit amenée , & retourna à la ville achever la piece que sa femme avoit si bien conduite jusquelà. Cependant , l'amoureux banquier qu'elle avoit laissé dans la chambre , s'impatientoit de ne la point voir revenir , lorsque tout à coup il vit entrer le mari. Cette vue lui confirma la juste idée qu'il avoit prise en l'attendant , qu'il pourroit bien être la dupe de tout ceci. Dès que le marchand l'aperçut , il s'avança pour lui faire politesse à son ordinaire : mais le banquier confus & désespéré s'enfuit , & alla cacher chez lui sa honte & son désespoir. Il manquoit un troisieme & dernier acte à cette piece pour qu'elle fût complete. Il fut joué peu après dès le jour même , par trois ou quatre créanciers du marchand qui vinrent demander au banquier le paiement des billets qu'il avoit faits à sa femme & auxquels il fut obligé de faire honneur. Ce ne fut pas sans beaucoup de dépit & de désespoir ; ce qui l'augmentoît encore , c'est qu'outre la honte de se voir duper par une femme , il apprit le lendemain par des lettres qu'il reçut que ses correspondans avoient tiré sur lui des sommes fort considérables. Par cette abondante & terrible saignée , & par un nouvel incident de plusieurs lettres de change qui revinrent protestées , sa caisse se trouva vuide ; de sorte que ,  
quelques

quelques semaines après, il s'est vu lui-même obligé de faire une banqueroute qui l'a totalement ruiné.

L'aventure que je viens de vous raconter est toute nouvelle & n'a point encore éclaté. Je vous laisse décider lequel de ces trois personnages est le plus coupable.

### M A D R I G A L

*Attribué à M. de Voltaire.*

Aimable Eglé, vous lirez les écrits  
D'un Roi fameux par plus d'une victoire :  
Législateurs, Rois, Héros, beaux-esprits,  
Dans tous les temps vanteront sa mémoire ;  
Il a cherché tous les genres de gloire,  
L'amour à part, j'en excepte ce point,  
Mais si jamais j'écrivois son histoire,  
J'ajouterois qu'il ne vous connut point.

### L E C H A S S E U R.

*Sur l'Air du Vaudeville de la Rosière.*

Par le plus beau jour de printemps,  
D'un bois traversant la lisière,  
Lindor vit à travers les champs,  
A lui venir une Laitière ;  
Pied mignon, jambe faite au tour,  
Sont, comme on fait, pièges d'amour.

Pied mignon la friponne avoit,  
Nez retrouffé, taille élégante ;  
Avec cela qui ne seroit,  
A la ville assez opulente ?

*Tome VII.*

**L**



Aline, aux champs, ne possédoit,  
Pour tout bien, que son pot au lait.

Quinze ans avec des yeux charmans,  
Gorge de Lys & teint de Rose,  
Bouche vermeille & belles dents,  
Quinze ans sont pourtant quelque chose!  
Mais Aline ne savoit pas,  
A quoi servoient autant d'appas.

Encor plus blanche que son lait,  
Sortant à peine de l'enfance,  
Aline inspiroit l'intérêt,  
Que cause toujours l'innocence;  
Et Lindor, par le chaud du jour,  
Mouroit de soif, brûloit d'amour!

Lait versé par main de quinze ans,  
En faveur de quinze ans réclame:  
Lindor rafraîchi par un sens,  
Des autres sens est tout de flamme.  
L'histoire ajoute (& ne ment pas.)  
Que la belle fit un faux pas.

Encor si pour le pot au lait,  
La Bergere en eût été quitte;  
Mais le chasseur fin & discret,  
Cherchoit toujours le lievre au gîte.  
Le lievre fut si bien chassé,  
Que le pot au lait fut versé.

Enfin Aline ouvrant les yeux,  
De ses quinze ans connut l'usage;  
Lindor au comble de ses vœux,  
But son lait, eut son pucelage.  
Un pucelage & du lait frais,  
Trouveront toujours des gourmets!

Aux noms près, c'est l'histoire assez plaisante d'un de nos jeunes Princes avec une petite pay-  
sanne de Choisy, & qu'un bel-esprit de la Cour  
vient de rimer fort agréablement.

*De Versailles, le 18 Janvier 1779.*

M. Necker sollicite depuis quelque temps le  
Roi pour la suppression de différentes grandes  
charges de la Cour qui sont très-onéreuses à  
l'Etat. M. le Prince de Condé a été au-devant  
pour la charge de grand-Maitre, en proposant  
de renoncer à son produit & de n'en conserver  
que l'honorifique. La plupart des autres grands  
Officiers intriguent pour n'avoir rien à sa-  
crifier.

Dans le département de la grande-maitrise,  
il y a eu de tout temps des abus énormes. L'ar-  
ticle des bougies, par exemple, se montoit à  
450,000 liv. par an : M. Necker a réduit cet ob-  
jet à 50,000 livres, & l'on brûlera jusqu'aux  
petits bouts.

Le Maréchal de Richelieu est sans cesse ca-  
ressé de la fortune. En même temps la mort  
le délivre de ses deux plus terribles adversai-  
res, Madame de St. Vincent & le Marquis de  
Castelane, parent de cette Dame. Les amis du  
Maréchal racontent qu'elle a déclaré en mou-  
rant que les billets qu'elle avoit exigés, étoient  
faux, mais on n'en croit rien.

M. de Vergennes est, ou du moins paroît  
l'homme du monde le plus affairé. C'est la  
chose du monde la plus difficile d'en avoir au-  
dience. Une femme de la Cour vieille & laide,

ayant pu encore moins être admise, s'étant approchée l'autre jour dans une parure trop brillante pour son âge & sa figure, de la table du Roi, *Monsieur* lui demanda brusquement & avec un air de mépris ce qu'elle vouloit. — Hélas, ce que je veux, je veux prier le Roi de me faire parler à M. de Vergennes. Le Roi en riant de bon cœur avec tout le monde, a promis à cette septuagénaire de lui procurer l'audience du Ministre encore avant qu'elle mourût.

Un Monsieur Bellanger, jeune & joli Américain, fort opulent & non moins étourdi, avoit donné à la Comtesse du Bary quelque fantaisie de Sacrement. L'intrigue s'étoit nouée à la campagne chez le fameux joueur Sormanni. La meche ayant été éventée, il est intervenu un ordre du Roi qui a prescrit au futur de s'embarquer subitement, & S. M. a fait conseiller à la belle Dame d'être moins sensible aux impressions de l'amour, conjugal sur-tout.

*De Paris, le 23 Janvier 1779.*

MA correspondance ne sauroit être agréable dans un temps où personne ne peut se soustraire, soit aux peines, soit aux inquiétudes, qui sont la suite des faillites sans nombre dont notre capitale est affligée. Mes efforts pour être gai ne vaincraient pas l'influence du chagrin, dont j'ai ma part comme tous mes concitoyens. Trois Trésoriers royaux, deux Banquiers, cinq Agens de change, & une vingtaine de négocians & marchands, ont depuis très-peu de temps

fait repentir leurs créanciers de la confiance qu'ils leur avoient accordée : plusieurs de ceux-ci ne soutiendront point le choc & en entraîneront d'autres ; le discrédit & la défiance générale occasionneront encore de nouveaux défords ; ces circonstances servent de prétexte aux uns , & sont la cause nécessaire de la ruine des autres.

Voilà au moral une partie de nos maux : nous en avons aussi de physiques. Les dépositaires des fuseaux , auxquels est attaché le fil de notre existence ; les gardiens & les restaurateurs de nos fantés ; la milice qui devoit sans cesse être armée contre les maladies qui nous affiegent , la Faculté de médecine enfin nous menace de nous abandonner à notre misérable sort. Le Gouvernement affligé de voir que l'esprit de parti & l'amour des systèmes s'étoit emparé de ce corps au point qu'un docteur n'auroit pas pardonné à son confrere de s'écarter en rien des cahiers , qui sont le manteau de l'ineptie , a établi sous le nom de *Société Royale de médecine* , une espece d'Académie dont chaque membre a la permission d'avoir des talens & des lumieres , de faire des découvertes & de se soustraire à la routine aveugle des préjugés. Grande opposition de la part de la très-salubre & très-meurtrière Faculté ; efforts inutiles pour arrêter l'effet des vues sages & des motifs pressqu'indispensables , qui ont présidé à cet établissement aussi utile que sensé. L'humeur s'en est mêlée , la Faculté a suspendu ses leçons , a fermé les écoles , a renouvelé les ridicules dissensions qui nous ont fourni quelquefois l'oc-



casion de rire aux dépens des *Pédans*. Comme des curieux ont paru s'intéresser au sort de ce corps malade, & qu'on tâche ici de rire de tout, on les en a instruits par le Bulletin suivant qui a couru dans nos sociétés.

*La Faculté de Paris a passé une très-mauvaise nuit, sa tête est toujours embarrassée, ses membres roides, le poulx dur, la langue mauvaise, tout le corps plein de vent. Ce qui en sort est fort mal digéré & de mauvaise qualité. L'affaïssement est général dans toute la machine qui ne fait plus ses fonctions. L'usage des bains & de l'HELENOR n'a rien produit de satisfaisant. On craint d'être obligé d'en venir à des remèdes violens.*

Quelques jours après a paru ce nouveau Bulletin : *L'état du malade est toujours le même, mais on espere pour son rétablissement depuis qu'on a découvert la cause du mal. Il consiste en une quantité prodigieuse de vermine qui le ronge.*

Ce dernier Bulletin pourroit convenir à plusieurs autres autres corps qui ne jouissent pas d'une santé parfaite. L'Académie Royale de musique, par exemple, soulevée contre son Directeur, qui préfère les intérêts du public à ceux de quelques membres accoutumés à se les voir sacrifier, auroit besoin d'une petite purgation. M. de Vismes est dans une guerre continuelle contre la troupe, qu'il a le malheur d'avoir à commander. Il paie bien cher, je vous l'assure, les profits qu'il en retire. On m'a assuré que notre Hôtel-de-ville lui avoit offert 200,000 livres de son privilege & 5000 livres de pension pendant tout le temps de son cours. Je serois étonné qu'il n'acceptât pas cette offre,

qui lui procureroit la tranquillité , le premier de tous les biens ; mais je suis plus surpris encore , qu'il ait fallu que cette entreprise fût entre les mains d'un particulier pour qu'on connût sa valeur. La ville a perdu beaucoup à l'administration de l'opéra dont elle a été chargée pendant long-temps , & elle y perdrait encore.

Tous les amis de l'humanité ont gémi à la lecture de la sentence de l'Inquisition espagnole , qui a condamné M. Olavidès : les gens sensés ont frémi à ce témoignage de l'autorité que reprend ce Tribunal redoutable , & on plaint généralement le sort de cette malheureuse Espagne , victime des préjugés & de la superstition , mais je ne saurois me dispenser de blâmer la conduite de M. Olavidès qui a voulu être le prédicant du déisme & heurter de front les opinions reçues dans son pays. Il paroît au reste , que son jugement sera adouci ; car tous les grands du Royaume se réunissent pour y parvenir. Je conçois qu'une punition aussi ridicule que celle qui lui a été infligée est un double supplice pour un homme d'esprit.

L'éloge de Voltaire par le Roi de Prusse est très-rare ici , il se vend à un prix fou , & encore ne l'a pas qui veut.

Le numéro de M. Linguet , dans lequel il s'annonce comme le successeur de M. d'Alembert à l'Académie françoise , a fait agiter parmi les quarante , s'il ne seroit pas convenable de réprimer l'audace de la prophétie , en donnant d'avance l'exclusion au prophète.

L'Archevêque de Paris , toujours zélé & vigi-

lant, quelquefois même minucieusement, pour le bien de la religion, a écrit à M. Ducis, élu à la place vacante de Voltaire, pour le prévenir du soin qu'il convenoit qu'il prît de ne pas blesser la délicatesse chrétienne dans l'éloge public qu'il feroit de son prédécesseur, le jour de sa réception. Le Prélat ne se pressera pas de communiquer la réponse du nouvel académicien, aux profanes du diocèse, car on la dit à peu près en ces termes : *Monseigneur, comment pourrois-je blesser les oreilles chrétiennes, en faisant l'éloge d'un académicien, qui a signé sa profession de foi avant de mourir ? qui a honoré la religion par ses écrits contre les Athées, à l'appui du dogme de l'immortalité de l'ame, & à la gloire d'un Dieu infiniment juste ? Soyez tranquille, Monseigneur ; je ne suis pas moins chrétien que lui, ni moins votre très-humble & très-obéissant serviteur.*

On dit que l'Impératrice de Russie n'a pas témoigné assez d'envie de voir notre petit *la Harpe* pour le déterminer à affliger la France de sa perte. Il se fait querelle avec tout le monde. Notre célèbre Préville vient de lui adresser une épître de reproches sur l'amertume de son style, à l'occasion de la notice du *Mercur* sur la mort du comédien Bellecourt. Cette notice n'est qu'un maigre éloge, farci de réticences malignes, dont les comédiens François ont été choqués.

On est aussi enchanté ici qu'à la Cour d'une pièce nouvelle, donnée aux Italiens sous le titre de *l'Amant Jaloux*. Elle est d'un M. d'Hele, Anglois, & le charmant Gretry en a fait la mu-

figue. C'est une des pieces les mieux *intriguées* qu'on ait vues depuis long-temps.

Une religieuse du fauxbourg St. Marcel, par un mouvement d'inconstance ou de foiblesse, ayant escaladé pendant la nuit le mur de son couvent, & de-là, passé par dessus celui de la maison voisine, a été si éloquemment réprimandée par le maître de cette maison, qu'elle s'est présentée le matin à la grille du même couvent, pour y être admise en pénitence, comme repentante de son évasion : la supérieure, la touriere, & les principales religieuses, accourues à la grille du parloir, bien loin de la plaindre & de l'accueillir avec des marques d'humanité, l'on accablée de reproches injurieux, & l'ont ainsi renvoyée. L'émigrante a porté plainte sur l'avis de gens puissans, qui s'intéressent à son sort ; elle demande à entrer dans une autre clôture ou communauté, ce que probablement elle ne manquera pas d'obtenir : & l'on ne doute pas que les religieuses inhumaines, qui ont rejeté le retour louable de la brebis égarée, ne soient condamnées à rendre la dot, ou à payer sa pension.

On a remarqué dans le *Journal général de France*, une demande aussi comique que singuliere, que fait un Conseiller de la Cour des Aides. Il propose, par la voie de ce journal, & sous le nom d'un nommé *Moreau*, Avocat, de prendre à son service un domestique, qui puisse lui servir en même temps de secrétaire, d'intendant, de lecteur, de maître d'hôtel, d'officier, & de valet de chambre. Il s'est présenté, dit-on, un facétieux, qui a voulu s'amuser. Il



est allé chez le robin avec une perruque de la mascarille , surchargée de deux livres de poudre de chypre ; il s'est présenté en faisant trois profondes salutations qui répandirent la poudre parfumée sur le parquet , & formèrent un nuage qui a rempli toute la chambre du Magistrat. Comme il étoit richement vêtu d'un habit de fripperie , & que d'ailleurs il s'étoit fait annoncer sous un nom emprunté & romanesque , sans dire ce qu'il demandoit , on lui a donné un fasteil qu'il ne vouloit point accepter. Le Conseiller le pressoit , son bonnet de nuit à la main , de vouloir prendre le siege : l'autre , de saluer en secouant la tête très-près du Magistrat , qui à la fin lui a demandé ce qui lui procuroit l'honneur de sa visite. « Je suis , Monsieur , l'homme » universel que vous voulez prendre à votre » service. — Eh , Monsieur ! s'est écrié le robin , » en remettant son bonnet de nuit , tout mon » bien ne suffiroit pas pour vous entretenir de » poudre ! Hola ! Qu'on me délivre de cet homme ! Hola ! quelqu'un... ! » On est entré , & mon homme s'est retiré en redoublant ses profondes révérences , qui ont rempli de poudre tout l'appartement. Ce facétieux est un comédien de province , qui a une figure vraiment théâtrale & imposante , & qui va débiter à la Comédie françoise dans les rôles de Roi ou de Prince dans la tragédie , & de Marquis ou Chevalier dans le comique.

Le 17 , fête de St. Antoine , une bouquettière du Palais-royal , qui fournit ordinairement des bouquets à la Cour , s'ingéra de présenter à la Reine une corbeille garnie de tou-

tes les plus belles fleurs du printemps, au milieu desquelles s'élevoit un lys avec deux tourterelles. Ce présent fit d'autant plus de plaisir, qu'indépendamment des circonstances dans lesquelles il étoit offert, une des deux tourterelles avoit autour du cou un papier sur lequel étoient écrits ces vers.

*A LA REINE.*

De la beauté, c'est tous les jours la fête.  
On l'a dit & rédit; nous le répéterons.  
C'est tous les jours aussi la fête d'Antoinette,  
Et toujours nous la célébrons.  
Messieurs les beaux esprits, creusez-vous bien la tête;  
Pour la chanter sur tous les tons;  
Mais permettez que nos chansons,  
Remplacent votre encens (Messieurs mille pardons)  
Dont bien souvent l'odeur entête.  
Eh! qui n'a vu parfois les Dieux & les Bourbons,  
Chercher loin de la Cour la plus simple retraite,  
Et venir dans les bois, à l'ombre des buissons,  
Ecouter des Bergers la timide musette,  
De préférence au bruit des tambours, des clairons,  
Et des accens de la trompette?  
Voilà les Dieux que nous servons,  
Les Dieux qui nous sont chers, aimable Souveraine;  
Avec vous le respect ne tient point de la gêne,  
Et l'amour est un droit que nous nous imposons.

On loua fort le zèle & les vers de la femme  
Merla (c'est malheureusement pour le poète  
le nom de la bouquetière;) les femmes sur-

tout s'empresserent de les faire valoir, parce que la Reine parut les goûter. Cependant il se glissa un impromptu qui courut quelques minutes après de main en main, & que voici.

Pour chanter notre Souveraine

Bonne femme, il falloit prendre un autre Amphion;  
Le tien paroît avoir toujours la bouche pleine;  
De ce que signifie en bon François ton nom.

Comme on s'aperçut que la Reine n'applaudissoit pas à cette polissonnerie, on la laissa là pour en revenir au présent de la bouquetiere que le Roi vint voir avec empressement, & sur lequel alors, comme de raison, les éloges ne tarirent plus.

*De Paris, le 30 Janvier 1779.*

LE faux bruit de la détention de M. de Laborde à la Bastille, se maintient populairement. On lui attribue la cherté de la viande de boucherie, pour avoir fait passer des bœufs, des veaux & des moutons en Angleterre. M. de Laborde, le plus riche particulier de l'Europe, n'a assurément pas besoin de faire cette contrebande anti-patriotique; on oublie que la grande sécheresse qui a régné l'été dernier a desséché les pâturages & que les maladies épizootiques ont fait périr quantité de bestiaux & qu'une autre quantité est en provisions pour la Marine. On s'aperçoit trop tard qu'on a immolé des veaux en trop grand nombre : c'est le veau seul qu'il auroit fallu renchérir, &

même diminuer le bœuf & le mouton. On dit que la viande sera ce carême à douze sols la livre. Ce sera un bien sûr moyen de nous faire faire pénitence.

Le Sr. Doffémond vient d'être chargé de faire l'épreuve d'un certain nombre de doubles d'étoffes de soie, mis ensemble pour garantir de la balle. Ayant disposé son essai, il l'a porté à l'hôtel de l'arquebuse; on a tiré dessus : la balle est demeurée aux premières étoffes & elle est tombée aussi-tôt par terre. Celle du pistolet à brûle-pourpoint, est tombée sur le champ. D'après cette épreuve, on lui a commandé deux cuirasses qu'il a faites & livrées. Ces cuirasses sont plus légères de moitié, que celles de fer.

Les deux poèmes attendus depuis si longtemps du public, celui des *Mois*, par M. Roucher, & celui des *Fastes*, par M. le Mierre, vont paroître.

Le Sr. Duval fait imprimer son petit ouvrage sur la musique, intitulé *P'Expression musicale démontrée une chimere*. Cet opuscule a l'air d'un paradoxe. L'épigraphe néanmoins semble le sembler le justifier. Ce sont les deux vers suivans.

*Lorsque ton ame éprouve un sentiment tragique;  
Es-tu jamais tenté de le dire en musique?*

L'abbé de Launay ayant appris dernièrement la mort d'un de ses parents, à qui il étoit redevable d'une somme considérable, que ce parent n'avoit point répétée, a répondu cur-



*rente calamo* à celui qui lui en avoit mandé la nouvelle , les quatre vers suivans.

En lui je perds & pleure un bienfaiteur ;  
 Sans être ingrat , je ne faurois m'en taire ;  
 De son plein gré je fus son débiteur ,  
 Et malgré lui , je suis son légataire.

Le directeur du nouveau théâtre des élèves pour la danse de l'opéra , a obtenu la permission de faire parler & chanter ses acteurs. Son spectacle, qui jusqu'ici a été pantomime, réussit fort bien.

L'Imprimeur de l'Académie Française, vient de s'arranger avec M. de Sacy, homme de lettres, connu par son livre intitulé *l'Honneur François*, par son *Histoire d'Hongrie* & par plusieurs articles de *l'Encyclopédie* ; pour composer les *Mémoires historiques de toutes les Provinces de France*, à l'instar des *Mémoires sur Paris*, de feu M. de Saint-Foix.

Le Lieutenant de Police, sur la représentation puérile de quelques observateurs inquiets, avoit refusé au directeur de l'ambigu-comique, la permission de représenter la parodie de la *Jérusalem délivrée*, qui a pour titre : *La montagne délivrée d'une souris* : on craignoit que ce titre n'eût l'air d'une allusion à l'accouchement de la Reine, mais M. de Plinches qui est auteur de la parodie, a fait voir que l'allusion est imaginaire, la permission a été accordée, & la pièce se joue.

On prépare au théâtre de l'Opéra, la remise de la tragédie lyrique de *Thésée*, par

Lully : ce sera un vrai tableau d'opposition pour les Lullistes & les Gluckistes. C'est à cet opéra que la Reine assistera. Nous avons actuellement ici huit grands théâtres en activité, outre les petits spectacles de foire. Il y a affluence par-tout. On ne joue plus dans les maisons qu'après souper, à moins que ce ne soit dans les tripots, où toutefois les jeux de hasard sont rigoureusement défendus.

Le célèbre Garrick qui étoit né à Harreford, en Mars 1716, est mort à Londres le 19 Janvier, de la pierre, âgé de 62 ans, il étoit fils d'un Capitaine de Cavalerie, qui lui avoit fait donner une éducation distinguée. De l'étude des loix, dans laquelle il s'étoit d'abord signalé, il avoit passé à celle du théâtre, où il a acquis cette grande réputation qui l'a fait nommer le *Roscius de l'Angleterre*.

M. d'Alembert très-satisfait d'avoir réussi dans les deux coups fourrés qu'il a portés au Clergé, en faveur de Voltaire, avouoit dernièrement dans une maison, qu'il avoit eu long-temps peur d'échouer. Vous vous rappelez que ces deux coups fourrés sont, l'arrêté de sa compagnie de ne plus faire le service d'usage, pour aucun confrere, avant qu'on eût célébré celui de l'Académicien anathématisé, & l'éloge proposé publiquement de ce chef de l'impiété, & proposé en vers, afin d'éviter la formalité des Censeurs de la Faculté de Théologie, qui auroient pu chicaner les concurrents : mais que de peines, que de délais, que d'anxiétés ne lui a pas coûté ce double projet. Il faut que vous sachiez que, pour qu'une

délibération de l'Académie Françoisé soit valable , elle doit être de douze voix unanimes. M. d'Alembert s'est souvent vu ce nombre de cabaleurs réuni ; mais avec des faux freres dont il craignoit la pusillanimité , l'indiscrétion ou la fureur. Pour mieux étendre & consolider son plan de despotisme sur sa compagnie , ce secrétaire éternel a imaginé depuis quelque temps , d'avoir chez lui trois fois par semaine au sortir de la séance , de petits conventicules , où l'on met au jour , prépare , combine , digere toutes les délibérations propres au succès de ses entreprises. On appelle ces assemblées , les *Soirées* de M. d'Alembert.

Le rédacteur d'une gazette étrangere , ayant eu le malheur , il y a quelques années , d'insérer dans sa feuille un article qu'on lui avoit envoyé de Paris , lequel n'étoit pas trop à la louange de M. d'Alembert , ce potentat de la république des lettres , s'en plaignit amèrement à un grand Monarque qui lui fait l'honneur de lui témoigner beaucoup d'estime , & de correspondre avec lui moyennant quinze cens écus dont il le gratifie tous les ans ; l'illustre offensé finissoit sa lettre par dire que le gazetier méritoit d'être pendu. *Oh ! oh ! diable comme il y va* , dit le Monarque au secrétaire qui lui lisoit la lettre , *pendu ! l'on ne pend pas comme cela les gens dans mes Etats ; & ce fera bien assez si je lui ordonne de se retracer* ; ce qui eut lieu en effet ; & ce qui prouve très-bien , comme dit M. Linguet , que ces coquins de philosophes ne valent pas mieux que ces coquins de dévots ; qu'ils sont aussi persécutés

teurs les uns que les autres , que désormais l'honnête homme , l'homme sensible & humain sera celui qui vivra isolé , qui ne tiendra à aucun parti , à aucune secte ; où qui tout au plus sera de celle des Rienistes , si jamais les Rienistes qui n'ambitionnent rien , qui ne prétendent à rien , peuvent former une secte.

Il court au sujet de la Marquise de G. , plusieurs bons mots & épigrammes , entr'autres sur ce que le Marquis a donné la grosse galanterie à sa femme ; le Duc de N. toujours en possession de dire les meilleures plaisanteries a dit , voilà ce qui s'appelle mettre un bon Suisse à sa porte , & le Chevalier de B. a fait , dit-on , cette épigramme.

La jeune Eglé , des ga'ans bien venue ,  
Vouloit un soir de carnaval ,  
Incognito courir le bal.  
Pour ne pas être reconnue ,  
Lui dit son cher époux , il est un sûr moyen ,  
Déguisez-vous en personne de bien.

Madame la Maréchale de Mirepoix s'intéressoit pour de pauvres gens auxquels il étoit question de faire avoir un entrepôt de sel & de tabac qui dépendoit de M.\*\*\* fermier-général. Elle attendoit depuis deux heures dans l'antichambre du traitant , remplie de laquais. Le Duc de Nivernois , qui étoit à parler à l'homme de finance sortant de son cabinet , témoigna sa surprise à la Maréchale de la voir attendre en si mauvaise compagnie : *Oh* , lui dit-elle , *je suis bien ici , je ne crains point*



ces Messieurs, tant qu'ils sont encore laquais. Il faut savoir que le pere du Fermier-général l'avoit été.

La Duchesse de King... si célèbre par son procès à la Cour des Pairs d'Angleterre, est devenue un objet de risée par son faste, & par le luxe étonnant qu'elle étale sur elle, & qu'elle traîne à sa suite : elle ne paroît jamais en public, sans avoir pour deux à trois millions de diamans. Son âge, qui ne s'accorde pas trop avec tout cet apparat, contribue à augmenter le ridicule qu'elle se donne.

*Lyce, sis anus & tamen vis formosa videti !*

L'amour, continue Horace, est un oiseau qui ne se repose pas sur un arbre mort ; cependant les appas surannés de la Lycé moderne n'ont point effarouché un jeune Officier aux Gardes, fort bel homme, mais absolument ruiné, qui, dans la vue sans doute de se remonter & de rétablir sa fortune délabrée, lui fait une cour assidue ; & la bonne Dame a si bien donné dans le panneau que les créanciers du Chevalier paroissent depuis quelque temps entièrement tranquillisés sur leurs créances.

Un auteur, nommé *Gudin*, adressa il y a quelque temps une épître au sieur de Beaumarchais, son ami, dans laquelle il lui prodiguoit des éloges, & les méloit à des sarcasmes piquans sur le Grand-Conseil, ci-devant le *Parlement Meaupeou*. Ce Tribunal furieux, rendit un décret de prise de corps contre le Poëte, qui fut obligé de gagner le large pour

éviter d'être enformé. Ayant été compris dans l'espece d'amnistie accordée à l'occasion des couches de la Reine, il est revenu à Paris, & pour se venger des persécutions du Grand-Conseil, il a répandu avec profusion des copies manuscrites d'un apologue intitulé : *Madame Hermiche*, qui est assez plaisant, & assez caustique pour mériter d'être rapporté. Le voici.

Dieu bénisse le grand conseil !  
 En bon chrétien je le souhaite ;  
 Mais qu'il preserve tout poète,  
 De trouver un lecteur pareil !  
 Connoissez-vous *Madame Hermiche* ?  
 Qui, naguère, à trois beaux-esprits  
 A fait, aux yeux de tout Paris,  
 Un procès pour un hémistiche ?  
 Elle étoit belle, elle étoit riche,  
 Se piquoit d'un rare bon sens ;  
 Et d'avoir toujours été sage,  
 Ce que nioient beaucoup de gens.  
 Mais son humeur un peu sauvage,  
 N'aimoit pas les mauvais plaisans ;  
 La plus légère raillerie,  
 Le moindre petit mot gaillard,  
 Un geste, un sourire, un regard,  
 Soudain la mettoit en furie.  
 Contoit-on quelque exploit galant,  
 Assuroit-on que quelque belle,  
 Avoit forfait au sacrement,  
*Madame Hermiche*, au même instant,  
 S'imaginoit qu'on parloit d'elle,  
 Et se fâchoit très-fortement.  
 Ses amis avoient beau lui dire,

ensemble Taifez-vous, & laissez-les rire,  
 » Qui n'a rien à se reprocher,  
 » N'est pas si prompt à se fâcher;  
 » La colere qui nous enflamme,  
 » Trahit le secret de notre ame,  
 » Taifez-vous.... Rien ne l'appaisoit;  
 Or, un soir qu'elle reposoit,  
 Sur chaise longue & fort galante;  
 Et qu'à ses côtés on voyoit  
 Une bourse ronde, & pesante;  
 Qui de sa vertu déposoit,  
 Au sommeil un peu provoquée;  
 Pour le hâter, pour dormir mieux;  
 Elle ouvre une lettre indiquée.  
 Par deux journalistes fameux....  
 O trahison ! ô crime affreux !  
 Elle lit, elle est effrayée :  
 Eh quoi ! ces mots sentencieux ;  
 Marion fut très-bien payée !  
 Elle appelle, elle entre en fureur,  
 » Un Commissaire.... Un Procureur,  
 » Un Avocat.... que l'on féviffe,  
 » Qu'on décrète & livre au supplice,  
 » Les journalistes, le rimeur,  
 » Et le Libraire & l'Imprimeur,  
 » Et quiconque fut le complice  
 » De cette exécration noirceur.  
 Mais, Madame, la loi.... la forme;  
 Ecoutez; Marion de l'orme  
 Est morte. & on la connoissoit;  
 Chacun fait ce qu'elle valoit.  
 » Non, Monsieur, dans cet hémistiche,  
 » Le scélérat fait mon portrait;  
 » Je m'y reconnois trait pour trait,  
 » Je m'appelle Marie Hermiche,

» C'est moi-même, on le voit très-bien,

Je veux mourir si j'en vois rien...

N'importe; écrivez; je rends plainte,

Et veux qu'on pende incessamment

L'auteur qui porta cette atteinte,

A mon honneur qu'on prisoit tant,

Que l'un & l'autre journaliste,

Complices de ce noir forfait,

Soient fessés au pied du gibet,

Telle est ma plainte; & j'y persiste,

Je signe & date cet écrit

Conforme à ma fureur jalouse,

L'an de grace soixante douze,

Temps propre aux gens de mon esprit,

La plainte alloit être reçue,

Mais tout à coup le vent changea,

Le vent en jouant dissipa,

Le brouillard qui troubloit sa vue;

L'air devint pur, le jour brilla;

Madame *Hermiché* fut déçue,

De l'espoir qui trop la flatta.

Mais, Madame *Hermiche* resta,

Sur ce point toujours chatouilleuse;

Et jamais rien ne corrigea,

Sa cervelle trop orageuse.

En gens de bien nous qui vivons,

O mes amis, nous, nous pensons

Que chacun nous aime, & nous prise:

Mais celui qui, mal renommé,

Aux camps, au barreau, dans l'Eglise;

N'est pas digne d'être estimé,

Pense toujours qu'on le méprise.



*De Versailles, le 2 Février 1779.*

ON a été fort alarmé ces jours-ci à Versailles de l'arrivée de plusieurs courriers au Comte d'Aranda ; ce Ministre s'est rendu successivement à la Cour, & a fait partir chacun de ces courriers pour Londres.

Il passe pour constant que M. le Comte de Montmorin, ayant réfugié chez lui un François que l'inquisition faisoit rechercher ; les chefs du saint office s'en sont plaints au Prince des Asturies. Celui-ci a fait appeler notre Ambassadeur qui s'est retranché sur les droits de son caractère ; de propos en propos la dispute s'est échauffée au point que le Prince a donné un soufflet à l'Ambassadeur. C'est déjà le troisieme soufflet de cette espece qu'il donne, savoir, un au Comte d'Aranda, un au Marquis de Grimaldi, & ce dernier.

Voici des couplets assortis au ton actuel de nos sociétés, & qui en effet y circulent rapidement.

### CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

*Sur l'Air du Vaudeville du Bucheron (Trop de pétulance gâte tout.)*

Demandez ce qui plaît aux femmes ;  
Voltaire dit tout uniment,  
Que le seul plaisir de leurs ames,  
Est d'avoir le commandement.  
Le mot de l'Enigme, Mesdames,  
Voltaire ne vous l'a pas dit,  
Ce qui plaît aux Dames,  
C'est un bon . . . . lit. *Bis.*

La Prude Aminthe dans son ménage,

Depuis le matin jusqu'au soir,

Se fonde sur ce qu'elle est sage,

Pour mettre Hylas au désespoir.

Au lit c'est la perte des femmes,

Levée, ah quel mauvais esprit !

Ce qui plaît aux Dames,

C'est un bon . . . . . lit. *Bis.*

Avec ce jeune amant qu'elle aime,

Orphise n'est jamais d'accord ;

On se boude, on se hait de même ;

Minuit sonné, tous deux ont tort :

On se couche, plus d'épigrammes,

L'amour chasse au loin le dépit ;

Ce qui plaît aux Dames,

C'est un bon . . . . . lit. *Bis.*

Clitandre un jour, sur la fougère,

Surprit Justine qui dormoit ;

L'endroit étoit propre au mystère,

Et le drôle à son but alloit ;

La belle alors, crainte de blâmes ;

S'éveille, le repousse & dit,

Ce qui plaît aux Dames,

C'est un bon . . . . . lit. *Bis.*

Je crois par ma chanson, Mesdames ;

Avoir prouvé, sans contredit,

Que rien n'égale dans vos ames,

Le plaisir d'avoir un bon lit ;

C'est-là qu'Amour ourdit ses trames ;

Ecoutez sa voix qui vous dit,

Ce qui plaît aux Dames,

C'est un bon . . . . . lit. *Bis.*

*De Paris, le 6 Février 1779*

Il paroît une ode imprimée à Paris, adressée au Roi & à la Reine, par M. Cuinet d'Orbeil, d'Issoire en Auvergne. Cette ode commence ainsi :

Une Princeſſe arrive la première,  
Lorsque la France attendoit un Dauphin.  
Ah ! raisons-nous. . . . .

Ce jeune homme auroit dû s'arrêter là, & ne pas prendre les transports de son cœur, pour des élans poétiques.

Une vieille femme avant de mourir vient de déclarer à son confesseur une cassette que la femme Desfrues avoit mise en dépôt chez elle, & dont elle ignoroit le contenu. Le confesseur lui a dit que c'étoit un fait de conséquence, qu'elle devoit elle-même déclarer à la justice ce que la bonne femme a exécuté. L'ouverture faite de la cassette, a mis en évidence les effets en diamans & en bijoux de feu la Dame de La motte, empoisonnée par l'hypocrite Desfrues, & dont sa femme avoit détourné la cassette, pour la soustraire à la connoissance de ses juges.

La fête des acteurs de l'opéra, annoncée par souscription, aura lieu mardi au Colisée. La Famille royale s'y arrêtera. Le marié futur est un jeune serrurier du Prince de Soubise, & la mariée future est une jeune fille de marchande de marée, belle comme le jour. Le Prince de Soubise lui donne dix mille francs; les acteurs, trente louis, & chaque spectateur un louis;

les frais des nœuds seront prélevés sur le produit de la souscription. L'assemblée sera nombreuse & brillante. Elle sera composée de tout ce que la France a de plus élégant dans les deux sexes. Les meilleurs instrumens en formeront l'orchestre, & les plus grands danseurs en femmes & en hommes en orneront le bal. La table couverte de fruits truds, de fleurs précoces, & de confitures en cristaux ou en porcelaines, étonnera les spectateurs. La distribution des lumières en bougies & en lampions de couleur fera un effet remarquable : & l'ensemble de la fête sera piquant par la nouveauté & la variété des accessoires.

On a donné vingt fois de suite chez Nicolet *l'Heureux jour, ou la Fête des Lys* : cette petite piece est d'un meilleur ton que la plupart de celles jouées sur le même théâtre. Le peuple a fort applaudi les couplets du divertissement, sur-tout celui-ci.

Ciel ! accomplis une aussi douce attente !

Prolonge les jours de mon Roi !

Accorde à notre Reine bienfaisante,

Un nouveau gage de sa foi.

La petite piece en un acte & en vers qui a été jouée à la comédie françoise sous le titre *des Muses rivales*, a donné lieu à l'épître suivante :

### ÉPITRE A CORNEILLE.

Ma foi, mon vieux & bon Corneille !

Du Parnasse il faut déguerpir.

On a juré de t'en bannir.

Tome VII.

M



Et chaque siècle a sa merveille !  
 L'admiration de cent ans,  
 Te décernant le rang suprême,  
 En vain cachoit tes cheveux blancs,  
 Sous le tragique diadème.  
 En vain soufflant sur le cahos,  
 Que fut animer ta présence,  
 Tu tiras d'une longue enfance,  
 Par la splendeur de tes travaux,  
 La Melpomene de la France,  
 Balbutiant sur les trétaux,  
 Entre les bras de l'ignorance.  
 En vain dans tes élans nouveaux,  
 Comme l'aigle atteignant la nue,  
 Et par une audace inconnue,  
 Consacrant presque tes défauts,  
 Tu voyois, vainqueur de l'envie,  
 Au sein d'un sublime repos,  
 Pâler le front de tes rivaux,  
 Devant les feux de ton génie.

Hier, par un peuple empressé,  
 Echo d'un très-joli blasphème, (\*)  
 Je t'ai vu bravement chassé,  
 Des Etats créés par toi-même.  
 Sur ton trône un autre est placé.  
 Chef-d'œuvre d'un ciseau magique,  
 Son buste couronné de fleurs,  
 Reproduisoit son air caustique,  
 Aux yeux de ses adorateurs.

---

(\*) Voyez *les Muses rivales*, petite pièce charmante, mais où l'on trouve, selon l'auteur de cet Epître, plus d'esprit que d'équité.

Et grace au zèle fanatique ;  
Ta pauvre Melpomene antique ;  
N'a qu'à chercher fortune ailleurs ;

Oui ! notre Apollon à bluettes,  
Lui-même encourageant sa cour,  
Étoit tout couvert de paillettes,  
Pour mieux fêter le saint du jour ;  
Et du Pinde les neuf caillettes,  
Dont tu fus si long-temps l'amour,  
Vinrent, l'adulant tour à tour,  
Lui céder Lyres & trompettes.  
Leurs bosquets jadis révéres,  
Vont, se peupler d'ombres frivoles.  
Les lauriers ne sont plus sacrés.  
Le Dieu rampe au pied des idoles.  
Tancrede a délogé Cinna.  
Ta force cede aux graces molles  
De la tragédie-opéra.  
Tes héroïnes sont des folles  
Qu'au premier jour on sifflera.  
Et Momus, s'il t'eut trouvé là ;  
T'auroit donné des croquignoles.

Patientons pour le moment.  
Roi détrôné, que peux-tu faire !  
L'usurpateur qu'on te préfère,  
Se voit proclamé hautement,  
Par la milice du parterre,  
Mais tout peut tourner autrement ;  
Et si je fais ta centénaire,  
Tu verras que notre engouement  
N'étoit que la fièvre éphémère,  
Et le rapide mouvement  
D'une nation trop légère,

Juste à la fin par sentiment,  
Si ce n'est point par caractère.

C'est alors que ton front divin  
Reprendra l'auguste couronne,  
Et que ton rival trop hautain  
Ira s'asseoir au bas du trône,  
Ses commentaires à la main...  
Je m'attends avec Racine.  
Je frémis avec Crébillon.  
Voltaire, les palmes au front,  
Se glisse entr'eux à la fourdine,  
Tous trois ont part à nos regrets.  
Mais quoique leur mérite brille,  
Même à côté de tes succès,  
Mon choix, n'en déplaît aux cadets,  
Est pour l'ainé de la famille.

Voici la copie d'une lettre de l'Abbé de Launay à un premier Commis de l'Intendance de Paris, qui lui avoit promis quatre louis d'or pour un divertissement en vers exécuté sur le petit théâtre du château de Sauvigny, le jour de la fête de l'Intendant de Paris; la convention verbale ayant été négligée depuis près de quatre mois, l'Abbé lui a écrit le billet suivant en ces termes :

» L'Abbé de Launay, persuadé qu'un homme  
» bien né & en bonne situation ne peut igno-  
» rer la manière délicate de traiter avec les  
» gens de lettres, est fort surpris que M. Jan-  
» selme ne lui ait encore donné aucune nou-  
» velle satisfaisante. »

» P. S. Il reste de l'encre dans mon écritoi-  
» re; après m'être occupé sans fruit à obliger

» un ingrat , je saurai m'amuser à ses dépens &  
» en amuser bien d'autres. »

» Par lui si je me vois berné,

» Il sera, j'en jure d'avance,

» Bien chansonné, turlupiné,

» Dans les bureaux de l'Intendance. »

*Voici la Réponse faite & envoyée le même jour,*

» JE me garderai bien, Monsieur, de m'ex-  
» poser à l'effet d'une menace qui ne mettroit  
» pas les rieurs de mon côté. Je suis si honteux  
» du tort que j'ai avec vous, que je vais me  
» hâter de le réparer. Je ferai plus que je n'ai  
» promis, puisque vous avez plus fait que vous  
» n'aviez promis vous-même.

» J'ai l'honneur d'être, &c. »

Pour vous remettre, Monsieur, au commen-  
cement de l'année, un peu au courant de nos  
principaux spectacles & de notre littérature, je  
vous invite à lire ce qui suit.

» *Œdipe & Admete* de M. Ducis, connu déjà  
par les piéces de *Hamlet* & de *Romeo*, copies  
du théâtre anglois, est le drame qui occupe  
notre scene : il a eu un grand succès. Il ren-  
ferme deux sujets fort en réputation chez les  
Grecs, *Alceste & Admete & Œdipe à Colonne*,  
ce qui fait dans le poëme françois double ac-  
tion; conséquemment il faut que l'une nuise à  
l'autre, *Alceste* ici ne produit aucun effet, mais  
l'épisode d'*Œdipe* a des beautés qui ont décidé



le succès de cette tragédie. Ce personnage paroît au troisieme acte avec sa fille, & son arrivée excite de l'intérêt ; il remue , il attache, en un mot il fait couler des larmes : la scene au cinquieme acte avec Polymie son fils , est encore un morceau qui a enlevé les applaudissemens & qui assurément les mérite. D'ailleurs cette piece est le monstre d'Horace *humano Capiti* ; nulle suite , nulle liaison ; un style inégal , quoiqu'il se trouve de très-beaux vers , des semences d'un grand tragique , de la noblesse , un pathétique imposant ; voilà à-peu-près le résultat de cette nouveauté qui a ouvert à M. Ducis les portes de l'Académie. Comme il est nommé dans un moment où les spectacles se donnoient *gratis* pour signaler la joie qu'a fait naître l'accouchement de la Reine, la plaisanterie françoise s'est égayée aux dépens de l'auteur d'*Admete* en disant qu'il étoit le *gratis* de l'Académie. Au reste , c'est un homme de mérite ; s'il étoit plus jeune , on pourroit espérer qu'il atteindroit aux parties dramatiques qui lui manquent , mais il ne fera jamais un pas de plus dans la carrière ; il y restera toujours bien loin de l'homme célèbre qu'il remplace ; songeons que Voltaire n'avoit que vingt-cinq ans quand on joua son *Œdipe* , & M. Ducis son successeur en a plus de cinquante. »

» L'opéra n'avoit jamais réuni plus de suffrages : M. de Vismes , le directeur de ce spectacle , cherchoit à plaire au public en donnant les meilleures pieces lyriques , les opéra bouffons les plus agréables : il a eu le malheur d'irriter la *tourbe dansante* , parce qu'il favo-

rifait M. Gluck & les gens de goût qui se plaignent que chez nous la danse écrase le chant ; les danseurs devenoient donc la partie la moins dominante : ces Messieurs & Dames ont fait une espece de conspiration. Il est inutile de dire que cette canaille a ses entrées libres chez les grands qui se mettent à leur niveau & se rendent peut-être aussi méprisables en épousant les caprices & les querelles de cette espece. En un mot les Dauberval, les Vestris, les Guimard, ont tant intrigué, cabalé, crié, que le pauvre M. de Vismes assez mal-adroit pour bien faire, a eu le dessous. Le voilà forcé de se retirer à Pâques avec 6000 livres de rentes viagères qu'on lui fera : on assure que les danseurs sous les auspices de la ville présideront à ce spectacle, comme les comédiens françois sont les petits despotes de leur démocratie. On peut augurer de là la décadence totale de l'opéra qui sembloit promettre de nouveaux plaisirs à la nation. On nous annonce cependant *Iphigénie en Aulide*, par M. Gluck; il s'est obstiné à n'y faire entrer aucun ballet, voulant que cet opéra ressemble aux tragédies grecques, qu'il en ait la noblesse, la simplicité, & que l'action ne soit point coupée par des accessoires absolument étrangers au sujet & souvent ridicules. Voilà peut-être une des causes qui ont fait germer la discorde entre M. de Vismes & les baladins. »

» La comédie italienne vient de nous donner un opéra-comique très-joli & qui a beaucoup de vogue : il est de M. d'Hele, Anglois d'origine, dont nous avons déjà un ouvrage

agréable ; *le Jugement de Midas* : celui-ci se nomme *l'Amant jaloux* ; il est rempli de délicatesse , d'agrément & de traits d'un bon comique , la musique est de M. Gretry. En général elle a réussi quoique les Censeurs y aient trouvé des imperfections. »

*L'Essai sur la vie de Seneque* , production de M. Diderot qui a les beautés & les défauts qu'on a reconnus dans ses ouvrages , est la brochure du jour ; c'est-à-dire qu'il y a un parti qui s'efforce de la prôner , tandis qu'un autre parti l'a rejetée , & la met au rang de ces inepties littéraires dont abonde notre capitale. Quel résultat recueillir de ces deux jugemens opposés ? que M. Diderot travaille d'après sa tête & non d'après son cœur , qu'il n'a jamais su composer un livre , qu'il n'écrit que par morceaux , c'est un volcan qui vomit du feu , de la fumée , des pierres , du charbon ; aucun goût , aucune suite , un enthousiasme factice. Ce que les honnêtes gens ne lui pardonneront pas , c'est que cet écrivain plutôt audacieux & singulier , qu'homme de génie , a pris à tâche d'être l'Avocat bienévolé de Seneque : il voudroit pallier ses fautes , ses crimes : en vérité à des pareils écrits on seroit tenté d'avoir de l'humeur contre le talent. A quoi serviroit donc d'être plus éclairé que les autres hommes , si l'on se jouoit ainsi de la vertu , des bonnes mœurs , de l'histoire. Bientôt on nous remettra sous les yeux l'éloge de Néron , de Caligula. Ce sont , en quelque sorte , des tours de force qu'on imagine pour faire briller les ressources de l'esprit. Je comparerois assez vo-

lontiers les écrivains de cette espèce à ces misérables voltigeurs qui font des sauts périlleux, De semblables auteurs s'amourachent, si l'on peut le dire, du paradoxe pour se distinguer de leurs rivaux ; ne pouvant créer des corps parfaits dans toutes leurs parties, ils s'amuse à nous donner des monstres, persuadés que par cette singularité ils fixeront les yeux, s'ils n'ont pu réussir à les attacher sur des images, le fruit de l'entente, de l'heureux accord de l'art & de la belle nature (\*).

Nous pouvons jeter quelque variété sur ces différens objets qui n'ont entr'eux que trop de ressemblance, en rapportant ici une anecdote qui fait honneur à M. de la Harpe. Ceci assurément vaut mieux que la meilleure tragédie. Il étoit très-public que l'auteur des *Barmecides* ne vivoit pas cordialement avec M. Dorat. L'un & l'autre s'étoient escarmouchés jusqu'au scandale & avoient manqué à l'esprit littéraire qui prêche la concorde & la paix. Le second chasse un frippon de secrétaire dont il avoit à se plaindre ; quelque temps après il s'apperçoit qu'on lui a dérobé des papiers d'importance qui concernoient ses affaires domestiques : il fait d'inutiles recherches & en ressent

---

(\*) M. Diderot peut être malheureusement accusé d'avoir, dans cet ouvrage, essayé de justifier le crime & de ternir la vertu. Puisse cette singularité atroce n'être que la suite d'une erreur d'imagination ! Je reviendrai sur ce sujet pour vous rendre compte de deux notes fameuses qui n'ont pas peu contribué à exciter la curiosité & à fixer l'attention sur cette vie de Senèque.



une peine très-vive. Il est bien étonné qu'on lui annonce un jour M. de la Harpe. — M. de la Harpe ! s'écrie M. Dorat , qu'il entre !... L'académicien paroît. — Vous avez raison, Monsieur, de me témoigner quelque surprise : vous ne vous attendiez pas à me voir chez vous. . . . Enfin on entre en matière. — Monsieur, poursuit M. de la Harpe, j'ai pu vous critiquer, dire le diable de vos vèrs grimacés, mettre le doigt sur toutes vos fautes, me servir de toutes les armes pour vous combattre ; mais il en est que je m'interdirai toujours : prenez ce paquet. — M. Dorat reconnoît ses papiers ; il reste immobile ! — Par quel hasard, Monsieur ! — N'aviez-vous pas un secrétaire ? — Eh, oui, sans contredit, j'avois un mauvais sujet que j'ai renvoyé & qui m'a laissé des dettes. — Il faut croire, Monsieur, qu'il vouloit les payer avec vingt-cinq louis qu'il m'est venu demander à condition qu'il m'abandonneroit ces papiers que je vous remets : ce malhonnête homme s'étoit reposé sur notre méfintelligence littéraire ; il avoit cru que cela alloit jusqu'à mon cœur. Il est donc venu me proposer vos papiers pour vingt-cinq louis, j'ai feint de céder à la proposition, je lui ai dit que je les examinerois & que je le récompenserois d'un si noble procédé, qu'il pouvoit revenir sous peu de jours ; j'ai cru devoir employer cette feinte pour vous rendre en mains propres un dépôt dont la perte devoit vous affecter. . . . M. Dorat, enchanté du procédé de M. la Harpe, lui a montré la plus vive reconnaissance & lui-même raconte à tout le monde un

procédé qui est bien propre à faire oublier toutes les tracasseries du bel esprit. (★)

On attend avec bien de l'impatience deux poèmes, l'un de M. le Miere & l'autre de M. Roucher. Le dernier est à peu près dans le genre de celui de Lucrece : l'autre est intitulé les *Fastes françoises*, il y aura de la vérité, de l'imagination, de la faillie. On craint que la versification ne soit inégale & ne manque de goût. Pour M. Roucher, il nous donnera de beaux vers, des descriptions poétiques; il faut croire qu'il aura ajouté l'intérêt à ces talens, qui sans cette partie si nécessaire à toutes sortes d'ouvrages, ne sont que des beautés hors d'œuvre & dénuées du secret d'attacher.

### I M P R O M P T U

*A une Dlle. qui chantoit agréablement.*

Que ta voix divine me touche,  
Et que je serois fortuné,  
Si je pouvois rendre à ta bouche  
Le plaisir qu'elle m'a donné.

---

(\*) Je ne me pardonnerai pas sur cette anecdote la moindre réflexion qui ne fût avantageuse à M. la Harpe. Malheur à ceux qui ne croient point aux retours de la vertu. J'aurois bien de la joie à vous rapporter beaucoup de traits de la nature de celui-ci, & à vous apprendre, je ne dis pas la conversion, mais la métamorphose de M. de la Harpe. Puisse-t-il me mettre à portée de faire servir ma correspondance de contrepoison à tout ce qui vous a été écrit à son sujet, l'année dernière!

*De Paris , le 13 Février 1779.*

ON écrit de Londres en date du 2 de ce mois, ce qui suit.

» Le corps de Garrick , a été exposé dimanche dernier sur un lit de parade , & visité par vingt ou trente mille personnes. Hier , on l'a transféré , avec toute la solennité possible , à l'abbaye de Westminster , & déposé sous le monument érigé à la mémoire de Shakespear. Le drap mortuaire étoit porté par le duc de Devonshire , Lord Camden , le Comte d'Osford , le Comte de Spencer , le Vicomte de Palmerston , Sire W. W. Winne , Mrs. Rigby , Stanley , Patterfon & Albany Wallis. Nombre de personnes de distinction suivoient le convoi à pied ; puis venoient cinquante carrosses drapés , & une quantité prodigieuse de voitures vuides ; un détachement des gardes , chargé de maintenir l'ordre , fermoit la marche. »

*Quatrain sur la mort de Garrick.*

Au théâtre du sombre Empire ,  
 Arrouet & le Kain déjà donnoient la loi.  
 Quoi ! j'aurai cet affront ! s'écria Shakespire ,  
 Non ! par le styx ! Garrick ! à moi.

A l'occasion des honneurs rendus aux cendres de Garrick & à sa mémoire , un journaliste compare la conduite des Anglois vis-à-vis d'un comédien , à celle qu'ils tiennent à l'égard de l'amiral Keppel. Je ne comprends pas la finesse de cette pensée qui me parolt

aussi fausse que déplacée. Keppel déclaré innocent, la nation entière sera à ses pieds : elle aura à se reprocher l'injustice d'avoir même pu le soupçonner : mais si Garrick avoit été accusé de quelque crime capital ; si ses accusateurs avoient été trouvés dignes de créance ; ses talens & sa célébrité auroient-ils pu le soustraire aux loix ? fermons les yeux sur les torts d'un peuple qui les rachete par l'hommage éclatant qu'il s'empresse de rendre au mérite & aux talens dans toutes les classes d'hommes , & félicitons-le d'avoir pu secouer le joug des préjugés qui combattent ailleurs la gloire des grands hommes , ou éviter d'y être soumis.

Le 8 de ce mois , le Roi , la Reine & la Famille Royale sont venus environnés de toute la majesté du trône , rendre grâces à Dieu , dans la Métropole , du présent qu'il vient de faire à l'auguste famille qui nous gouverne. M. Linguet s'est élevé avec raison contre l'usage barbare de donner du plaisir au peuple en lui brisant la mâchoire à coups de cervellats. Sa plume éloquente s'exercera sans doute également contre la distribution d'argent qui se fait d'une manière plus barbare encore dans les entrées publiques de nos Princes. Une foule d'athletes vigoureux entourent les carrosses dans leur marche , au risque d'être mille fois écrasés sous les roues , & le plus fort d'entre eux , le plus habile à écarter ses camarades , recueille sur leurs fronts sanglans , les écus qui les ont frappés. Les cabarets & les mauvais lieux peuvent attester que ce sont



toujours à peu près les mêmes personnes qui recueillent le fruit de ces bienfaits , d'où le pauvre timide & affoibli par la misère est sans cesse repoussé. Cette réflexion n'aura pas échappé vraisemblablement à l'humanité & à la sagacité de nos Souverains , mais peut-être croit-on qu'il faut payer un tribut aux anciennes coutumes , que le peuple toujours mal éclairé sur ses propres intérêts regarde comme des droits sacrés. Après avoir sacrifié à l'étiquette , la Reine a consolé son cœur qui en gémit ; elle fournit la dot de six cens filles qui vont être mariées dans la capitale , & sur le sort desquelles sa bienfaisance ne cessera pas de veiller.

Ce qui a le plus affecté LL. Majestés , lors de leur passage dans la Capitale , ce n'est pas l'affluence ordinaire des habitans ! ce n'est pas la harangue du Prévôt des Marchands , ni du Recteur de l'université. Mais ça été le cri général des *Vive le Roi , Vive la Reine* , des enfans du college de Louis-le-Grand , & le compliment des marchandes d'oranges sur le Pont-neuf , vis-à-vis la statue d'Henri IV. Le voici.

SIRE ,

» C'est un grand bonheur pour les mar-  
 » chandes d'oranges du Pont-neuf , de se ren-  
 » contrer sous les pieds de Votre Majesté.  
 » C'est à l'ombre sacrée de la statue d'un il-  
 » lustre Bourbon , qu'elles trouvent leur subsis-  
 » tance. Les regards paternels de Votre Ma-

» jesse leur donnent l'espoir qu'elles ne feront  
 » jamais privées de ces précieux avantages. Les  
 » vœux qu'elles offrent au ciel pour la con-  
 » servation & la félicité de vos Majestés, sont  
 » les plus ardens que puissent sentir des cœurs  
 » François. »

La harangue du Prévôt des Marchands est  
 trop longue pour être transcrite, & ne con-  
 tient rien de remarquable. Voici celle du Lieu-  
 tenant civil.

» Sire, l'Eglise vient de consacrer vos bien-  
 » faits & ceux de votre auguste Epouse. Per-  
 » mettez aux Magistrats de la ville, de vous  
 » exprimer les témoignages de la félicité pu-  
 » blique & les vœux de vos peuples au ciel,  
 » pour en obtenir bientôt un nouveau gage. »

Voici celle de l'Abbé de Ste. Genevieve en  
 crosse & en mitre.

» Sire, c'est un grand spectacle pour la re-  
 » ligion, de voir Votre Majesté venir dans ce  
 » temple antique, rendre grâces au Très-Haut,  
 » d'un bienfait précieux en lui-même, & plus  
 » encore par les douces espérances qu'il fait  
 » naître dans le cœur de vos fideles sujets; &  
 » c'est aussi un grand motif de joie & de con-  
 » solation pour tous ceux qui aiment cette  
 » religion sainte, de voir l'auguste compagne  
 » de votre trône, partager avec vous les sen-  
 » timens d'une piété reconnoissante, comme  
 » elle partage l'amour des peuples & les tranf-  
 » ports de leur allégresse. »

» Ce temple, dans lequel reposent les cen-  
 » dres de la puissante protectrice de votre  
 » Royaume, est, Sire, le premier que les

» Rois vos prédécesseurs aient consacré à la  
 » gloire du Dieu des armées. Celui qui s'élève  
 » maintenant & qui a déjà frappé les regards  
 » de Votre Majesté, fera un monument éternel  
 » de votre munificence, comme de celle du  
 » Roi votre aïeul ; & votre regne, Sire, sem-  
 » blable à celui de Salomon, ne sera pas moins  
 » illustre par l'entier accomplissement de ce  
 » grand ouvrage, que par cette haute sagesse,  
 » qui fait déjà le bonheur de votre peuple &  
 » l'admiration de l'univers. »

La plus plaisante de toutes est celle des Poissardes de la Halle.

## SIRE.

» Voici des lauriers pour vous, voici des  
 » fleurs pour la Reine : Les ronces sont pour  
 » les pauvres poissardes : mais nous oublions  
 » tous nos maux, dès que nous avons le plaisir  
 » de crier *vive le Roi, vive la Reine.* »

On les a renvoyées en leur jettant de l'argent.

Voici deux épigrammes tombées dans ma poche.

*Sur la querelle de l'ordre profond.*

L'ordre mince & l'ordre profond,

Divisent le haut militaire ;

Vous êtes tous d'accord au fond,

Messieurs, on vous voit d'ordinaire,

Profonds dans la discussion,

Et bien minces dans une affaire.

*Sur la prise du Corsaire le Gamby armé par les  
Dames de Londres.*

Sur un Corsaire armé par des femelles,  
Vous vous flattiez en vain d'obtenir du succès.  
Anglois ! tout ce qui tient aux Belles,  
Appartient de droit aux François.

RÉPONSE DE CORNEILLE

*A l'Épître qui lui a été adressée au sujet des  
Muses Rivales. (Page 261.)*

Grand merci cher Parisien,  
De ton Épître enchanteresse.  
Dans le séjour Elisien,  
On l'a remise à son adresse.  
J'ai lu deux fois ce joli rien.  
Tu m'apprends que sur mon théâtre,  
D'un nouveau Roi qu'on idolâtre,  
Le buste vient d'être placé.  
Je connois ce nouveau Monarque ;  
Graces aux bontés de la Parque,  
Ici nous l'avons embrassé.  
Mais dis-moi donc pour quelle cause,  
Quand mon front est toujours serain,  
De la nouvelle apothéose,  
Vois tu la pompe avec chagrin ?  
Moi ; je fus toujours un bon-homme.  
Dans mes préfaces qu'on renomme,  
J'ai moi-même de mes défauts,  
Offert une liste assez ample ;  
Et n'ai pas crû qu'à mes rivaux,  
La gloire dût fermer son Temple.  
Je chassai les usurpateurs,



De l'Empire de Melpomene,  
 Et par mes efforts créateurs,  
 J'agrandis même son domaine.  
 Mais dans mes drames les plus beaux,  
 J'ai des hémistiches grotesques ;  
 Et l'on fait bien que mes héros  
 Sont parfois un peu gigantesques.  
 Je suis sublime fréquemment,  
 Mais plus souvent encor, pareille  
 Au bon Homere qui sommeille,  
 Ma Muse aussi dort longuement.  
 Du désordre de mon génie,  
 Et de mes vers sans harmonie,  
 Voltaire autrefois s'est moqué ;  
 De bon cœur je le lui pardonne.  
 Quelquefois il m'a critiqué,  
 Plus souvent encore il me donne  
 L'éloge que j'ai mérité.  
 Eclairé par la vérité,  
 Lorsqu'il m'accorde ses suffrages,  
 Il me fait voir dans mes ouvrages,  
 Des beautés, qui jusqu'alors  
 N'étoient pas des plus apparentes.  
 Il met dans mes mains ignorantes,  
 La clef de mes propres trésors.  
 Messieurs du parterre & des loges,  
 Souvent m'adulent à l'excès ;  
 Et mes nobles mânes jamais,  
 Ne rongiront de ses éloges.  
 Dans ces retraites nous lisons,  
 Graces aux soins du bon Mercure,  
 De la belle littérature  
 Les aimables productions.  
 De mon successeur véritable,  
 Crois-tu que je puisse ignorer

La célébrité respectable ?  
 Que je cesse de l'honorer ?  
 Mon ame ne t'est point connue ;  
 Va, va, je l'ai mille fois lue,  
 Cette Zaire, où les beautés  
 Se suivent, sans se faire attendre ;  
 Où d'un amant féroce & tendre,  
 On adore les cruautés ;  
 Et mes lauriers sont humectés,  
 Des pleurs qu'elle m'a fait répandre,  
 J'ai lu Brutus, Semiramis,  
 Mérope, Mahomet, Alzire,  
 Ces drames, quoi qu'on puisse dire ;  
 Près des miens doivent être mis,  
 Gusman, par l'exemple qu'il donne,  
 Parle au cœur de l'homme de bien ;  
 Et mon dévot Arménien (Polieucte),  
 N'a jamais converti personne,  
 Quoiqu'il prêche long-temps & bien

Mon dessein n'est jamais d'instruire ;

Le spectateur qui m'applaudit,

Mon but est rempli, s'il m'admire,

Voltaire plait, étonne, instruit,

Est-ce à moi qu'appartient l'Empire ?

J'en doute. Ce mortel hardi,

(Tout Paris s'en souvient encore)

Fut le vainqueur à son aurore,

De ma muse dans son midi. (\*)

Cette anecdote dramatique,

D'Œdipe fait à dix-huit ans,

Peut rendre encore quelque temps

La question problématique.

---

(\*) Pierre Corneille avoit 53 ans, lorsqu'il fit *Œdipe*.

Dans ma centenaire tu veux,  
 Me rendant ma vieille couronne,  
 Placer au plus bas de mon trône,  
 L'auteur si cher à mes neveux!  
 Prends garde à ce que tu vas faire.  
 Dans ces vergers délicieux,  
 Il vient de descendre, naguere;  
 Et moi, je suis déjà bien vieux!  
 Près de la Seine & de l'Averne,  
 Le mérite le plus moderne,  
 N'est pas celui qu'on voit le mieux.  
 Quoi qu'il arrive, j'ai des yeux.  
 Et si par hasard ton audace,  
 Aux marches de mon trône place  
 L'auteur de tant d'écrits vantés,  
 Vengeant l'affront fait à sa cendre,  
 Moi, je te jure de descendre,  
 Pour le placer à mes côtés.

*De Paris, le 28 Février 1779.*

LES journaux ont annoncé, avec le plus grand faste, l'union d'un couple indigent, dont la troupe dansante de la soi-disante Académie de musique a fait les frais, & la fête dont elle avoit projeté d'embellir ces noces. On a applaudi au premier de ces témoignages de la part que cette espece de république a prise à la joie publique, à l'occasion de l'heureux accouchement de notre auguste Reine; mais l'on a trouvé assez indécent que cette bonne action pût servir de prétexte à une scene de dissolution. Le Roi a défendu l'exécution de ce projet, & comme cela s'est pratiqué dans une circonstance à peu près de même nature, la

scène a été transportée chez la Demoiselle Guimard. Au moment où on s'y mettoit à table, un inspecteur de police s'est présenté pour prendre séance, & a exhibé un ordre du Roi qui a fermé la bouche à tous les convives, dont la licence se trouvoit réprimée par ce spectateur inattendu. Une nouvelle peine a empoisonné les plaisirs qu'on s'étoit préparé à goûter. Vers le soir, un autre inspecteur est venu enlever les sieurs Westris pere & fils, le sieur d'Auberval, & quelques autres danseurs. Je vais dérober à l'historiographe de cette respectable Académie, le plaisir de vous raconter la cause d'un événement aussi important.

Vous avez vu, dans mes lettres précédentes, que l'opéra est livré à des dissensions intestines, comme l'ont été tous les Empires parvenus à un certain degré de puissance. La police sévère que M. de Vismes a voulu établir, le malheur qu'il a eu de reconnoître que ce n'étoit pas amuser le public que de l'accabler d'une fatigante abondance de ballets qui se répètent sans cesse, & enfin la confiance qu'une troupe de femmes jeunes & complaisantes ont dans le pouvoir de leurs charmes sur des protecteurs puissans, voilà la source des troubles auxquels l'opéra est en proie. Quel attentat affreux, & que deviendra la nation ! On parle de donner un opéra sans ballets. Ce de Vismes que le grand Westris a comparé à son chapeau qu'il tenoit avec le pouce & l'index, & qui est tombé à terre lorsqu'il a lâché les deux doigts, a l'audace de résister aux propositions de paix qui lui ont été faites : il refuse d'abdiquer, & il



a le courage de vouloir maintenir son autorité ! On n'a qu'à suspendre ses fonctions, *que sera de Vismes sans Westris ?* D'Auberval & lui, les deux colonnes du tripot, sont attendus en vain pour danser leur entrée ; ils paroissent dans les coulisses, mais en habit bourgeois ; c'étoit le signal des conjurés. Le jeune Westris, fils du Dieu de la danse & de la Demoiselle Allard, dans l'âge encore où l'on connoit la soumission, alloit danser : son pere court à lui ; *arrête malheureux ! Si tu danses, je t'empêcherai de porter le nom du grand Westris.* Le directeur fait des reproches au jeune homme : *c'est à mon pere avant vous que je dois obéir*, répond le marmoulet avec fermeté. Je regrette, Monsieur, de n'avoir pas la plume d'Homere pour vous peindre ces nobles débats, & décrire les grands sentimens qui animent ces héros. Déplorons leur sort, ils gémissent maintenant sous les triples verroux du For-l'Evêque.

Le public est satisfait de l'administration de M. de Vismes, & la canaille qui refuse de s'y soumettre, finira sans doute par baisser son front superbe & impudent. On ne peut cependant se dissimuler que ce théâtre perdra à Pâques une partie de son éclat. Il est menacé de pertes que l'activité de M. de Vismes, & l'accueil qu'il fait aux vrais talens, ne le mettront même pas à portée de réparer facilement. L'arrivée l'a prévenu depuis long-temps de sa retraite. Mlle. le Vasseur, insultée grièvement par l'amant de Mlle. Beaumesnil, sa rivale dans les premiers emplois, demande aussi que sa démission soit agréée ; & la dernière est bien peu propre à

nous en consoler. Il faut croire que quelque négociateur habile, ou plutôt que la sévérité juste & éclairée du gouvernement, accordera tous ces grands intérêts.

Puisque je vous entretiens d'affaires de théâtre, j'ai envie de vous raconter, Monsieur, une aventure toute récente & assez piquante pour les amateurs d'histoires scandaleuses. Vous devez d'abord vous rappeler que la guerre ôte à nos courtisanes, les Anglois & les militaires; les financiers ont bien d'autres affaires dans ce moment, que de penser à elles, & il ne leur reste guere que les robins. Malheureusement la prodigalité n'est pas le vice de ceux-ci. Une de nos actrices qui souffroit plus que toute autre de la disette, s'est avisée d'un expédient assez ingénieux. Elle avoit choisi pour sa dupe un de nos millionnaires. Elle prend un carrosse drappé, deux grands laquais, & se donne pour une Comtesse de province qui vient visiter son cher cousin M. Harpagon. Le Richard, qui étoit un homme de la fange, tréfaille d'aise d'être avoué par une femme de qualité : l'intrigante avoit des notions sur la famille de son prétendu parent. On entre dans des détails, dans des éclaircissemens; mon cher cousin par-ci, mon cher cousin par-là; la cousine étoit tous les jours dans la maison du Plutus; enfin elle parvient à faire un emprunt considérable, elle engage le sot à venir chez elle prendre des arrangemens; mon vilain, qui étoit aussi avare qu'entêté de noblesse, vole au rendez-vous. Quand il est nécessaire de dénouer la farce, la Dame dit avec toutes les graces connues sur la scène :

— Mon cousin, c'est assez long-temps jouer la comédie, embrassez votre cousine, & de bon cœur ; elle n'a pas l'honneur de dater d'une antique noblesse, encore moins de vous appartenir, mais elle brûle de vous témoigner sa reconnoissance : c'est ainsi qu'une actrice s'acquitte : il faut que nous soupions ensemble, & je vous payerai cette nuit vos contrats en bons effers de Cythere. Le Richard ouvre les yeux, il veut faire le méchant... Point de bruit, mon cher, vous aurez du plaisir pour votre argent ; Harpagon vit qu'il falloit en passer par cette espièglerie, & en galant homme il se résigna.

*Les Muses rivales* ont un succès soutenu : ce petit drame en un acte est un des plus jolis bouquers qu'on ait offerte à la mémoire de Voltaire. Il y a du saillant & de l'élégance dans cette pièce. Il est reconnu aujourd'hui que M. de la Harpe en est l'auteur. Ce que c'est que la prévention ! Nous avons beaucoup de gens qui commencent à médire du plaisir que leur ont fait *les Muses rivales*, parce qu'ils ont juré une haine éternelle à M. de la Harpe, & présentement ils en appellent de leur premier jugement à l'examen de la critique. Cette production ne peut manquer de plaire à la lecture. On en attend l'impression avec une impatience qui doit flatter le poëte & le dédommager un peu des dégoûts que depuis long-temps il s'est attirés.

On attend la première représentation de la tragédie de *Médée*, ouvrage d'un M. Clément, surnommé l'*Inclément*, qui a traité la plupart de nos auteurs avec beaucoup de rudesse dans

des  
On  
reil  
& a  
qu'i  
la c  
aura  
L  
bon  
ont  
tion  
les d  
assur  
sauro  
de jo  
ont d  
il lui  
billet  
le mo  
donne  
touch  
percev  
pit qu  
pris le  
les ma  
n'est q  
gentin  
fidele a  
lequin  
sa ma  
plus fa  
main à  
qu'elle  
éclairé  
Tome

des critiques , où d'ailleurs il y a des lumières. On a fait une espece de vœu de lui rendre la pareille : on s'attend en conséquence au tumulte & aux orages du parterre. On ne doute pas qu'il n'y ait du mérite dans cette tragédie , mais la cabale s'efforcera de prévaloir , & M. Clément aura des combats à soutenir.

Les Italiens ont à s'applaudir de l'espece de bonne fortune qui semble les accueillir : ils ont donné ces jours-ci la premiere représentation d'une petite comédie en un acte , intitulée *les deux Billets* : en voici une idée. Argentine assure , par un billet écrit à Arlequin , qu'il ne sauroit douter de son amour. Il est transporté de joie. Selon l'ordre reçu , les amans favorisés ont des rivaux , & Scapin est celui d'Arlequin ; il lui dérobe le billet dans l'idée que c'est un billet de loterie ; il se voit déjà possesseur pour le moins d'un terne , sa fortune est assurée , il donne une fausse adresse à Arlequin pour aller toucher son lot. Scapin n'a pas tardé à s'apercevoir de la méprise , cela lui cause un dépit qu'il veut pousser jusqu'à la vengeance. Il a pris le parti de se servir du billet qu'il a entre les mains pour rompre une intelligence dont il n'est que trop jaloux : il peint aux yeux d'Argentine , Arlequin comme un indiscret , un infidele auquel elle doit absolument renoncer ; Arlequin reparoit , il n'a point trouvé les commis : sa maîtresse furieuse lui fait les reproches les plus sanglans , elle fait le serment de donner sa main à celui qui se trouvera possesseur du billet qu'elle a écrit. L'amant infortuné est bientôt éclairé sur la perte qu'il a faite , il voit qu'il a



été volé : il fait une proposition à Scapin, qu'il prenne en échange le billet de loterie pour le billet doux ; celui-ci, excité par l'intérêt, se rend à la demande, & tandis qu'il court chercher l'argent, les deux amans se rapprochent, entrent dans des éclaircissemens, se raccommoient ; l'amour n'a plus rien à désirer : il n'en est pas de même de l'intérêt. Le billet de loterie est enfin, par un tour d'adresse, enlevé à Scapin, qui maudit à la fois & les femmes & la fortune. Les plaisanteries d'Arlequin achevent la défaite de Scapin qui se retire berné, hué, confusé, &c. &c. Cette piece est une des plus jolies comédies que ce théâtre ait eues depuis long-temps. L'auteur ressuscite ce vrai genre de nos modeles qu'on sembloit avoir oublié ; c'est un des pinceaux de la palette de Moliere. Il est fort à souhaiter que ce nouvel athlete, dans la carrière de Thalie, ne s'arrête point à cet ouvrage, & qu'il continue d'employer aussi bien des talens supérieurs & rares, à l'époque où nous écrivons.

Tandis qu'on accuse nos poëtes de rejeter les agrémens de l'imagination, on reproche à un de nos célèbres astronomes de s'égarer dans le labyrinthe de l'hypothese. Je veux parler de M. Bailly, auteur des *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, & sur l'ancienne histoire de l'Asie. Cet ouvrage est un nouveau développement de son système qui a quelque chose de piquant, & pour ainsi dire d'injurieux. Il veut que, presque sous le pôle, il y ait eu un peuple prédestiné auquel nous devons les arts & presque toutes nos connoissances, il oppose à ses con-

feurs qui lui demandent comment le Spitzberg a pu être le berceau de la belle poésie, un raisonnement assez singulier : il prétend qu'en ces climats les saisons offroient toutes les douceurs du printemps, que le noyau de la terre, qui est le principe de la chaleur vitale, si on peut le dire, n'étant pas encore refroidi, les habitans de ces contrées pouvoient se passer de la chaleur du soleil. Il faut lire cet ouvrage de suite, pour rendre justice du moins aux divers talens de M. Bailly, qui écrit avec autant de grace, qu'il conçoit avec sagacité. Il est fâcheux que cette production ait l'air d'un roman, & son auteur, malgré tout son esprit, aura bien de la peine à nous persuader que les pays enchanteurs de l'Asie soient redevables au nord, de tous les avantages dont ils se sont enorgueillis jusqu'à présent.

Il paroît qu'il y a une ligue offensive & défensive pour combattre les philosophes. M. d'Alembert leur chef est exposé sur-tout à toute la fureur des adversaires. On ne lui donne aucun relâche ; on lui dispute des succès reconnus, on s'efforce à lui trouver des défauts ; A-t-on saisi quelques imperfections ? On triomphe & l'on part de cette découverte pour lui refuser jusqu'au moindre talent. C'est ainsi qu'à présent l'esprit de parti décrie notre littérature & l'avilit. Et vainqueurs & vaincus, aux regards des gens sensés, sont couverts du même opprobre : de cet acharnement résulte une injustice révoltante qui s'écarte absolument de la vérité. Les journalistes ne sont plus que les échos du mensonge & de la haine ; on ne fait

à quel jugement s'arrêter. Il faut croire que cette épidémie passera ainsi que les modes présentes, & qu'avec la diminution ou plutôt l'abaissement total de la coëffure de nos femmes renaîtront la paix & le bon sens parmi nos littérateurs.

Nous sommes dans le délire des bals : un mari vient de leur être redevable d'une connoissance qu'il auroit pu s'épargner. Il vivoit dans la ferme croyance que sa chère moitié ne respiroit & ne s'embellissoit que pour lui ; il auroit cautionné sans crainte la vertu de son Arthemise. L'honnête Dame va ces jours-ci à un bal masqué, elle y avoit assigné un rendez-vous à quelqu'un qui assurément n'étoit pas son mari, elle l'apperçoit, court à lui, & la première parole qui lui échappe : — Enfin je suis débarrassée de mon sot, il ne m'a jamais paru plus ennuyeux ; croirois-tu qu'il m'a parlé tout le soir de mon amour & du bonheur qu'il avoit d'être aimé d'une femme qui lui étoit si attachée : j'ai pensé éclater de rire ; oh oui fort attachée, fort fidelle, n'est-il pas vrai ? J'ai tout arrangé au sortir d'ici pour lui donner une preuve de ma fidélité conjugale ; tu m'entends, tu te trouveras chez Madame \*\*\*\*. Tu ne me réponds point, prendrois-tu le parti de mon maussade époux ?... Il est vrai que ce soir j'ai une envie déterminée de lui manquer. — Oh pour ce soir, lui répond-on, je gage que votre sagesse sera à l'abri de toute atteinte. Quel son de voix a frappé l'oreille de Madame ? Quel spectacle ! son mari, son cher mari qui par une fatalité

singulière avoit pris un domino semblable à celui de l'amant. La pauvre femme est écrasée de la foudre, elle n'a pas la force de proférer un seul mot, elle se laisse entraîner par son époux qui la conduit à sa maison & quelques jours après dans l'obscurité d'un couvent où elle aura tout le temps de réfléchir sur la singularité des méprises.

### ÉPIGRAMME.

Lorsqu'au bas du Pinde on apprit  
Que Jean Freron avoit cessé de vivre,  
R.... s'écria, Dieu merci,  
Je vais faire imprimer mon livre.

*Stances par M. le Baron de Castelnau après avoir  
été présenté au Roi de Prusse, à Breslau.*

Jusqu'ici j'avois cru que le dieu de la guerre,  
Étoit un des faux dieux par l'erreur enfanté.  
Je croyois le dieu Mars un être imaginaire,  
Un factice Héros, par la fable inventé.

Tel est dans les humains l'imprudent caractère,  
De suivre aveuglément leur folle vanité,  
De n'imaginer rien au-dessus de leur sphère,  
Et de douter enfin de la divinité.

Mais, j'abjure aujourd'hui mon coupable système,  
Un regard a dompté mon esprit orgueilleux,  
Frédéric d'un coup-d'œil m'a montré le Dieu même,  
Que je ne croyois pas, & qui regne en ces lieux.



De Paris , le 20 Février 1779.

# VIE DE M. CLÉMENT.

Il se leve tranquillement ,  
 Déjeûne raisonnablement ,  
 Dans le Luxembourg fréquemment ;  
 Promene son désœuvrement :  
 Lit la gazette exactement ,  
 Quand il a diné largement ,  
 Chez sa voisine Clidamant ,  
 S'en va causer très-longuement ;  
 Revient souper légèrement ,  
 Rentre dans son appartement ;  
 Dit son *Pater* dévotement ,  
 Se déshabille lentement ,  
 Se met au lit tout doucement ,  
 Et dort bientôt profondément ;  
 Ah ! le pauvre Monsieur Clément !

Si tel étoit le train de vie de tous les Clément du monde, je n'aurois pas eu le plaisir de voir hier bien d'honnêtes gens vengés par la chute de la nouvelle tragédie. Je vous ai déjà marqué que l'auteur est un M. Clément qui s'est annoncé depuis long-temps comme le fléau des écrivains & qui s'est attaché sur-tout à déchirer ceux en faveur desquels le public s'est déclaré. Lié avec un homme de sa trempe, nommé *Palissot* , il a barbouillé un journal ennuyeux , où ces deux dogues se sont efforcés inutilement de ternir la réputation d'une infinité de gens de lettres estimables. Par-dessus tout cela , M. Clément a fait sur-tout une

guerre sanglante à M. de Voltaire : ces causes réunies se sont élevées contre le pere malheureux de la nouvelle *Médée*. Si cet Auteur avoit eu , comme M. de la Harpe , pour les *Muses rivales* , l'adresse de se cacher , peut-être le public seroit-il venu avec un desir moins marqué de critiquer : cependant le premier acte a été accueilli avec les plus grands applaudissemens ; en effet il les méritoit. L'exposition est en action , on aime à voir le caractère de Médée s'annoncer dans toute sa vigueur : il faut avouer que l'actrice chargée de rendre ce personnage , ( Mlle. Sainval l'ainée ) a joué avec une chaleur , une énergie , dont on ne sauroit donner d'idée ; elle s'est surpassée elle-même : jamais la Dumesnil dans les plus beaux jours n'a fait voir tant de talent : c'étoit Médée elle-même : aussi a-t-elle , pour ainsi dire , enchaîné le parterre qui étoit venu voir la piece dans une très-mauvaise intention : jamais cabale ne s'étoit formée avec plus d'intelligence , & d'opiniâtreté dans le projet de nuire. L'actrice a étonné par son jeu plein de génie & a déconcerté les sifflets. Au second acte , quel que fut son art & son succès , elle n'a pu empêcher que les défauts de la tragédie ne prissent le dessus : la scene où Médée est prête à égorger ses enfans , cette scene qui fit frémir la Grece assemblée , qui produit encore tant d'effet dans la piece de Longepierre , a porté le coup mortel au nouveau drame : nul développement , nulle chasseur , des vers sans physionomie , point d'action , le ton continuel d'une héroïde languissante ; tous ces défauts

réunis ont entraîné & décidé la chute de la tragédie. On s'est obstiné à ne vouloir pas entendre le dernier acte où cependant se trouvent des beautés ; en un mot il est décidé que Mlle. Sainval est une actrice qui a les plus grands talens, que peut-être il n'en paroîtra jamais une pareille au théâtre françois, mais pour la tragédie de *Médée*, l'arrêt est prononcé ; ouvrage sans génie, condamné à être enseveli dans le gouffre de la médiocrité, quoique les vers ne soient pas sans élégance, & que le drame soit composé dans cet esprit de naturel & de simplicité que les poëtes Grecs ont fait admirer sur leurs théâtres. O! M. Clément,

La critique est aisée mais l'art est difficile :

Vous n'auriez point passé à M. de Voltaire ce vers qu'il n'eut pas fait, où l'harmonie imitative est poussée un peu trop loin. Il s'agit de la chemise fatale,

*Sans déchirer la chair on ne peut l'arracher.*

Un des endroits que le public a le plus applaudi est celui où Médée dit à sa confidente en parlant de Jason dont le rôle est rempli par Larive.

*As-tu vu sa froideur ?*

En effet quelle humiliation pour le Kain, si dans le temple de mémoire il lit les Journaux où l'on ose lui comparer son médiocre successeur ! l'entrée de ce séjour est heureusement fermée aux feuilles hebdomadaires & aux louangeurs à gages qui les composent.

Pendant qu'au théâtre François on rioit aux dépens de l'auteur honni & baffonné qui avoit osé y sacrifier à Melpomene, il se passoit sur le rivage opposé, une scene plus vraiment tragique. Deux soldats du régiment des gardes se battoient avec une égale fureur; on les sépare, le guet approchoit, le peuple croit les devoir lâcher pour qu'ils puissent se soustraire par la fuite à la peine qui leur étoit préparée : les soldats de concert, quoique blessés tous deux, prenant chacun leur sabre dans les dents, se jettent à la nage, traversent la rivière, & à peine arrivés à l'autre bord recommencent le combat. L'un des deux est resté sur la place. On ignore le sujet de la querelle; s'il est légitime, il faut avouer que cet exemple est bien propre à prouver que nous n'avons pas entièrement dégénéré de la valeur de nos ancêtres.

*De Paris, le 25 Février 1779.*

LES *Muses rivales* semblent avoir perdu de leur prix depuis que M. de la Harpe s'est dépouillé du masque de l'anonyme : ce que c'est que la prévention! les gens de goût persistent à trouver cette piece digne de son succès, & ils font voir dans leur jugement autant d'équité que de connoissance. *L'Amant jaloux* est toujours revu avec un nouveau plaisir aux Italiens. Cette jolie bagatelle fait désirer que son auteur, encouragé par une réussite si flatteuse n'en reste point là.

Je vous ai annoncé, Monsieur, un *Essai sur*



*la vie de Sénèque*, par M. Diderot, & je vous ai promis d'y revenir : c'étoit une tâche assez pénible que de lire six cens pages sur un tel sujet, discuté par un écrivain aussi lourd & aussi diffus. Je l'ai remplie enfin pour vous en éviter les dégoûts. Il vous suffira de connoître les motifs de l'ouvrage & l'esprit dans lequel il a été composé.

Les fameux mémoires de J. J. Rousseau sont destinés à voir le jour : cet écrivain aussi différent des autres hommes dans sa conduite qu'il en est distingué par la sublimité de son génie & de ses talens, y parle sur son propre compte avec autant de liberté que sur les vices qu'il a pénétrés dans les autres. Il ne s'y fait pas grace de la moindre pensée, ni de l'action la plus secrète : cette espèce de confession générale ne lui fera rien perdre dans l'estime des gens qui connoissent les replis du cœur humain, & qui sont de bonne foi sur ses faiblesses, & elle doit inspirer de la confiance dans la franchise de ses jugemens. C'est ce qu'ont senti ceux qui avoient à les redouter ; les philosophes sur-tout, de la part de qui J. J. a éprouvé des noirceurs, sont ceux sur lesquels il s'est exercé le plus librement : M. Diderot a, selon les apparences, de fortes raisons pour croire qu'il a été moins ménagé qu'aucun autre. Se mettre à la place de Sénèque, & présenter J. J. sous l'emblème des Suilius, des Dion & des écrivains qui ont offert l'instituteur de Néron comme un scélérat hypocrite, voilà comment M. Diderot a imaginé de repousser d'avance les accusations

du philosophe juste & sensible qui ne fera jamais un calomniateur aux yeux de ceux qui l'ont connu & qui ont pu l'apprécier. On ne peut sans indignation penser que l'homme le plus vertueux soit l'objet de la note que je vais transcrire : il est vrai que cet homme a mis au nombre de ses vertus, une franchise trop cynique sans doute pour ce siècle. Écoutez M. Diderot : c'est ici que se dévoile le véritable motif qui lui a fait entreprendre la justification de Sénèque, entreprise aussi difficile que celle qu'il y a jointe de faire regarder J. J. comme un *scélérat artificieux* & un impudent calomniateur.

» Si par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paroïssoit jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat, qui pour donner quelque vraisemblance à ses injustes & cruelles imputations, se peindroit lui-même de couleurs odieuses : anticipez sur le moment & demandez-vous à vous-même ; si un impudent, un Cardan qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés seroit un garant bien digne de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui coûter, & ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouteroit à la turpitude secrète d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie. Jetez loin de vous son infame libelle, & craignez que séduit par une éloquence perfide, & entraîné par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui

dit du mal de ses bienfaiteurs (*Les philosophes bienfaiteurs de Jean Jacques !*) détestez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ses anciens amis : (*Quels amis ! jugez-en par cet échantillon :*) détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés ou qu'il a surpris de son vivant : (*Ce ne sont plus des calomnies , ce sont des secrets. Garder de certains secrets , n'est-ce pas s'en rendre complice ?*) Pour moi , je jure que mes yeux ne seroient jamais souillés de la lecture de son ouvrage , je proteste que je préférerois ses invectives à son éloge. » Vous voilà , Monsieur , prémuni contre les impressions que vous pourriez prendre d'après la lecture des mémoires de J. J. Tenez-vous bien pour dit , qu'il n'a dit la vérité que quand il a mal parlé de lui-même , & que si par hasard il se trouve quelque chose de vrai dans ce qu'il a dit des autres , il ne faut pas plus l'en croire , parce que ce sont des secrets qu'il a révélés , & des secrets sont des calomnies suivant le Dictionnaire de ces Messieurs.

Nous allons voir M. Rousseau jugé comme homme de lettres par le défenseur de Sénèque. » Il seroit aisé de prouver qu'il doit à Sénèque , à Plutarque , à Montagne , à Locke & à Sidnei , &c. (\*) la plupart des idées philosophiques & des principes de morale & de po-

---

(\*) Le nom de Diderot & comp. est oublié ici. Peut-être au reste tous ces noms sont-ils des voiles allégoriques. Sénèque & Diderot sont probablement synonymes.

litique qu'on a le plus loués dans ses écrits : il doit même à Sénèque quelques-uns de ses sophismes & de ses paradoxes les plus étranges ; c'est une source où pour me servir de l'expression de Montagne, *il a puisé comme les danaïdes, remplissant & versant sans cesse*. Mais l'espece d'enthousiasme, de fanatisme même, qu'il a sur-tout inspirée à ces êtres mobiles & passionnés dont l'imagination prompte à s'allumer, ouvre l'ame à toutes les sortes de séductions, & qui toujours à la discrétion du moment, donnent la préférence sur le philosophe qui les éclaire, au sophiste éloquent qui les émeut, s'affoiblira peu à peu, & peut-être même se perdra tout à fait, à mesure que les ouvrages des auteurs dont on vient de parler, leur seront mieux connus. (\*) C'est alors que ceux ou plutôt celles (\*\*) à qui la magie du style de M. Rousseau en a si souvent imposé, retrouvant sans cesse dans ces auteurs les mêmes idées, & quelquefois les mêmes

---

(\*) Vous comprenez qu'il ne sauroit être question ici des ouvrages des anciens, puisque certainement ils ne seront pas *mieux connus* dans un siècle qu'à présent : l'auteur a craint qu'on ne devinât pas assez que M. Rousseau n'a eu de mérite que celui qu'il a usurpé aux philosophes contemporains. C'est donc à eux qu'il faut rapporter toute la réputation dont il jouit, & il faut apparemment rejeter sur Jean-Jacques la médiocrité de ses détracteurs. Ce calcul seroit assez plaisant. Malheureusement (pour me servir d'une expression triviale) *cela ne peut pas prendre*.

(\*\*) Prenez garde, Monsieur, de vous laisser séduire par le magicien J. J., vous seriez *fémimisé ipso facto*.



écarts , n'admireront plus que la forme séduisante sous laquelle il a su les présenter , & fixeront avec plus de justesse & d'impartialité le degré d'estime & de réputation qu'il mérite. En effet , ce n'est ni un penseur profond , ni un logicien exact & sévère , ni un moraliste aussi instructif , aussi original , aussi agréable à lire (\*) que Montagne , ni même un ami très-sincère & très-zélé de la vérité (\*\*): c'est un écrivain très-éloquent dont le style vif , élégant , rapide & plein d'énergie , entraîne presque toujours sans persuader : c'est un sophiste adroit , quelquefois même très-subtil , qui se met fort peu en peine de se contredire, (\*\*\*) & à qui le choix des opinions est en général à peu près indifférent , pourvu que celle qu'il embrasse , vraie ou fausse , lui offre un champ assez vaste pour faire briller tous ses talens. S'il trouve par hasard sur son chemin une vérité piquante dont le développement & les preuves exigent toutes les ressources de son esprit & de son éloquence , il la fait avidement , la pare , l'embellit , écarte , dissipe les nuages dont elle étoit environnée , & la porte même souvent jusqu'à la dé-

---

(\*) C'est-à-dire que M. D..... accordez cela avec l'influence prodigieuse que J. J. a eue sur le changement de nos mœurs en quelques parties , par exemple , relativement à l'éducation.

(\*\*) Cependant il me paroît que l'on craint vivement qu'il n'ait été trop vrai dans ses mémoires.

(\*\*\*) M. Diderot emploie tous les moyens pour persuader que J. J. n'est qu'un copiste.

monstration : mais un moment après , il fait les mêmes efforts pour appuyer un sophisme , pour établir un paradoxe ingénieux ou même pour consacrer une erreur , si ce dernier parti lui paroît plus convenable à l'emploi de ses forces & à l'exercice de cette réthorique brillante que Montagne appelle quelque part *une art piperesse & mensongere*. La célébrité dont M. Rousseau a joui , & que peut-être il conservera longtemps encore , est une forte preuve de cette vérité : c'est que si les hommes veulent être instruits , ils désirent encore plus d'être amusés (\*) ceux qui méprisent la grace du style ne les connoissent pas assez , & ne sont pas assez jaloux de leur être utiles. Ils entendent encore mal l'intérêt de leur réputation : ils pensent ; mais n'ayant pas le talent , peut-être plus rare encore , d'écrire avec cet agrément , ce nombre & cette harmonie dont le charme est irrésistible , ils rendent mal leurs pensées , & sont bientôt oubliés. Fontenelle en s'emparant du travail de Vandale , lui en a ravi pour jamais la gloire. Un jour viendra que le nom de ce savant médecin déjà presqu'ignoré parmi nous , sera entièrement effacé de la mémoire des hommes ; tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain riche à la vérité , mais hérissé de ronces & d'épines , qu'il a défriché , sera entendue dans l'avenir (\*\*) tant que les langues

---

(\*) On nous disoit tout à l'heure que M. R. n'étoit pas un moraliste agréable.

(\*\*) Par quelle fatalité arrivera-t-il précisément le

latine & françoise subsisteront ; Sénèque & Montagne seront lus , médités & admirés des bons esprits : & toute l'éloquence de M. R... qui en s'appropriant leurs pensées , s'est , pour ainsi dire , associé à leur gloire & a brillé parmi nous d'un éclat emprunté , ne les fera jamais oublier ; mais elle les fera négliger plus ou moins long-temps particulièrement des femmes & des gens du monde , en général peu instruits , mais sur-tout trop avides de jouissances , pour consacrer à l'étude un temps qui suffit à peine à leur amusement , & trop dissipés pour mettre dans leur lecture ce choix , cette suite & ce degré d'attention qui peuvent seuls , les rendre utiles & instructives. Les étrangers ont dit que M. R. avoit fait secte parmi nous : ils auroient pu ajouter que cette secte est si aveuglément dévouée & soumise à son chef , qu'elle est plutôt religieuse que philosophique (\*). En effet , il n'y a guere que des opinions religieuses mal entendues & portées à l'excès , qui puissent inspirer cet esprit d'intolérance dont tous les

---

contraire à l'égard de Rousseau. L'objet de cet exemple est l'opposé de ce qu'il prouve. Voilà ce que c'est que d'être un logicien exact & sévère.

(\*) Nouveau motif d'aversion pour le pauvre J. J. Il y a jalousie de métier. Mais en vérité un philosophe simple , sans faste , sans intrigue , & sans allure , persécuté sans cesse , méprisant les richesses & le grand monde , volontairement réduit à l'indigence , & confiné dans une retraite dont un ou deux amis avoient à peine l'accès , un tel homme , dis-je , ne me paroît guere mériter le titre de fondateur d'une secte.

partisans du citoyen de Geneve sont plus ou moins animés. (\*) Quiconque ose avoir sur ses écrits & sur sa personne , un sentiment contraire au leur , s'expose infailliblement à une espece de persécution qui a tous les effets de la haine théologique. Que faire donc alors ? Etre sincere avec soi-même ; dire froidement & d'une maniere simple , ce que d'après un examen réfléchi , on croit utile & vrai , & opposant à toutes les critiques un silence obstiné , attendre en paix le jugement du public éclairé & impartial. „

C'est ce que M. R. a fait dans sa retraite , persuadé que les ennemis étoient pires encore que ceux qui ont voulu s'armer des foudres d'un Dieu vengeur & à qui ils ont l'injustice de comparer le plus patient des hommes. J. J. dans ses mémoires aura cru devoir à l'humanité qu'il aimoit , les vérités qu'il avoit découvertes ; mais ne comptant pour rien le plaisir de la vengeance , il n'a pas voulu être le rémoin de la confusion de ses ennemis. Au reste , Rousseau isolé , livré à lui-même aimoit à se plaindre ; c'est le seul soulagement qu'il ne se soit pas refusé. Il écrivoit , mais il y a apparence que son intention n'étoit pas que ses mémoires vissent jamais le jour.

---

(\*) Voilà de ces imputations auxquelles on ne sauroit répondre. Que dire à quelqu'un qui soutient qu'il fait nuit quand il est midi ? Il est aisé de prouver que personne n'est plus intolérant que les prétendus apôtres de la tolérance , les philosophes qui servent sous les drapeaux de l'Encyclopédie. Rousseau étoit le plus tolérant des hommes.



M. Rousseau, sans prétention même à la qualité de philosophe, n'a pas senti aussi bien que ses adversaires combien les hommes décorés de ce titre sont précieux à l'humanité. Ecoutez M. Diderot. Il ne s'agit pas ici des profonds penseurs de l'antiquité, mais des philosophes de l'A, B, C. (\*) qui font la gloire & l'ornement de ce siècle. " Le Magistrat rend la justice, le Philosophe apprend au Magistrat ce que c'est que le juste & l'injuste. Le militaire défend la patrie; le philosophe apprend au militaire ce que c'est qu'une patrie. Le Prêtre recommande au peuple l'amour & le respect pour les Dieux; le Philosophe apprend aux Prêtres ce que c'est que les Dieux. Le Souverain commande à tous; le Philosophe apprend au Souverain quelle est l'origine & la limite de son autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans sa famille & dans la société; le Philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs. L'homme est exposé à l'infortune & à la douleur; le Philosophe apprend à l'homme à souffrir. „ Il est clair qu'un pays fertile en philosophes, & sur-tout en philosophes d'une certaine trempe, n'auroit besoin pour son administration que d'automates dociles.

*De Paris, le 1 Mars 1779.*

J'AI à vous offrir pour ce courier l'échantillon d'un manuscrit apporté par un homme

---

(\*) Voyez l'alphabet qui se trouve à la tête du Dictionnaire universel des Sciences & Arts.

de lettres arrivant de l'Inde. Il consiste en traductions de divers ouvrages dont il s'est procuré les originaux dans le pays.

*Principes mystiques des Barberis, Derviches  
d'une secte en vogue aux Isles Philippines.*

» Dieu est souverainement juste : ainsi il veut que nous soyons heureux & contents, nous qui faisons révéler son nom, qui entretenons son culte, qui célébrons ses mystères : donc il nous a transmis ses droits & son autorité sur les personnes & les fortunes des êtres qu'il a créés. »

» Dieu est souverainement bon : donc il veut que chacun jouisse des biens qu'il a réservés dans une vie future, à ceux qui suivront exactement sa loi dont nous sommes les interprètes : donc nous devons employer tous les moyens, même le fer & le feu, pour y soumettre ceux qui paroissent disposés à s'en écarter.

» Dieu voit tout : donc il ne doit y avoir rien de caché pour nous qui sommes ses ministres. »

» Dieu est tout-puissant : Donc rien ne doit nous résister, à nous qui sommes les dépositaires de sa puissance : les Rois de la terre doivent nous assister des forces humaines, quand on cesse de respecter celles que nous tenons de Dieu. Ils ne sont que les archers à qui il est prescrit de faire exécuter les arrêts de la justice suprême dont nous sommes les organes. »

» Dieu est immuable : donc il ne sauroit révoquer les décrets qu'il a prononcés : une fois rendus par notre bouche, ils ne sont susceptibles d'aucune altération, d'aucun retard dans

leur exécution. Les grâces, les pardons, les abolitions de peine sont des faiblesses humaines dont la justice divine ne sauroit être capable. Les volontés de l'Être suprême sont stables, & sa justice absolue.

» *Dieu est miséricordieux* : c'est-à-dire, que ceux qui se repentent ont des droits à sa clémence, mais le remords après le jugement est tardif, la crainte l'a excité : une soumission aveugle aux conditions que nous attachons à la clémence, peut seule prouver la sincérité du pénitent. Il faut qu'il la démontre par un renoncement total (en notre faveur) aux choses de la terre.

» *Dieu est par-tout* : Donc il n'est pas un coin de la terre qui doive & qui puisse se soustraire à notre pouvoir.

» *Dieu est la vérité* : Donc toutes nos décisions sont infaillibles, chacune de nos paroles est un axiome, & qui ose douter un instant mérite le supplice.

» *Dieu est le maître de tout* : Les Rois même tiennent leur sceptre de lui : donc tout doit nous être soumis.

*Fragments d'un Conte oriental.*

Je m'étois endormi sur le tillac, je me réveille dans une caverne affreuse ; une voix terrible se fait entendre : *Pars, & dans une heure apportes-moi ce que tu trouveras !* A ces mots, un vigoureux coup de pied me prenant précisément au centre de gravité, m'enleve hors de terre. Je parcours les airs comme un

ballon qu'une main robuste a lancé. Je retombe sur la cime d'une montagne escarpée d'où je roule avec violence en me déchirant sur mille pointes qui formoient sa surface. J'entraînois avec moi un corps qui pousse de longs gémissemens. En étendant les bras je m'aperçois que j'étois resserré par une chaîne dont l'extrémité avoit entouré un autre être sans doute aussi malheureux que moi. Un rocher avoit suspendu ma chute : je considère en tremblant le compagnon de mon infortune : une vieille femme à laquelle le temps destructeur avoit à peine laissé la forme humaine , étoit associée à mon sort. L'heure s'écoule , me dit-elle , hâte-toi de m'arracher un cheveu près de l'oreille gauche. Je m'empresse pour lui rendre ce foible service ; je l'essaie en vain ; sa tête chauve n'offroit que la surface la plus nue comme la plus polie. . . . Quel sort déplorable est le mien , s'écrie la vieille , j'ai tant éprouvé de malheurs qu'il ne me reste pas un cheveu sur la tête ; ( delà sans doute est venu le proverbe ) je suis la fée *Bobine* ; le destin a voulu que le sacrifice d'un cheveu pût seul me soustraire aux catastrophes sinistres ; je n'ai que ce moyen d'échapper au barbare ennemi dont nous portons les fers ; à ce prix seul , je puis être libre & te prouver ma reconnoissance. La vieille bavarde n'auroit pas eu de sitôt fini ses lamentations ; j'apperçois enfin un petit poil blanc ; je l'arrache , ma fée disparaît ; le plus hideux de tous les chats avoit pris sa place. Je ne puis , me dit-il , payer que pour un , mais en revanche du service que tu



as rendu à Bobine, elle te donne du don de faire une rencontre heureuse chaque fois que tu t'arracheras un cheveu du côté droit. Je voulois questionner, je sens tirer la maudite chaîne avec violence, & je me retrouve dans l'autre d'où j'étois parti. Un géant affreux saute & dévore le chat au même instant, & d'un nouveau coup de pied me renvoie en course par le même chemin que j'avois parcouru. Je me rappelle la leçon du chat; je m'arrache un cheveu & je tombe dans un bain vaste, où dix jeunes filles d'une beauté extrême étaloient tous les appas qu'elles avoient reçus de la nature. Je l'avoue, j'oubliai un instant ma triste situation: bientôt après, le souvenir d'Actéon me fit frissonner; la contenance humble & soumise des charmantes baigneuses me rassura. Elles me reconnoissoient à ma chaîne pour un des pourvoyeurs du monstre à qui quelques-unes de leurs compagnes avoient servi de pâture. Elles me supplioient de leur épargner le même sort. Mon silence & mon air égaré les effrayoient; elles attribuoient à férocité ce qui n'étoit que l'embarras d'un chasseur tout novice. Je leur fis comprendre du mieux que je le pus mes bonnes intentions. Une d'elle reconnut ma bonne foi, & jeta sur la chaîne fatale un brochet que son mauvais sort fit trouver là; la chaîne l'entoura sur le champ & fut retirée avec la même violence que la première fois: brave émissaire du plus barbare des tyrans qui font la guerre à l'espèce humaine, me crièrent les dix voix ensemble, porte-lui des excréments de l'Empereur Segre-

eb, & tu feras maître d'un pouvoir dont tu feras un meilleur usage. Revenu à la caverne, je vis bien que mon maître n'étoit pas content de ma chasse : un coup de pied de mauvaise humeur me jetta dans la lune. Je m'étois encore tiré un cheveu, en tombant je fis un fracas épouvantable. J'avois mis en pieces plus de cent bouteilles. Un grand homme maigre qui se trouva là s'empressa de renifler la vapeur qui s'en échappoit ; il bouffissoit à vue d'œil, je me hâtai avant qu'il en vint au point de créver, de lui demander où je trouverois l'Empereur Segreleb. Je te l'aurois pu dire avant ce que je viens de faire, me répondit-il en me tournant le dos & en me donnant un bonnet rempli de grelots qu'il portoit auparavant. Ma chaîne s'étoit chargée de tessons & de morceaux de verre cassé, je me retrouvai bien triste, bien harrassé & tout en sang dans la caverne ; le diable t'emporte, me dit le géant en me donnant un coup de pied qui faillit me réduire en poudre ! armé du bonnet & avec un troisieme cheveu de moins, je tombai dans un des satellites de Jupiter. Je me trouvai près d'un homme dont l'aspect étoit vénérable ; je lui demandai où régnoit l'Empereur Segreleb. C'est ici, me répondit-il avec douceur. Je viens, criai-je avec transport, chercher de ses excréments. . . Mon vieillard se met à rire comme un fou ; la colere me transporte, je le saisis par sa longue barbe, & la chaîne nous emporte tous deux avant que je pusse arrêter ses ris immodérés. Le mouvement de la voiture & le désagrément de la situation où je

tenois mon compagnon de voyage , rappellerent son sérieux & il m'apprit que l'Empereur Segreleb étoit constipé depuis 150 ans. Cette nouvelle étoit affreuse pour moi. Un coup de pied dans le cul que je recus du géant me rendit la connoissance qu'elle m'avoit fait perdre. Le vieillard avoit déjà été la proie de son appétit dévorant. L'extirpation d'un cheveu & mon bonnet à grelots me firent tomber sur un toit que la lourdeur de ma chute enfonça. Je me trouvai au milieu d'une cour brillante sur l'épaule de celui qui paroissoit y dominer. Je me doutai que c'étoit Segreleb lui-même , & je sentis que le moment de ma libération approchoit ; en effet , la peur l'avoit saisi au point de remplir mes vœux bien au-delà de mes espérances : je me saisis avec avidité de ce qui devoit être l'instrument de mon bonheur... A peine rentré à la caverne , l'influence du produit heureux de ma chasse détruisit les enchantemens du maudit géant ; je me trouve au comble de la félicité... Une voix s'élève... & je m'éveille entouré du Talisman qui m'avoit délivré du monstre , de la chaîne & de la caverne ; mais qui faisoit le supplice de mon odorat... »

On ne parle ici dans ce moment ni de l'Angleterre , ni des Insurgens , ni de notre marine , on ne parle que de *Thésée* , tragédie lyrique de Quinault , musique de Lully. Cet ouvrage sembloit avoir été consacré sur notre scène par un succès de plus de nonante ans. La révolution que les Gluck , les Piccini nous ont fait éprouver , présente aujourd'hui *Thésée*  
sous

sous un nouvel aspect , quoiqu'il y ait de grandes beautés dans le poëme. Il est revêtu d'une musique bien différente de celle qui a maintenant & avec raison la préférence. Par parenthèse les troubles survenus entre M. de Vismes & les danseurs ont repris une nouvelle vivacité , depuis que la liberté a été rendue aux chefs du parti contraire à l'administration. Des médiateurs s'étoient réunis pour arranger cette importante affaire , on auroit dit qu'il s'agissoit d'un traité de paix entre deux Puissances ; les négociations paroissoient promettre du succès : le feu s'est allumé plus que jamais. Le mauvais accueil que le public a fait à la Guimard & à Westris à leur retour , semble avoir encore zigri le levain qui les met en fermentation , & ces deux respectables personnages vont par-tout cherchant à soulever les esprits contre leur malheureux Directeur.

L'édition des *Œuvres de Colardeau* est dans les mains du public : elle forme deux volumes in-octavo enrichis d'estampes. On s'accorde pour applaudir à la versification de ce poëte élégant que la mort nous a enlevé trop tôt : mais , c'est une tête légère qui renferme peu de germes créateurs. En général , Colardeau est dénué d'idées , d'invention. C'est un joli écho ; d'ailleurs toujours le même ton ; *Chordá oberrat eádem*. Il n'y a absolument que son épître d'*Héloïse* , imitation de celle de Pope , qui mérite une distinction favorable ; ses tragédies assez bien coloriées manquent d'action , d'énergie , d'intérêt : point d'entente dans les caractères. Peut-être la mauvaise santé dont a joui cet

O

Tome VII.



écrivain a-t-elle été un obstacle aux progrès qu'il eût pu faire dans son art. C'est bien de ce versificateur que l'on peut dire ; *il jouoit agréablement du violon*. Il y a une grande différence entre un joueur d'instrument & un habile musicien.

Nos Tribunaux retentissent de plaintes en adultere. Il va aussi se publier un Mémoire qu'on dit fort intéressant sur la bâtardise, sujet bien propre à des discussions approfondies, & il n'y eut jamais un moment si favorable pour traiter cette sorte de matiere. Les lumieres de la philosophie ne doivent-elles pas se répandre jusques sur notre législation souillée encore des fanges de la barbarie ! & si les hommes ont besoin d'être éclairés, n'est-ce pas dans l'administration de la justice qu'on doit n'avoir pas passé les bornes du douzieme siecle, tant elle est remplie de préjugés aussi cruels qu'absurdes.

Il paroît depuis quelques jours un Mémoire très-bien fait en faveur des gens de lettres & des libraires, à l'occasion des nouveaux réglemens qui les concernent. Peut-être les uns & les autres ont-ils à ce sujet des représentations justes à faire, mais peut-être aussi un attachement aveugle à d'anciens usages, & une prévention dont les gens plus éclairés ont souvent peine à se défendre, leur font-ils méconnoître leurs véritables intérêts.

Une anecdote assez singuliere pour notre siecle philosophe, se répand dans Paris : M.\*\*\* & sa femme, l'une de nos plus jolies financieres, venoient de se mettre au lit : le mari &

fenti retirer sa couverture : il a cru que c'étoit une plaisanterie de Madame qui s'est fort excusée en marquant sa surprise. A son tour, elle a éprouvé la même chose, & elle a imaginé que son époux prenoit la revanche : plaintes de part & d'autre. Bien convaincus qu'ils n'avoient nul reproche à se faire, ils ont sonné. Il est venu un gros lourdeau de domestique à qui l'on a raconté l'aventure & qu'on a confié pour rester dans la chambre. Il s'est armé d'un gros bâton, bien décidé à s'en servir contre le téméraire qui viendrait faire à ses maîtres ce tour d'espièglerie. Ceux-ci un peu rassurés commençoient à s'endormir, leur couverture de nouveau retirée, ils se réveillent saisis de frayeur, appellent le laquais qui accourt avec sa massue. Au moment qu'il ouvre les rideaux, de grands éclats de rire déconcertent son courage, il veut fuir, les jambes se refusent à ses efforts : le maître a disparu sous la couverture dans laquelle il s'est enveloppé. Quant à Madame \*\*\* elle ne s'est retrouvée que quelques momens après. On a fait la recherche dans l'appartement, toutes les perquisitions ont été inutiles. Que penser de cet événement ? voilà les esprits mis en jeu. Là-dessus tous les contes de revenans. Les mécréans qui ne veulent pas absolument qu'on revienne, imaginent qu'il y a là-dessous quelque grand mystère, & je me garderai bien de vous dire ce qu'ils en pensent, de peur que vous ne communiquiez ma lettre au digne époux de la Dame, dont la tranquillité pourroit en être troublée. Tôt ou tard sans doute, quelqu'un

dé moins discret publiera le dénouement de cette aventure. Elle a tout l'air d'une comédie qui n'attend plus qu'un bel-esprit pour en réjouir notre scène. Si je ne connoissois les personnages, je pourrois croire qu'elle n'est qu'un amusement de l'imagination de quelqu'oisif.

### ÉPIGRAMME.

Combien gagniez-vous autrefois,

Durant votre mauvaise vie,

Disoit un Curé tout pantois,

A vieille Catin convertie ?

Douze sous ne mettoient en jeu,

Repart-elle avec modestie :

Quoi, douze sous ! quoi, pour si peu !

Ah ! mieux eût valu, femme impie,

Le faire pour l'amour de Dieu.

*De Versailles, le 3 Mars 1779.*

Le Marquis de la Fayette est de retour. Comme il avoit quitté la France sans permission du Roi, il a été puni par les arrêts *pro forma*. Libre au bout de douze jours, il a été présenté au Roi & s'est montré publiquement. Il lui a été enjoint, ainsi qu'à tous les Officiers qui sont revenus avec lui, de ne rendre aucun compte de l'état des affaires d'Amérique dont il ne rapporte pas des nouvelles fort satisfaisantes. Ce qui a transpiré donne beau jeu aux ennemis de M. de Sartine, qui lui reprochent d'avoir jetté 140 millions par la fenêtre pour nous donner une marine insuffisante & malheureuse.

Une Dame de la Cour de Madame la Duchesse de Chartres a reçu la lettre suivante, d'une Dame de ses amies qui se trouve actuellement dans nos Colonies de l'Amérique.

*De la Montagne, le 24 Décembre 1778.*

» On, ma chere amie, que vous êtes heureuse d'être loin du théâtre de la guerre! nous en avons ici toutes les horreurs, & notre position, est cruellement changée depuis ma dernière.

» Je vous annonçois l'arrivée de M. d'Estaing; il a rapporté ici le malheur & la mort: honteux de n'avoir rien fait à la nouvelle Angleterre, & de trouver en arrivant ici la Dominique prise par M. de Bouillé, il a voulu commencer par une expédition. Il a fallu rassembler toutes nos troupes & celles de la Guadaloupe. Il les a fait embarquer sur de misérables petits bateaux qui ne les auroient pas conduites jusqu'à la Barbade, où on croit qu'il comptoit aller, car il n'avoit fait part de ses projets à personne, pas même à M. de Bouillé, qui connoissant mieux que lui toutes les isles Angloises & Françoises, lui auroit fait quelques représentations, mais il n'a rien voulu écouter, cet homme ne connoît pas d'autre mot que — *je le veux.*

» M. de Bouillé désolé de voir dégarnies de troupes les isles qui lui sont confiées, pour les mener à une expédition si mal digérée; prit le parti de les suivre. L'embarquement se fit Dimanche 13. Je ne puis vous donner l'idée



de ce moment , dont l'impression n'a pu s'effacer en moi , que par l'horreur de ceux qui l'ont suivi. »

» Lorsque l'escadre & tout le convoi étoient prêts à partir pour cette fameuse conquête, on apprit que les Anglois nous avoient prévenus & qu'ils y étoient descendus la veille avec 6000 hommes de troupes, 60 vaisseaux de transport, six vaisseaux de guerre & huit frégates. Aussi-tôt notre escadre appareilla, & notre armée, au-lieu d'aller conquérir, suivit en secours de Ste. Lucie. On regardoit cela comme la chose la plus heureuse, & chacun disoit que les Anglois venoient se mettre à la gueule du loup, n'ayant que six vaisseaux & M. d'Estaing en ayant douze. Mais sa maladresse & son entêtement ont tout fait tourner contre nous. Il s'est amusé la première journée à passer & repasser devant l'escadre Angloise, & à lui lâcher des bordées, dont les canons ne portoient même pas, parce qu'ils étoient extrêmement mouillés en dedans & que le vent en éloignoit M. d'Estaing. Cette manœuvre ayant été absolument inutile, il fit mouiller son escadre au Chocau, qui est un autre port de cette île, & ce Général amphibie se mit alors à la tête de l'armée, qu'il fit descendre sans ordre, sans vivres & sans la moindre précaution. »

» Les Anglois avoient eu le temps de se retrancher dans les trois jours qu'on avoit perdus ; M. d'Estaing voulut les attaquer dans leurs postes avec la baïonnette au bout du fusil. »

» M. de Bouillé lui représenta que les Anglois étoient bien fortifiés avec des canons sur les hauteurs ; que nous les attaquerions sans nul succès ; que c'étoit sacrifier inutilement nos troupes ; qu'il valoit mieux leur couper toute communication & les prendre par famine ; M. d'Estaing ne voulut rien entendre & ordonna à M. de Bouillé avec hauteur de marcher avec toute l'armée & d'attaquer. Il commandoit lui-même , tout se fit sans ordre , aussi nos troupes y ont été écrasées ; les Anglois du haut de leurs *Mornes* les foudroyoient avec le canon , & les tiroient comme au blanc. Nous avons perdu dans cette attaque 1500 hommes & 50 officiers , l'élite de nos troupes , & sans la prudence & la valeur de M. de Bouillé nous eussions perdu tout le reste , & le tout sans avoir seulement ébranlé les Anglois de leurs postes. »

» Depuis cette action qui est du 18 , nos troupes sont campées à Ste. Lucie dans la boue , dans des marais infects , & les maladies vont achever ce que les ennemis ont épargné. Figurez-vous , ma chere amie , la désolation de ce malheureux pays ! Chacun avoit là son fils , son mari , son frere , enfin un objet cher. Depuis trois jours , il arrive ici sans cesse des bateaux chargés de blessés ; les hôpitaux sont pleins , & on ne fait plus où les mettre. Il est impossible de vous peindre l'horreur de ce spectacle ; on n'est occupé dans toutes les maisons & par toutes les rues qu'à faire de la charpie : je n'ai pas été occupé à autre chose depuis huit jours. Tous nos pauvres amis , nos so-

ciétés , les gens avec lesquels nous vivions tous les jours , nous les voyons arriver les uns estropiés , les autres blessés , & le reste est encore exposé au danger le plus affreux. Ils échapperoient au feu de l'ennemi ; peuvent-ils échapper à l'air de Ste. Lucie qui est mortel ; avec la pluie sur le corps depuis huit jours. Ils sont couchés dans la boue ; Madame de Bouillé est dans une désolation affreuse , & je ne l'ai pas quittée de tous ces jours-ci ; mais si quelque chose peut adoucir ces inquiétudes , ce sont les éloges que l'on donne à son mari. Sa valeur , sa prudence & son humanité l'ont fait adorer de tout le monde. Les soldats blessés à l'hôpital , disent que , s'il commandoit l'armée , ils se releveroient pour le suivre ; mais pour M. d'Estaing , ils font mille imprécations contre lui. Je ne comprends pas pourquoi M. de Sartine a voulu donner à M. de Bouillé le désagrément d'envoyer cet homme-là ici lui enlever le commandement ; nous étions , sous ses ordres , dans la meilleure position , & aujourd'hui nous avons perdu l'amitié de tout le monde. La Guadeloupe & nos terres sont dégarnies de secours , & , d'un jour à l'autre , nous pourrions voir arriver les Anglois ici. Par vanité M. d'Estaing veut être à tout , & n'est capable de rien. Il veut commander en même temps la terre & la mer. Il ne fait qu'aller & venir de ses vaisseaux à terre. Quand il est à bord il ne veut pas que l'armée de terre fasse rien , & laisse par-là échapper des momens avantageux que M. de Bouillé pourroit saisir , selon les circonstances , & éga-

lement quand il est à terre, il ne veut pas que son escadre fasse la moindre chose, & cela est cause qu'il est entré des bâtimens chargés de vivres pour les ennemis, que notre escadre auroit pu intercepter. C'est une grande sottise que de placer un homme à deux métiers & de lui donner des pouvoirs illimités. M. de Sartine doit bien se repentir, de ceux qu'il a donnés à celui-ci : tous les cris doivent se tourner contre lui, comme tous les éloges pour M. de Bouillé, & retentir, s'il est possible, aux oreilles du Roi & du Ministère : c'est le vœu général de tout ce pays, citoyens & militaires. »

» Ce petit polisson de \*\*\*\*\* qui est Aide de Camp de M. d'Estaing, s'est avisé d'envoyer promener M. Damas, Colonel du régiment d'Auxerrois, un homme plein de mérite, de bravoure & respectable à tous égards, en lui portant les ordres de son maudit Général. J'apprends qu'à son retour M. d'Estaing l'a tant maltraité qu'il l'a quitté. »

» Le 28. Rien de nouveau encore de notre armée de Ste. Lucie. Nous sommes toujours en présence de l'ennemi, bien retranchés chacun de son côté. On dit que les vaisseaux se disposent à aller à l'abordage. Il y a longtemps que cela devroit être fait ; c'est en vérité à la honte de la France que douze vaisseaux n'en puissent réduire six, dont le plus fort ne l'est pas plus que le plus foible de notre escadre. »

» Du 31 Décembre. La voilà finie, cette guerre de cette Lucie, à la honte de la France,



M. d'Estaing après avoir regardé tranquillement les six vaisseaux Anglois avec ses douze pendant quinze jours , a pris un beau matin le parti de faire embarquer les troupes & de revenir avec toute son escadre au Fort-Royal; il a donné l'ordre à M. Mirault , Commandant de Ste. Lucie , de capituler , & voilà les Anglois maîtres de cette isle , dans le moment où ils se repentoient sûrement de s'y être enfoncés & où ils n'auroient peut-être pas mieux demandé , que de capituler eux-mêmes. Vous ne pouvez pas vous figurer la consternation & l'indignation de tout le pays ; les militaires se mangent les poings de rage ; les officiers de la marine sont furieux ; après l'avis qu'ils avoient donné d'aller à l'abordage , ils ne devoient pas s'attendre à cette honteuse retraite , qu'on ne peut pas comprendre , mais ce fameux Général ne rend compte à personne de ses desseins , & ne souffre aucune représentation. Je ne crois pas que l'histoire nous offre un pareil trait de lâcheté , & certainement la tête de M. de Lally a sauté pour bien moins ; malheureusement ceci aura une suite fatale pour nous. On dit que Biron vient ici avec douze vaisseaux & dix mille hommes de troupes ; cela devoit donc engager M. d'Estaing à combattre , à quel prix que ce fût , les Anglois à Ste. Lucie ; en les y abandonnant. Ils vont se rejoindre à Biron , & seront par ce moyen du double plus forts que nous. D'ailleurs les six mille hommes de troupes qui sont à Ste. Lucie , vont se répandre dans nos isles , & la Dominique sera reprise. »

*De Paris , le 7 Mars 1779.*

Le cinquieme volume du *Monde primitif*, cet ouvrage singulier de M. Court de Gebelin, vient de paroître. Si jamais l'homme s'est livré à des recherches pénibles pour satisfaire son insatiable curiosité, c'est lorsqu'il a voulu pénétrer la nuit des temps, & démêler les vérités primitives à travers l'altération insensible de toutes choses. Quoique j'estime infiniment ce travail toujours intéressant & qui n'est toutefois presque jamais satisfaisant, & plus encore ceux qui ont le courage de s'y livrer, je ne puis m'empêcher de les comparer à ce fou dont nous parle le Docteur Swift, qui avoit entrepris de rétablir les excréments dans leur ancienne forme alimentaire. M. de Gebelin a raison sans doute de faire dériver de l'ancien Celte la majeure partie des mots de notre langue, mais il n'est pas toujours heureux dans les preuves. En voici un exemple d'autant moins suspect que l'auteur me paroît le mettre au nombre des découvertes sur lesquelles il compte le plus pour établir sa gloire. « Le monosyllabe » celtique BAL, fut un mot primitif qui dé- » signa le soleil, & par conséquent 1°. tout ce » qui est beau & brillant comme le soleil. » 2°. Tout ce qui est élevé comme lui; 3°. tout » ce qui est rond. Sous chacun de ces points de » vue, ce mot est devenu la source d'une mul- » titude de familles dans la langue françoise, » en se prononçant suivant les peuples; *Bal*, » *Bel*, *Bol*, & avec l'élimon de la voyelle,

» *Bla*, *Ble*, &c. de là résultent dix branches  
 » dérivées de cette seule racine, & d'où résul-  
 » tent une cinquantaine de divisions. 1°. Les  
 » noms de quelques plantes & animaux; 2°. *Bel*,  
 » désignant la beauté : 3°. *Bal* devenu *Ble*,  
 » nom de diverses couleurs des mots *Blanc*,  
 » *Bleu*, *Blond*, *Blazon*, &c. 4°. (Voilà qui est  
 » fort.) *Bail*, nom relatif à la puissance, à la  
 » conservation & protection. 5°. *Bal* relatif à  
 » l'élévation, d'où *Balcon*, *Balustrade*. 6°. *Bal*,  
 » relatif à l'action de garantir en enveloppant,  
 » d'où *Bâle*, *Baline*, *Baldaquin*. 7°. *Bal*, rela-  
 » tif à l'action physique de s'élever en s'élan-  
 » çant; d'où *Bal*, *Ballet*, *Balade*, *Baladoire*,  
 » *Baliste*. 8°. *Bal*, désignant la grosseur, d'où  
 » *Baleine*, *Bloc*. 9°. *Bal*, désignant la rondeur;  
 » d'où *Balle*, *Balon*, *Ballotte*, *Boule*. 10°. Quel-  
 » ques mots composés de *Bal* joints à d'au-  
 » tres, &c. &c.

*Extrait d'une Lettre d'Edimbourg.*

» UN malheureux oiseau qu'un chasseur a  
 » placé à la tête de ses filets pour attirer les  
 » autres, s'élance sans cesse, & retenu par le fil  
 » qui l'enchaîne, il retombe. Ses efforts multi-  
 » pliés le fatiguent, il épuise ses forces, & bien-  
 » tôt il n'en a plus assez pour s'élever de terre.  
 » Les hommes de même font quelques élans vers  
 » la vérité, & retirés sans cesse par les chaînes  
 » des préjugés, de la superstition, ils retombent  
 » enfin dans les ténèbres, & s'enfoncent dans la  
 » fange de l'erreur d'autant plus profondément  
 » qu'ils s'étoient élevés à une plus grande hau-

reur. Nos progrès philosophiques avoient été trop rapides, & nous avions porté trop haut notre vol, pour ne pas craindre qu'avant la fin du siècle nous retomberions dans l'abyme de la barbarie. Nous en avons gravi les bords, nous les mesurons de nouveau, en y roulant avec fracas, & peut-être en ce moment sommes-nous plus près des mœurs du onzième siècle que de la philosophie du dix-huitième. L'histoire de l'esprit humain est toute renfermée sous l'emblème de ce jeu cruel des enfans entre les mains desquels est tombé un malheureux moineau. Ils appellent *galere* un supplice qu'ils lui font subir, & qui consiste à une promenade assez semblable à celle d'un seau qui s'élève du fond d'un puits à fur & à mesure que l'autre y descend. Les vérités, la saine philosophie sont dans l'un des seaux; les préjugés, l'intolérance, le fanatisme sont dans l'autre. Les passions de l'homme rendent ce dernier plus léger, ainsi que le liège appliqué à un corps qu'on a plongé dans l'eau, diminue l'effet de sa pesanteur spécifique. L'homme attaché à sa galere comme le misérable moineau, ne fait monter qu'avec bien des efforts les vérités & les vertus; il ne faut qu'un instant pour qu'elles échappent, & elles sont précipitées pour long-temps vers l'extrémité opposée à la poulie. Le fatal contrepoids remonte avec une prodigieuse rapidité, & toute la terre est infectée du venin qu'il apporte avec lui. Pendant que dans l'ibérie le froc, qui ne pardonne jamais, déploie ses fureurs, ici nous prenons notre revanche, & nous persécutons le papisme



avec une rage effrénée. Le peuple vient de brûler , malgré les soins des Magistrats , une chapelle où les Catholiques faisoient le service divin , & tous ceux qui professent cette religion ont à craindre une guerre sanglante. Ceci sembleroit un juste châtiment de la providence , mais cette providence ne seroit pas celle qu'admet l'Eglise romaine : elle ne mettroit pas de distinction entre ses enfans de différens lits... Je me bornerai , Monsieur , à ce morceau d'une lettre singulière d'un *free thinker* qui vient de m'être communiquée. Vous ne l'aurez peut-être déjà trouvée que trop libre. S'il est permis de parler avec enthousiasme & emphase , ce ne peut-être qu'en faveur de la tolérance. Persuadé que vous pensez ainsi , j'ai cru vous faire plaisir en vous communiquant ce fragment.

## É N I G M E

PAR J. J. ROUSSEAU.

Enfant de l'art , enfant de la nature ,  
Sans prolonger les jours , j'empêche de mourir ,  
Plus je suis vrai , plus je fais d'imposant ,  
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

De Paris , le 13 Mars 1779.

Nous avons eu dernièrement trois suicides dans un jour. Un homme a franchi le parapet de notre Pont-neuf , ce qui a été pour lui le saut de vie à trépas ; un autre est rentré dans son galetas avec les marques du désespoir ; ses voisins ont entendu un coup de pistolet par-

tir , ont accouru & ont trouvé le pauvre diable couvert des ombres de la mort. Ces deux malheureux obscurs , n'étoient que des ouvriers qui peut-être n'ont pris ce genre de mort que par choix & qui étoient destinés à mourir de faim avant la fin du jour. Dans le temps même qu'ils terminoient ainsi leurs tourmens , des débiteurs qui retenoient leur salaire & qui les avoient repoussés le matin , nageoient dans la joie , jouissoient de tous les plaisirs attachés à l'opulence insensible , & goûtoient avec délices des mets apprêtés par un cuisinier qui s'enrichissoit à leurs dépens. Le suicide dont il me reste à vous parler sera plus célèbre. M. Linguet ne pourra plus reprocher à ses bons amis les philosophes encyclopédistes & économistes , de défendre une doctrine qu'ils n'ont garde de pratiquer. M. le Colonel de St. Leu , homme estimé , mais peu favorisé de la fortune , a eu , comme vous l'avez su , une très-grande part à la rédaction des *Ephémérides du Citoyen* & tenoit un rang distingué dans la troupe qui suit l'étendard de la science du produit net. Il paroît qu'en consacrant ses veilles au bonheur de l'humanité , il a négligé le sien propre , & que l'humanité a été fort ingrate à son égard. Ce matin on a trouvé sur un de nos boulevards le digne Colonel baigné dans son sang , tenant d'une main un pistolet à deux coups dont l'un lui avoit fracassé le crâne , & l'autre étoit prêt à partir pour suppléer sans doute au premier , s'il n'eût pas fait son effet. Une lettre attachée sur sa poitrine a indiqué son nom & ses parens , sans

faire mention des motifs qui l'avoient porté à une telle action. On doit croire qu'il n'en a pas eu d'autre que de se soustraire à l'indigence. Le Colonel n'étoit pas payé depuis long-temps de ses pensions, par la République de Pologne; la défection des protecteurs de l'économie & la suppression du journal lui avoient ôté les ressources sur lesquelles il comptoit.

Ces événemens nous conduisent naturellement à comparer le temps actuel à celui où des circonstances très-semblables ont produit des effets bien différens. De quatre ou cinq suicides dont on a parlé cet hiver, aucun n'a été produit par les désastres qui ont affligé notre finance & notre commerce. Plusieurs trésoriers, des traitans de diverses sortes, des banquiers & des marchands sans nombre, des capitalistes même qu'on croyoit à l'abri de tous les coups de la fortune, ont fait des banqueroutes énormes, & pas un n'a paru songer seulement à finir ses peines avec sa vie, malgré les dispositions de sévérité que le gouvernement a témoignées. Il y a quelques années, Billard qui maintenant jouit sous le masque de l'hipocrysie d'une vie qui, s'il avoit la plus petite parcelle d'une âme sensible, seroit pour lui le plus affreux supplice, donna l'exemple des banqueroutes qui ont alarmé en ce temps tous les gens à argent. De toutes parts bientôt on n'entendit parler que de suicides. La raison en est qu'un homme qui s'étoit trouvé son complice sans avoir le cœur décemment vicieux a donné le signal en se déli-

vrant d'une vie qu'il avoit déshonorée. Le suicide peut être un acte de force & de courage pour ceux qui ont des reproches à se faire & qui font encore quelque cas de l'honneur : dans les autres c'est une foiblesse. On cherche un remède aux maux que l'on souffre : l'homme foible ne sachant quel parti prendre suit l'exemple de celui dont le mal est le même que le sien, sur-tout lorsqu'il est effrayé des efforts qu'il auroit à faire pendant tout le cours de sa vie pour réparer des malheurs dont il est bien facile de rompre le cours, en lâchant par un simple mouvement du doigt, la détente d'une arme à feu. Tant que personne n'a pris ce parti, on se dit à soi-même : si mon confrere a pu résister au coup qui l'a accablé, s'il est venu à bout de conserver l'estime des créanciers qu'il a associés à ses pertes, s'il a su franchir le passage subit de l'opulence oisive à une vie gênée, pénible & laborieuse, se vouer à une infinité de privations qu'il ne connoissoit pas, pourquoi n'en ferois-je pas autant ? On se résout pour lors par imitation à ce que fait par réflexion l'homme qui a quelqu'énergie. J'ai un ami dont l'ame est forte & sensible & qui m'a avoué qu'il lui avoit fallu soutenir souvent des combats contre lui-même pour résister à la pensée de se soustraire par la mort à une suite de revers qu'il a éprouvés successivement. Cette situation le rend observateur attentif des suicides. Voici un billet que j'ai reçu de lui à l'occasion de ceux dont je viens de vous parler.

» Le parti qu'a pris le Colonel de St. Leu



» ne m'étonne point : je le connoissois : c'é-  
 » toit une ame foible & même pusillanimité :  
 » honnête & bon , il a été la dupe d'une infi-  
 » nité de gens : la tête remplie des préjugés  
 » de son état , de sa naissance , la sphere de  
 » ses ressources contre la pauvreté étoit très-  
 » étroite : sans élans , sans énergie , il n'a pu  
 » s'élever au-dessus du malheur , & n'aura pas  
 » trouvé en lui-même d'autre arme pour le  
 » combattre , que celle qui a tranché ses  
 » jours. Vous savez , mon ami , combien j'ai  
 » réfléchi sur cette matiere & combien de fois  
 » j'ai été prêt à succomber à une pareille foi-  
 » ble. Peu d'hommes ont éprouvé plus que  
 » moi , de ces coups de la fortune qui sem-  
 » blent l'excuser. Voici ce qui m'a le plus  
 » soutenu , c'est l'orgueil , oui , l'orgueil. Je  
 » descends dans ma propre conscience , je n'y  
 » trouve rien qui doive me rendre haïssable à  
 » moi-même : je m'interroge ensuite , & je me  
 » sens assez fort pour supporter certaines hu-  
 » miliations. Je ne rougis point d'avoir trop  
 » aimé mes semblables , d'avoir obligé des in-  
 » grats , d'avoir donné ma confiance à des  
 » gens qui en ont abusé. Des créanciers im-  
 » pitoyables en me disant : *Paie-nous* , m'en-  
 » ôtoient à la vérité les moyens , me lioient  
 » les bras dont le travail pouvoit réaliser mes  
 » bonnes intentions ; ils vouloient que je la-  
 » bourasse pour eux & ils ne me laissoient pas  
 » une charue. J'ai cru devoir souffrir , j'ai  
 » pensé que ma personne même leur apparte-  
 » noit , & qu'il ne m'étoit pas permis d'en dis-  
 » poser ; je me suis dévoué à des peines con-

» tinuelles , à une vie misérable ; croyez-vous  
 » qu'il ne m'eût pas été cent fois moins pé-  
 » nible d'en trancher le cours. Encore une  
 » fois , quand la vie devient un fardeau trop  
 » pesant , il y a plus de force à le supporter  
 » qu'à secouer les épaules & s'en délivrer. »

Je ne me suis que trop étendu , Monsieur ,  
 sur une matière aussi triste : je n'ajouterai  
 plus que deux mots à cet article affligeant  
 pour l'humanité. On apprend chaque jour la  
 nouvelle de quelque banqueroute qui éclate ,  
 & nous ne sommes pas encore à la fin. Il ne  
 s'agit jamais de moins que de plusieurs millions  
 dans chaque bilan que l'on dépose. Il faut  
 beaucoup rabattre de l'impression que de si  
 fortes sommes peuvent vous faire. 1°. Dans  
 des temps de crédit & de tranquillité , la fa-  
 cilité de la négociation du papier a soutenu  
 des maisons déjà ruinées & leur a procuré les  
 moyens de faire des affaires assez considéra-  
 bles : le discrédit a nécessité leur chute de-  
 venue plus lourde par les pertes immenses  
 qu'entraînent des circulations long-temps pro-  
 longées. 2°. Cette époque est celle où des gens  
 mal-honnêtes trouvent des prétextes pour des  
 banqueroutes qui sont souvent un objet de  
 spéculation , & ils ont leurs raisons pour en-  
 fler prodigieusement leur masse , ce qu'un peu  
 d'adresse & la connivence que les frippons ont  
 entr'eux rendent facile. 3°. Les échanges de  
 signature , les *communions* de crédit respectif ,  
 si j'ose m'exprimer ainsi , les opérations secre-  
 tes que font entr'eux des financiers mutuelle-  
 ment embarrassés & où ils sont obligés de se

confier des engagemens énormes pour se procurer de foibles ressources, font monter très-haut l'*adif* & le *passif* des uns & des autres, tandis qu'ils éprouveroient une forte diminution, si l'on faisoit des compensations qui ne peuvent plus avoir lieu entre corps de créanciers, à cause de l'inégalité du produit des différentes masses. Ces prêts mutuels de signature malheureusement poussés à un point incroyable dans les derniers temps, ont déconcerté les calculs de ceux qui ont voulu apprécier la quantité de numéraire réel qui se trouve sur notre place & ont été la source de l'erreur où sont tombés des gens qui se font monter beaucoup au-delà de la vérité.

Le successeur de M. de Voltaire est enfin venu occuper une place qu'on ose assurer ne pouvoir jamais être remplie. Ce n'est pas que M. Ducis n'ait des talens, mais quelle distance prodigieuse de nos meilleurs écrivains à l'auteur de la *Henriade*, de la *Pucelle*, & d'une vingtaine de tragédies qui feront éternellement honneur à notre théâtre ? Le discours de M. Ducis ressemble à ses drames, il est plein d'inégalités, ne fait voir aucun ordre : à chaque instant ce sont des chûtes, mais à chaque instant aussi des traits de force & de génie. On peut comparer ce nouvel académicien à un grand arbre tel qu'on en voit dans nos forêts, qui n'étant assujetti à aucune simétrie, pousse de tous côtés des rameaux informes & quelquefois désagréables, & cependant cache sa tête dans les nues. L'assemblée étoit brillante, beaucoup de femmes assistèrent à la séance ;

M. de Radonvilliers qui faisoit l'office de directeur, ne peut guere être jugé, car on n'a pas entendu un mot de ce qu'il a dit, tant sa voix étoit basse & éteinte. M. d'Alembert a lu une espee de parallele entre Moliere & Voltaire. Il s'est donné carrière sur les maux qui accompagnent la superstition. Il en a démontré les excès toujours à craindre pour la raison & l'humanité. On ne fait trop si cette sortie sera du goût de nos dévots ou des soi-disant tels. M. de Marmontel a lu une épître en vers, qui nous expose tous les avantages de l'immortalité. L'ame d'un ami se rejoindra à celle de l'ami dont on pleure la perte, l'épouse constante retrouvera un époux adoré, la mere revolera dans les bras de son fils. Ce sujet prête beaucoup au sentiment. On a été frappé de quelques vers bien tournés; on se plaint pourtant d'un ton de déclamation qui jette de la monotonie sur l'ouvrage & en refroidit l'intérêt. Est venue ensuite une piece de vers de M. Saurin en l'honneur de Voltaire : le Poète vétéran y avoue l'insuffisance de sa plume pour un tel sujet.

Chargé d'ans & touchant aux bornes de la vie,  
Tout mon talent est dans mon cœur....

Ce n'est pas sans de grandes contestations que *Thésée* se soutient sur un théâtre où nous venons d'entendre une musique d'un vol bien plus élevé. La moitié de Paris au moins trouve cet opéra détestable & rougit d'avoir pu autrefois y prendre quelque plaisir : l'autre moitié aime à se rappeler les beaux jours de



Louis XIV. On le revoit assistant à ce spectacle, au milieu des applaudissemens de la France & de l'Europe, prêtant en quelque sorte sa majesté au drame de *Thésée*, & , envisagé sous ce point de vue , cet ouvrage a des partisans zélés qui crient à l'injustice , à l'amour insensé de la nouveauté : il faut avouer que la partie de l'accompagnement n'est pas supportable, c'est un bruit monotone de chandrons que cet assemblage de basses qui étourdissent les oreilles & ne disent rien à l'esprit & au cœur. Il étoit réservé aux musiciens de notre siècle de faire servir toutes les parties de l'orchestre à l'effet général & à l'expression des motifs : les compositeurs qui les ont précédés n'employoient les basses que comme un soutien à l'harmonie, & ils masquoient par ce secours la maigreur de leurs moyens, comme l'on voit les hommes décharnés cacher leurs difformités sous des vêtemens épais : il faut avouer cependant que Lulli connoissoit très-bien le rythme françois & l'accent de notre langue , ce que les musiciens modernes n'observent pas assez régulièrement. Il y a lieu de croire que cet opéra chancelant fera bientôt place à *Iphigénie en Tauride* de M. Gluck , qu'on attend avec une extrême impatience.

On parle d'une tragédie d'*Alceste* par M. Dorat. Avec beaucoup d'esprit mais point de naturel, nul sentiment, mille chagrins, point d'intérêt du théâtre, il n'est guere possible d'être l'amant favorisé de Melpomene. Il y a une prodigieuse différence, Monsieur, entre des vers de persiflage & des vers tragiques.

La foire est devenue un de nos plus brillans spectacles. Nicolet a chez lui un danseur de cordes qu'on nomme *le Petit diable* & qui fait des merveilles ; il efface ce que jusqu'ici nous avons vu en ce genre. D'un autre côté les enfans destinés au théâtre de l'opéra, que l'on connoît sous le nom d'*Élèves de Terpsichore* viennent de reparoitre avec succès. Il n'y a pas, jusqu'au poisson singulier appelé *phoque*, qui ne figure avec avantage dans ce nombre d'acteurs. Cet animal a de très-beaux yeux ; il est d'une douceur & d'une intelligence qu'on n'a point encore remarquées dans les poissons, qui sont placés sur un échelon bien éloigné de celui que nous occupons dans l'échelle des êtres.

*De Versailles, le 16 Mars 1779.*

M. Necker a été à la veille de donner sa démission, mais son ambition ne lui en a pas laissé la force. Il a eu dans le dernier Conseil une crise très-forte à soutenir. M. de Sartine l'a traité durement. Il s'agissoit d'une opération sur les fermes générales dont le bail doit être bientôt renouvelé. Le directeur des finances a fait feu de toute son artillerie. — *Je ne connois point d'autres moyens ; je n'ai point d'autres ressources...* — En ce cas, faites ce que vous voudrez, M. Necker, a dit le Roi, & le Conseil a fini.

Le projet d'un grand mariage entre le Comte d'Agenois fils du Duc d'Aiguillon, & la fille de la Comtesse Jules de Polignac, occupe beau-

coup la Cour. La Comtesse de Maurepas, pour tâcher de se concilier à elle & à son époux l'amitié de la Reine, a imaginé cette alliance. Elle a en même temps espéré qu'elle serviroit à remettre le Duc d'Aiguillon sur le chemin des graces & de la faveur. L'ambition de l'ex-Ministre s'est ranimée à cette occasion, mais il feint peu d'empressement & dit même tout haut que son fils est encore trop jeune. Il ne manque pas d'ajouter que la volonté de la Reine sera sa loi.

La gaîté nationale s'exerce sur tout. Le nom de famille du Baron de Breteuil qui vient d'être fait Prince du S. E. R., est *Tonnellier*. On dit qu'il faut l'appeller *le Prince Tonnellier*, puisqu'il a raccommoé les cercles de l'Empire. Un autre calembour, c'est que si l'on donne le bâton de Maréchal au Comte d'Estaing, il ne sera point fait de *bois de Sainte-Lucie*, espece de bois dont on fait de fort jolis ouvrages.

Les lettres de cachet vont leur train, & l'on en honore indistinctement une infinité de gens. Quatre Cordeliers ont été exilés pour n'avoir pas voulu se soumettre à la translation de leur couvent à l'ancien bâtiment des Célestins.

Mlle. d'Eon a tellement fatigué le Ministre de ses sollicitations pour servir encore comme Chevalier de St. Louis, qu'elle a été exilée à Tonnerre sa patrie.

Le Cardinal de Rohan a laissé un testament qui n'est point signé. Le Prince Louis & le Prince de Rochefort ses héritiers, l'ont tenu pour

pour valide. Cette Eminence laisse à ses héritiers plus de 12 millions en argent comptant.

Il paroît certain que , malgré l'influence actuelle du Prince des Asturies dans le cabinet de Madrid , l'Espagne se déclarera en notre faveur contre les Anglois.

*De Versailles , le 18 Mars 1779.*

Il y a eu quelques aventures piquantes aux derniers bals. Le Roi ayant quitté sa suite , s'est promené long-temps avec un masque femelle dont la conversation paroissoit l'intéresser. La foule les ayant séparés , l'aimable inconnue a reçu le conseil de disparaître , & on ne l'a plus revue. Un de nos grands Seigneurs qui a joué un rôle dans la dernière campagne , a essuyé des propos fort désobligeans sous le masque. Une Dame dont le visage étoit découvert , lui entendit dire à un de ses amis : *Pour celle-ci , c'est une beauté passée.* — La Dame se retourne & lui dit : *Ma beauté , Monseigneur , étoit aussi fragile que votre renommée.*

M. Necker a dernièrement voulu mettre la main au profit du trésor royal , sur un dépôt de 600,000 liv. ramassées pour la restauration des bâtimens incendiés dans l'enceinte du Palais. Le dépositaire de cet argent a refusé de s'en dessaisir , sans l'autorisation du Parlement. M. Necker a insisté , mais le dépositaire a tenu bon & s'est allé plaindre à M. de Maurepas. Le Mentor a conseillé au Directeur des finances de chercher d'autres ressources.

*Tome VII.*

P



De Paris , le 20 Mars 1779.

ON se flatte de jour en jour , de voir paroître les *Epoques de la nature* , ouvrage de M. de Buffon qui renferme , dit-on , des observations aussi savantes que singulieres. C'est , s'il en faut croire ses amis , le grand livre du monde qui s'ouvrira à nos yeux. Les gens difficiles qui relèguent cet écrivain dans la classe des littérateurs du premier ordre , ne pensent pas ainsi , & prétendent qu'il y a plus à s'amuser qu'à s'instruire avec un auteur entièrement livré à l'esprit de système. On peut en effet faire ce reproche à M. de Buffon , ce qui ôtera dans l'avenir beaucoup de valeur à ses productions ; il ne leur restera , disent ces redoutables censeurs , que le mérite du style , & c'est la dernière qualité pour un ouvrage de physique. Qui a mieux écrit que Malebranche ? qui a déployé les richesses d'une plus belle imagination ? & présentement y a-t-il beaucoup de lecteurs qui se passionnent pour son traité de *la recherche de la vérité* ? M. de Buffon pourroit bien avoir le sort de ce métaphysicien. En physique sur-tout , un édifice qui n'a pas l'expérience pour base , est sujet à s'écrouler ; la théorie de la terre est peut-être le roman le plus ingénieux qu'on ait écrit ; mais qu'est-ce qu'un roman pour les amateurs de la vérité ?

Les tribunaux nous offrent un spectacle aussi indécent que singulier : c'est un procès entre deux hommes de qualité , que l'on va juger

au Parlement dans peu de jours. L'un est le Comte de Gamache qui épousa, il y a quelques années, la veuve d'un riche jouaillier appelé *Jacquemin*. L'autre est le Comte de Malderée, Officier aux Gardes. Celui-ci se plaint qu'ayant besoin d'argent, il a eu recours à son ami le Comte de Gamache qui lui a donné pour soixante mille livres, une petite somme en especes & le reste en effets, que l'on met aujourd'hui beaucoup au-dessous de la valeur que leur prêtoit M. de Gamache. Cette affaire a les couleurs de l'usure; il faut cependant se garder de prononcer & attendre que les détails de ce procès soient mieux éclaircis. Il occupe extrêmement l'attention publique : c'est la nouvelle du jour.

Il s'est passé au For-l'Evêque une scene plus réjouissante. Un jeune Américain, ci-devant mousquetaire, nommé M. de *Châteaublond*, étoit renfermé dans cette prison pour des dettes qui montent à plus de 200,000 livres. Il n'avoit guere espérance d'en sortir fitôt; ses parens sembloient être de concert avec ses créanciers pour le priver de la liberté. On dit que le malheur est le pere de l'industrie : le prisonnier imagine ce stratagème. Un de ses amis vient avec un prétendu negre visiter M. de Châteaublond, chez lequel se donne un excellent diner. Sur le soir il faut se retirer; l'ami dit en présence des géoliers à son negre d'avoir soin d'arranger les bouteilles vuides dans un panier, ils passent. On ne fait nulle attention à l'homme noir. C'étoit M. de Châteaublond qui s'étoit barbouillé le visage ainsi que

le premier negre qui étoit entré dans la prison avec la couleur noire , & qui en est ressorti très-blanc. Cette aventure est le vaudeville de Paris. Il n'y a que les créanciers de M. de Châteaublond qui ne trouvent pas le mot pour rire à cette espece de farce.

Ma plume se refuse à vous tracer une histoire que je viens d'apprendre, & qui prouve, malgré les cris de quelques froids déclamateurs , que la nature peut gagner quelque chose au relâchement des mœurs ou du moins des préjugés qui les retiennent dans des liens trop sévères. Trouver un milieu juste entre le désordre & un frein trop rigoureux , ce seroit à cet égard le chef-d'œuvre de la législation. Pour avoir cédé une fois à un penchant irrésistible auquel nous a soumis la nature plus impérieuse cent fois que toutes les loix & les conventions humaines , pourquoi une personne honnête & vertueuse d'ailleurs, est-elle vouée à l'ignominie !

Une jeune Demoiselle très-bien élevée a eu le malheur d'écouter sa sensibilité : elle étoit crédule , elle espéroit que son amant deviendrait son époux. Tous ces fantômes se sont évanouis , elle a reconnu qu'elle avoit été trompée : remplie de cette image , & voyant approcher un terme où sa foiblesse alloit se manifester , elle a pris la malheureuse résolution de s'ôter la vie : il paroît qu'elle a hésité long-temps à exécuter ce funeste projet , & qu'elle sentoit déjà cet amour si puissant de mere dont un célibataire n'a point d'idée. On a trouvé sur sa table cette lettre. Elle

s'étoit empoisonnée ; elle adressoit cet écrit à son pere :

» Quand cette lettre , mon tendre pere , tombera dans vos mains , je ne serai plus. Je n'ai pu soutenir l'idée du déshonneur , j'ai donc immolé mon amour pour vous & pour la malheureuse victime qui est dans mon sein. Il est inutile de vous dire que le Marquis D\*\* a trompé ma crédulité : il s'étoit annoncé à mes yeux comme un époux , & j'ai eu assez d'égarement pour ne point voir le précipice où je me jettois. Mon sort est donc décidé. S'il étoit encore temps de sauver mon enfant , ce seroit , mon pere , une grace dont je serois reconnoissante dans le tombeau , car je ne puis croire que la mort nous sépare totalement de ce que nous avons aimé pendant la vie. J'espère que vos bontés vivront toujours dans mon cœur , que vous pardonnerez à ma mémoire. A l'égard du Marquis , c'est un malheureux qu'il faut abandonner à ses remords , & il n'est pas possible qu'il n'en ait. Il en aura , mon pere , il portera un cœur déchiré ! il nous vengera tous deux , je ne lui souhaite point d'autre supplice : j'étois de si bonne foi , je l'aimois avec tant de vérité ! .... »

La plume étoit vraisemblablement échappée des mains de l'infortunée à cet endroit ; c'étoit une fille unique. Le pere est inconsolable , il est allé s'ensevelir au fond d'une terre où il a fait porter le cercueil de sa fille.

Opposons à cette histoire tragique , l'aventure de la Dlle. Montensier , Directrice de la



comédie de Versailles. Elle avoit fait nombre d'impertinences ; un ordre du Roi est venu la claquemurer dans une prison : la première chose qui lui est échappée lorsqu'elle s'est vue renfermer : *N'aurai-je aucune société*, a-t-elle dit, & le Roi ordonne-t-il absolument que je couche seule ? Le Roi a été le premier à rire de cette faillie effrontée, les Ministres en ont ri aussi, mais ils ont cru devoir venger le respect dû à la Majesté, en retenant quelque temps prisonnière la lubrique comédienne ; elle a pourtant obtenu sa grace, & est revenue à sa place de Directrice.

#### A V I S.

Après le décès de Grégoire,  
On vendra des livres divers,  
Dorés sur tranche, bien couverts,  
Et tous neufs ainsi qu'on peut croire ;  
Le défunt, de riche mémoire,  
Ne les avoit jamais ouverts.

Cette pensée qui n'est pas neuve, s'est renouvelée à l'occasion de la vente de la bibliothèque de M. de Peire, Fermier général, mort depuis peu.

Les banqueroutes se succèdent ici journellement. Un de nos financiers dont la signature étoit ci-devant comparée à l'or en barre, riche également par son patrimoine & par ses places, a fini à peine de recueillir une succession de plus de 60,000 livres de rente qui lui est échue il y a un an, & il vient de mar-

quer pour plusieurs millions. Un autre ou plutôt dix comme lui , ont rassemblé leurs créanciers pour demander des remises : quelques-uns ont pris le parti de fuir , soit afin de se soustraire aux poursuites , soit pour n'être pas eux-mêmes témoins de leur propre humiliation. Des motifs différens ont quelquefois dirigé les pas de ces fugitifs. Les fripons ne manquent pas de saisir le prétexte que leur offre le malheur général , pour faire leur coup. Le gouvernement ne perd point ceux-ci de vue , & les fait suivre. Ils échappent souvent à la vigilance de la police. Un de ces hommes emportoit 10 à 12,000 louis , en laissant une femme , des enfans & des créanciers dans la misère ; l'inspecteur de police chargé de l'arrêter , le joint près de la frontière. Ils reviennent ensemble , & à la poste la plus prochaine , le coupable affectant la plus grande douceur , propose de prendre quelques rafraîchissemens pendant que l'on change de chevaux. Il avoit , pour un autre usage sans doute , de l'opium sur lui. Il en met une forte dose dans le verre de l'Officier. Celui-ci ne peut résister à l'effet du poison , & malgré les prérogatives de son métier , il s'endort à côté de sa proie. Mon banqueroutier se hâte de lui lier les mains avec les cordes qui lui avoient été destinées à lui-même , & dont sa feinte soumission lui avoit évité l'opprobre , comme elle lui avoit obtenu le renvoi des gens qui avoient accompagné l'inspecteur. Il lui met un bâillon , s'empare des papiers & reprend son or. Arrivé à la première station , il montre l'ordre du Roi , &

avec ce titre respectable se présentant lui-même comme Officier de police , il requiert la maréchaussée de lui prêter son secours contre le prétendu lui-même. Il enjoint en vertu de l'ordre dont il se trouve porteur , que le prisonnier soit conduit à la ville qu'il indique , & mis sous une sûre garde jusqu'à ce que , de retour d'une autre expédition qu'il prétend avoir à faire , il s'en charge de nouveau pour l'amener à Paris. Vous concevez , Monsieur , que cela une fois fait , rien n'a été plus aisé à mon homme que de sortir de France , & il l'a fait d'autant plus promptement qu'il s'est servi des passeports & des ordres dont l'Officier étoit porteur. Celui-ci n'a pu obtenir son élargissement qu'après plusieurs jours , & sur le rapport d'un de ses confreres qui a été envoyé de Paris pour le reconnoître. De rage , il a vendu sa charge le lendemain de son retour dans la Capitale.

La dernière représentation de la *Médée* de M. Clément a été très-plaisante. On ne finissoit pas de rire , ce qui est plus agréable que de huer. Le parterre s'est monté sur le ton le plus gai , quoique ce ne soit pas là précisément l'effet que l'auteur s'étoit flatté de produire. Entre mille & un calembours que j'y ai entendus , j'ai retenu celui-ci : ce fut un jeune homme à chevelure longue , qui lors d'une tirade assez plate , je dois l'avouer , quoique M. Clément soit fort de mes amis , se retourna brusquement en disant à son voisin , *ah , laissons là Médée & Jason (ET JASONS.)*

*Relation ou Notice des derniers jours de*

*M. J. J. Rousseau, circonstances de sa mort, & quels sont ses ouvrages posthumes qu'on peut attendre de lui*, par M. le Begue de Presse, Docteur en Médecine, avec une addition relative au même sujet, par M. de Magellan, gentilhomme Portugais, & correspondant de l'Académie des Sciences. Tel est le long intitulé d'une brochure nouvelle, dont le but est de dissiper les soupçons répandus dans le public sur la cause de la mort de ce grand homme, qu'on a prétendu avoir été volontaire, ainsi que sur sa créance. Comme ces deux historiens avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens de leur héros, mais n'être survenus que peu après, & tenir les faits qu'ils racontent de la femme du défunt & autres assistans, & que d'ailleurs ils se contredisent dans leur récit, cela ne contribue pas à leur faire accorder beaucoup de confiance, & les sceptriques ne peuvent que se confirmer dans leurs doutes. La cause que M. le Begue donne du départ de M. Rousseau de Paris, est assez gauche, assez mal fondée, puisqu'il convient que ce philosophe possédoit 1450 livres de rentes constituées, premier fond assez suffisant pour un ménage aussi médiocre, aussi obscur que celui de M. Rousseau. D'ailleurs le supplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aise. Il s'ensuit que ce n'est pas l'impérieuse nécessité, comme le dit l'auteur qui a chassé le philosophe de la capitale, & qu'il en faut chercher une autre cause, soit dans son inquiétude naturelle, soit dans la jalousie qu'il devoit éprouver des honneurs extraordinaires, prodi-



gués à M. de Voltaire son ennemi & son rival de gloire. Les occupations que se proposoit M. Rousseau à Armenonville, étoient entr'autres l'éducation d'un enfant de M. de Gerardin son bienfaiteur, l'étude de la botanique, la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de Daphnis, & la suite d'Emile. L'auteur finit par certifier que Rousseau ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, qu'il ne faut pas compter sur la suite d'Emile dont il n'existe que quelques pages, que ses mémoires seuls ou ses confessions sont dans l'état de perfection qu'il desiroit, qu'ils les a confiés à un ami en pays étranger, & qu'il ne faut pas compter qu'ils seront publiés de si tôt. M. Begue confirme en outre que le bruit qui courut dans le temps, que les confessions de Rousseau paroissent avant sa mort, n'étoit qu'une méprise occasionnée par des lettres du même auteur qu'on avoit publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être.

Quant à l'addition de M. Magellan, ce n'est qu'un bavardage, dont le but est plutôt de faire l'éloge du Marquis de Gerardin, de sa famille, de sa terre, que celui de Rousseau. La seule anecdote intéressante qu'on y trouve, c'est celle-ci. Il m'échappa de dire un jour devant Rousseau, je ne sais plus à quel propos, que l'homme étoit méchant : — *les hommes, oui*, repliqua notre philosophe, *mais l'homme est bon.*

Avide des secours que les sociétés retirent des hommes élevés par leurs connoissances au-dessus du vulgaire, il n'est pas étonnant que

dans les temps d'ignorance & de barbarie , les peuples aient donné leur confiance à ceux qui savoient masquer leur impéritie sous un adroit charlatanisme. Mais que dans un siècle éclairé , où la médiocrité est vouée au mépris , d'imbécilles imposteurs se fassent une réputation , & trouvent des admirateurs , c'est ce que je ne puis concevoir. Tel homme voudra encore faire un choix entre deux Médecins habiles , & les fortes déclamations d'un opérateur monté sur des treteaux , pourront le déterminer à faire usage d'un remède , dont la meilleure propriété peut être tout au plus de ne pas nuire ! Je ne comprends pas pourquoi l'autorité semble , dans tous les gouvernemens policés , tolérer cette espèce méprisable d'êtres qui n'ont d'autre profession que d'essayer d'en imposer à la multitude , & qui n'y réussissent que trop souvent. Les charlatans ne doivent peut-être leurs succès qu'à ce qu'ils ont des confrères dans toutes les classes , & dans tous les états. Ils ont également étendu leur empire sur les trois regnes de la nature. Il s'en est depuis quelques années établi un à Paris qui semble avoir conspiré contre le regne végétal. C'est le plus ignorant & le plus imbécille peut-être de tous les jardiniers , qui s'est annoncé comme professeur d'agriculture & de jardinage : instituteur habile , il fait éclore sous des châssis d'une nouvelle invention , les plantes des climats brûlans ; & Médecin prudent il guérit toutes les maladies auxquelles les végétaux sont sujets. Ses châssis , Monsieur , ne different des autres qu'en ce qu'il leur a donné une forme circulaire , en

les disposant comme les berceaux de feuillage qui décorent nos jardins ; invention usée dont les horticulteurs ont déjà discuté les inconvéniens & les avantages. Sa médecine & sa pharmacie consistent en un mélange de fumier qui n'est assujetti à aucuns principes ; ses connoissances se bornent à celle d'un jardinier , à qui la peine d'acquérir une routine aveugle n'a pas laissé le temps d'apprendre à lire & à écrire. M. Mallet , c'est l'homme dont il s'agit , ne se doute pas qu'il existe d'autres végétaux que ceux qu'a cultivés son grand-pere pour le service de la halle & du marché aux fleurs , & les journalistes ont eu la bonhomie d'annoncer ses talens , ses lumieres & ses découvertes. Rapportez-vous-en au jugement de ces appréciateurs hebdomadaires du mérite. Voici un échantillon de la science de M. Mallet. Il dit , dans un ouvrage fait à sa façon , & qu'il a publié sous le titre de *Beauté de la nature* , ou *Fleurimanie raisonnée* , qu'on a tort de mettre , dès le mois d'Octobre , les arbres des pays chauds en serre. Voici pourquoi : « Prenons » l'oranger pour exemple , qui est plus de con- » séquence que tous les autres : il croit parfaite- » ment bien en Provence , il y donne des » fruits exquis. Prenons Paris pour comparai- » son , il n'y a jamais que cinq degrés de lati- » tude de différence , de Paris à Aix en Pro- » vence ; conséquemment , quand le froid à » Paris est parvenu à huit degrés , il y a gla- » ce : dans de certains hivers il passe les vingt. » Comme il n'y a que cinq degrés de diffé- » rence de Paris à Aix , & comme les orangers

» y croissent en pleine terre , on ne peut pas  
 » les sauver : par conséquent , quand le froid  
 » est à Paris au vingtième degré , il est donc  
 » au quinzième à Aix , & comme il y a glace  
 » au huitième , les orangers souffrent donc la  
 » glace de sept degrés , puisqu'ils n'y meurent  
 » pas , conséquemment ceci prouve clair com-  
 » me le jour l'erreur de tous les jardiniers de  
 » ces pays. » On pourroit ajouter que ceci  
 prouve clair comme le jour que M. Mallet est  
 un sot. J'ai pensé que ce hochepot de degrés  
 de latitude confondus avec les degrés du ther-  
 momètre , vous amuseroit un instant. Comment  
 un censeur peut-il dire , dans l'approbation  
 d'un tel ouvrage , *qu'il ne contient rien qui doive*  
*en empêcher l'impression.* Il me semble qu'il est  
 également contraire au gouvernement & aux  
 mœurs , que la publication de platitudes qui  
 peuvent répandre de fausses idées soit permise ,  
 puisque

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ;

& il est prouvé qu'il n'y a pas d'imbécille , qui ,  
 dans telle partie que ce soit , ne réussisse à faire  
 des prosélites. M. Mallet n'a pas même le mé-  
 rite d'être un bon praticien , & malheur aux  
 pauvres plantes dont la culture sera dirigée  
 conformément à ses leçons.

Je vous parlerai au premier jour d'une pro-  
 duction du même homme , plus considérable  
 & plus remplie de charlatanerie encore que  
 celle-ci.

Le mot de l'énigme de J. J. Rousseau que  
 je vous ai envoyée dernièrement , est un *Portrait*.



*De Paris, le 27 Mars 1779.*

Il faut compter au nombre des spectacles qui dans cette saison moderent l'impatience des Parisiens pour le retour du printemps, un vaisseau de carton, ouvrage qui fait honneur à l'adresse & à la patience d'un Anglois qui le montre aux curieux pour sa gloire & pour de l'argent. Il a cinq pieds de quille & est armé de septante-quatre pieces de canon. M. le Duc de Chartres dont le goût pour les arts est reconnu & que cette partie intéresse principalement, n'a pas manqué d'aller voir cette production singulière. Il a demandé à l'Anglois combien il faudroit de vaisseaux de cette force pour subjuguier l'Amérique. *Monseigneur*, lui a répondu l'Anglois, *il suffiroit que le Saint-Esprit fût à leur tête.* (C'étoit le nom du vaisseau que M. le Duc de Chartres commandoit.) Cette réponse ingénieuse a valu à celui qui l'a faite, une récompense analogue à la munificence du Prince, qui a été très-flatté de ce compliment.

L'éloge de Voltaire par le Roi de Prusse est un monument trop glorieux à la république des lettres, pour qu'on doive se permettre de le considérer avec d'autres yeux que ceux de l'admiration. Il seroit ridicule & indécent de vouloir le soumettre à la critique qui s'exerce toujours avec plaisir sur les ouvrages académiques. Quoique l'homme étonnant qui en est l'auteur ait la grandeur de ne demander sur le Parnasse d'autre place que celle qui lui est assignée par ses talens litté-

raires , on ne peut lui refuser en cette occasion un tribut particulier d'éloges bien supérieur à celui que mérite un littérateur même du premier ordre. Celui-ci n'a d'autre affaire que de s'en rendre digne : tranquille à son bureau , entouré de livres & de secours pour sa mémoire , il donne sans effort carrière à son imagination & sa plume prend toujours un vol proportionné à l'étendue des talens qu'il a reçus de la nature. L'homme de génie seul peut concevoir au milieu des camps , occupé des plus grands intérêts , l'idée de rendre un tribut académique à un homme de lettres & de l'exécuter en même temps qu'il trace le plan d'une bataille. C'est dans de telles circonstances que le grand Roi qui ne veut être ici que l'Académicien de Berlin , a présenté le tableau des écrivains célèbres qui ont précédé Voltaire , a établi une comparaison raisonnée entre eux & celui dont il a voulu honorer la mémoire , a rapproché les différentes époques littéraires de sa vie , analysé & discuté le mérite de ses différentes productions , en mettant toujours des critiques justes à côté des louanges motivées , enfin lui a fixé une place au temple de mémoire , non comme un Prince qui y a acquis le même rang qu'il occupe parmi les maîtres du monde , non en enthousiaste aveugle , mais en juge éclairé & intègre , le seul peut-être qui ne doive point être récusé , si en littérature sur-tout on ne peut être bien jugé que par *ses Pairs* , si l'envie ou l'adulation dirigent la plume de tous les écrivains ordinaires.

Les bornes de cette lettre ne me permettant pas de vous transcrire en entier ce discours, j'en extrairai seulement quelques passages. Dans le parallèle de Voltaire avec Racine & dans le jugement prononcé sur Zaire, on voit qu'un grand homme ne sauroit se permettre d'en imposer à la postérité, en dissimulant les défauts de ceux même qu'il entreprend de louer. L'infidélité ordinaire des panégyristes à cet égard est toujours une mal-adresse & souvent un outrage pour ceux qui les écoutent. « Il ne faut pas déguiser que des critiques, peut-être trop sévères, reprocheront à notre poète, que la contexture de ses tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraisemblance de celles de Racine : voyez, disent-ils, représenter *Iphigénie*, *Phedre*, *Athalie* : vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux ; au-lieu qu'au spectacle de *Zaire*, il faut vous faire illusion sur la vraisemblance & couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoutent que le second acte est un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Lusignan qui se retrouvant dans son Palais, ne fait où il est ; qui parle de ses anciens faits d'armes, comme un Lieutenant-Colonel du Régiment de Navarre devenu Gouverneur de Péronne : on ne fait pas trop comment il reconnoît ses enfans ; pour rendre sa fille chrétienne, il lui raconte qu'elle est sur la montagne où Abraham sacrifia, ou voulut sacrifier son fils Isaac au Seigneur ; il l'engage à se faire baptiser après que Châtillon atteste l'a-

voir baptisée lui-même ; & c'est là le nœud de la piece : après que Lufignan a rempli cet acte froid & languissant , il meurt d'apoplexie , sans que personne s'intéresse à son sort. Il semble , puisqu'il falloit un prêtre & un sacrement pour former cette intrigue , qu'on auroit pu substituer au Baptême la Communion. Mais quelques solides que puissent être ces remarques , on les perd de vue au cinquieme acte ; l'intérêt , la pitié , la terreur , que ce grand poète a l'art d'exciter si supérieurement , entraînent l'auditeur , qui agité de passions aussi fortes , oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés. On conviendra donc que M. Racine a l'avantage d'avoir quelque chose de plus naturel , de plus vraisemblable dans la texture de ses drames ; & qu'il regne une élégance continue , une mollesse , un fluide dans sa versification dont aucun poète n'a pu approcher depuis : d'autre part , en exceptant quelques vers trop épiques dans les pieces de M. de Voltaire , il faut convenir qu'au cinquieme acte près , de Catilina , il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de scene en scene , d'acte en acte , & de le pousser au plus haut point à la catastrophe : c'est bien là le comble de l'art. »

Ce tableau rapide me paroît être le portrait le plus ressemblant de Voltaire qu'on ait encore tracé.

» Tant de talens , tant de connoissances diverses réunies en une seule personne , jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise. Récapitulez , Messieurs , la vie des grands



hommes de l'antiquité , dont les noms nous sont parvenus ; vous trouverez que chacun d'eux se bornoit à son seul talent. Aristote & Platon étoient philosophes ; Eschine & Démofthene orateurs , Homère poète épique , Sophocle poète tragique , Anacréon poète agréable , Thucydide & Xénophon historiens ; de même que chez les Romains , Virgile , Horace , Ovide , Lucrece n'étoient que poètes , Tite-Live & Varron historiens ; Crassus , le vieil Antoine & Hortensius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron , ce Consul orateur , défenseur & pere de la patrie , est le seul qui ait réuni des talens & des connoissances diverses : il joignoit au grand art de la parole , qui le rendoit supérieur à tous ses contemporains , une étude approfondie de la philosophie , telle qu'elle étoit connue de son temps ; c'est ce qui paroît par ses *Tusculanes* , par son admirable traité de la nature des Dieux , par celui des *Offices* qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayions. Cicéron fut même poète , il traduisit en latin les vers d'Aratus , & l'on croit que ses corrections perfectionnerent le poëme de Lucrece. »

» Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver dans la multitude des hommes qui composent le genre-humain , le seul Cicéron dont nous puissions comparer les connoissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , que M. de Voltaire valoit seul toute une Académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Bayle ar-

mé  
d'at  
un p  
ture  
sur l  
rès l  
ges v  
le vo  
il ch  
ble q  
pas à  
Moli  
Pégar  
porte  
Musé  
Virgi  
Le  
par l  
berva  
dire  
de l'o  
plan  
injon  
Vestri  
exem  
venir  
Prévô  
dont  
la di  
Larri  
& en  
nistie  
même  
Les 4

mé de tous les argumens de sa dialectique ; d'autres où l'on croit lire Thucydide ; ici c'est un physicien qui découvre les secrets de la nature , là c'est un métaphysicien qui s'appuyant sur l'analogie & l'expérience , suit à pas mesurés les traces de Locke. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de Sophocle : là vous le voyez répandre des fleurs sur ses traces ; ici il chauffe le brodequin comique ; mais il semble que l'élevation de son esprit ne se plaisoit pas à borner son effor à égaler Térence ou Moliere ; bientôt vous le voyez monter sur Pégase qui , en étendant ses ailes , le transporte au haut de l'Hélicon , où le Dieu des Muses lui adjuge sa place entre Homere & Virgile..... »

Les troubles de l'opéra ont été apaisés , par la punition des auteurs du schisme. D'Auberval a été renvoyé sans pitié pour ne pas dire chassé : défenses à lui de venir au spectacle de l'opéra même pour son argent. Mlles. Duplan & Beaumefnil congédiées aussi durement : injonction très-vive à Mlle. Guimard & aux Vestris d'être plus circonspects à l'avenir. Cet exemple de sévérité a déterminé le tripot à venir en corps faire une soumission à M. le Prévôt des marchands & au corps de ville dont M. de Vismes est le représentant , pour la direction de la lubrique académie. C'est Larrivée qui a été le médiateur de cette paix , & en considération de cette démarche une amnistie générale a été prononcée. D'Auberval même y a été compris & est rentré au théâtre. Les seules Beaumefnil & Duplan , dont l'a-

mour-propre n'a point plié, ont été exceptées du pardon universel. L'Arrivée a été récompensé de son zèle; il reste encore pour six ans avec quinze mille livres d'appointemens dont le tiers ensuite lui sera conservé en pension viagère.

La piece des *Deux amis*, jouée aux Italiens, n'a fait qu'une apparition : les paroles sont d'un rimailleur nommé du *Rozoi* qui a donné déjà à ce théâtre la *Bataille d'Yvri*, ouvrage très-médiocre dont le sujet seul a fait le succès. Ici il s'est montré dans toute sa foiblesse. La musique est un assemblage assez mal tissé d'airs italiens pris de différens maîtres. On ne croit pas que ce mauvais drame reparoisse.

Le nouvel Acteur François continue ses débuts qui sont chicanés. Il a autant de censeurs que de partisans; c'est le temps qui décidera cette affaire; car c'en est une pour nos oisifs; tous les gens de lettres au reste & les amateurs du théâtre national ne sauroient perdre de vue la place que le Kain a si bien occupée, & qui depuis sa mort a été si mal remplie. D'ailleurs nulle nouveauté à ce théâtre. Celui de *Thémis* est plus fécond en scènes intéressantes & singulieres. Le procès de *Mrs. de Gamache* & de *Malderée* a pris une très-mauvaise tournure pour le premier. On l'a décrété de prise de corps avec sa femme : l'aventure est d'autant plus mortifiante qu'il s'agit, comme je vous l'ai déjà marqué, d'une espece d'accusation d'usure, & le soupçon seul seroit une tache ineffaçable pour une homme de la con-

ditio  
à s'  
faire  
mal  
tion

O C  
Post

L'  
& m  
Parle  
mois  
& fo  
fingu  
de fo  
ter la  
qui  
d'avo

On  
après  
marqu  
elle  
ses jo  
cès a  
voir  
qualit  
veuve  
font  
lent  
étoien  
sérabl  
Nos  
les ph

dition de M. de Gamache , s'il ne réussit pas à s'en laver parfaitement. Qu'il soit permis de faire une réflexion : voilà où conduit cette maladie du luxé qui s'est emparée de la nation.

*O Cives , Cives , querenda pecunia primum est ;*

*Post nummos virtus....*

L'affaire du prétendu Comte de Solar sourd & muet de naissance , occupe aussi beaucoup le Parlement. Elle se jugera dans le courant du mois prochain. Il s'agit d'établir sa naissance & son état : vous pouvez vous rappeler sa singulière histoire que je vous ai racontée lors de son origine. S'il gagne , il pourroit en coûter la vie à un étudiant en droit de Toulouse qui est ici dans les prisons , comme accusé d'avoir voulu se défaire de ce jeune Solar.

On répand le bruit que la femme Desfrues , après avoir subi son jugement , le fouet & la marque , est morte de douleur à l'hôpital où elle devoit être renfermée pour le reste de ses jours. Beaucoup de gens crient que le procès a été mal instruit : ils ne veulent pas voir que les Juges , s'ils avoient décidé en qualité d'hommes , auroient condamné la veuve Desfrues à la mort , mais qu'ils s'en sont tenus à la sagesse des loix qui ne veulent rien devoir aux présomptions ; elles étoient toutes toutes réunies contre cette misérable femme.

Nos Prédicateurs tonnent en chaire contre les philosophes. Il y a un certain abbé Beau-



regard , Ex-Jésuite , qui fait retentir les voûtes de notre Cathédrale , d'une éloquence de missionnaire. Il appelle la vengeance de Dieu sur les beaux-esprits , crie à l'abomination , au sacrilège ; comme les extrêmes se touchent , il y a lieu de croire que bientôt le peuple , & cette classe d'hommes est très-étendue parmi nous , verra avec horreur quiconque babouillera du papier. Il faut si peu de chose pour échauffer le vulgaire & l'amener à toutes les extravagances ! L'ignorance est toujours voisine du fanatisme & l'on brûleroit encore Savonarole , si quelque canaille s'avisait de crier à l'impie.

Voici le moment où nos courtisanes vont jouir de tout leur empire ; le défaut de spectacles porte entièrement tous les yeux & tous les cœurs vers elles. Il y en a une dont on parle beaucoup en ce moment ; elle a feint de vouloir se convertir ; un honnête dévot est tombé dans le piège : elle a demandé une somme d'argent pour payer , disoit-elle , ses dettes & se retirer dans un cloître d'où elle répandroit le bon exemple & l'édification. Le saint homme , enchanté de faire une profélyte au Seigneur , s'est hâté de lui compter une somme assez considérable ; elle a effectivement payé des dettes qui la pressaient , ensuite à l'instant que le céleste bienfaiteur l'attendoit pour la laquemurer avec un esprit de charité & de pénitence , la Madelaine mondaine a disparu , & s'en est allée avec un jeune homme dépenser l'argent qui lui restait. On a été fort scandalisé de cette escroquerie ; rien cepen-

dant  
Dieu  
brébi  
étroit  
rigé  
Not  
cueil  
donné  
dont  
dévot  
faire  
vemen  
nition  
l'écoute  
maine  
opéra-c  
le nouv  
née rem  
droits a  
les tale  
voulu e  
encore  
forte-pia  
côté des  
S. M. lu  
yeux ; il  
Je ne voi  
l'éventail  
verd ; l'  
appercev  
les physio  
Il est h  
core un  
vèle Me

dant de si naturel. Il falloit que l'homme de Dieu , avant que de lui offrir une pareille brebis égarée s'assurât bien que son repentir étoit sincere. Il faut croire que le voilà corrigé du desir de faire des prosélytes.

Notre auguste Reine a toujours fait un accueil distingué aux gens de lettres & leur a donné différentes marques de la protection dont elle les honore. On l'a vue souvent dévorer l'ennui d'une lecture fastidieuse , sans faire subir à l'écrivain médiocre qu'un mouvement d'amour-propre avoit abusé ; une punition bien juste sans doute, celle de ne pas l'écouter jusqu'au bout. S. M. a permis la semaine dernière qu'on lût devant elle trois opéra-comiques destinés à la comédie italienne ; *le nouveau Bailli*, *le Canton Suisse* & *la Journée remarquable*. Les arts ont également des droits aux bontés d'une Princesse qui réunit les talens aux vertus & aux graces. Elle a voulu entendre un Allemand qui n'a point encore joui du sens de la vue , & qui joue du *forte-piano* de maniere à mériter une place à côté des plus habiles virtuoses en ce genre. S. M. lui a étendu son éventail devant les yeux ; il s'est arrêté sur le champ , en disant : *Je ne vois pas , mais je sens un voile qui m'affecte* : l'éventail étoit blanc , on lui en a substitué un verd ; l'avengle a continué son jeu sans s'en appercevoir. Voilà matiere à dissertation pour les physiciens.

Il est bien légitime , Monsieur, de rire encore un peu aux dépens de l'auteur de la nouvelle *Medée*. On a parodié ainsi pour lui faire

pièce la vie d'un autre *Clément*, que je vous  
ai envoyée dans l'une de mes précédentes.

Eh! mon pauvre Monsieur *Clément*,  
C'est bien le diable assurément  
Qui vous a fourré dans l'idée,  
De mettre au jour cette *Médée*:  
Le monstrueux accouchement!  
Point de char, point d'enchantement;  
Empoisonneuse seulement;  
Un Roi qui grossièrement,  
Lui fait l'honnête compliment,  
De déguerpir de la contrée;  
Le Sire avoit la diarrhée;  
Certain *Adraste* & son armée....  
Fi le vilain! Heureusement  
Il ne bavarde qu'un instant,  
Et la scène en est épurée.  
*Jason*, avec sa large épée,  
Vient cajoler très-fadement  
La pauvre femme délaissée,  
Qui lui parle assez tendrement.  
*Jason*, dit-elle, doucement,  
Vous me parlez bien froidement.  
Tout le parterre, (il est méchant)  
Sur ce fit une horrible huée.  
Dont je fus bien fâché vraiment.  
*Creuze* meurt horriblement.  
*Son linge de sa chair s'arrache en déchirant.*  
Quel chien de vers, ami *Clément*!  
Chapelain rimoit rudement,  
Mais un tel vers certainement,  
Ne fut venu dans sa pensée.  
Enfin vint le jugement;  
Mais je ne conçois pas comment,

N'ayant

Il  
socia  
des c  
ne fa  
de c  
donn  
incro  
ginat  
C'est  
préte  
Croix  
objets  
sacrifi  
de co  
tation  
gréger  
Ton

N'ayant point là de char volant,  
 Cette Colchienne éclopée,  
 Ne fut point sur l'heure affommée;  
 Pour moi je l'aurois étranglée,  
 Mais le Jason toujours Clément,  
 (Il étoit ému cependant)  
 Lui dit : pour si belle équipée,  
 Vous méritez d'être frappée  
 De la foudre & non de l'épée;  
 Le Ciel est juste heureusement.  
 Je vous livre au remords cuisant,  
 Et n'en ferez pas moins damnée.  
 Le fils d'Ezon toujours parlant,  
 Sa femme jouant la pâmée;  
 A notre grand soulagement,  
 A la fin la toile est tombée.  
 Eh! mon pauvre Monsieur Clément!

Il s'est réveillé parmi nous une espece d'association qui est à peu près le pendant de celle des convulsionnaires ou convulsionistes. Si elle ne fait pas beaucoup d'honneur aux lumieres de ceux qui s'y livrent de bonne foi, elle donne au moins une haute idée des ressources incroyables que les hommes ont dans leur imagination pour se tromper les uns les autres. C'est une société de prétendus alchymistes qui prétendent aux honneurs des freres de la Rose-Croix. Ils ont des intelligences célestes pour objets de leur amour. Il est vrai qu'il faut leur sacrifier les attachemens terrestres. Un homme de condition, jouissant d'ailleurs d'une réputation excellente s'est mis dans la tête de s'aggréger à ce troupeau mystique. Il s'est soumis



à tous les sacrifices pourvu qu'à ce prix il fût admis aux dernières connoissances. La parole lui a été donnée, on a reçu ses sermens : environ un mois après cette espece de dévouement, le nouvel initié s'est ressouvenu de la terre & de ses voluptés matérielles, il n'a pu résister à l'aiguillon de la chair ; il a retrouvé une de ses anciennes conquêtes ; la foiblesse s'est emparée du candidat, il n'a plus été qu'un malheureux humain : en conséquence il s'est livré à ses appétits brutaux. A peine étoit-il dans les bras de sa beauté mortelle, vingt coups de nerf de bœuf sont venus comme la grêle tomber sur ses lombes pêcheurs : il n'a pas eu le temps de céder à la corruption, il s'est sauvé du sein de sa complice, a protesté de ne plus retomber. Il a été relaps, nouveaux coups de nerf de bœuf, mais encore mieux appliqués que les premiers. Voilà notre Rose-Croix au désespoir d'être forcé à se conduire plus fagement. C'en est fait, il est enchainé & il n'y a plus moyen de revenir contre son vœu & de tâter des joies de ce bas monde, où il est assuré d'expirer sous les coups. C'est donc aujourd'hui *l'homme chaste malgré lui*. Voilà sans doute un adepte maintenant bien résigné mais cet exemple, intimidera ceux qui auroient quelque velléité d'entrer dans la congrégation, & il y a lieu de croire que cette secte ne fera pas fortune à Paris. Nous aimons le bonheur un peu plus à notre portée, & nous aurions de la peine à quitter nos femmes de chair & d'os, pour les plus belles sylphides de la région éthérée. Quelques doux

momens ont plus de prix à nos yeux que les longues années dont la découverte de l'or portable couronneroit nos privations.

Mlle. Duplan a enfin daigné jeter un regard de commisération sur ce pauvre public qui alloit être obligé de se passer d'elle ; elle s'est soumise & est rentrée à l'opéra.

*De Paris , le 3 Avril 1779.*

DES lettres récentes de l'Isle de France, annoncent que la culture des épiceries y fait les plus grands progrès ; cette colonie se flatte d'entrer un jour, pour cette branche de commerce, en concurrence avec la nation jalouse qui s'en est emparée exclusivement. On peut regarder cet objet comme propre à maintenir contre les évémens, la balance du commerce en notre faveur. C'est un avantage que nous devons à M. Poivre, ci-devant Intendant de cette Isle. Ses connoissances en histoire naturelle, dirigées par une passion effrénée de faire le bien, ont, pendant le cours de son administration, accru journellement les richesses rurales de la colonie, en même temps qu'elles lui suscitoient un nombre proportionné d'ennemis. Rendu à la vie privée, il a voulu que son inaction même fût utile, & il a tracé pendant ce temps, les observations que ses voyages l'ont mis à portée de faire. Il ne se bornera pas sans doute au petit volume dont j'ai à vous rendre compte & dont l'objet est de prouver que *chez tous les peuples, l'agriculture dépend absolument des loix,*

*des mœurs, des préjugés établis.* Il auroit pu établir en même temps la proposition inverse qui n'est pas moins vraie que celle-ci. Le passage suivant qui est le résultat abrégé des observations de M. Poivre, est également propre à démontrer l'une & l'autre. « Cet art (*l'agriculture*) prospère chez les nations sages qui savent l'honorer & l'encourager ; il se soutient foiblement chez les peuples à demi-policés, qui lui préfèrent les arts frivoles, ou qui étant assez éclairés pour sentir son utilité, sont encore trop esclaves des préjugés de leur ancienne barbarie, pour se résoudre à affranchir & à honorer ceux qui l'exercent ; il languit & on apperçoit à peine son influence chez les barbares qui le méprisent. »

» L'état de l'agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches, chez les différens peuples que j'ai vus dans le cours de mes voyages. Il n'est guère possible à un voyageur, qui souvent ne fait que passer dans un pays, d'y faire les remarques qui seroient nécessaires pour emporter une idée juste du gouvernement, de la police, & des mœurs de ses habitans. Dans ce cas, il n'est pas de moyen plus court pour se former d'abord une idée générale de la nation, chez laquelle on se trouve, que de jeter les yeux sur les marchés publics, & sur les campagnes. Si les marchés abondent en denrées, si les terres sont bien cultivées & couvertes de riches moissons, alors on peut en général être assuré que le pays où l'on se trouve est bien peuplé, que les habitans sont policés & heu-

reux ; que leurs mœurs sont douces , que leur gouvernement est conforme aux principes de la raison. On peut se dire à soi-même , je suis parmi des hommes. »

» Lorsqu'au contraire , j'ai abordé chez une nation qu'il falloit chercher au milieu des forêts , & au travers des ronces qui couvroient ses terres ; lorsqu'il me falloit faire plusieurs lieues pour trouver un champ défriché , mais mal cultivé ; lorsqu'enfin arrivé à quelque peuplade , je ne voyois dans le marché public , que quelques mauvaises racines ; alors je ne doutois plus d'être chez un peuple malheureux , féroce ou esclave. Il ne m'est jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette première idée , conçue à la seule inspection de l'état de l'agriculture chez les différentes nations que j'ai vues : les connoissances de détail qu'un séjour assez long m'a quelquefois permis d'acquérir chez elles , m'ont toujours confirmé qu'un pays mal cultivé est à coup sûr habité par des hommes barbares ou opprimés , & que la population ne sauroit y être considérable.... »

La conduite des Européens vis-à-vis des habitans des nouveaux mondes , a prouvé dans tous les temps que la certitude de l'impunité pouvoit porter l'homme à tous les vices & même aux plus grands crimes. Les loix pénales , les galeres & les gibets sont certainement les seuls freins efficaces qui puissent arrêter l'impétuosité des passions qui gouvernent les hommes les plus civilisés & sur-tout leur cupidité. La mauvaise foi avec laquelle suivant



M. Poivre, les Européens traitent les Madecasses ou habitans de l'Isle de Madagascar, dans les échanges, fait honte à l'humanité. » Ils ne cultivent guere d'autres grains que le riz. Ils le sement au commencement de la saison des pluies ; ils sont par-là dispensés d'accouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche ; ils commencent par serfouir toutes les herbes ; puis cinq à six hommes se rangent en ligne dans le champ, & font devant eux des petits trous dans lesquels les femmes ou des enfans qui suivent, jettent quelques grains de riz qu'ils couvrent de terre avec le pied : une terre ensemencée de la sorte rapporte jusqu'à 80 & 100 pour un ; ce qui prouve l'extrême fertilité du sol plutôt que la bonté de la culture. Quelque mal-entendue qu'elle paroisse, elle suffit pour mettre les peuples de Madagascar dans l'abondance. Je n'ai vu aucun pays dans le monde où le riz & les approvisionnemens essentiels soient à meilleur marché. Pour un coupon de toile grossiere, teinte en bleu, qui peut valoir vingt sols de notre monnoie, le Madecasse donne deux ou trois mesures de riz. Ces mesures sont fournies par les Européens, qui ne manquent pas d'en augmenter la capacité chaque année, sans que les insulaires s'en plaignent. La mesure se remplit d'abord comble, puis l'acheteur use du droit qu'il a établi pour avoir bonne mesure, il enfonce le bras jusqu'au coude dans le riz, & d'un seul coup vuide presque entièrement la mesure que le Madecasse à la

patience de remplir une seconde fois , sans jamais murmurer. Cette mesure se nomme *gamelle* , & une gamelle ainsi mesurée donne environ 160 livres de riz blanc.... »

L'axiome reconnu qu'il faut savoir supporter de petits maux pour en éviter de plus grands , est un de ceux que démontre l'admirable police de cette ville. Ce n'est qu'en tolérant , pour ainsi dire , les petits filoux ou du moins en modérant à leur égard la rigueur de la justice , qu'on est parvenu à détruire les grands vols , les meurtres & les crimes autrefois fréquens dans notre capitale , où une population nombreuse & un luxe prodigieux rendent indispensable la multiplicité de coquins de toutes les especes. Depuis long-temps la sécurité indolente des Parisiens n'a été troublée par aucun de ces événemens qui alarment facilement les citoyens d'une ville paisible. En revanche il y a eu un assez grand nombre de ces filouteries qui souvent n'excitent que le rire de ceux mêmes qui en font l'objet & qui ordinairement ne forment une spéculation utile pour ceux qui l'exercent , que par la négligence des personnes volées. En effet , en remplissant à temps les formalités prescrites par la police & qui sont entièrement gratuites , il est rare qu'on ne retrouve bientôt le fripon & sa proie. Cette multitude de petits filoux qui abondent dans la capitale , est assez comparable à la vermine dont un médecin prudent se garde bien de délivrer son malade auquel elle est souvent utile. Ce sont autant d'espions qui se contiennent mutuellement dans

de certaines bornes , qui se connoissent tous , & qui ont bientôt découvert & soumis aux mêmes loix qu'eux , les nouveaux fripons ou ceux qui de l'étranger voudroient s'introduire dans la capitale. C'est ainsi que notre police tient sous ses yeux & dans sa main , pour ainsi dire , cette espece de gens qui lui échapperoient si elle vouloit user de rigueur , qu'elle peut contenir , mais non pas ramener à la vertu. M. de Marville , l'un des réformateurs de cette machine singuliere , répondit à quelqu'un qui lui reprochoit d'employer pour l'espionnage des gens dont la probité étoit suspecte : *trouvez-moi d'honnêtes gens qui veuillent faire cet infame métier !* Les filoux qui ont des vues trop ambitieuses & qui prennent un vol trop élevé ne sauroient se soustraire à la vigilance de surveillans qui sont pris dans leur propre corps , souvent même parmi leurs complices , & ils paient leur audace d'une brûlure sur l'épaule , de quelques coups de fouet , & des galeres. C'est un spectacle dont nous avons joui plusieurs fois cet hiver. La vive imagination des François donne toujours à ces filouteries d'un certain ordre , une tournure & des circonstances amusantes , & je me proposois de vous tracer l'histoire de celles qui nous ont égayés pendant cette saison : je m'apperçois que quelques feuilles publiques ont satisfait votre curiosité à cet égard. Vous conviendrez avec moi , Monsieur , que le chef-d'œuvre de l'esprit humain est d'avoir fait servir le vice à la destruction du vice même : des frais énormes n'eussent pas suffi pour éclai-

rer les fripons qui fourmillent dans un corps social aussi monstrueux que celui qui a remplacé l'ancienne Lutece. En les convertissant en autant d'espions qui se surveillent mutuellement, on a de plus l'avantage de les rendre incapables d'entreprises d'une certaine étendue, puisqu'ils sont dans une continuelle défiance les uns des autres. Au reste tout homme qui ne laissera pas ce qu'il possède à la disposition des inconnus, & qui saura dans les foules bien fermer ses poches, n'aura rien à craindre de nos filoux : la nécessité de prendre ces légères précautions est tout ce qu'il en coûte pour ne plus redouter les bâtons ferrés des *Cartouches*, les frondes des *Nivets* & les peaux d'anguille des *Rafats*.

Il est peu d'individus qui jouissent d'une santé parfaite. Les médecins ont observé que les *sujets* d'une constitution vigoureuse sont les plus exposés aux accidens violens & aux grandes révolutions. Souvent une humeur peccante & viciée parcourt les membres de ceux dont l'embonpoint est parvenu à un trop haut degré : elle occasionne successivement des désordres dans les parties où elle séjourne. Les corps politiques présentent les mêmes phénomènes ; il en résulte quelquefois des purgations utiles, mais le moment de la crise est fâcheux. Nous avons vu en France, les différens états de la société soumis l'un après l'autre à ces mouvemens intestins qui produisent nécessairement des changemens dans l'ordre partiel, & qui font peu d'impression sur l'ordre général d'une machine aussi con-



fidérable. C'est à ce moment le tour de la finance. Ce membre monstrueux s'étoit prodigieusement accru, sans doute, aux dépens du tronc; des médecins éclairés ont, en différens temps, arrêté ses progrès : je vous ai rendu compte avec la brièveté que vous m'avez prescrite, des événemens qui ont recommencé à le purifier. La cure n'est point achevée : avant que d'en reprendre l'historique, il est indispensable que j'essaie de fixer vos idées sur ce qui compose notre finance. Cette classe ne comprend pas seulement les Fermiers, Receveurs & Trésoriers des revenus du Roi & les traitans de diverses espèces : des corps subalternes, & même qui y paroissoient étrangers, sont parvenus à y être aggrégés. De ce nombre sont les agens de change & les notaires. L'état des premiers ne consistoit autrefois qu'à découvrir un acheteur pour celui qui avoit du papier de banque ou de finance à vendre, & un vendeur pour celui qui en vouloit acheter. Quand l'agent de change avoit mis les deux personnages d'accord, sa mission étoit terminée, on payoit sa peine, & l'affaire se consommoit sans lui. La tâche des notaires, officiers de justice reçus au Châtelet, étoit de constater par des actes dont ils restoit dépositaires, les volontés & conventions des particuliers qui contractoient ensemble. Quelquefois on laissoit entre leurs mains, les deniers dont l'emploi n'étoit pas encore déterminé, mais la probité & les loix leur défendoient également de toucher à ces dépôts sacrés. J'ai vu des notaires de l'ancienne

roche , pousser à cet égard la délicatesse au point de rendre en nature les mêmes especes telles qu'elles avoient été déposées chez eux , & renfermées dans les mêmes sacs cachetés & étiquetés qui étoient demeurés pendant plus d'un demi-siècle intacts dans leurs coffres.

D'autres temps , d'autres mœurs. Les agens de change & les notaires ont franchi les limites d'un sphere qui leur paroissoit trop étroite. Ceux-ci ont disputé aux premiers l'avantage de chercher & de rapprocher les parties auxquelles il pouvoit convenir de traiter réciproquement. La multiplication des affaires de finance ayant donné lieu à des opérations d'argent immenses & répétées fréquemment , a rendu importantes , les fonctions des uns & des autres. Ils sont devenus un centre où se rapportoient les négociations de toutes espee , & bientôt ils les ont faites pour leur propre compte , se rendant à la fois prêteurs & emprunteurs. Les sommes déposées & une immense circulation leur ont facilité les moyens de se rendre personnelles, les affaires qui leur étoient confiées. Malgré la faculté de rejeter sur des cliens , les opérations qui devenoient onéreuses , & de recueillir les avantages de celles dont le succès étoit certain , les faillites & les banqueroutes sont devenues fréquentes dans une classe d'hommes où jusqu'ici elles avoient été inconnues.

Les notaires ont en général été plus heureux que les agens de change. Maîtres par leur état du secret des familles , jouissant d'un crédit appuyé sur la finance d'une charge as-

fez chere (\*) & d'attribution de droits plus considérables , disposant de sommes immenses déposées entre leurs mains , & dont ils ont ordinairement la faculté de reculer la restitution , en différant la conclusion des affaires dont elle dépend , leur chemin est plus rapide , & ordinairement un notaire gagne en dix ans , 40 à 50,000 livres de rente. Quelques-uns ont trouvé ces progrès encore trop lents , & ont essayé de les accélérer en étant moins délicats encore sur les moyens. On a soupçonné de penser ainsi , maître Arnoult , fils du fameux faiseur de sachets qui , comme l'a dit Voltaire très-plaisamment , *guérissent les apoplexies dans les gazettes*. L'accusation qu'on a intentée contre ce notaire a fait retentir nos tribunaux , & a compromis un grand nombre de personnes de tous les états. Comme d'ailleurs elle tient à une des affaires judiciaires les plus célèbres de ce siècle , je dois en esquisser l'histoire.

Deux passions opposées naissent dans le cœur des hommes que la fortune a favorisés. Ils brûlent d'augmenter encore leurs richesses , & ils veulent accumuler les plaisirs qu'elles peuvent procurer. L'une de ces passions prend ordinairement l'empire , & l'homme riche devient presque toujours avare ou prodigue. M. de Montmartel n'étoit pas précisément avare , mais il s'occupa jusqu'au dernier moment de sa vie , d'accroître un patrimoine im-

---

(\*) La finance des charges de notaire étoit de 40,000 liv. on les vend maintenant de 200 à 300,000 liv.

menſe qu'il laiſſoit à ſon fils. Celui-ci trouva dans la ſucceſſion, des coffres remplis d'or, des parchemins bien plus appréciés chez nous que ceux d'une nobleſſe antique & indigente, un porte-feuille de pluſieurs millions, & *le goût des folles dépenſes*, que le vieux Montmartel avoit enchainés & reſſerrés ſous un triple cademat. Ce fut à cette divinité perfide que l'héritier de tant de richelſſes éleva des autels ſur les débris de ceux de Plutus. Le nom de Marquis de Brunoi parut à notre jeune homme, devoir emprunter l'éclat d'une diſſipation inſenſée, pour cacher encore mieux la cralſſe financière de ſon origine dont il rougiſſoit. Bientôt l'abus de toutes les jouiſſances amena M. de Brunoi aux goûts les plus ſinguliers & les plus abſurdes. Une mere aveugle l'avoit accoutumé dès l'enfance à ſaſfaire toutes ſes fantaſies, à ne reconnoître aucun frein, à ne trouver aucun obſtacle à ſes volontés. Il en a coûté bien des larmes à Madame de Montmartel pour donner cet exemple terrible aux meres trop tendres. Le château de Brunoi devint le théâtre des plaiſirs du jeune extravagant. Méconnoiſſant ſans ceſſe les loix d'un Dieu ſuprême, il conſidéra ſon culte comme une baſe pour le faſte qu'il vouloit déployer, & comme une ſource d'amuſemens nouveaux. Tous les habitans de ſon village furent bientôt couverts de chapes des plus belles étoffes, ornées de galons & de pierreries. Le curé eut ordre de multiplier les proceſſions où le Marquis faiſoit les fonctions de maître des cérémonies. Dans l'intervalle



que laissoient les différens offices de l'église, & quand la journée étoit finie, d'amples libations de vin dont M. de Brunoi prenoit sa part, lui acquéroient l'amour de ses vassaux. La nuit se passoit en débauches abominables avec ceux d'entr'eux qu'il avoit choisis pour complices.

C'est ainsi que se sont dissipées des richesses acquises avec tant de travaux, & dont la possession étoit cimentée par l'estime publique que M. de Montmartel avoit su mériter. Son fils n'en a pas connu le prix. Ses parens & ses créanciers ont obtenu à plusieurs fois qu'il fût interdit, & chaque fois il a trouvé le moyen de faire lever l'interdiction. Les tribunaux ont enfin prononcé définitivement, & ont mis un terme aux extravagances de M. de Brunoi, en le restaurant à une pension alimentaire.

A cette époque on a reconnu combien on avoit abusé de la foiblesse de M. de Brunoi, en lui faisant contracter divers engagements usuraires. Beaucoup de personnes de tous les états ont été accusées & décrétées. Le Sr. Arnoult, notaire, a été de ce nombre. Près d'éprouver un jugement infamant, il a été trop heureux d'obtenir un *hors de Cour*, ressource incertaine qui laisse l'opinion publique flotter dans l'incertitude. La compagnie des notaires a cru devoir repousser hors de son sein un membre dont le sort reste suspendu entre la flétrissure & l'absolution, que les juges n'ont pas cru pouvoir laver & qu'ils n'ont cependant pas puni. Différens coaccusés

ont été blâmés, admonêtés, condamnés à des restitutions. Parmi les premiers s'est trouvé M. de Mairobert, Censeur Royal & Secrétaire des commandemens de Mgr. le Duc de Chartres. Il n'a pu survivre à son déshonneur : à l'exemple de Sénèque, il s'est ouvert les veines dans un bain chaud, & y a perdu la vie avec son sang avant qu'on ait pu le secourir. C'étoit un grand faiseur de bulletins, manuscrits, & ces bulletins ont fourni les matériaux des *Mémoires secrets* qui portent le nom de *Bachaumont*.

*De Versailles, le 6 Avril 1779.*

M. de Vergennes s'est flatté de pacifier l'Allemagne, mais les dernières nouvelles du congrès de Teschen sont peu satisfaisantes. Elles n'annoncent point ce concert unanime dont on s'étoit flatté. Il s'est élevé, entre les Cours de Munich & de Dresde, des difficultés d'autant plus embarrassantes que la première de ces Cours paroît s'entendre avec celle de Vienne.

Le port de France où il regne l'animosité la mieux fondée contre les Anglois, indépendamment de tout patriotisme, est certainement celui de Dunkerque. La tyrannie avec laquelle les Anglois exercent les droits que la France a eu la foiblesse de leur donner par les différens traités de paix où elle en a consenti la destruction, est un aiguillon bien puissant pour les armateurs Dunkerquois. Vous savez que les négocians de cette place importante

avoient fait à grands frais un nouveau canal pour que leur commerce, au moins en temps de paix, ne souffrit point de cette clause humiliante qui leur ôte toute défense en temps de guerre, & qu'après une dépense de plus de deux millions, ils avoient été obligés de le combler. Ils ont cherché à s'en dédommager toutes les fois qu'il leur a été permis de prendre les armes. Suivant un état qui vient d'être publié, le nombre des vaisseaux corsaires qu'ils ont armés depuis l'ouverture des hostilités, est considérable ; les frais de leur construction, armement & première sortie, sont de près de 4,500,000 liv., & les prises & rançons, à l'époque du 16 Mars, se montent à 2,200,000 liv.

Le Prince Poniatowski, frere du Roi de Pologne, a voulu jouer un rôle dans la scene qui se passe annuellement pendant la semaine sainte au bois de Boulogne, dans l'allée qui conduit à Longchamp. Il étoit à cheval, suivi de huit gentilshommes habillés à la polonoise qui mangeoient des oranges & en jettoient la peau à droite & à gauche. Il est assez remarquable que ces sortes de traits, qui ne sont que l'abus de la gaité, caractere distinctif de notre nation, nous sont ordinairement fournis par les étrangers.

L  
nan  
depu  
proc  
Elle  
scan  
que  
la c  
dez-  
& d  
occa  
surre  
table  
trion  
entié  
ci ét  
dire  
comm  
fortun  
se di  
ler...  
grad  
dace  
à ce  
par  
que  
de m  
des.  
autre  
une  
gran

*De Paris, le 10 Avril 1779.*

LA sérénité du temps, marquée par l'étonnante sécheresse, presque générale en Europe depuis quelques mois, a attiré un concours prodigieux aux promenades de Longchamp. Elles n'ont jamais été plus brillantes ni plus scandaleuses. Toutes les courtisanes, & ce que nous appellons *les filles* de tout étage que la capitale alimente, s'y étoient donné rendez-vous. On ne peut rien voir de plus galant & de plus somptueux. C'est bien dans cette occasion qu'on doit demander au ciel la résurrection d'un Boileau, d'un Juvenal : quels tableaux ils auroient à nous présenter ! Le triomphe effronté du vice ; l'honnête femme entièrement anéantie par la courtisane ; celle-ci étalant toute son impudence, & semblant dire par son luxe inconcevable : *Vous voyez comme la galanterie & le libertinage mènent à la fortune, & même à la considération. Tout Paris se dispute l'honneur de me regarder, de me parler....* En effet, rien ne prouve mieux la dégradation de nos compatriotes que cette audace impunie de nos Laïs ; il ne manquoit plus à cette fête que quelque héliogabale traîné par des femmes toutes nues. On y a observé que nos Dames & nos filles sont bien éloignées de modérer leur goût défordonné pour les modes. Elles semblent se disputer les unes aux autres, la gloire du ridicule qui accompagne une élégance trop recherchée & une trop grande multiplicité d'ornemens. Elles portent



maintenant un long vêtement, contenu par une large ceinture, qu'on appelle *une lévite* : en effet elles ne ressembleront pas mal à des Prêtresses ; ce sera plutôt celles de Vénus que les Vestales qu'elles figureront. Les coëffures sont plus que jamais amples & élevées ; elles ensevelissent le visage. Une petite femme n'est aujourd'hui qu'une tête caparaçonnée de plumes ou de fleurs. Il faut croire qu'incessamment on donnera dans l'excès contraire ; que tout cet édifice de bonnets & de chevelure fausse s'écroulera & fera place à des coëffures applaties ou à très-peu de cheveux ; révolution que ce siècle a déjà produite. Alors les physionomies se remontreront, & la beauté sortira de son éclipse.

Il est question de recommencer les courses de chevaux. Elles ont été plusieurs fois projetées & différées. Nos oisifs regrettent beaucoup ce délai ; ils ont besoin d'être remués & ils cherchent du spectacle comme un malheureux tend toutes ses vues à se procurer un morceau de pain. Les Romains n'étoient donc pas les seuls qui fussent dans la nécessité d'avoir des jeux. Les François, leurs glorieux imitateurs, partagent leur curiosité & leur amour de la scène & des histrions. Ce goût est plus fondé à l'égard de notre célèbre Gluck, quant à l'impatience avec laquelle on attend son *Iphigénie en Tauride*. La direction de l'opéra nous la promet pour la rentrée.

On parle d'une édition des Oeuvres de Voltaire, dont s'étoit chargé d'abord le Libraire Panckouke. Il l'a cédée à M. de Beaumar-

chair  
volu  
enco  
con  
renf  
c'est  
pas  
hom  
nos  
cette  
pan  
térir  
des  
quér  
Rep  
essay  
mée  
refus  
à son  
vrait  
que  
fut n  
la sc  
Volta  
qui n  
parle  
quelc  
M. de  
circo  
cet é  
pauv  
ennuy  
quille  
duir.

chais pour cent mille écus. Elle formera soixanté volumes , & sera la plus complete qui ait encore paru. On est assez incertain sur la façon dont on pourra se la procurer , ce recueil renfermant tout le porte-feuille de Voltaire , c'est-à-dire des morceaux hardis qui ne feront pas du goût du Clergé. Le nom de ce grand homme rappelle nécessairement celui d'un de nos aimables roués , qui , si vous me passez cette expression triviale , s'est accroché à un pan de son habit pour passer avec lui à la postérité. M. le Marquis de V.... est du nombre des Erostrates de notre siècle qui veulent acquérir de la célébrité à tel prix que ce soit. Repoussé du temple de la gloire où il avoit essayé de pénétrer , il a voulu que la renommée publiât ses débauches , puisqu'elle avoit refusé d'honorer ses talens. L'éclat qu'il a donné à son libertinage ou plutôt aux vices qu'il couvroit de ce nom modeste , a fixé pendant quelque temps les regards du public. Le Marquis fut méprisé & bientôt oublié : il reparut sur la scène avec de nouveaux habits , & M. de Voltaire eut les honneurs d'une conversion qui n'étoit également due qu'à l'envie de faire parler de soi , la seule passion qui ait vraiment quelque pouvoir sur la foible existence de M. de V... Vous n'avez point ignoré que les circonstances l'ont extrêmement bien servi à cet égard. Depuis la mort du patriarche , le pauvre Marquis oublié encore une fois , s'est ennuyé de la monotonie d'un ménage tranquille & de l'obscurité où l'hymen l'avoit réduit. Il reparoit maintenant dans les lieux pu-

blics , & honore de ses agaceries nos Phrynés & nos Laïs : il leur associera sans doute ceux qui partageoient autrefois avec elles l'honneur de célébrer les mysteres de ses orgies nocturnes.

On prétend que la fin du monde approche. Il y a des animaux qui parlent. On nous raconte en cent façons différentes une histoire absurde qui se débite dans les meilleures maisons. Le poëte Robbé est une des trompettes de cette extravagance. Il soutient avec zele que le Prophete Elie va venir ; il voit déjà le ciel s'entr'ouvrir & le char de feu descendre sur la terre. On ne sauroit imaginer à quel point ce vieil organe de lubricité est imbécille : il a la fureur de convertir & veut nous faire croire aux miracles du Diacre Pâris avec la même bouche qui vomit des rimes ordurieres & son poëme de la maladie vénérienne. C'est un être inconcevable. Cet homme a paru avoir quelqu'étincelle de génie , mais il est dénué totalement de goût , & il est d'une ignorance crasse , défaut ordinaire de nos faiseurs de vers. On retrouve encore dans Robbé des restes d'énergie , & cependant il a la crédulité d'une vieille femmelette , ramassant dans le ruisseau les moindres contes populaires. On peut dire qu'il est du nombre des écrivains qui ont survécu à leur réputation. Les débauchés & les jeunes gens lui avoient donné une espece de vogue qui est aujourd'hui entièrement dissipée.

Il paroît un abrégé des *Amadis* , par M. le Comte de Tressan , l'un des coopérateurs de

la B  
que  
prés  
sujet  
d'an  
d'un  
dern  
nue  
Ama  
quel  
nou  
corre  
les m  
Que  
sent  
vano  
que  
raison  
M  
avoir  
à l'ad  
houe  
placé  
ture  
fait a  
cripti  
parce  
de m  
Le n  
qu'il  
de pl  
ners  
deux  
res ,

la *Bibliothèque des Romans*. Cet ouvrage a quelque succès : les connoisseurs cependant lui préfèrent la production que fit paroître à ce sujet une Dlle. Imbert , il y a une trentaine d'années : il faut avouer que cette tâche est d'une difficulté insurmontable. Le françois moderne ne peut rendre cette naïveté si ingénue , si attachante qui est répandue dans les *Amadis*. Ce sont de belles statues antiques auxquelles il faut bien se garder de toucher. La nouvelle langue avec tout son esprit & sa correction , ne sauroit que faire disparaître les nuances qui composent le tableau original. Que l'on mette en beaux vers du siècle présent , ceux de Marot , tout son charme s'évanouira & il ne restera , si on peut le dire , que le *Caput mortuum* d'un poëte , qui avec raison fit les délices de son siècle....

M. Butel Dumont , Censeur Royal , après avoir joui de la gloire passagere de participer à l'administration des finances sous M. de Silhouette , & avoir , suivant l'usage , été déplacé avec ce Ministre , s'est adonné à la culture des lettres. De premier Commis il s'est fait auteur & candidat de l'Académie des inscriptions & belles lettres , Corps assez obscur parce qu'il est en général composé de gens de mérite & qui s'occupent de travaux utiles. Le noviciat est long à cette Académie , parce qu'il faut pour y obtenir place , quelque chose de plus que d'avoir été admis à certains dîners , d'avoir soutenu avec chaleur un ou deux paradoxes dans des sociétés particulières , &c. M. Dumont a déjà acquis des titres



Il est auteur d'un ouvrage assez estimé & intitulé : *la Théorie du luxe*. Il vient encore de publier des *Recherches historiques & critiques sur l'administration publique & privée des terres chez les Romains*, depuis le commencement de la République jusqu'au siècle de Jules-César, dans lesquelles on traite incidemment de leur commerce par rapport aux productions de leur crû, & l'on essaie en même temps de prouver le peu d'influence que l'agriculture a eue sur leurs mœurs. Ce mémoire a été couronné en 1776 par l'Académie des inscriptions, qui en dirigeant ainsi les recherches de l'érudition sur des matières relatives à l'économie politique, ramène les lettres à leur plus noble objet. « Malgré l'extrême frivolité, dit M. Dumont, d'un sexe aimable » qui n'a que trop d'influence sur le nôtre; » malgré l'excessive importance qu'on attache » aujourd'hui parmi nous aux vers, à la musique, aux spectacles, manie qui attaquant » même de très-bons esprits, forme tant de » sectes, de partis différens; il existe heureusement encore des personnes d'un jugement » solide, qui chérissent les belles lettres & » les arts d'agrément, parce qu'en effet les » lettres & les arts répandent un charme in » fini sur nos jours, mais qui savent pour » tant qu'il est d'autres connoissances précieuses dignes de toute leur attention. »

On distribue le premier & le second volume de l'*Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*. Cette histoire composée en Angleterre & nouvellement traduite en françois par une société de gens de

lettre  
fous  
vrag  
plus  
qui a  
lume  
les I  
le tra  
çoise  
en ce  
nos b  
pour  
pas p  
forme  
politi  
& qu  
noiffa  
éloign  
jusqu'  
mes d  
tion d  
tre en  
L'A  
verfain  
toute  
Trois  
qui au  
geuse  
l'on po  
a écrit  
ment  
mânes  
encore  
tenai,

lettres, est enrichie de figures & de cartes sous le format *in-8vo*. On fait que cet ouvrage est le corps d'histoire le plus vaste, le plus complet & le plus généralement estimé qui ait encore paru. A peine les premiers volumes furent-ils publiés, que les Allemands, les Italiens & les Suédois s'empressèrent de le traduire en leur langue. La traduction françoise que les libraires de Hollande firent faire en ce temps, est si informe que plusieurs de nos bons écrivains ont cru devoir se réunir pour ce travail, afin que notre nation ne fût pas privée plus long-temps d'un livre qui forme lui seul une bibliothèque complète de politique & de morale établies par les faits, & qui offre un tableau intéressant des connoissances de l'homme depuis l'époque la plus éloignée à laquelle nous puissions remonter jusqu'à nos jours. Ces deux premiers volumes donnent une très-bonne idée de l'exécution de cette grande entreprise qui mérite d'être encouragée.

L'Abbé Sabathier de Castres, l'un des adversaires les plus ardens qu'aient eus Voltaire & toute la milice encyclopédiste, l'auteur des *Trois siècles de la Littérature*, ouvrage célèbre qui auroit pu établir d'une manière avantageuse la réputation de l'Abbé Sabathier, si l'on pouvoit se persuader qu'il a pensé ce qu'il a écrit; l'émule enfin de M. Clément l'inclément vient de faire une nouvelle insulte aux mânes du Patriarche de Ferney. Il a publié encore une lettre adressée à l'Abbé de Fontenai, rédacteur des *Annonces & Affiches pour*

*la Province.* Parmi les défauts qu'il y reproche à Voltaire, & qui lui paroissent exclure le titre d'homme de génie, il met au premier rang celui de manquer de principes fixes, de n'avoir point un systême suivi de raison & d'idées. « Je défie, dit-il, quiconque lira ses » écrits avec réflexion, d'y trouver une seule » opinion qu'il n'ait tour-à-tour approuvée & » combattue, aucun systême qu'il n'ait réfuté » & défendu. » Il prétend démontrer par le détail, que ce défi n'est pas hasardé. Dans l'énumération qu'il fait des contradictions de Voltaire, on remarquera celle-ci qui peut être aussi légitimement reprochée à d'autres. « On » l'a vu, dit-il, tour-à-tour prêcher la tolé- » rance & la liberté de la presse, & récla- » mer l'intolérance & la sévérité contre ceux » qui se servoient de la même presse pour » combattre ses opinions ; recommander la » modération dans les disputes & donner » l'exemple de l'emportement ; exiger du res- » pect pour les mœurs & les outrager par » des productions indécentes... »

Nous avons ici un certain M. de Launai qui offre aux Dames & aux jeunes gens de leur donner des leçons de *style*, de *goût*, de *déclamation*, d'*éloquence* & de *poésie française* pour son plaisir & pour leur argent.

On a conseillé à l'Abbé Beaudeau d'aller à l'audience publique de M. le Directeur-général des finances, pour lui faire des excuses sur quelques discours libres qu'il s'est permis à l'occasion du rétablissement de la caisse de Poissy. M. Necker lui dit à haute voix :

M.

*M. l'Abbé, écrivez & ne parlez pas : — Monsieur, a répondu l'économiste, je ne parlerai que pour publier ma vénération pour vous. — Dispense plénie-*  
*re, a répliqué M. le Directeur-général.*

Voici une nouvelle gaité de M. Dorat  
 adressée AUX HOMMES DE TOUS LES TEMPS.

Tenez, mes bons amis, plus on pense,  
 Moins on se retrouve éclairé.

Moi je vous parle en conscience,

Ce globe aux abus est livré :

Auxquels donner la préférence ?

Que chacun prononce à son gré.

Par raison ou par nonchalance,

Mon choix flotte mal assuré,

Et me rend à l'insouciance.

La coutume, à l'œil effaré,

Agitant un sceptre mobile,

Parcourt, en habit chamaré,

Un monde enfantin & débile ;

Par ses hochets déshonoré.

Au lieu d'un joug elle en a mille ;

Elle est tyran de chaque état ;

Le préjugé lui sert d'apôtre,

Et souvent la loi d'un climat,

Est le ridicule d'un autre.

Prouvez, me diront quelques fots ;

Soit ; les Japonois, par exemple ,

Sont nos-Antipodes moraux,

Sous quelque jour qu'on les contemple.

Ici pour saluer les gens,

Il faut se découvrir la tête.

Le Japonois a de tout temps

Une autre façon d'être honnête,

Tome VII.

R



Par quelqu'un est-il accueilli ?  
 Il est accusé de scandale,  
 Et décidé très-impoli,  
 S'il tient ses pieds dans la fandale.

Ici lorsque l'on vient nous voir,  
 En nous déplaçant au plus vite,  
 Nous nous livrons pour recevoir ;  
 Bien promptement il va s'asseoir,  
 Pour faire honneur à la visite.  
 Par la blancheur de vêtement,  
 Il fait juger de sa tristesse,  
 Et s'habille en noir galamment,  
 Pour témoigner son alégresse.

Les plantes même du pays,  
 Ont un tempérament bizarre,  
 Plus invraisemblable que rare,  
 Et fort analogue aux esprits.  
 Telle qu'avec soin on expose,  
 Aux feux d'un jour étincelant,  
 Verdit dans un gravier brûlant,  
 Et se sèche dès qu'on l'arrose ;  
 Partout de même on est frappé,  
 Des variétés qu'on voit naître.  
 Quand un Chinois prie à soupé,  
 Il a grand soin de n'y pas être.  
 Le Tartare, non moins plaçant,  
 Porte l'épée à sa manière ;  
 La pointe brille pardevant,  
 Et la poignée est parderrière.  
 Ces deux Nations dans leurs jeux,  
 Baignent de sang la terre & l'onde.  
 Le Tartare, altier dans ses vœux,  
 Prétend que le Chinois se tonde ;

Lui, prétend garder ses cheveux...  
Voilà ce qui trouble le monde !

Chez l'Africain, à qui mieux,  
C'est la nature qu'on affronte.  
Un Caffre est-il devenu vieux ?  
Au haut d'un arbre on vous le monte,  
Puis son fils, sans trouble & sans honre,  
L'ayant fait cheoir d'un bras trop sûr,  
Que féconde sa faim pressante,  
Le dévore comme un fruit mûr,  
Que le juste Ciel lui présente.

Eh ! chez ces Moluques maudits,  
Autre fardeau de l'hémisphère,  
N'avons-nous pas vu, j'en frémis,  
Des Hutes l'hôte sanguinaire,  
Par l'usage au crime soumis,  
D'un voisin emprunter le pere,  
Pour en régaler ses amis ?

Passons sur cette horrible image,  
Heureusement, l'humanité  
N'est pas toujours aussi sauvage.  
Il est des objets que le sage  
Peut même voir avec gaité,  
Et qu'il immole au persiflage.  
Chez les Lapons, tous les maris  
Viennent vous proposer leur femme ;  
On la vole à ceux de Paris ;  
J'ignore à qui reste le blâme.  
Tu pleures d'un fait, moi j'en ris,  
Ce qui calme ici les familles  
Un peu plus loin les troublera.  
En certain endroit de Péra,

Au marché se vendent les filles,  
 Et les nôtres à l'opéra.  
 Est bien dupe qui mal y pense !  
 Comme chaque fruit à son goût,  
 Chaque peuple à sa différence.  
 A la bonne heure.... Il faut de tout  
 Remercier la Providence.

*De Paris, le 17 Avril 1779.*

Je vous remettrai aujourd'hui sous les yeux, l'un des personnages les plus singuliers de ce siècle, qui, martyr de l'amour de la célébrité, ainsi que ceux dont je vous parlois dernièrement, a sacrifié sans cesse à cette passion, les charmes d'une vie douce & tranquille, auxquels elle le rend insensible. C'est, comme vous le voudrez, le Chevalier ou la Chevalière d'Eon, être intéressant qui réunit à beaucoup d'esprit & à de vrais talens, la singularité ou plutôt la fureur de se singulariser; lequel appartenant à un sexe fragile, possède cependant la vigueur de corps & d'esprit qui sembloit, à très-peu d'exceptions près, le partage exclusif des hommes, & ce qu'il y a de plus étonnant encore, l'art de cacher sous un voile impénétrable, le secret le plus difficile à garder; ou bien s'il est de notre sexe, l'homme qui a su manier tous les esprits & en imposer à l'Europe entière, par des prestiges dignes de lui obtenir en d'autres temps, une des premières places dans la théogonie païenne.

Quoi qu'il en soit du sexe de M. d'Eon,

problème qui aux yeux de bien des gens n'est pas suffisamment éclairci, il s'est bientôt lassé du rôle de femme, qu'en effet il joue assez gauchement; dès que les fanfares de Bellone eurent frappé ses oreilles, la juppe lui devint insupportable, & enfin il a écrit la lettre suivante à M. le Comte de Maurepas.

» Monseigneur, je désirerois ne pas interrompre un instant les momens que vous consacrez au bonheur & à la gloire du Roi & de la France; mais animée du désir d'y contribuer moi-même dans ma position, je suis forcée de vous représenter très-humblement & très-fortement, que l'année de mon noviciat femelle étant entièrement révolue, il m'est impossible de passer à la profession. La dépense est trop forte & mon revenu trop mince pour moi en cet état. Je ne puis être utile, ni au service du Roi ni à ma famille, & la vie sédentaire ruine l'élasticité de mon corps & de mon esprit. Depuis ma jeunesse j'ai toujours mené une vie agitée, soit dans le militaire, soit dans le corps politique. Le repos me tue totalement.»

» Je vous renouvelle cette année mes instances, Monseigneur, pour que vous me fassiez accorder par le Roi, la permission de continuer mon service militaire, & comme il n'y a point de guerre de terre, d'aller comme volontaire, servir sur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers.»

» J'ai bien pu par obéissance aux ordres du Roi & de ses Ministres, rester en juppe en temps de paix, mais en temps de guerre



cela m'est impossible. Je suis honteux & malade de me montrer en telle posture, lorsque je puis servir mon Roi & ma patrie avec le zele que Dieu & les circonstances de ma vie, m'ont donné. »

» Je suis aussi confuse que désolée de manger paisiblement à Paris pendant cette guerre, la pension que le feu Roi a daigné m'accorder. Je suis toujours prête à consacrer au service de son auguste petit-fils, & ma pension & ma vie. Aidez-moi, Monseigneur, à sortir de l'état léthargique où l'on m'a plongé. Il a été l'unique cause de mon mal & il afflige tous mes amis & protecteurs guerriers & politiques. »

» Je dois encore vous observer qu'il importe infiniment à la gloire de toute la maison de M. le Comte de Guerchy, de me laisser continuer mon service militaire : du moins c'est la façon de penser de toute l'armée, de toute la France, & j'ose le dire, de toute l'Europe instruite. Une conduite contraire fait le sujet des interprétations les plus fâcheuses & donne matière à la malice des conversations du public. J'ai toujours pensé & agi comme Achille : *Je n'ai point fait la guerre aux morts & je ne tue les vivans que lorsqu'ils m'attaquent les premiers.* Vous pouvez prendre à cet égard ma parole d'honneur sur ma conduite présente & future. »

» Vos grandes occupations vous ont fait oublier, Monseigneur, qu'il y a plus de quinze mois que vous m'avez donné votre parole d'honneur que je serois heureuse & contente quand j'aurois obéi à mon Roi, en reprenant

mes habits de fille. J'ai obéi complètement. Je dois espérer d'un Ministre aussi bon & aussi grand que Monseigneur le Comte de Maurepas qu'il daigne tenir sa parole & me remettre *in statu quo*. Il ignore que c'est moi qui soutiens ma mere & ma sœur, & de plus mon beau-frere & trois neveux que j'ai au service du Roi; que j'ai encore à Londres une partie de mes dettes, ma bibliotheque entiere & un appartement qui me coûte vingt-quatre livres de loyer par semaine; qu'après avoir servi le feu Roi en guerre & en politique depuis ma jeunesse jusqu'à sa mort, je ne suis pas encore en état de meubler ma maison paternelle en Bourgogne pour aller l'habiter. M. le Comte de Maurepas doit sentir que mon obéissance silencieuse doit avoir un grand mérite à ses yeux; que dans ma position femelle je suis dans la misere avec les bienfaits du feu Roi qui suffisoient pour un Capitaine de Dragons, mais qui sont insuffisans pour l'état qu'on m'a forcée de prendre. Il doit sur-tout comprendre que le plus sot des rôles à jouer pour moi est celui de Pucelle à la Cour, tandis que je puis encore jouer celui de Lion à l'armée. Je suis revenue en France sous vos auspices, Monseigneur, ainsi je recommande avec confiance mon sort présent & à venir à votre généreuse protection, & je serai toute ma vie avec la plus respectueuse reconnoissance, votre dévouée Servante.

*Signé*, la Chevaliere d'Éon.

Notre Héroïne a adressé des copies de cette

lettre à plusieurs Dames de la Cour en y joignant cette espece de circulaire. « Madame, je vous supplie instamment de protéger près des Ministres du Roi, le succès de mes demandes énoncées en la copie de ma lettre ci-jointe à M. le Comte de Maurepas, pour aller servir comme volontaire sur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers, prévoyant qu'il y aura encore moins de guerre sur terre cette année que la dernière. Vous portez, Madame, un nom familiarisé avec la gloire militaire; comme femme vous aimez celle de notre sexe. J'ai tâché de la soutenir pendant la dernière guerre en Allemagne & dans les négociations en diverses Cours de l'Europe pendant vingt-cinq ans. Il ne me reste plus qu'à combattre sur mer avec la flotte royale. J'espère m'en acquitter d'une façon que vous n'aurez nul regret de protéger la bonne volonté de celle qui a l'honneur d'être, &c.

*Signé*, la Chevaliere d'Eon.

Ces dispositions, Monsieur, n'ont point eu un succès conforme aux desirs de la Chevaliere : on lui a signifié l'ordre dont voici copie : „ D. P. L. R. Il est ordonné à la Dlle. d'Eon de „ se retirer à Tonnerre dans trois jours, après „ la vérification du présent ordre & d'y rester „ dans les habits de son sexe jusqu'à nouvel „ ordre de S. M. sans pouvoir habiter aucun „ autre lieu, à peine de désobéissance : fait „ à Versailles, le 19 Fév. 1779. *Signé*, LOUIS. „ *Et plus bas*, Amelot. „ Mlle. d'Eon n'a pas manqué dans la vérification & reconnoissance

qu'on lui a fait souscrire suivant l'usage, de faire de nouvelles représentations à la manière des corps qui enregistrent contre leur gré. Tels sont les termes qu'elle a employés. " Je soussignée certifie que M. de Vierville, Major des Gardes du Roi en la prévôté de l'hôtel, m'a notifié & remis l'ordre du Roi dont copie est ci-dessus. Je promets d'y obéir avec la soumission due à S. M. en lui représentant très-respectueusement ainsi qu'à ses Ministres, que je suis présentement dans mon lit malade & absolument sans argent, sans meubles & sans lit dans ma maison de Tonnerre que j'ai quittée il y a plus de vingt-cinq ans pour le service public & secret du feu Roi mon bon maître Louis XV. Fait dans mon lit, le 2 Mars 1779. "

*Signé, la Chevalière d'Eon.*

Il est difficile de pénétrer sur quoi la Chevalière d'Eon a pu espérer que les choses en resteroient là, sans qu'on exigeât d'elle, plus que la promesse d'obéir; elle a cru pouvoir se dispenser de remplir ce devoir. Son opiniâtreté a déterminé le ministère à agir avec plus de rigueur & elle a été conduite au château de Dijon où elle est renfermée.

Un bon bourgeois qui revenoit seul, l'un des jours derniers, d'un souper de famille où il avoit été plus sobre que nos ancêtres ne l'étoient en ces occasions, fût rencontré sur le boulevard par un jeune homme qui lui demanda quelle heure il étoit. Le François se pique d'être obligeant & serviable : mon ba-

daut tire sa montre pour en faire sonner la répétition ; à ce moment une poignée de sable la lui fait lâcher , en le forçant de porter involontairement les mains à ses yeux qui en étoient remplis. Ce mal momentané fut bientôt guéri , mais le jeune homme & la montre avoient disparu. Un cri mit toute la garde de ce quartier en mouvement & elle arrêta le filou pendant qu'il couroit encore pour fuir ; selon les apparences il sera roué vif comme voleur de grand chemin. Peut-être à Sparte un tel homme eût-il trouvé grace en faveur du stratagème , mais une exception de cette nature auroit chez nous de terribles conséquences. Nos filoux sont en général aussi ingénieux qu'adroits & agiles.

## É P I G R A M M E

## CONTRE UN BAVARD.

Tant jasoit l'affommant Alphonse ,  
Qu'iris pour me parler attendit qu'il crachât :  
Il me fallut pour lui faire réponse ,  
Attendre aussi qu'il se mouchât.

*De Paris , le 20 Avril 1779.*

J'EXTRAIRAI encore de la lettre *anti-Voltairienne* de M. Sabathier , une anecdote assez piquante , sur l'universalité des talens de l'illustre défunt.

L'aventure , si l'on en croit le petit Abbé , s'est passée chez feu M. Duclos où se trou-



voient réunis plusieurs savans. On y célébroit le génie encyclopédique de l'auteur de la *Henriade*. Oui, dit d'abord un jurisconsulte, cela n'est pas douteux, M. de Voltaire est également versé dans la Poésie, l'Histoire, la Physique, les Belles-Lettres, les Mathématiques, la Médecine, l'Histoire Naturelle, &c. C'est dommage qu'il soit un peu foible sur la jurisprudence : oh ! il faut convenir qu'il n'y entend pas grand'chose : mais c'est une bagatelle, & cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire qu'il est universel. Un mathématicien regrette ensuite qu'il ait voulu s'essayer dans les mathématiques ; un historien, qu'il ait écrit l'histoire, un médecin qu'il ait parlé de médecine, un théologien de matieres théologiques, &c. & le refrain de chacun est toujours, que dans les genres étrangers à celui oublié de l'homme qui parle, M. de Voltaire est un *génie universel*. A la fin on se regarde les uns les autres ; on se met à rire & M. Duclos recommande le secret à tous les assistans.

Les *Epoques de la nature*, de M. de Buffon, paroissent. On convient assez généralement que c'est un des meilleurs romans qui soient sortis de la brillante plume de ce grand écrivain. Son principal système est que la terre a été dans un état de fluidité au premier moment qu'elle a pris sa forme, & que cette liquéfaction a été causée par le feu. Ce feu là, dit-il, n'est pas encore éteint ; il n'est qu'un peu refroidi sur la surface ; & la masse entière du globe a une chaleur propre & toute-fait indépendante de celle du soleil. Du

reste les matieres dont ce globe est composé sont de la nature du verre : un mauvais plaisant diroit à ce sujet qu'il ne faut plus s'étonner que les choses de ce bas monde soient si fragiles. Quoi qu'il en soit, le système de l'auteur est appuyé d'un grand nombre de raisonnemens & d'observations qui lui donnent de la vraisemblance. Il sera principalement accueilli de ce que nous appellons les gens du monde, à qui les hypotheses ingénieuses plaisent mille fois plus que les observations les mieux prouvées. Au reste, il faut lire cet ouvrage qui est d'une classe supérieure & qu'on ne peut ni décrire ni juger dans l'espace de quelques lignes.

Revenons à M. de Voltaire : car lorsqu'il est question de parler superficiellement, on trouve mieux son compte avec lui. On a tous les jours de nouvelles preuves qu'il étoit bien éloigné d'estimer les talens de ceux qu'il a le plus prônés. Un homme qui l'a beaucoup vu pendant son dernier séjour à Paris me citoit de lui un trait assez comique au sujet du style de M. Thomas, pour lequel il avoit conçu une aversion extraordinaire. Cette antipathie étoit telle qu'elle lui avoit fait créer un nouveau mot. Tout ce qui lui paroissoit enflé, scientifiquement entortillé, vivant au sublime, il appelloit cela du *Gali-Thomas*.

On a donné jeudi dernier à l'opéra la *Buona figliola maritata* de Piccini, qu'il faut bien se garder de confondre avec celle qui n'étoit pas *maritata*, & que nous connoissons depuis longtemps. Celle-ci est nouvelle, du moins pour

nous ; les paroles sont de Goldoni , & n'en sont pas moins ennuyeuses. Le succès s'est réduit à trois ou quatre morceaux de musique & sur-tout à une des plus triomphantes *finales* qu'aient produites les musiciens de toute l'Italie. Les fanatiques se sont pâmés depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin , tandis que les Italiens se pâment aux pièces de Gretri , si l'on en croit les lettres qui nous viennent de ce pays-là. Cet enthousiasme factice me rappelle un homme qui l'année dernière pleuroit de tout son cœur à un morceau de musique d'un opéra bouffon , & , vérification faite , il se trouva que ce qui l'attendrissoit si fort étoit un air de danse.

On prépare pour la semaine prochaine l'*lphigénie en Tauride* de Gluck , & le *Devin de Village* pour lequel Rousseau , avant que de mourir , a refait de la musique dans le genre Italien. L'ancienne étoit trop naturelle , trop chantante apparemment : il a voulu remédier à cela. Cet homme étonnant a souvent dit à ses amis , qu'il étoit beaucoup plus satisfait de sa nouvelle musique , que de celle qu'elle devoit remplacer. Un seul air avoit fait échouer ses efforts pour faire mieux : c'est celui de ce couplet : *fi des galans de la Ville , &c.*

Les aventures galantes depuis quelque temps sont peu propres à piquer la curiosité. Les élégantes d'aujourd'hui trompent leurs amans au moins autant qu'autrefois : mais elles ne se donnent plus la peine de les tromper d'une manière plaisante. Pourvu qu'elles soient bien coquines & bien affichées , on les dispense du

reste. L'une des plus brillantes, la belle *Urban*, en tournant ces jours-ci au Vaux-Hall de la foire St. Germain, venoit de témoigner beaucoup d'humeur à un charmant Roué qui la lutinoit plus qu'elle ne vouloit l'être : *Comme vous êtes vive*, lui dit un de mes amis ! *Oh ! vous ne voyez rien*, répondit-elle, *s'il avoit continué, je m'aurois mordu*. Voilà les Ninons du dix-huitieme siecle ! aussi comme elles forment la jeunesse !

M. de Mairobert, dont je vous ai annoncé la mort volontaire, est peu regretté. Sa causticité l'avoit fait haïr des uns & quelques personnes prétendoient avoir d'autres raisons de fuir sa société. Sa fin doit cependant faire conjecturer qu'il n'avoit pas renoncé à tout sentiment d'honneur. Il avoit quinze à seize mille livres de rente dont une portion avoit été acquise par la vogue singuliere qu'ont eue ses bulletins qu'il distribuoit à bas prix. Il étoit garçon & il pouvoit se transplanter sur un autre théâtre ; mais il a cru , étant blâmé, devoir renoncer à la vie. Il auroit bien des imitateurs si tous ceux qui méritent le blâme, pensoient de même. Cet événement a donné lieu au quatrain suivant, dont un ami du défunt est sans doute l'auteur.

Ci git qui, de l'honneur partisan assidu,  
De ses sentiers étroits s'écarta par foiblesse,  
Mais qui par un seul trait de force & de noblesse,  
En a plus recouvré qu'il n'en avoit perdu.

M. Rouelle qui vient de mourir, avoit per-

fectionné le procédé connu de M. Scheel savant Suédois, qui le premier a découvert l'acide phosphorique dans les os & dans la corne de cerf. Il étoit parvenu à réduire en verre l'acide du phosphore des os. Il mettoit dans un vaisseau de capacité suffisante, six livres d'os de mouton calcinés au noir & pulvérisés, puis il versoit sur cette poudre, quatre livres de vitriol & seize parties d'eau. Après une digestion de sept à huit heures il décantoit la liqueur, méloit exactement avec le marc desséché, huit onces de poussière de charbon & on obtenoit par la distillation, sept onces de phosphore.

M. Francklin a lu dernièrement à une assemblée de l'Académie des Sciences, un mémoire sur les aurores boréales. M. Raup de Batistin qui étoit présent a fait cet impromptu.

Son cœur dictant les loix du nouveau monde,  
Affranchit son pays qu'il eût pu gouverner :  
En nous communiquant sa science profonde,  
Du feu de son génie il vient nous enflammer.

L'Abbé Blavet, fils du fameux joueur de flûte qui portoit ce nom, vient de mourir âgé de soixante ans; on lui a trouvé soixante cinq flûtes que son pere lui avoit laissées en mourant & que l'Abbé avoit conservées : il en jouoit lui-même très-bien. On l'appelloit l'Abbé de plâtre, parce qu'il avoit sur sa tête chauve, quatre lignes de poudre d'épaisseur.



De Paris, le 24 Avril 1779.

LE théâtre françois a fait les honneurs de son ouverture à M. de la Harpe, ainsi que ceux de la clôture : il avoit fermé avec les *Muses rivales*, & sa rentrée a été la tragédie de Warwick. L'acteur nouveau a joué le principal personnage; on a trouvé qu'il étoit inégal, qu'il entendoit mal son rôle, enfin il n'a point réussi. On a donné dernièrement sur le même théâtre, la premiere représentation d'une bagatelle en un acte, intitulée, *l'Amour François*. Cet ouvrage est de M. Rochon de Chabannes, connu par plusieurs drames, où il y a de l'esprit & de la gaité. Il s'agit d'un jeune homme, Lieutenant d'infanterie, éperdument amoureux d'une jeune & aimable veuve, qui n'en est pas moins éprise; l'amour l'a emporté sur la gloire dans le cœur de l'amant: il ne sauroit s'éloigner de ce qu'il aime. Il a sollicité un congé, l'a obtenu: sa maîtresse, par une noblesse d'ame peu commune, le ramene à son devoir, le force à sacrifier son penchant & à voler à l'armée, en un mot à servir son Prince & sa patrie; ce qui donne lieu à de très-beaux sentimens exprimés avec énergie. Il est aisé de voir que l'action ne fait pas le mérite de cette petite piece, mais l'auteur a couvert ce défaut de tant de graces, a répandu tant de charmes dans le style, qu'on a applaudi avec enthousiasme. Le succès a été décidé, & l'on ira revoir avec plaisir ce joli drame, en convenant que la fable est peu

de chose. On a beaucoup goûté cette jolie épigramme.

Un jour d'affaire, un jeune homme est bien neuf!  
Échappé de Paris, ou bien de l'œil de bœuf.

Voici encore quelques endroits qui ont été retenus.

On est compté pour rien, quand on est inutile.  
L'oïfiveté, Monsieur, est une mort civile.  
L'honneur est l'aliment le plus pur de l'amour.  
La tombe la plus belle est le champ de bataille.

Le jeune militaire dit à la jeune veuve,  
pour lui prouver sa tendresse,

Mon oncle le Baron ne vous embrasse pas,  
Sans que mon cœur troublé n'en murmure tout bas.  
Je suis jaloux des soins que vos femmes vous rendent,  
D'un enfant qui se jette en vos bras qui l'attendent,  
D'un absent quel qu'il soit, que vous vous rappelez,  
D'un tableau qui vous frappe & que vous contemplez,  
Et voilà les transports, le voile, le délire,  
Qui signalent l'amour & prouvent son empire.

Les comédiens Italiens donnent aujourd'hui la représentation d'un petit drame en opéra-comique, intitulé, *Rose & Carloman*. Le sujet en est tiré de l'anecdote si connue que nous a donnée M. d'Arnaud sous le titre de *Sargines*. Cette jolie bagatelle produit un grand effet à la lecture; il y a lieu de craindre qu'elle n'ait pas le même succès au théâtre. L'ancien langage que l'auteur a su employer dans cet

ouvrage avec beaucoup d'art , pourra , transporté sur la scène , perdre de ses graces & de sa naïveté. Il n'y a que les gens de lettres & les amateurs qui goûtent l'ingénuité & le charme du vieux François , tel que le parloit Marot. Notre parterre aura de la peine à s'accoutumer à cette précieuse simplicité. Au reste , tout ceci n'est qu'une prévention sur laquelle le jeu nous éclairera. Il faut pour le théâtre , des traits plus marqués , & un langage qui soit à la portée de tout le monde.

J'ai assisté à l'opéra à la premiere représentation du *Devin de village* , embelli de la nouvelle musique de J. J. Rousseau. Les avis des spectateurs étoient très-partagés ; les uns prétendoient que cette musique ne vaut pas l'ancienne , d'autres ont trouvé que Rousseau s'étoit surpassé. Il peut être vrai , à certains égards , qu'il n'y a qu'une façon de sentir & de s'exprimer ; mais il faut supposer qu'on veuille parler la même langue. On regrette , dans le nouveau *Devin de village* , la charmante naïveté & la simplicité de l'expression de l'ancien ; mais on y retrouve une musique plus savante & plus profondément sentie , & qu'un talent supérieur , comparable à celui de Gluck , n'en a pas moins rendue propre à peindre la nature. Si ce but vers lequel tendent tous les artistes ne peut être atteint que par le génie seul , qui fait y parvenir par des moyens aussi simples que son objet , le génie seul peut également produire des effets simples par une multitude de moyens combinés. Cet art est sans doute celui qui est le plus convenable

pour un grand théâtre. Un dessein plein de chaleur & d'expression nous transportera d'admiration dans le cabinet : une grande galerie doit nous présenter les chef-d'œuvres des Rubens , où l'ensemble & l'harmonie des effets qui résultent de toutes les parties de la peinture ne tendent cependant qu'à un effet principal, la parfaite imitation de la nature. Un homme qui a poussé ce talent au plus haut degré, peut-être, que le comportent les limites de son art, c'est l'inimitable Glück. Son *Iphigénie en tauride*, que l'on donnera incessamment, sera regardée comme son chef-d'œuvre. La scène où Oreste est poursuivi par les furies, est un morceau admirable de musique : c'est là que le compositeur s'est mis à côté des plus grands poètes. Il a rendu, avec un art merveilleux, l'agitation, les remords du malheureux Oreste, souillé encore du sang de sa mere ; on est dans son cœur, on y saisit ses accès de désespoir, on est effrayé de l'apparition des furies ; en un mot, jamais la scène lyrique ne nous aura présenté un tableau de cette force.

On continue à nous faire espérer la création d'un nouveau théâtre françois, sous la protection de MONSIEUR, frere du Roi. Les gens sensés s'obstinent à n'en rien croire ; les comédiens sont trop supérieurs aux auteurs pour le crédit & l'intrigue : il est difficile qu'une société, qui renferme de jolies femmes, n'ait pas l'avantage, & une jeune actrice aura toujours plus d'influence sur Mrs. les gentilshommes de la chambre, que tous les phénomènes

du Parnasse françois : on fait plus que de lire avec ces Demoiselles , & Vénus aura toujours le pas sur Apollon. Quoi qu'il en soit , la littérature d'ailleurs est d'une stérilité inconcevable. Elle a besoin d'être encouragée : elle forme une partie assez essentielle de notre commerce , indépendamment de l'éclat qu'elle répandoit sur la nation françoise : la lecture est aujourd'hui devenue si nécessaire qu'on peut ranger les livres à côté des premiers besoins , & cette vérité promet de grands avantages à nos dépens , aux établissemens typographiques qui se font de toutes parts chez nos voisins.

On a gravé une estampe allégorique sur le mariage des cent filles , dotées par la Reine : elle est intitulée : *l'Heureuse époque* , & accompagnée des quatre vers suivans.

Protege, ô Ciel , ces augustes Epoux,

Pour leur bonheur & l'exemple du monde :

Rendre leur regne heureux, leur union féconde,

C'est verser tes bienfaits moins sur eux que sur nous.

Cette estampe a été présentée à la Reine , qui a permis qu'elle fût placée dans son cabinet.

Deux inventions nouvelles , assez ingénieuses , occupent nos sociétés. L'une est une voiture inversable , même dans le cas où son effieu seroit cassé : l'autre est une espece d'artifice qui rend les illuminations très-agréables & peu coûteuses. Par son moyen on peut, en une demi-minute , allumer dix à douze mille lampions.

M. Roucher s'est mis sur les rangs pour



combattre le système de M. Bailly sur l'origine des sciences & des arts : il fait imprimer en réponse à ce savant, une dissertation très-longue, &, dit-on, très-approfondie. Ainsi nous verrons cet auteur courir à la fois deux carrières, son poëme des douze mois ne tardera pas à paroître.

Voici un grand jour de fête pour nos dévots ; Madame la Princesse Douairiere de Nassau Saarbruck vient ici faire abjuration. M. l'Archevêque de Paris est un des auteurs de cette conversion si honorable pour notre Clergé. Madame la Douairiere a déjà fixé sa demeure en cette ville, & l'on espere que cette aventure ramènera d'autres brebis égarées dans le bercail du catholicisme.

On annonce une nouvelle édition des Oeuvres de J. J. Rousseau, & les Libraires qui l'ont entreprise promettent d'y joindre ses fameux mémoires. Il est permis de douter que cet ouvrage tant attendu, soit publié chez nous intact, & dans toute sa pureté. Mais on en fait espérer d'autre part une édition authentique, ce qui met une infinité de gens dans les tranfes. Ce sera le livre formidable où seront écrits en caracteres de feu les gros péchés de quelques-uns de nos philosophes. On parle aussi d'une espece de préservatif qui est sous presse : c'est un volume d'ordures contre Jean Jacques ; cette maniere de se défendre aura de la peine à réussir : le célèbre Gênois a montré tant de vertu & de modération, que ses partisans s'échauffent au seul doute qu'on ose proposer sur l'espece de répu-

tation sacrée dont il jouit. En effet, si quel-  
qu'un de nos gens de lettres a mérité le nom  
de philosophe, c'est bien feu M. Rousseau; la  
calomnie, quelque génie qu'elle emploie pour  
fouiller sa mémoire, verra avorter toutes ses  
brigues & ses machinations.

Voici la traduction d'une Ode attribuée au  
pere Bertola, sur la mort de Voltaire.

» Sur la base d'un siècle, s'élevait par les  
mains du goût un temple consacré aux gra-  
ces; ce temple auguste est tombé. »

» Les rides du vieux Prêtre de ce temple  
plaisoient davantage aux Déeses, que la fleur  
brillante de la jeunesse »

» Elles ont voilé leurs yeux de leur lon-  
gue chevelure; pour lui, ont-elles dit, nous  
sommes descendues sur la terre; avec lui,  
nous retournons au ciel. »

» Trois fois les arts les rappellerent par  
des cris inutiles; trois fois le goût suppliant  
rendit vainement vers elles ses mains trem-  
blantes. »

» Seulement, dans leur fuite, leurs beaux  
yeux se retournerent vers le temple détruit,  
pour se repaître tristement du spectacle de ses  
ruines. »

» Déeses, qui attendez pour vous mon-  
trer la révolution des siècles, quand, oh!  
quand redescendrez-vous parmi les hommes ? »

» Je fais que l'ingénieux Paris se vante en-  
core de vous posséder, ébloui des traces de  
votre passage & de l'éclat de vos rayons ré-  
fléchis. »

» Dans peu il s'apercevra de sa perte, il

en gémira , remuant inutilement des cendres sous lesquelles il ne trouvera point de feu. »

» N'espérez point que la langue universelle acquierre jamais dans les écrits de la postérité ; plus de beauté ni d'agrément. »

» N'espere pas , ô Melpomene , te remontrer encore sur la scene moderne avec un éclat supérieur à celui que tu donnas au cothurne d'Athenes. »

» Que le siecle avant de se fermer , ferme ses fastes déjà pleins ; qu'il jouisse de la grande époque qui a marqué son cours , & que son Voltaire lui suffise. »

» Voltaire , mes yeux sont fixés sur ton image ; je t'appelle , & mon cœur palpite ; je t'appelle encore , & je verse des pleurs. »

» Tes jours ne furent pas trop courts pour la vie d'un mortel ; mais , divin génie , ne devois-tu pas vivre éternellement ? »

» Pourquoi le Ciel , qui réunit dans ton esprit les lumieres de mille génies , ne réunit-il pas dans ta durée les jours de mille sages ? »

» Combien de fois , en te lisant , je m'écriai aux Dieux : pourquoi n'ajoutez-vous pas à ses années , les années florissantes de ma jeunesse ? »

» Pourquoi sera-t-il privé de voir le culte que ses ouvrages immortels recevront de la postérité la plus éloignée ? »

» Dans quels temps sa gloire sera-t-elle plus éclatante & moins offusquée des nuages de l'envie ? mais de quoi t'ont servi mes vœux ? tu n'es plus qu'ombre & poussiere. »

» Toi, ombre & poussière ! ah ! puissent parvenir jusqu'à toi ces chants de douleur que murmurent mes lèvres incertaines , & que m'inspire mon cœur. »

» Ce cœur accoutumé à savourer ton éloquence dont il s'enivra tant de fois , ce cœur dont tu fis les délices , n'es-tu pas un Dieu pour lui ? »

» Vois si tu trouveras un œil sec parmi tous les enfans de Minerve ; c'est de toi que s'entretient la fleur de l'Europe entière. »

» Vois le Héros Philosophe s'appuyer tristement sur son épée & baïsser en silence son front majestueux. »

» Son ame troublée s'arrête à ces beaux jours où tu goûtois l'ambrosie avec les sages rassemblés autour de lui. »

» Sa profonde affliction suspend ses hautes pensées & absorbe la grandeur de ses projets guerriers ; des larmes de douleur coulent de ses yeux magnanimes. »

» Qu'étoient les pleurs d'Alexandre , au tombeau d'Homère ? des témoignages de l'envie qu'il portoit à la gloire d'Achille. »

» Que sont les pleurs qui baignent le visage de Frédéric ? il ne lui reste plus de gloire à désirer ? ses larmes coulent sur son ami. »

» O Muses , recueillez ces larmes précieuses , & déposez-les dans le temple de l'éternité. »

» O Muses ! mes yeux se fondent encore en pleurs ; daignez aussi recueillir ces pleurs sincères ; déposez-les sur le seuil du temple. »

» Ainsi dans le vaste Océan nage l'humble goutte

goutte d'eau ; pour qui s'ouvre un palais d'é-  
caille qui la reçoit dans son sein. »

» L'atôme liquide se change en perle pré-  
cieuse, & les Rois de la terre se la disputent  
pour en orner leurs diadèmes. »

» Telle sera ma gloire, si les Muses por-  
tent mes pleurs jusqu'à la demeure éternelle  
où tu t'éleves couvert de lauriers entre Ho-  
mere & Sophocle. »

» Leur obscure origine ne les empêchera  
pas de jouir d'une renommée durable, & les  
cœurs sensibles en seront jaloux. »

» J'irai sur les bords de Lemn, jusqu'à la  
montagne glorieuse où Ferney élève sa  
tête superbe ; Ferney, célèbre par les Ora-  
cles d'Apollon. »

» Ferney redemande tes cendres chéries.  
Qui écrira nos regrets sur le marbre ? Ah ?  
qu'il écrive seulement ton nom, & qu'il laisse  
tes vers parler pour toi à la postérité. »

» Je veux suspendre devant ton image, à  
la gloire de ton nom, les lauriers & les myr-  
tes que les cignes d'Italie préparent pour ta  
tombe. »

» Pardonne en leur faveur, aux cris in-  
sensés qu'une basse injustice fera entendre con-  
tre ta gloire. »

» L'Italie est encore la mere des arts ; elle  
est encore fertile en génies ; l'Italie fait t'ap-  
précier ; l'Italie fait te louer. »

Comme vos comédiens sont aussi dans l'u-  
sage de haranguer ou de complimenter le pu-  
blic qui va les entendre ou les voir, je crois  
devoir vous faire connoître comment les nô-



tres s'acquittent de cette tâche assez difficile;  
Voici le Discours prononcé au Théâtre François à la rentrée, le 12 de ce mois.

M E S S I E U R S ,

» Nouvellement admis au nombre des comédiens françois, mon bonheur seroit imparfait, s'il ne m'étoit point permis de vous en faire hommage. Je vous le dois, Messieurs; vous avez souffert avec complaisance les différentes tentatives que j'ai faites pour vous plaire; vous m'avez averti de celles qui ne méritoient pas votre approbation; vous avez daigné applaudir lorsqu'elles vous ont paru moins malheureuses, & mon cœur avoue que je suis redevable autant à votre sévérité qu'à votre indulgence: l'une m'a instruit, l'autre m'a encouragé. »

» C'est ce mélange heureux de critique & d'éloge qui, dirigé par le goût & dégagé de toute espece de partialité, forma de tout temps les comédiens; je le réclame pour tous mes camarades, même pour ceux que vous honorez plus particulièrement de votre suffrage. Leur réputation seroit usurpée, s'ils avoient l'orgueil de se croire parfaits. Non, Messieurs, aucun d'eux n'a cette présomption. Ils savent trop bien que le théâtre est un livre immense, fermé après les premières pages, pour la médiocrité, mais sans cesse ouvert à l'auteur, au comédien, au spectateur, hommes de génie. »

» Pourquoi craindrions-nous de le dire? la

nature ébauche le comédien ; le public le perfectionne. »

» Qu'est-ce qu'un comédien parfait ? C'est un acteur qui , riche de tous les dons de la nature , de toutes les acquisitions de l'art , sauroit subjuguier en même temps les yeux , les oreilles , le cœur. »

» Le comédien doit d'abord avoir reçu de la nature un taille , une voix , une figure , propres au rôle qu'elle lui destiné ; mais qui le lui indiquera ce rôle , auquel il est réellement appelé ? le pere du Théâtre François , Moliere , se croyoit un bon acteur tragique ; le public , en le détrompant , en fit un comédien excellent dans les rôles à manteau. »

» Il en est des acquisitions de l'art , comme des présens de la nature. Cet auteur qui , pour s'élever en quelque sorte jusqu'à des juges éclairés , se familiarise comme eux , avec l'ensemble , avec les détails d'une piece , & s'étudie à graduer tous leurs effets ; cet acteur qui , à force de travail parviendra bientôt à le faire disparaître , qu'on le suppose condamné à représenter devant des juges moins instruits , il recherchera des applaudissemens faciles ; il aura le malheur de les obtenir , & il réduira à un état mécanique un art qui peut être sublime. »

» Heureux les comédiens qui peuvent se former dans la capitale des arts sous les yeux de ce public qui instruit la tendre Gauffin à fondre les nuances dans les nuances mêmes , qui familiarisa Armand avec toutes les variations des rôles de valet , qui donna à Belle-

cour une contenance toujours convenable ; qui permit à le Kain d'essayer une infinité de jeux muets pour les adopter ou les rejeter d'après l'effet , qui le rendit enfin dans ses divers rôles l'homme de toutes les nations , sans qu'il cessât d'être lui-même. »

» Vous retracer , Messieurs , le souvenir de ce que vous avez fait pour la gloire du théâtre de la nation , c'est le seul hommage que nous puissions vous rendre ; employer tous nos soins pour mériter les bienfaits dont vous avez comblé nos prédécesseurs , c'est le seul tribut que nous puissions vous promettre. »

*De Versailles , le 26 Avril 1779.*

ON lit bien bas des copies de la lettre suivante , que notre jolie *Théodore* de l'opéra , a reçue d'un de nos très-grands Seigneurs , & que l'étourdie a communiquée à qui a voulu la lire.

— » *Ce..... le..... à..... je ne fais ni le jour , ni la date ni où je suis....* , salut à vous , beau lutin , hommage à vos graces & respect à vos fantaisies !... mais de quoi t'avises-tu , mine incendiaire , de venir avec des yeux qui parlent & ne signifient rien , avec des levres boudeuses , avec un sein de neige & bigarré de ciselures azurées , avec une bouche , un front , une main & des joues que tu volas dans quelque parterre ! de quoi t'avises-tu de venir avec cette pacotille d'appas , te jeter tout à travers de mon sérieux , & troubler mal-adroitement mon sommeil ? En vain j'ai

voulu dormir la nuit passée ; ton chiffon d'in-  
 dividu m'a harcelé comme un argousin tour-  
 mente un forçat. A propos..... ô souvenir ! ô  
 douleur !... hier au soir, le *quidam* bienévolé,  
 soi-disant aussi grand Seigneur que moi &  
 payeur *plus large*, revenant fâcheux, enfanté  
 sur le champ, & venu là dans un cabinet  
 tout exprès pour dérouter mes espérances ;  
 eh bien, ce *quidam* étoit à mon gré un fort  
 mauvais impromptu. L'influence seule de son  
 ombre congela tout d'un coup mes feux, com-  
 me l'arrivée brusque des frimats congèle la  
 terre. Ce fut grand dommage ! car écoute !  
 hier au soir, ou plutôt ce matin, quand mon  
 char rapide nous porta comme un trait dans  
 ce petit temple où tu reçois journellement  
 des offrandes, quoique tu ne sois rien moins  
 que déesse, je me figurois bonnement, en  
 homme conformé, que c'étoit une affaire ar-  
 rangée, que nous touchions à la fin du Ro-  
 man, & que ce matin j'aurois un article à  
 ajouter au *Dictionnaire de mes bonnes nuits*.  
 (C'est ainsi que j'appelle ce que les autres  
 nomment *bonnes fortunes*.) En conséquence,  
 j'avois monté les cordes de mon luth au ton  
 qui convenoit à la grandeur du sujet & du  
 Dieu que j'allois célébrer. J'étois rayonnant  
 comme une belle journée du printemps, je  
 périllois comme un feu de bruyères, j'avois  
 de moi l'opinion la plus avantageuse, opinion  
 souvent démentie par l'expérience, mais enfin  
 je m'apprétois aux travaux d'Hercule. Je me  
 peignois les plus tendres ébats, l'ivresse de la  
 volupté, son calme heureux, les mots entre-

coupés , les larmes du plaisir , les baisers , les soupirs , les frémissemens..... je me représentois..... non , je ne me représentois rien.... mais voyez donc ce petit monstre grimacier , voyez ce sourire , voyez ce coup-d'œil fin & malicieux qui s'échappe obliquement à travers deux paupieres qu'on devoit punir pour le crime d'assassinat. Comme il triomphe ! comme il jouit ! tu crois donc , petite échappée de Cythere , petit singe coloré , petite serinette humaine , tu crois donc , parce que l'amour t'a barbouillée avec ton pinceau ; que moi , amateur , je ne résisterai pas à l'enluminure de ce maître-là ! tu t'imagines de bonne foi avoir fait sur moi l'effet de la poudre enflammée sur une balle de plomb ! Désabuse-toi. J'en conviens : un curieux de mon espece est frappé , en voyant une peinture originale comme la tienne ; mais je résiste à l'illusion. D'ailleurs , comme je redoute infiniment le blâme de nos petits-maitres impérieux , de nos poupées de cours , de nos héroïnes de coulisse , de nos arlequins & de toute cette sequelle de petits êtres eunuques & colifichets qui prétendent donner le ton , juger les manieres , régler la mode , & qui font de notre nation la plus délicieuse & la plus jolie nation possible , je n'ai garde d'aller me couvrir d'un ridicule affreux , en m'amusant de vous adorer. Si je m'y mettois une fois , je deviendrois un drôle d'animal , je roucoulerois comme un pigeonneau , je pleurerois comme une biche aux abois , mon visage perdrait toute sa fraîcheur & son embonpoint ; il along-



geroit d'un demi-pied , & ressembleroit bien-  
 tôt à une feuille de velin sur laquelle on au-  
 roit pulvérisé du tabac. Je vous écrirais des  
 lettres capables de fendre les pierres & d'a-  
 mollir tous les marbres de l'atelier d'un sculp-  
 teur. Je trouve donc qu'il est bon que je ne  
 sois pas amoureux. Il est vrai que quelquefois  
 la tendresse a autant d'empire sur moi qu'un  
 chardon frais & tendre en a sur un coursier  
 à longues oreilles , mais mes desirs sont des  
 feux follets. C'est le fillon qu'on trace dans  
 l'eau , c'est la fumée d'un feu de paille. Hier  
 au soir , j'étois un brasier , aujourd'hui je suis  
 une glaciere , ce soir peut-être je redevien-  
 drai brasier & demain encore glaciere ; chez  
 moi tout est extrême , tout est changement ,  
 & je puis me vanter d'être à moi seul le pays  
 des métamorphoses.... Adieu , petit bosquet ,  
 petit sentier , petite grotte ; adieu , petite co-  
 quille , où je voudrois bien loger , petit gazon  
 que je voudrois fouler , petite fontaine où je  
 voudrois me défaltérer , petit fruit que je  
 voudrois bien sucser ; adieu , petit bouton épa-  
 noui , fleur cueillie , fleur renaissante , & que  
 je voudrois cueillir encore ; adieu , rayon de  
 l'aurore , ombre du soleil & rivale de la  
 lune...

*De Versailles , le 29 Avril 1779.*

Le Roi a ordonné que le jeu fût très-mo-  
 déré à Marly , & a promis au Curé son con-  
 fesseur de lui envoyer pour les pauvres tout  
 son gain , même sans déduction des pertes.

La Reine a ainsi destiné son gain à de bonnes œuvres. Elle le réservera pour les enfans provenant des mariages que sa bienfaisance a formés.

De Paris, le 1 Mai 1779.

Je retire toutes mes félicitations aux gens de lettres sur l'établissement projeté d'un nouveau théâtre. On assure que c'est le célèbre Chevalier du Coudrai, qui en a obtenu le privilege. On y jouera toutes les pieces refusées, le *Théâtre de Famille* de l'illustre Chevalier, & tous les drames larmoyans possibles, ce qui n'est qu'un petit détour pour faire rire davantage. Les troupes rivales paroissent prendre l'alarme plus sérieusement que jamais : le choix du fondateur du nouveau tripot devroit en vérité les rassurer.

Une actrice nouvellement arrivée de Bordeaux, Mlle. la Chataigneraie, va débiter aux François. Les cabales de ses futurs camarades vont déjà leur train ; c'est une preuve qu'ils craignent son talent. Ses rôles sont ceux de Mlle. Dumefnil : Elle a, dit-on, une taille plus qu'avantageuse & les confidens ne seront démentis par personne quand ils lui diront *grande Reine*.

Les amateurs s'amusent beaucoup depuis la semaine dernière à la lecture d'une petite comédie en un acte & en vers, intitulée : *Le Joyeux Moribond*. Cette piece n'a point été représentée & n'est point susceptible de l'être. C'est une production d'un nommé *Billard*, es-

pece de fou qui, monté sur les bancs de l'orchestre, se mit, il y a quelques années, à lire tout haut au parterre une autre Comédie ayant pour titre *le Suborneur*. Il fut arrêté & envoyé pour six mois à Charenton. Rien de plus singulier que celle qu'il vient de nous donner : s'il n'y a pas de raison, il y a au moins de la rime ; les rimes en sont par-tout d'une richesse extraordinaire. Il y a même de temps à autre des étincelles de talent & des choses très-plaisantes. *Le Joyeux Moribond* a une fille chez lui & il joue du tambourin en robe de chambre. Son frere lui dit que parmi ses maux il pourroit bien y en avoir un. .... *J'entends*, répond l'autre,

Colomb à mes dépens découvrit l'Amérique.

Ce vers a fait fortune & est depuis quelques jours dans la bouche de la plupart de nos jeunes littérateurs, où il ne paroît pas si mal placé.

M. de la Harpe s'est entièrement réhabilité dans l'esprit de ses confreres, les IMMORTELS, par sa petite piece & son petit succès des *Muses rivales*. Il y a un fonds inépuisable de tendresse entre l'*Encyclopédie* & ses amans toujours fideles, mais quelquefois ingrats. Le cœur de M. de la Harpe est si tendre & son imagination si active que différens sentimens s'en disputent souvent l'empire : certaines lettres scandaleuses insérées dans le *Courier de l'Europe* avoient brouillé l'académicien avec l'Académie. Il avoit même été question de

l'exclure. Les uns & les autres goûtent maintenant les plaisirs du raccommode ment. Les partisans du fameux critique ont saisi cette occasion pour relever les débris de sa petite renommée. Ils ont de nouveau prêté le flanc à des critiques moins fameux sans doute, mais alertes à saisir les ridicules, & attentifs, comme le disoit une petite maîtresse, à donner tous les matins la tasse d'épigramme, pour le déjeuner de leurs lecteurs. M. de la Harpe cruellement chagriné par le *Journal de Paris* est venu tout en feu au bureau de cet ouvrage & s'est plaint fort pathétiquement de ce qu'on sembloit l'avoir choisi pour servir de jouet au public. Cet acte d'humilité de la part d'un si haut & si puissant littérateur a paru fort étrange. Celui à qui il s'est adressé a répondu qu'il n'étoit pas seul le maître. Trois jours après nouvelle visite, mais l'ambassadeur étoit plus auguste encore : c'étoit le secrétaire perpétuel, le chef de la moderne philosophie, M. d'Alembert ; M. d'Alembert en personne qui, dans ses petites courses du matin, a cru devoir comprendre le bureau du *Journal de Paris*. Le chef encyclopédique a reçu la même réponse que son protégé, & peu satisfait du succès de sa démarche, a déclaré qu'il alloit s'adresser à M. le Directeur général de la librairie ; ce qu'il a fait sur le champ. Ce grand Capitaine a enfin emporté la place, ou du moins elle a été obligée de capituler. On est convenu que quand il sera question d'une mauvaise pièce d'un académicien, on pourra bien dire qu'elle est mauvaise, mais on aura

l'air d'en avoir du regret & on ne se permettra pas de faire rire à ce sujet les lecteurs.

Avant de songer aux guerres du dehors, l'Académie devoit bien s'occuper à mettre fin à la guerre civile qui s'est élevée dans son propre sein. Il y est toujours question de la querelle des deux musiques. L'abbé Arnaud & M. Suard sont à la tête des Gluckistes : Marmontel & la Harpe aboient pour Piccini. M. Marmontel avoit composé un poëme en plusieurs chants pour ridiculiser ses adversaires : le fougueux abbé Arnaud n'y avoit répondu que par quelques escarmouches épigrammatiques. Les choses étoient en cet état lorsque des médiateurs puissans avoient fait jurer la paix aux chefs des deux partis ; & cette paix plâtrée avoit été subitement conclue à un grand dîner il y a cinq à six mois. L'abbé Arnaud avoit dit : si Marmontel garde le silence je le garderai : s'il lit un chant de son poëme, je lâcherai une épigramme ; s'il le publie, je ferai aussi imprimer. Qu'est-il arrivé ? L'amour-propre de Marmontel n'a pu se contenir une demie année entière ; il a lu la semaine dernière fort clandestinement un chant de son poëme burlesque contre la musique allemande. Le secret a transpiré aussitôt ; ce qui nous a valu l'épigramme suivante du bon abbé :

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,

Qui ne parle pas, mais qui beugle,

Juge la peinture en aveugle,

Et la musique comme un sourd.



Ce pédant à fâcheuse mine,  
 De ridicules si bardé,  
 Dir avoir le secret des vers du grand Racine ?  
 Jamais secret ne fut si bien gardé.

Je vous ai raconté, il y a une couple d'années, l'histoire d'un Anglois qui s'est fait couper une jambe bien saine pour plaire à sa maîtresse qui n'en avoit qu'une. Les Auteurs du *Journal de Paris* ont trouvé cette anecdote digne de remplir un des vuides que leur laisse l'obligation de faire tous les jours deux à trois pages d'esprit. Il falloit une queue au Roman, voici celle que la Providence leur a fournie. Le tendre couple à jambes de bois, alloit un jour voir un oncle qui leur étoit doublement cher depuis qu'un boulet de canon l'avoit également délivré de l'embarras d'avoir deux jambes à faire agir. Ils s'arrêtent dans une auberge pour y coucher : le feu y prend : réveillés en sursaut ils n'ont pas un moment à perdre pour échapper aux flammes. Le généreux Anglois ajuste à la hâte sa jambe de bois, prend sa femme sur ses épaules & saute à cloche-pied par la fenêtre sur une échelle qu'on y avoit placée pour le sauver. Il ne put sans doute conserver dans ce danger, le même sang froid que lorsqu'il s'étoit fait faire l'amputation à laquelle il doit une mention si honorable sur les registres de l'amour. En Angleterre peut-être, le desir d'acquérir une maîtresse chérie est-il plus puissant que celui de conserver une épouse dont on a eu une longue jouissance. Enfin, l'insensibilité de la jambe

de bois trompe le malheureux Anglois ; il manque un échelon , est renversé en arriere , son précieux fardeau lui échappe. .... le voilà veuf. La fatale jambe de bois le prive du même bien qu'elle lui avoit procuré. Cette aventure , observe-t-on judicieusement , prouvera à la postérité que , dans l'état de mariage , la jouissance de tous nos membres & de toutes nos facultés est indispensable.

## É P I T R E

*De Madame \*\*\* , à Mlle. la Chevaliere d'Éon ,*

Par M. DORAT.

Enfin , Monsieur l'Ambassadeur ,  
De Dragons jadis Capitaine ,  
Orateur en Cour Souveraine ,  
Aide de Camp , Ministre , Auteur ,  
Malgré votre ton militaire ,  
Et votre esprit si cavalier ,  
Et votre talent pour vous taire ,  
Ou pour tuer votre adversaire ,  
Quand il étoit trop familier ,  
Malgré la croix de Chevalier ,  
Le nom de plénipotentiaire ,  
Et d'agent extraordinaire ,  
Qu'on n'osoit pas contrarier ,  
Vous voilà des nôtres , j'espère !  
Les jurés ont regardé là ,  
Et Mansfield , arbitre sévère ,  
A même opiné sur cela ,  
Dans un tribunal d'Angleterre ,

Femme en un mot décidément,  
 Sans en avoir été moins sage !...  
 Loin de vous plaindre du partage,  
 Je vous en fais mon compliment.  
 Pallas qui, dit-on, resta fille,  
 Valoit bien Mars assurément,  
 Et dans son mâle accoutrement,  
 Levoit la lance lestement,  
 Après avoir tenu l'éguille.  
 Quoiqu'on s'avise d'en penser,  
 Votre sexe, brave pucelle,  
 Avec orgueil peut s'annoncer;  
 S'il vous manque une bagatelle,  
 Vous avez su vous en passer,  
 Et votre gloire en est plus belle.  
 Nous sommes, vous le prouvez mieux  
 Que tout ce que j'en pourrois dire,  
 A ces hommes présomptueux,  
 Des politiques plus fins qu'eux ;  
 Souvent nos plus frivoles jeux  
 Cachent le grand art de séduire,  
 Que nous avons reçu des cieux,  
 Et qui vaut seul tout leur empire.  
 Dans tous les postes d'apparat,  
 Nous brillerions comme tant d'autres.  
 Pour les secrets... d'après les vôtres,  
 Il faudroit que l'on publiât,  
 Que nous gardons ceux de l'État,  
 Comme on nous voit garder les nôtres.  
 Quant au talent de batailler,  
 Dont ces hommes font étalage,  
 ( Car c'est-là qu'ils pensent briller )  
 Grace enfin à votre courage,  
 Ils trouveront à qui parler.

De l'honneur atteignant la cime ;  
 Que par vous nos bras soient armés ;  
 De nos escadrons emplumés ,  
 On vous fait généralissime.  
 Nos tyrans sans tant de façon ,  
 Tendront aux fers , leurs mains rebelles.  
 Puisqu'ils n'entendent pas raison ,  
 Nous ferons marcher du canon ,  
 Contre ces monstres d'infideles.

Point de quartier pour les amans ;  
 Sans honneur , sans délicatesse ;  
 Pour les maris trop exigeans ,  
 Qui voudroient bien que sans foiblesse ,  
 Avec des minois de vingt ans ,  
 On eût les goûts de la vieillesse ;  
 Pour les jaseurs impertinens.  
 Les fots , les fats de toute espece ,  
 Et les faiseurs de faux sermens ;  
 Oui , leur renvoyant les allarmes ,  
 Avec les maux qu'ils nous ont faits ,  
 Glaive au poing , cocarde aux bonnets ,  
 Les ayant battus par nos charmes ,  
 Nous y joindrons d'autres succès ,  
 Et nous moquant de leurs vacarmes ,  
 Et les traitant en ennemis ,  
 Ces Dames mettront bas les armes ,  
 Quand ces Messieurs seront soumis.

Cette piece de vers qui se rapporte au temps  
 de la métamorphose de Mlle. la Chevaliere  
 d'Eon , est placée à la tête d'une brochure  
 nouvelle , intitulée : *La vie militaire politique &  
 privée de Mlle. Charles-Genevieve-Louise-Auguste-*

*Andrée-Thimothée d'Eon de Beaumont, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre Royal & militaire de saint Louis, ancien Capitaine de dragons & de volontaires de l'armée, Aide-de-camp des Maréchal & Comte de Broglie; ci-devant Docteur en droit civil & en droit canon, Avocat au Parlement de Paris, Censeur Royal pour l'histoire & les belles lettres, Envoyé en Russie d'abord secrètement, puis publiquement avec le Chevalier Douglas pour la réunion de cette Cour avec celle de Versailles, Secrétaire d'Ambassade du Marquis de l'Hôpital, Ambassadeur extraordinaire & plénipotentiaire de France près Sa Majesté Impériale de toutes les Russies: Secrétaire d'Ambassade du Duc de Nivernois, Ambassadeur extraordinaire & plénipotentiaire de France en Angleterre pour la conclusion de la paix; Ministre résident près cette Cour après le départ du Duc de Nivernois; enfin Ministre plénipotentiaire de France à la même Cour, & connu jusques en 1777 sous le nom de Chevalier d'Eon, par M. la Fortelle. J'ai dû vous transcrire ce titre, parce qu'il forme à lui seul une histoire abrégée qui inspire une vive curiosité pour l'ouvrage où l'on en trouvera les détails. Mais ce n'est point ici qu'il les faut chercher; cette tâche reste encore à remplir. M. la Fortelle n'a rassemblé que les faits publiés par cent bouches; il ne vous peut apprendre par quelle raison Mlle. d'Eon a reçu une éducation opposée à celle qui convenoit à son sexe. On ne sauroit se persuader que le désir de n'avoir que des garçons ayant déterminé son pere à lui donner au moins l'habillement de ce sexe, sa mere ait pris l'étrange parti de lui en inspirer*



les mœurs , parce que la jeune personne annonçoit des dispositions masculines.

Parmi les époques singulières & intéressantes de la vie de Mlle. d'Eon , ses panégyristes doivent s'étendre particulièrement sur celle où , jeune encore , sans expérience dans les affaires politiques , dépositaire des secrets les plus importants , elle parvint à changer le système de la Cour de Russie.

Les personnes curieuses des aventures extraordinaires ne trouveront dans la brochure que je vous annonce , aucun trait de la vie de Mlle. d'Eon pendant son séjour à Londres , qui soit nouveau pour elles. L'anecdote suivante a pu seule leur échapper. « Pendant le cours des négociations de M. le Duc de Nivernois pour la paix , M. d'Eon rendit un service important à sa patrie. M. Wode , sous-Secrétaire d'Etat , vint conférer avec le Duc de Nivernois sur quelques points qui s'y rapportoient. » Il avoit sur lui l'*ultimatum* , les dernières instructions de la paix & la dépêche que le Lord Egremont , Secrétaire d'Etat , l'avoit chargé d'envoyer au Duc de Bedford , Ambassadeur d'Angleterre , qui traitoit de la paix à la Cour de France. Le Chevalier sentit de quelle importance il étoit pour cette Cour d'être instruite du contenu de ces diverses pièces. Il eut l'adresse de s'en saisir , & pendant que M. Wode étoit à table avec l'Ambassadeur , il en fit prendre une copie exacte qui , dès le soir même , fut dépêchée à Versailles avec des lettres particulières du Duc de Nivernois au Roi , aux Ducs de Choiseul

& de Prasin , dans lesquelles il parloit du coup d'adresse de son Secrétaire d'Ambassade. Le courier du Duc de Nivernois arrive à Paris un jour avant celui d'Angleterre. » L'importance de ce service valut à notre héroïne de nouveaux éloges & de nouvelles graces. Tous les moyens sont louables & licites quand ils ont le service de la patrie pour objet, mais il semble qu'il faudroit taire tout ce qui sert à prouver la malheureuse nécessité de ne point apporter dans la gestion des affaires publiques, la même délicatesse qu'un particulier doit prendre pour regle de ses actions. Il y a long-temps qu'on a dit que les missions secretes avoient cela de désavantageux, que ceux qui en étoient chargés pouvoient à peine s'honorer de leurs succès, & qu'il ne leur étoit pas permis de tirer parti pour leur amour propre, des moyens par lesquels ils se les étoient procurés. Un militaire fait parade de ses belles actions : le négociateur doit en général reconcer à la gloire qui pourroit être le prix de son adresse, de son habileté & de ses talens.

Louis XV avoit honoré M. d'Eon de sa correspondance particuliere. Notre Monarque, en succédant à son aïeul, trouva cette correspondance dans ses papiers & elle lui apprit le secret qui regardoit le sexe de notre héroïne. S'il en faut croire M. la Fortelle, c'est ainsi qu'il a été découvert.

Cette brochure a eu presque en même temps deux éditions. L'auteur, dans la premiere, faisoit descendre Mlle. d'Eon de l'ancienne Mai-

son le Sénéchal en Bretagne. Mrs. Louis Gabriel le Sénéchal de Carcado — Molac, Comte de Carcado & Corentin, Joseph le Sénéchal Carcado. — Molac l'ont fait assigner en rétraction & réparation. Ils ont répandu à ce sujet un mémoire à consulter dans lequel ils établissent qu'il est coupable : 1<sup>o</sup>. d'avoir donné une origine fausse & ignominieuse à la Maison le Sénéchal, en la faisant descendre d'Eon de l'Etoile hérésiarque condamné au Concile de Reims en 1148. 2<sup>o</sup>. D'avoir voulu lui imprimer une tache, en avançant contre toute vérité & vraisemblance, qu'elle a changé son nom & altéré ses armes dans la même année. 3<sup>o</sup>. D'avoir altéré lui-même & falsifié le titre de la fondation de l'Abbaye de Bonrepos par l'addition d'un mot essentiel. ... M. la Fortelle s'est soumis & a supprimé tout ce qui concernoit sa première assertion. Combien les Tribunaux n'auroient-ils pas à faire avec les historiens si l'on pouvoit rendre ceux-ci responsables de la vérité de tout ce qu'ils avancent !

A M<sup>LE</sup>. D O L I G N I ,

QUANT DANS L'AMOUR FRANÇOIS,

A ta voix peut-on résister ?

Peut-on renoncer à te plaire ?

Damis, en jeune militaire,

Près de toi s'obstine à rester.

Son oncle ride un front sévère ;

A peine il daigne l'écouter :

Mais tu parles, & dans son ame ;  
 Où tu te peins à chaque instant ,  
 Il sent germer un sentiment ,  
 Qui le transporte & qui l'enflamme ;  
 Bientôt, invincible guerrier ,  
 Sans renoncer à la tendresse ,  
 Il ira cueillir un laurier ,  
 Loin des regards de sa maitresse ,  
 Et, plus sensible à son retour ,  
 Encor plus épris de ses charmes ,  
 Prendra soin d'essuyer les larmes ,  
 Que l'absence coûte à l'amour.  
 Dans le monde, jeune Thalie,  
 De tes vertus qu'on apprécie ,  
 Tel seroit le pouvoir flatteur.  
 Laisse-nous prétendre à ton cœur.  
 Oui, plus d'un guerrier intrépide ,  
 Prendra les armes à ce prix ;  
 Et grace à toi, nos ennemis ,  
 Auront à combattre un alcide ,  
 Dans ton amant le plus soumis.

*De Paris, le 6 Mai 1779.*

LE Prince de Nassau a entièrement man-  
 qué son expédition aux isles de Jersey & de  
 Guernesey, mais la nation en recueillera ce-  
 pendant quelque fruit. Les Pirates auxquels  
 les isles servent de retraite, sont déconcertés  
 au moins pour quelque temps, par la néces-  
 sité où ils ont été de transporter ailleurs leurs  
 effets & leurs munitions dans la crainte d'une  
 descente, & retenus dans leurs parages par  
 une partie des troupes de M. le Prince de

Nassau qu'il a laissées à Chone près de Grandville. Un coup de main comme celui qu'avoit projeté ce jeune guerrier auroit dû être exécuté avec plus de mystère & plus de célérité. Notre mauvais destin a précisément fait trouver à la portée de ces isles l'Amiral Arbuthnot qui faisoit voile vers New-Yorck & qui, accourant à leur secours, a forcé le Prince de rentrer dans nos ports. Il paroît plus court à notre ministère de nier cette expédition que d'avoir à en pallier la malheureuse issue.

On assure tenir de M. Francklin même que l'Espagne s'est enfin déterminée à reconnoître l'indépendance des Etats-Unis & à fortifier par son adhésion notre traité de commerce avec ces peuples qui, si cette nouvelle est vraie, sont bien plus heureux que sages. La fatale mode de l'Europe a pénétré chez eux & la division continue entre leurs chefs. Cette mésintelligence les a empêchés de tirer parti des petits succès que le Comte d'Estaing a obtenus contre l'Amiral Byron. Ce dernier se plaignoit de manquer de forces & d'avoir perdu ses meilleurs vaisseaux, dans les dépenses que portoit un aviso anglois dont un de nos Corsaires vient de se rendre maître.

Le Roi a fait hier la revue de l'infanterie de sa Maison. Elle a, suivant l'usage, attiré une grande affluence. Le Duc de Coiseul s'y est trouvé & a eu l'honneur de saluer la Reine, qui l'a admis pour quelques momens à sa conversation.

Le Sr. de Lattre, ci-devant Régisseur des



accises de S. M. Prussienne & ensuite chef d'une Compagnie de commerce dans la Poméranie , après avoir été accusé de malversation & emprisonné , a recouvré il y a quelque temps sa liberté , en faisant un abandon de tous ses biens , & en s'engageant à donner tous les bénéfices *qu'il pourroit faire par la suite*. Il est revenu dans sa patrie , en France , & comme sans doute il avoit eu l'adresse de faire quelques réserves , il a pris des intérêts en différentes affaires. La Chambre de commerce de Berlin a découvert qu'il avoit placé 14,000 livres sur un vaisseau armé à Nantes. Elle a réclamé cette somme ; en conséquence l'amirauté de Nantes en a refusé la jouissance au Sr. de la Lattre , sous prétexte qu'il étoit étranger. La Chambre de commerce de Berlin a demandé la délivrance de ces fonds en vertu de l'acte de cession , & a donné pour caution un négociant de Nantes.

Le Sr. de Lattre s'est adressé au ministère de France , a fait reconnoître qu'il étoit François & a fait voir que la réclamation de la Chambre de commerce de Berlin étoit contraire à l'ordonnance de la marine. On lui a conseillé d'appeller au Parlement de Rennes de la sentence de l'amirauté de Nantes , & de demander la nullité de l'obligation qu'il avoit signée , comme ayant été contraint de faire tout ce que l'on exigeoit de lui pour se soustraire à l'autorité. Il l'a fait. Il vient de sortir un arrêt par défaut , personne ne s'étant présenté contre lui , qui lui accorde la restitution des 800,000 livres qu'il a été obligé de

donner, les intérêts de ladite somme & des dommages & intérêts, le tout montant à environ 1,500,000 livres. Il a fait signifier l'arrêt à la Chambre de commerce de Berlin, au domicile de M. le Procureur-général suivant l'usage établi pour la signification aux personnes non domiciliées en France, & au négociant de Nantes qui s'étoit rendu caution. Il se dispose à poursuivre celui-ci qui se tirera d'affaire comme il pourra.

### ENSEIGNE D'UN POÈTE.

Sur sa porte, on lit, que veux-tu ?  
 Car tout est de sa compétence,  
 Enigme, chanson, drame & stance;  
 Moralités sur la vertu,  
 Ou bien madrigaux pour *Constance*;  
 Une épigramme, une romance,  
 Un sujet neuf ou rebattu,  
 Un poème de conséquence,  
 Voire un acrostiche pointu;  
 Et quand on veut un impromptu,  
 On le prévient un mois d'avance.

*Fin du Tome septieme.*

